


THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS


1/VIII-2
CHARLES · FREDÉRIC
EX-LIBRIS
ARCHITECTE
E S E
No. 1 · No. 8


F. MEWES

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES

DES EMPEREURS, ROIS,

ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ

PAR

ENNIUS QUIRINUS VISCONTI.

TOME TROISIÈME.

MILAN,

Chez J. P. Giegler, Libraire.

1826.



MILAN,

De l'Imprimerie et Fonderie
de Jean-Joseph Destefanis,
à S. Zeno, 534.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ROIS, PRINCES ET REINES.

CHAPITRE XIV.

PRINCES
DE DIFFÉRENTS ÉTATS QUI SE FORMÈRENT EN ORIENT PAR LA DÉCADENCE DU ROYAUME DES SÉLEUCIDES.

PRINCES DE LA CILICIE.

PLANCHE I.

§ 1. Tarcondimotus I.

Quoique la plus grande partie de la Cilicie, qui appartenoit presque entièrement aux rois Séleucides, eût commencé à se rendre indépendante durant les troubles civils qui déchirèrent ce royaume

sous les deux Antiochus, Grypus et le Cyzicénien (1), les pays sur lesquels Tarcondimotus a régné ne formoient pas à cette époque un état particulier. Il dut sa couronne à la volonté des Romains, qui, ayant chassé Tigrane de la Cilicie et subjugué les pirates, les réunirent en grand nombre sur les montagnes éloignées de la mer, qu'ils érigèrent en royaume, et y établirent pour roi Tarcondimotus, que son caractère vertueux et sa valeur militaire avoient recommandé à Pompée (2). La conduite du nouveau roi fut également franche et louable avant et après son élévation; mais la fortune ne le seconda pas toujours également. Les devoirs que la reconnoissance envers ses bienfaiteurs ou la position de ses états lui imposèrent, l'obligèrent trois fois, dans les guerres civiles dont Rome fut agitée, d'embrasser le parti qui succomba. Il combattit pour Pompée, pour Brutus, quoiqu'à regret, et enfin pour Marc-Antoine. Les vain-

(1) Voyez Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad an. Seleuc.* 211.

(2) Les anciens écrivains qui ont parlé de Tarcondimotus se trouvent cités dans la remarque 262 de Fabricius, au liv. XLI de Dion, et dans Eckhel, *D. N.*, t. III, p. 82. Ce dernier range Lucain dans le nombre des auteurs qui ont altéré le nom de ce prince. Cette faute n'étoit point du poëte, mais de ses copistes; et maintenant le nom de Tarcondimotus se lit correctement dans le liv. IX, v. 219 de la *Pharsale*, où Bentley l'a restitué:

Cum Tarcondimotus linquendi signa Catonis
Sustulit, etc.

queurs lui avoient pardonné après les deux premières guerres; le sort ne l'épargna pas dans la troisième: il périt l'an 31 avant l'ère chrétienne, dans un combat naval qui précéda la bataille d'Actium (1).

La médaille de bronze gravée n.° 1, pl. I a été frappée, sous le règne de Tarcondimotus I, dans quelque ville de la Cilicie supérieure (2): elle porte d'un côté l'effigie du roi, qui paroît assez âgé (3). Le revers représente la figure de Jupiter assis, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ Μαρκου ΑΝΤωνιου ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ, *du roi Marcus Antonius Tarcondimotus* (4). Les deux premiers noms sont dans l'exergue: ces noms romains, pris sans doute par Tarcondimotus comme une marque de son dévouement pour Marc-Antoine, prouvent que cette médaille a été frappée dans l'espace de temps qui s'écoula entre la bataille

---

(1) Philopator et Tarcondimotus II ses fils régnèrent après lui.

(2) C'étoit la région qui étoit sujette à Tarcondimotus. (Plutarque, *Antonio*, p. 944).

(3) *Descript. de Méd.*, etc. t. III, *Cilicie*, n. 658.

(4) Quelques antiquaires avoient lu ΛΑΝΤ au lieu de ΜΑΝΤ, c'est-à-dire le prénom de Lucius au lieu de celui de Marcus, ce qui paroissoit un peu étrange; Lucius Antonius, frère de Marc-Antoine, n'ayant jamais commandé en Asie. Ils n'avoient point fait attention qu'une partie du Μ, emportée par le bord, laissoit à ce caractère l'apparence d'un Λ. M. Sestini a trouvé la légende mieux conservée sur une médaille semblable qui appartenoit au cabinet de M. Ainslie (*Lettere*, t. VI, p. 66).

de Philippes, époque où Tarcondimotus devint dépendant de l'autorité de Marc-Antoine, et la guerre où il perdit la vie.

§ 2. Polémon, prince d'Olba.

Nous avons présenté ailleurs un abrégé de l'histoire de ce prince, né à Laodicée, que les talents de son père Zénon, ainsi que les siens, et les services qu'il sut rendre à Marc-Antoine et à Octave, élevèrent par degrés de la condition d'un simple particulier au rang d'un grand roi (1). Il régna sur le Pont et sur le Bosphore; et on a vu des médailles avec son effigie dans la suite des rois de Pont. Il fut d'abord investi d'une petite principauté dans la Cilicie. Cette principauté étoit attachée à la dignité de prêtre de Jupiter dans la ville d'Olba, située sur les montagnes qui forment, au nord et au couchant, les limites de cette contrée. L'abbé Belley, dans une savante dissertation, a éclairci tout ce qui a rapport à ces prêtres-rois, à la situation et à l'étendue de leurs états, ainsi qu'aux villes dont ces états étoient composés, et aux monuments qui nous ont conservé la mémoire et le nom de ces princes (2).

---

(1) Ci-dessus, c. VII, § 9.

(2) Dans le XXI volume des *Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 421. La libéralité des Romains envers Polémon avoit augmenté ces états de la petite

La médaille gravée ici au n.° 2, pl. I, a été expliquée par cet antiquaire. On y voit d'un côté le buste du jeune Polémon, autour duquel on lit son nom et ses titres: M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΠΟΛΓΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ (1), *de Marcus Antonius Polémon, grand prêtre.* Le revers représente un siége vide, et, dans le champ, un symbole, que les antiquaires appellent *triquetra* (2). La légende est disposée sur le bord en deux lignes circulaires; elle contient les titres suivants, qui appartiennent aussi à Polémon: ΚΕΝΝΑΤων ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΛΑΛΑCCΕΩΝ ⋲·ΙΛ (3), *dynaste des Cen-*

---

ville d'Iconium, située dans l'Isaurie, au revers des montagnes au pied desquelles Olba étoit construite (Strabon, l. XII, p. 568).

(1) *Descript. de Méd.*, etc. t. III, *Cilicie*, n. 273. La quatrième lettre du nom de Polémon, qui devroit être un E, par l'ignorance ou la négligence du monétaire, est un Γ dans la médaille originale, qui d'ailleurs est d'une parfaite conservation.

(2) Nous l'examinerons au paragraphe suivant.

(3) Par une négligence semblable à celle qu'on a relevée dans la remarque (2), la ligne horizontale du T a été omise, de manière que ce caractère peut se prendre pour un I. L'A est sans le trait transversal qui le distingue du Λ, et l'E est d'une forme toute particulière, ⋲·; le trait transversal du milieu a plus de saillie que les traits des deux extrémités. Les antiquaires qui ont écrit sur les médailles de Polémon n'ayant pas bien démêlé la forme de ce caractère, l'ont transcrit dans leurs copies comme un Є avec un point. C'est ainsi qu'au lieu d'ЄΙ Λ pour ЄΤ Α, *l'an premier*, ils ont lu et traduit Є · ΙΑ, *l'an onze.* On sait que

nates, de la ville sacrée des Olbiens et des Lalassiens, l'an 1. Le siége est vraisemblablement celui du prince grand prêtre. Les païens étoient assis pendant les prières solennelles et plusieurs autres cérémonies religieuses (1).

L'abbé Belley n'a pas reconnu sur cette médaille Polémon fils de Zénon de Laodicée, qui, après avoir possédé deux ans la principauté d'Olba, l'échangea contre le royaume de Pont. Il a cru que le Polémon qui a fait frapper cette médaille étoit le mari d'une princesse nommée Aba, qui, par ses assiduités auprès de Marc-Antoine et de Cléopâtre, obtint d'eux la principauté d'Olba, dans la Trachiotide. Cette opinion me paroît peu probable. Strabon, le seul écrivain qui parle d'Aba (2), dit que cette princesse avoit épousé un dynaste de la famille des prêtres d'Olba; que le père d'Aba, Zénophanès, avoit été le tuteur

---

les Grecs, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ont assez souvent donné aux lettres qui désignent les époques une forme un peu différente des caractères du reste de la légende. C'est ainsi que, pour indiquer le mot Λυκαβάντος, *année*, ils ont employé ordinairement sur les médailles l'initiale L, de cette forme ancienne qui est passée dans l'alphabet latin, tandis que la même lettre est dans le reste de la légende de sa forme ordinaire, Λ.

(1) Plutarque, *Numa*, page 70; Tertullien, *de Orat.*, c. 12. Eckhel paroît cependant préférer l'opinion également vraisemblable que c'est le siége de Jupiter, divinité en l'honneur de laquelle, comme nous l'avons dit, le temple d'Olba avoit été fondé.

(2) Liv. XIV, p. 672.

du prince; que ce tuteur s'étoit rendu maître de la principauté de son pupille; qu'enfin Marc-Antoine, fatigué par les prières d'Aba, lui accorda cette dignité pour elle-même. On ne trouve pas dans ce récit que le mari d'Aba ait partagé ce bienfait; il paroît même vraisemblable que ce jeune prince étoit mort, et que ce fut alors que son beau-père s'empara de sa souveraineté (1), qui, par la libéralité d'Antoine, fut ensuite concédée à Aba, fille de Zénophanès, et veuve du prince dont il avoit été le tuteur. Strabon ajoute que, dans la famille des dynastes d'Olba, les princes portoient ordinairement le nom de Teucer ou d'Ajax: le dynaste qui a fait frapper la médaille que nous examinons s'appelle Polémon, et non Ajax ni Teucer; et il est à remarquer qu'Ajax, qui jouissoit, peu de temps après de la même souveraineté que Polémon, est dit sur ses médailles fils de Teucer, et non de Polémon (2). Ces motifs, qui par eux-mêmes seroient assez graves pour nous faire douter de l'existence d'un Polémon né à Olba, sont fortifiés par le témoignage des historiens, qui nous assurent que Polémon de Laodicée vivoit à cette

---

(1) Strabon, après avoir dit que plusieurs tyrans s'étoient mis à la place des prêtres et princes d'Olba, *'ειτ' ἐπέθεντο τῇ Χῷρα τύραννοι πολλὸι*, ajoute que Zénophanès étoit un de ces tyrans, *Ζηνοφάνους ἐνὸς τῶν τυράννων*. Il paroît donc que Zénophanès avoit pris la place de son gendre.

(2) On parle de ce prince au paragraphe suivant.

époque; et les règles de la critique nous obligent de rapporter à celui-ci ce que les historiens de ce temps disent d'un Polémon, sans ajouter à ce nom aucune désignation particulière. Or, Appien fait mention d'une contrée de la Cilicie dont Marc-Antoine avoit donné la souveraineté à Polémon (1); et on ne peut guère douter que cette contrée ne fût la principauté d'Olba. La jeunesse du portrait que la médaille présente, et les prénoms de Marc-Antoine qu'on lit, et qui se perpétuèrent dans la famille de Polémon de Laodicée, portent cette conjecture au plus haut degré de probabilité (2). Peut-être les considérations que je viens d'exposer n'auroient-elles pas échappé au savant académicien, si son esprit n'eût pas été préoccupé par une prévention qui l'empêchoit de se prêter à toute

---

(1) Appien, *Bell. Civil.*, l. V, § 75: Ιστη δέ πη καὶ βασιλέας. . . Πολέμωνα μέρους Κιλικίας. Il est à remarquer que dans la même période il a désigné par le nom du père et de l'aïeul, Darius, fils de Pharnace, et qu'il ne donne aucune désignation à Hérode, à Amyntas, et à Polémon, comme à des personnages qu'on ne pouvoit pas confondre avec d'autres princes du même nom, parcequ'ils étoient assez connus dans l'histoire de ces temps pour que le lecteur ne pût pas s'y méprendre. Le passage de Strabon, cité ci-dessus page 7, n. (1), devient une nouvelle preuve de l'opinion que j'ai adoptée.

(2) Polémon de Laodicée, sophiste célèbre du temps d'Adrien, s'appeloit aussi Antoine. Eckhel a presque démontré qu'il tiroit son origine de Polémon, roi de Pont; et c'est sans doute de lui qu'il avoit hérité du nom d'Antoine (*Numi vet. anecd.*, p. 256).

autre idée. Il étoit persuadé que l'époque marquée sur la médaille est l'an onze du règne de Polémon à Olba; ce qui seroit incompatible avec l'histoire du Polémon connu; et il n'avoit pas observé que ces caractères peuvent également désigner l'an premier de son règne, et que cette seconde interprétation a un grand avantage sur l'autre, comme on peut le voir dans la note ci-jointe (1).

(1) Sur toutes les médailles qui nous restent des prêtres d'Olba, et qui portent une autre époque, l'année est marquée par les deux lettres ЄΤ, et non par un seul Є. En outre nous avons des médailles de Polémon de l'an 2, B; nous avons des médailles de Teucer des ans 1 et 2. Il est donc plus vraisemblable que les caractères qu'on a jusqu'ici expliqués par l'an 11 n'indiquent en effet que l'an 1. Ainsi nous aurions des médailles de Polémon frappées, comme celles d'Ajax, pendant les deux premières années de son sacerdoce. Enfin ceux qui persisteroient à lire l'an 11 sur les médailles de Polémon seroient réfutés par l'effigie même du prince, gravée sur la médaille. Ce portrait nous présente un personnage tout jeune, et qui ne paroît pas avoir atteint sa vingtième année. Onze ans auparavant, époque où il auroit reçu sa dignité des mains de Marc-Antoine, il n'auroit été âgé que de neuf ans; et si nous suivons l'hypothèse de l'abbé Belley, qui reconnoît dans ce prince le mari d'Aba, il faudroit supposer que ce mariage avoit eu lieu quelques années encore plutôt, puisque Zénophanès son beau-père s'étoit emparé de ses états: ce prince se seroit donc mariée à six ou sept ans, ce qui est absurde. Il seroit inutile de répondre que les onze années de son règne devroient être comptées, non pas depuis son installation par Marc-Antoine, mais depuis la mort de son père; les médailles que l'abbé Belley rapporte avec l'époque de l'an 2 donnent également à Polémon les deux premiers noms de *Marcus Antonius.*

Polémon, en effet, ne garda le sceptre d'Olba que pendant deux années (1), et ce sont exactement ces deux années que donnent les dates des médailles de Polémon, frappées à Olba. Après ce temps, il fut transféré sur le trône de Pont; et ce fut alors que Marc-Antoine concéda la principauté de Polémon à Aba, veuve, à ce qu'il paroît, d'un jeune dynaste issu d'une ancienne famille qui avoit joui de la principauté sacerdotale d'Olba pendant plusieurs siècles (2).

§ 3. Ajax, prêtre et dynaste d'Olba.

Strabon nous apprend qu'après la catastrophe d'Aba, la principauté qu'elle avoit obtenue étoit rentrée dans l'ancienne famille sacerdotale (3). Le dynaste qui régnoit sous Auguste s'appeloit Ajax, et il étoit fils de Teucer. Les médailles qui nous l'ont fait connoître constatent de point en point le récit de Strabon, même dans la particularité que le géographe relève, concernant les noms

---

(1) Il fut fait roi de Pont l'an 37 ou 36 avant l'ère chrétienne; il jouissoit de la principauté d'Olba depuis l'an 39.

(2) Aba peut avoir été assidue à la cour de Marc-Antoine et de Cléopâtre lorsqu'ils étoient à Alexandrie, sans que nous soyons obligés de supposer que le récit de Strabon se rapporte nécessairement à l'an 41, époque à laquelle le triumvir et Cléopâtre étoient en Cilicie.

(3) Strabon, *loco citato*. Son expression, *κατελύθη*, paroît indiquer que la puissance d'Aba se termina par une catastrophe. Probablement Auguste, après la bataille d'Actium, la dépouilla de sa principauté.

des personnages de cette famille, qui tous s'appeloient Ajax ou Teucer. Ils prétendoient sans doute descendre des Eacides. On ne trouve dans l'histoire rien qui ait rapport au dynaste sous lequel on a frappé la médaille que nous allons décrire. D'autres médailles du même prince, l'une desquelles a été frappée en l'honneur d'Auguste, prouvent qu'il régnoit à Olba après l'an 27 avant J.-C., et que son règne ne fut pas borné à une seule année (1).

La médaille gravée sous le n.° 3, planche I offre le portrait d'*Ajax*, (fils) *de Teucer*, indiqué par la légende ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ, qui l'environne. Le dynaste d'Olba a la tête ceinte d'un simple cordon (2); un caducée, sym-

---

(1) Octave porte le titre d'Auguste sur des médailles frappées en son honneur par Ajax, prince d'Olba (*Descript. de Méd.*, etc. *Cilicie*, n. 278, 279): or ce titre ne fut pris par Octave que l'an 27 avant l'ère chrétienne. Une autre médaille d'Ajax est de l'an 2 de son règne (n. 277).

(2) *Descript. de Méd.*, etc. *loco citato*, n. 276 et 277. L'abbé Belley avoit reconnu dans ces deux médailles Teucer, (fils) d'Ajax, et non Ajax, (fils) de Teucer. La légende peut, à la vérité, être lue de ces deux manières différentes: mais dans l'ambiguité j'ai préféré de lire, suivant Eckhel, *Ajax* (fils) *de Teucer*, et non *Teucer*, (fils) *d'Ajax*, parceque cet ordre est établi sans aucune équivoque par les médailles n. 278 et 279, qui, selon toutes les apparences, ont été frappées par le même prince. Un second motif, selon moi, de préférer cet ordre, est que le nom d'Ajax se voit écrit du côté vers lequel la tête est tournée. Pellerin a donné ces deux médailles (*Rois*, pl. 20).

bole de Mercure, est gravé en devant de son buste (1).

Le revers n'a d'autre type qu'un emblême composé de trois crochets, auquel les antiquaires donnent le nom de *triquetra*, et qu'on a employé quelquefois comme symbole de la Sicile. On sent bien qu'un emblême de cette île ne peut convenir à un prince de la Cilicie, et que l'ingénieuse explication d'Eckhel, qui le regarde comme un symbole de l'origine argolique dont se vantoient plusieurs villes de cette contrée, est jusqu'ici la seule qu'on puisse admettre (2).

La légende de la médaille présente les titres dont Ajax étoit décoré; ce sont ceux de *grand prêtre et toparque des Cennates et des Lalassiens*, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩν ΛΑΛΑΣΣεων. La date est marquée par ces lettres, ET-A, indiquant la *première année* de son gouvernement.

ROIS DE COMMAGENE

ET D'UNE PARTIE DE LA CILICIE.

§ 4. Antiochus IV Epiphane.

Après la mort d'Antiochus II, qui régnoit sur la Commagène (3), cette région continua d'être

(1) On regardoit Mercure comme le premier instituteur des cérémonies religieuses (Diodore, liv. I, § 16).

(2) Eckhel, *Num. vet. anecd.*, p. 77).

(3) On peut voir, t. II, chap. XII, § 9, ce que nous avons indiqué sur les évènements de sa vie, à l'occasion

gouvernée par des rois (1). L'histoire fait mention d'un Mithridate, qui étant encore enfant, fut investi de ce royaume par Auguste; et d'un Antiochus III qui mourut sous Tibère l'an 17 de l'ère vulgaire. La Commagène fut alors réduite en province, et gouvernée par un préteur; mais l'an 21, Caïus Caligula en rétablit le trône, y plaça Antiochus IV, fils du dernier roi, et en étendit l'autorité sur une partie de la Cilicie. La libéralité de l'empereur se signala encore envers Antiochus en lui faisant restituer la somme de cent millions de sesterces qu'on avoit confisquée sur l'héritage de son père (2). Ce n'étoit ni l'humanité ni la justice qui portoient à cet acte de générosité un monstre tel que Caligula: il payoit les flatteries du Syrien, dont les conseils perfides lâchoient le frein à toutes ses passions, et le faisoient marcher sans remords dans la carrière de la tyrannie (3). Antiochus ne tarda pas à ressentir lui-même les effets des maximes qu'il lui avoit inspirées; un caprice de Caligula le

---

d'une médaille qui présente son portrait, pl. XVI, n. 9. Celles qu'on rapporte ici appartiennent à des princes de la Commagène qui ont fleuri dans la seconde période de ce royaume, et qui ont possédé quelques régions de la Cilicie.

(1) Lorsqu'on ne cite aucune autorité sur l'histoire d'Antiochus IV et de sa famille, c'est que les preuves ont déjà été recueillies et exposées dans le meilleur jour, par J. Masson, dans le *Tesor. britann.* de Haym, t. I, p. 113, sqq.

(2) A-peu-près vingt millions de francs (Suétone, *Caligula*, c. 16).

(3) Dion, liv. LIX, § 24.



priva de ses états. Claude, qui prit peu de temps après la place de son neveu, les lui rendit. Antiochus combattit pour les Romains dans la guerre que Néron fit aux Parthes: une partie de l'Arménie fut sa récompense. Il pouvoit dès-lors prendre, avec raison, le titre de grand roi, et les services qu'il rendit à Vespasien au siége de Jérusalem, sans parler de ceux qu'il lui avoit déjà rendus, en prodiguant ses richesses pour le faire élever à l'empire, lui donnoient droit d'espérer de nouveaux bienfaits: mais son espoir fut trompé; et soit que pour s'en venger il ait réellement entretenu avec les Parthes des intelligences criminelles, comme Pætus, proconsul de Syrie, l'en accusa; soit que ses richesses, comme il est plus probable, excitassent la cupidité de ce magistrat, il le noircit auprès de Vespasien, qui le détrôna, et lui ordonna de se rendre à Rome, où il passa le reste de sa vie dans une condition privée et obscure; exemple mémorable des vicissitudes de la fortune (1). La Commagène, depuis ce moment, cessa d'être gouvernée par des rois.

La médaille de bronze gravée sous le n.° 4, pl. I étoit inédite (2). Elle représente d'un côté le buste d'Antiochus IV, avec la légende ΒΑΣΙ-

(1) Josephe, *Bell. Jud.*, l. VII, c. 7.

(2) Elle appartient au cabinet de M. Tochon, à Paris, toujours ouvert à ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités.

ΔΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΑΝΤΙΟΧΟΣ, *le grand roi Antiochus.* Apollon debout, tenant une branche de laurier et ayant le dos appuyé contre une colonne surmontée du trépied fatidique, est représenté sur le revers, dont la légende, en deux lignes, offre le nom des *Célendérites*, ΚΕΛΕΝΔΕΡΙΤΩΝ. Célendéris étoit une ville maritime de la Cilicie Trachée, illustre par ses origines mythologiques (1). La fabrique de la médaille, et le titre de grand roi, que les rois de Syrie n'ont jamais pris sur leurs monnoies, prouvent que l'Antiochus qu'elle représente ne doit pas être cherché parmi les anciens Séleucides qui ont porté le même nom. Il ne peut être non plus un des Antiochus de Commagène antérieurs à Antiochus IV. Ces princes prenoient quelquefois le titre de grands rois : mais leur domination ne s'étendoit sur aucune contrée de la Cilicie. La médaille ne peut donc appartenir qu'à Antiochus IV, roi de Commagène, dont les états, par les bienfaits de Caligula et de son successeur, comprenoient la partie maritime de la Cilicie (2).

La médaille n.° 5, pl. I est aussi de bronze, et appartient au même roi dont l'effigie a les mêmes traits, et seulement un peu plus d'embonpoint que sur l'autre médaille. Le *grand roi Antiochus Epiphane* est indiqué par la légende, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓ*ας* ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΕΠΙ*φανης*. Le

(1) Apollodore, liv. III, c. 14, § 3.

(2) *Princeps illius orae* (Tacite, *Annal.*, l. XII, § 55).

signe du scorpion, constellation à laquelle les astrologues attribuoient une influence spéciale sur la Commagène (1), est gravé sur le revers et entouré d'une couronne de laurier, ainsi que la légende ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, *des Commagéniens.* Non seulement la ressemblance des physionomies prouve l'identité du personnage représenté sur ces deux médailles, mais l'existence de quelques autres médailles parfaitement semblables à la dernière, et portant dans la légende au lieu du nom des Commagéniens celui de quelques peuples de la Cilicie (2), ne nous permet d'assigner ces monuments numismatiques à aucun autre prince de ce nom; Antiochus ayant été, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, le seul roi de Commagène qui ait possédé des contrées de la Cilicie.

---

(1) Ptolémée, *Quadripart.*, liv. II. Il est probable que la ville de Samosate, capitale de la Commagène, avoit été construite dans le mois qui répondoit à ce signe du zodiaque. Nous avons vu que le signe du belier étoit devenu le symbole d'Antioche par une raison semblable.

(2) Telles sont la médaille frappée par les Lacanates, et publiée par Haym (*Tesor. britann.*, t. I, p. 110), et une autre des Lycaoniens, publiée par Pellerin (*Rois*, pl. 14); elles ressemblent l'une et l'autre, le nom des peuples excepté, à la médaille du n. 5. Les Sébásténienes et les Alexandrins de la Cilicie ont frappé aussi des monnoies avec l'effigie de ce prince: voyez Eckhel, *D. N.*, tome III, p. 255.

§ 5. Jotapé, reine de Commagène.

Nous ignorerions, sans le secours des médailles, que l'épouse d'Antiochus IV fut aussi sa sœur, et qu'elle s'appelloit Jotapé. Le surnom de *Philadelphe* (aimant son frère) qu'on lui donne dans les légendes des médailles sur lesquelles on voit son effigie, donne à entendre que son frère étoit son mari; et une médaille dont le revers présente le nom et la figure assise de cette princesse, et porte de l'autre côté l'effigie d'Antiochus IV, ne permet pas de douter qu'Antiochus ne fut son époux (1). Le nom de Jotapé étoit usité en Orient peu de temps avant l'ère chrétienne: c'étoit celui que portoit la fille d'un roi des Mèdes, destinée en mariage à l'un des fils de Cléopâtre et d'Antoine (2). Comme Antiochus IV

---

(1) On peut voir cette médaille, qui appartient au cabinet impérial, gravée dans les observations de Vaillant sur la seconde édition des *Select. num.* de Seguin, p. 402.

(2) Dion, liv. XLIX, § 44. On trouve d'autres Jotapé dans la famille des Hérodiades: voyez Noldius, *De Vit. Herod.*, à la fin de l'édition de Josephe par Hawercamp, n. 61, 67 et 69. Si ce nom, qui n'est pas d'une origine grecque, est dérivé d'une racine hébraïque, on peut en retrouver l'étymologie dans le verbe יטב (jatab), *faire du bien*: dans ce cas *Jotapé* signifieroit *bonne*, *bienfaisante*, et on pourroit traduire ce nom grec par celui d'Agathe. Les deux lettres B et P, appartenant au même organe, peuvent facilement être mises l'une pour l'autre. En effet la ville de Jotapé en Judée, qui avoit sans doute tiré son nom de quelqu'une de ces princesses, se trouve aussi écrite

régna sur la Cilicie Trachée, il me paroît probable que la ville de Jotapé, dont Ptolémée parle comme étant située dans cette région, avoit emprunté son nom de cette reine. Une de ses filles, qui fut mariée dans la famille d'Hérode-le-Grand, portoit le même nom que sa mère (1).

La médaille gravée sous le n.° 6, pl. I, représente le buste de la reine de Commagène, et a pour légende, *la reine Jotapé Philadelphe*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΣ. Le diadême royal ceint une coiffure à la fois simple et élégante; les cheveux, tressés en natte, se replient en nœud au-dessus du col. Le type et la légende du revers sont absolument les mêmes que ceux de la médaille d'Antiochus IV. La belle conservation de celle-ci me fait apercevoir que le diadême des rois orne le milieu de la couronne de laurier qui entoure le type de ces médailles.

§ 6. Epiphane et Callinicus, fils d'Antiochus IV.

L'histoire nous a conservé quelques traces du caractère généreux de ces deux princes dignes

---

par un B, *Jotabé*. Voyez Réland, *Palaestina*, lib. III, à ce mot.

(1) Josephe, *A. J.*, lib. XVIII, c. 5, n. 4. On trouvera au n. 8, pl. I, une médaille qui doit être attribuée à cette princesse.

d'un meilleur sort (1) Epiphane refusa la main de Drusille, fille d'Hérode Agrippa et sœur de Bérénice, qu'on lui proposoit à condition qu'il embrasseroit la religion juive, et renonceroit à la sienne. Nous avons vu que Polémon II, roi de Pont, ne fut pas si délicat. Epiphane se signala par sa valeur au siége de Jérusalem, où, emporté par son ardeur guerrière, il fut sur le point de perdre la vie: il l'avoit déjà exposée plusieurs fois auparavant dans les guerres civiles de Rome, où il combattit pour Othon contre Vitellius (2). Epiphane et Callinicus, à l'époque de la catastrophe de leur père, opposèrent malgré lui une résistance vigoureuse à la violence du proconsul; mais la retraite d'Antiochus rendit leurs efforts et leurs succès inutiles. Epiphane, qui dans cette circonstance avoit passé l'Euphrate, et avoit été accueilli avec honneur par Vologèse, ne tarda pas à rejoindre son père aussitôt qu'il eut appris que Vespasien n'avoit pas oublié envers lui les égards dus à la dignité royale. Il est vraisemblable que les deux princes restèrent avec Antiochus dans la capitale du monde,

---

(1) Josephe, *Bell. jud.*, lib. V, c. 11, n. 3. Ces deux fils d'Antiochus portoient le même nom que leur père; cependant ils étoient distingués entre eux par les surnoms d'Epiphane et de Callinicus, usités dans la maison des Séleucides. Il est du moins démontré par le passage de Josephe, cité ci-dessus, que le premier nom d'Epiphane étoit Antiochus

(2) Tacite, *Hist.*, lib. II, § 25.

vivant dans l'aisance, mais déchus de leur puissance et de leur rang. Leurs noms, depuis leur retraite, ne paroissent plus dans l'histoire (1).

Sur la médaille n.° 7, pl. I on voit les têtes de ces deux princes encore très-jeunes. Elles sortent l'une et l'autre de deux cornes d'abondance entrelacées par le bout inférieur, à l'imitation des types de quelques médailles romaines frappées en l'honneur des enfants des Césars (2). Un astre s'élève dans le haut du champ, et une ancre est placée au milieu des deux cornes d'abondance. Ce symbole des Séleucides paroît indiquer que les princes de la Commagène prétendoient appartenir à cette maison royale (3): cette prétention

---

(1) Cependant les inscriptions grecques et latines qu'on lit sur le monument de Philopappus à Athènes, prouvent que ce personnage étoit un fils d'Epiphane, de ce même prince qui fait le sujet de ce paragraphe; que Philopappus avoit obtenu à Rome les honneurs du consulat et ceux de la préture, et le sacerdoce illustre des frères Arvales; et qu'il se regardoit également comme citoyen d'Athènes, appartenant à la bourgade attique de *Bésa*, soit qu'il y fût né, soit qu'il s'y fût établi. V. les *Atti e Monumenti dei fratelli Arvali*, par mon savant ami M. Marini, n.° LVI, et p. 721 et 723; et le III vol. des *Antiquities of Athens*, par Stuart, ch. v.

(2) Pellerin (*Rois*, p. 124), et Eckhel (*D. N.*, t. III, p. 258), ont indiqué ces analogies. Nous avons remarqué ailleurs que les deux cornes d'abondance, entrelacées par les bouts, étoient un des types usités sur les médailles de Samosate, capitale de la Commagène.

(3) Nous avons prouvé que le dernier des rois de Syrie, Antiochus XIII, ne fut pas, comme quelques uns l'ont

étoit probablement fondée sur quelque ancienne alliance. L'étoile peut faire croire qu'ils rapportoient aussi leur origine aux Achéménides qui avoient régné sur le Pont et sur la Cappadoce. La légende, sans présenter leurs noms, désigne ces princes par leur qualité de *fils du roi*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΥΙΟΙ. Le type du revers est entouré d'une couronne de laurier; mais cette couronne n'est pas décorée du bandeau des rois, ainsi que celle qu'on voit sur les médailles d'Antiochus IV et de Jotapé. On a sans doute omis cet ornement pour éviter une répétition inutile, le diadême royal entourant la tiare arménique qui occupe le milieu du champ. Cette tiare est à peu-près la même que celle de Tigrane: elle en diffère seulement par la forme, qui est un peu plus conique, et par les broderies, qui représentent le

---

cru, la tige de la maison royale de Commagène. Cependant, comme le surnom de Callinicus, ainsi que celui d'Epiphane, a été pris par Antiochus XII Dionysus, le dernier des enfants de Grypus, on peut croire qu'une fille ou une sœur de Dionysus avoit été l'épouse de quelque roi ou dynaste de la Commagène, ancêtre d'Epiphane et de Callinicus. Peut-être avoit-elle été donnée en mariage à ce prince par Tigrane son allié, qui ayant réduit en captivité les dernières princesses du sang des Séleucides, en avoit disposé à son gré (Plutarch., *Lucullo*, p. 500). On voit par la statue de Séleucus Nicator, qui avoit été érigée dans le monument de Philopappus, et dont l'inscription subsistoit encore au XVI siècle (Marini, *Arvali*, *loc. cit.*), que la famille des rois de Commagène se vantoit d'être issue de celle des Séleucides.

scorpion de la Commagène à la place de l'aigle des rois de Syrie. Cette décoration, particulière aux princes d'Arménie, indique la réunion d'une partie de ce royaume à celui de la Commagène, faite par Néron en faveur d'Antiochus. La médaille, qui, dans la légende du revers, offre le nom *des Commagéniens*, ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, a donc été frappée après l'an 60 de l'ère chrétienne (1).

§ 7. Alexandre roi d'une partie de la Cilicie, et Jotapé fille d'Antiochus IV roi de Commagène.

Lorsque Alexandre et Aristobule, fils malheureux d'Hérode-le-Grand et de Marianne d'Hyrcanus, périrent victimes des soupçons de leur père, ils laissèrent une nombreuse postérité. Un prince de cette famille, nommé Alexandre, ainsi que son bisaïeul, régna sous Vespasien dans une contrée de la Cilicie : il avoit pour épouse Jotapé, fille d'Antiochus IV, roi de Commagène (2). L'empereur leur avoit accordé ce petit état en dédommagement de ce que leurs pères avoient été détrônés par lui-même ou par ses prédécesseurs.

---

(1) Tillemont, *Hist. des emp.*, tome I, *Néron*, art. 12.

(2) Josephe, *Ant. Jud.*, lib. XVIII, c. 5; § 4, où cet historien remarque que les descendants d'Alexandre avoient abandonné la religion de leurs pères.

Nous avons vu comment Antiochus IV perdit son royaume sous Vespasien (1); et on sait que le père d'Alexandre, nommé Tigrane, fut contraint, sous Néron, de céder à Tiridate le royaume d'Arménie (2).

Le savant antiquaire anglais Jean Masson a cru qu'une petite médaille de bronze dont il étoit possesseur, et qui présentoit le nom et l'effigie d'une ΙΟΤΑΠΗ (3), et au revers la tête d'un prince avec une légende presque entièrement effacée, appartenoit à ces deux personnages (4). Il étoit convaincu que ces effigies ne pouvoient représenter ni Jotapé, reine de Commagène, ni Antiochus IV, son époux, et que la fabrique de cette petite monnoie différoit sensiblement de la fabrique des rois de Commagène. Son opinion m'a paru un motif suffisant pour insérer ici (pl. I, n.° 8) un dessin de cette médaille copié d'après

---

(1) Ci-dessous, chap. XIV, § 4.

(2) Sur ce Tigrane, et sur un autre Tigrane qui étoit son oncle, issus l'un et l'autre de la race des Hérodiades, et différents de Tigrane III et de Tigrane IV dont nous avons parlé ci-dessus au § 4, on peut consulter Noldius (*de vita et gest. Herod.*, n. 58 et 66).

(3) Dans les médailles que j'ai vues de Jotapé, femme et sœur d'Antiochus IV, roi de Commagène, son nom est écrit par un Ω, Ιωτάπη. La différence d'orthographe que cette médaille nous présente pourroit n'avoir d'autre origine que le peu de conservation du monument. Cependant il ne seroit pas étonnant qu'on eût varié dans la manière d'écrire ce nom, d'autant plus qu'il dérive des langues de l'Orient.

(4) Haym, *Tesor. Britann.*, tome I, p. 121 et suiv.

la gravure que Haym en a donné dans son Trésor Britannique (1).

ROIS DE QUELQUES VILLES
DE LA SYRIE.

§ 8. Arétas, roi de Damas.

En retraçant l'histoire des rois de Syrie, nous avons dit que la ville de Damas avoit été l'apanage particulier de quelques-uns des derniers Séleucides. A la mort d'Antiochus XII, à qui elle appartenoit, les Damascéniens, craignant également de tomber au pouvoir de Philippe, qui avoit été en guerre avec Antiochus XII son frère, et d'être subjugués par Ptolémée Mennéus, petit tyran, qui dans ces temps de désordre s'étoit emparé de Chalcis, se donnèrent librement à Arétas, roi des Nabathéens, peuple de l'Arabie Pétrée, qui étoit établi sur les confins de la Syrie (2). Ce prince et ses successeurs furent souvent contraints par la position de leurs états d'être en guerre tantôt avec les Juifs, tantôt avec les Romains; et ils finirent par perdre la souveraineté de Damas, quoique dans le temps même où la Judée étoit devenue une province romaine, et où Damas étoit regardée comme

---

(1) Tome I, p. 112.

(2) Ci-dessus, ch. XIII, § 26; Josephe, *A. J.*, l. XIII, c. 15, § 2.

une ville libre, ils y exerçassent par intervalles quelque espèce d'autorité (1).

La médaille de bronze gravée sous le n.° 9, pl. I, représente d'un côté la tête d'Arétas vue en profil, et ceinte du bandeau royal. Le revers a pour type la figure en pied de la Victoire, coiffée d'une couronne crénelée, et ayant une couronne dans la main droite et une palme dans la gauche. La légende porte le nom *du roi Arétas Philellene* (ou *ami des Grecs*), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ (2)

---

(1) Ainsi un Arétas, roi des Arabes, exerçoit, par le moyen d'un de ses préfets, l'autorité souveraine dans la ville de Damas, vers l'an 37 de l'ère vulgaire, sous le règne de Caligula, soit par concession des Romains, soit par leur consentement (S. Paul, *Ep.* II, *ad Corinth.*, c. 2, v. 32; Simson, *Chronicon ad an.* 37 *post Christ.*). Les médailles de cette ville prouvent assez clairement qu'avant ce temps elle avoit été soumise à Cléopâtre, ainsi que le reste de la Célésyrie (voyez le n. 7 de la pl. XV); et qu'elle passa, peu de temps après, sous la protection de Rome, qui permettoit à plusieurs villes de l'Orient de se gouverner par elles-mêmes.

(2) On y voit gravées dans le champ du revers les deux lettres AP, initiales du nom d'Arétas : c'est ainsi que nous avons vu sur les tétradrachmes des rois Attalides des lettres ou des monogrammes qui contiennent les initiales des noms de Philétère, d'Eumène, et d'Attale. « M. Sestini les a lus « pour ΛΡ, et il prétend qu'ils marquent une époque (*Let-« tere*, tome VII, p. 75). Suivant lui, ce seroit l'an 130 « depuis que la ville de Damas s'étoit soumise à ce roi Aré-« tas à qui j'attribue la médaille; et celle-ci, suivant M. « Sestini, appartiendroit à un Arétas posterieur dont il est « fait mention dans les Epîtres de S. Paul.

Comme plusieurs princes Arabes qui ont régné successivement ont porté le nom d'Arétas, les antiquaires diffèrent d'opinion relativement à l'Arétas qui a fait frapper cette médaille. Pour moi je n'hésite pas à l'attribuer au premier de ce nom qui eut la souveraineté de Damas, par la raison que le surnom de Philellene (ou d'ami des Grecs) ne permet guère de douter que ce prince n'ait vécu antérieurement à la conquête

---

« Je persiste à croire plus vraisemblable l'opinion que « j'ai soutenue, et je suis persuadé que la médaille appar- « tient à l'Arétas plus ancien. J'observe, 1.° que dans la « lettre initiale du nom Arétas, tel qu'il est gravé sur la « médaille, l'A est sans trait transversal (Λ), et que cette « omission est trop frequente dans la paleographie grecque « pour meriter une observation plus particulière; 2.° que « ce caractère, dans les deux lettres isolées est gravé d'une « manière si incertaine, qu'on ne sauroit assurer que la « ligne transversale y soit omise. J'observe encore qu'il pa- « roit tout-à-fait improbable que les Damascéniens aient « compté les années d'après une ère différente de l'ère des « Séleucides, depuis qu'ils eurent reconnu le plus ancien « Arétas pour leur souverain. Nous avons un grand nombre « de médailles frappées à Damas sous Cléopâtre et sous les « empereurs romains, et par conséquent postérieures à cette « ère prétendue de la conquête d'Arétas; et ces époques « marquées sur ces médailles sont toutes tirées de l'ère des « Séleucides. Les médailles grecques présentent, comme « nous l'avons vu, plusieurs caractères isolés, sans qu'il soit « nécessaire ou même convenable de les considérer comme « des époques. Les motifs que nous avons eus pour attri- « buer ces médailles à l'Arétas plus ancien, ne peuvent « donc être infirmés par la conjecture de M. Sestini. » (*Addition de l'auteur*).

de la Syrie par les Romains; et que d'ailleurs, parmi les plus anciens Arétas, il est le seul qu'on sache, avec certitude, avoir régné sur Damas, où la médaille que nous examinons a été frappée (1).

§ 9. Dionysius, tyran de Tripolis.

Un autre usurpateur s'étoit emparé de l'autorité dans la ville de Tripolis, et l'exerçoit tyranniquement: il s'appeloit Dionysius, et il étoit parent de Ptolémée, fils de Mennéeus, tyran de Chalcis (2). Celui-ci réussit à conserver sa vie, et même une partie de son autorité, moyennant une somme de mille talents qu'il paya à Pompée, et qui fut distribuée aux soldats romains: Dionysius fut moins heureux; sa tête tomba sous la hache proconsulaire.

Cette médaille, pl. I, n.° 11, unique existoit autrefois à Venise, dans le cabinet de Savorgnan. C'est M. Le Blond qui l'a fait connoître (3). Elle présente d'un côté le buste d'un prince ayant la

---

(1) Ce fait est prouvé par d'autres médailles d'Arétas, qui sont de la même fabrique, présentent la même effigie, et ont pour type du revers la figure de la ville de Damas assise, telle précisément qu'on la retrouve sur plusieurs médailles autonomes frappées à Damas (Morelli, *Specimen*, p. 227).

(2) Josephe, *A. J.*, l. XIV, c. 3, § 2.

(3) *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, p. 59.

tête ceinte du diadême, et une légende effacée dont il ne reste que la première lettre Δ (D), les Dioscures ou les Cabires à cheval forment le type du revers (1), dont la légende porte le nom *des Tripolitains*, ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ, et l'an ΘΜΣ, 249 des Séleucides. Cette époque répond à l'an 790-91 de Rome, 64-63 avant l'ère chrétienne. A cette époque Tripolis obéissoit à Dionysius; mais ce fut la dernière année de sa puissance et de sa vie. Les Tripolitains, délivrés par Pompée du joug du tyran, commencèrent cette année même à compter une nouvelle époque (2): ainsi, sur la monnoie que nous examinons, le prince dont elle présente l'effigie, et dont le nom commence par un D (Δ), ne peut être que Dionysius.

§ 10. Zénodore,

tyran de Panias et des pays environnants.

Après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, qui régnoit sur Chalcis et sur les pays d'alentour, ses états avoient passé sous la domination de Lysanias, son fils; mais Cléopâtre desira de les joindre aux siens, et ce desir coûta la vie à

---

(1) Il est certain, par les médailles et par d'autres autorités, que le culte de ces divinités étoit dans la ville de la Phénicie qui a fait frapper cette médaille. Voyez, ci-dessus, tome II, ch. XIII, § 14.

(2) Eckhel, *D. N.*, t. III, p. 376.

Lysanias (1), qui d'ailleurs étoit l'ami des Parthes. Après la bataille d'Actium, un certain Zénodore, qui, suivant toutes les apparences, s'étoit emparé de l'héritage de quelque usurpateur, et avoit établi sa domination sur la ville de Panias, située aux sources du Jourdain, obtint des Romains, à titre de ferme, la jouissance des contrées qui autrefois avoient reconnu Lysanias pour maître. Ce dynaste n'eut pas honte de tirer un parti infame de la situation du pays qu'il gouvernoit. Une de ses provinces, la Trachonitide, paroissoit disposée par la nature pour servir de repaire aux brigands, dont les longs troubles de la Syrie et de la Judée avoient extraordinairement grossi le nombre (2): Zénodore, loin de les réprimer, ou, ce qui eût mieux valu, de les détruire, les protégeoit, favorisoit leurs crimes, et partageoit leur butin. Les peuples voisins, victimes de ces brigandages, adressèrent leurs plaintes à Rome, et Auguste déclara Zénodore déchu de toute autorité sur les pays que Rome lui avoit affermés: il en conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, et restreignit la domination de Zénodore dans les limites de ses anciennes possessions. Il

---

(1) Josephe, *A. J.*, l. XV, c. 4, § 1; et *de Bell. Jud.*, lib. I, c. 13.

(2) Strabon, en parlant de cette région (l. XVI, p. 756), fait mention de vastes souterrains dont l'entrée étoit cachée dans les gorges des montagnes et dans le plus épais des forêts, et dont chacun pouvoit contenir jusqu'à plusieurs milliers de personnes.

n'y eut aucune espèce d'intrigues et de calomnies que le dynaste dépossédé ne mît en œuvre, à Rome et dans la province, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire perdre la jouissance à son successeur. Mais celui-ci, par la générosité d'Auguste, réunit bientôt aux états qu'il gouvernoit le reste de ceux de Zénodore, qui mourut subitement à Antioche, où il s'étoit rendu l'an 20 avant l'ère chrétienne, à l'ocasion du voyage d'Auguste en Orient (1).

On a découvert plusieurs médailles de bronze frappées par ce dynaste; elles portent son nom et son effigie au revers de la tête d'Auguste. L'abbé Belley, qui, par ses savantes et nombreuses recherches, s'est acquis tant de droits à la reconnoissance des numismatistes, a publié une médaille de Zénodore, sur l'autorité de laquelle il a cru pouvoir accuser d'erreur les antiquaires qui, avant lui, en avoient fait connoître une autre. C'est l'académicien qui se trompoit, non relativement à la médaille qu'il publioit, la description qu'il en donne est exacte; mais il

---

(1) L'abbé Belley a éclairci l'histoire de ce tétrarque avec sa doctrine et sa critique accoutumée; son mémoire est inserée dans le recueil *de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVIII, pag. 45 : mais il paroît n'avoir pas aperçu ce que Josephe fait entendre assez clairement, que la souveraineté sur le district de Panias n'étoit pas un de ces états que les Romains avoient affermés à Zénodore. Cette possession antérieure étoit cependant le seul titre auquel il put retenir cette principauté lorsque le contrat fut annullé.

n'avoit pas des raisons suffisantes pour avancer que l'autre médaille, qui est presque semblable, avoit été mal lue. Elles sont maintenant l'une et l'autre dans la collection du cabinet impérial ; et j'ai fait dessiner ici, sous le n.° 10, pl. I, celle que l'abbé Belley croyoit mal interprétée. On verra, au contraire, que ces deux médailles servent à s'expliquer mutuellement.

Celle que nous examinons présente d'un côté l'effigie d'Octave ; elle ne porte d'autre légende que les deux lettres NE, qui désignent le mot ΝΕΟΣ, *le jeune*, auquel on doit ajouter le mot ΚΑΙ*σαρ*, *César*, dont les trois premières lettres se trouvent sur la médaille expliquée par l'abbé Belley.

Octave prend sur cette médaille le titre de *jeune César*, ou *nouveau César*. Le nom de César lui étoit devenu propre par son adoption dans la famille de son grand oncle. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il se trouva placé à la tête des affaires ; et sa pénétration ainsi que sa valeur parurent si étonnantes dans un homme de cet âge, que sa jeunesse devint pour lui un nouveau titre de gloire. Les poëtes du temps ne cessèrent de chanter *leur jeune* héros (1) ; il fut connu

---

(1) *Sive mutatâ* JUVENEM *figura*
Ales in terris imitaris, almae
Filius Maïae.
HOR., *Carm.*, liv. I, od. 2, v. 41.

Hunc tandem everso JUVENEM *succurrere saeclo*
Ne prohibete. VIRG., *Georg.*, liv. I, v. 501.

dans tout l'empire sous le nom de *jeune César*, jusqu'au moment où le titre révéré d'Auguste lui fut décerné par le sénat.

Plusieurs villes, bâties ou reconstruites en son honneur, portèrent le nom de Néocésarée, ou de *ville du jeune César* (1). Le monétaire qui a gravé la médaille a pris sans doute de même les mots Νεὸς Κᾶισαρ, *le jeune César*, pour un seul nom, et s'est contenté de l'indiquer par les premières lettres de l'adjectif *νεὸς*, *le jeune*. Il auroit été par conséquent presque absolument impossible d'expliquer cette légende sans la médaille de Pellerin, publiée par l'abbé Belley, mais, en revanche, l'époque de la médaille de Pellerin n'auroit point été reconnue avec certitude, si la médaille que nous examinons ne l'eût pas éclaircie.

L'époque marquée ici est incontestablement l'*année* 282, L BΠΣ, sans doute, de l'ère des Séleucides. La médaille de Pellerin ne porte que l'*an* 87, LZΠ, avec l'omission des centaines (2).

---

(1) Une située dans le Pont, près des limites de la petite Arménie, une autre dans la Bithynie: Etienne de Byzance, v. *Νεοκαισάρεια*.

(2) M. Allier en possède une pareille, sur laquelle la première syllabe du nom de César se voit clairement dans la légende. Il ne reste de l'époque que ZΠ, l'an 87; mais une contre-marque empêche de s'assurer si la centaine étoit omise sur cette médaille comme sur celle du cabinet impérial. Une troisième médaille de Zénodore, qui est dans le même cabinet, présente au contraire les deux premiers caractères de l'époque ΠΣ, 280; mais le troisième, qui indiquoit les unités, est fruste.

L'abbé Belley, dans la persuasion que cette seconde époque étoit la seule qu'on dût regarder comme véritable sur les médailles de Zénodore, a pensé qu'elle devoit se rapporter à une ère inconnue, sur laquelle il propose des conjectures assez ingénieuses. Mais la leçon bien constatée de la médaille que j'ai fait dessiner ici prouve que, sur celle de Pellerin, on a simplement omis le chiffre désignant les centaines, et que l'une et l'autre se rapportent à l'ère des Séleucides. L'an 282 est l'an de Rome 723, 31 avant J. C.; l'an 287 est l'an de Rome 728, 26 avant J.-C. Zénodore régnoit à ces époques (1). Cette ma-

(1) Il régnoit même l'an 24 avant J.-C., qui répond à l'an 289, ΘΠΣ, qu'on trouve sur une autre médaille de ce tétrarque. L'abbé Belley, qui se croyoit obligé de découvrir une nouvelle ère, a trop restreint le temps durant lequel Zénodore a pu faire frapper des monnoies. Il l'a pu avant son acquisition de la tétrarchie de Lysanias, parcequ'il étoit dynaste de Panias; il a pu continuer à les faire frapper, même après qu'il avoit perdu la possession de la tétrarchie, parceque ses premiers états lui étoient restés; et il eut jusqu'à sa mort, arrivée l'an 20 avant J.-C., un grand intérêt de flatter Octave. La médaille gravée ici a été frappée l'an 282 des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'année 723 de Rome, durant l'été de laquelle la bataille d'Actium avoit eu lieu. Ainsi l'abbé Belley a eu tort de prétendre qu'il n'est pas vraisemblable que Zénodore ait pu faire frapper des monnoies en l'honneur d'Auguste avant l'an de Rome 727. Les médailles de Zénodore portant l'époque des années 287 et 289 des Séleucides appartiennent aux ans de Rome 728 et 730. Zénodore fut dépouillé pendant cette dernière année de la tétrarchie qu'il avoit affermée: il ne mourut que quatre ans après.

nière elliptique de marquer les dates ne doit pas plus nous étonner que l'omission du nom de César dans la désignation d'Auguste. D'ailleurs cette ellipse, quoique extraordinaire, est prouvée par la comparaison des deux médailles, sur l'une desquelles le chiffre des centaines est marqué de façon à n'en pouvoir douter. Enfin la suppression de ce chiffre paroît, jusqu'à un certain point, autorisée par l'usage où étoient les Grecs, en comptant les années des ères, de séparer quelquefois les centaines du reste des nombres ordinaux. Ils auroient dit, par exemple, pour désigner l'année qui est marquée sur la médaille de Zénodore, *la quatre-vingt-deuxième* ou *la quatre-vingt-septième année au-delà de la deux-centième* (1).

L'autre côté de la médaille nous présente la tête en profil du dynaste que la légende fait connoître pour *Zénodore*, *tétrarque et pontife*, ΖΗΝΟΔΩΡΟΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ ΚΑΙ ΑΡΧΗΡευς (2). Le tétrarque de Panias n'a osé orner sa tête d'aucune marque de souveraineté sur une médaille où Auguste est représenté tête nue. Zénodore est coiffé à la romaine. Heureusement que ses médailles portent deux effigies; autrement,

---

(1) Ετει ὀγδοηκοστῷ καὶ δευτέρῳ ἐπὶ διακοσιοστοῦ.

(2) Αρχηρεὺς est ici pour Αρχιερεύς; c'est-à-dire l'H au lieu d'IE. L'abbé Belley a donné des exemples de cette fausse orthographe; et M. Sestini assure avoir vu ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, plus régulièrement écrit, sur une autre médaille de Zénodore (*Lettere*, tom. VI, pag. 83).

quoique le nom et les titres de Zénodore soient gravés autour de sa tête, il y auroit des antiquaires qui croiroient et voudroient faire croire que l'effigie de ce dynaste n'est qu'un portrait peu ressemblant d'Auguste.

ROIS DE JUDÉE.

PLANCHE II.

§ 11. Hérode Agrippa.

Hérode (1) Agrippa (2) étoit, par Aristobule son père, petit-fils d'Hérode le-Grand; il appartenoit, par Mariamne d'Hyrcanus sa grand-mère, à la race des Hasmonéens (3). Il dut sa fortune

---

(1) Josephe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII et XIX, et *de Bello jud.*, liv. I, chap. 28, liv. II, chap. 9 et 11; Philon, *Legat. ad Caium*, et *adversus Flaccum*, nous fournissent les faits les plus essentiels de la vie et des aventures d'Hérode Agrippa. Ceux qui desirent en savoir davantage peuvent consulter Simson, *Chron. ad annum post Christ.*, 38, et principalment le savant travail de Chr. Noldius, *de vitâ et gestis Heródum*, à la suite de son *Stemma Herodiadum*, n.° 63.

(2) Ce prince non seulement porta deux noms, ainsi que Noldius l'a remarqué, mais il en eût jusqu'à trois. Il est nommé Jules Agrippa dans une inscription grecque rapportée par Spon (*Voyage*, t. III). Ces noms marquoient la reconnoissance de son aïeul Hérode-le-Grand pour Auguste et pour Agrippa.

(3) Agrippa vante cette origine dans une lettre qu'il écrit à Caligula (Philon, *loc. cit.*, tome II, *op.*, p. 586).

aux vicissitudes de celle de Bérénice sa mère (1). Cette princesse, niéce d'Hérode-le-Grand, ayant causé par ses indiscrétions la perte de son époux Aristobule, se réfugia à Rome avec ses enfants, où elle sut gagner la bienveillance d'Antonia, mère de Germanicus et de Claude. Agrippa eut ainsi le moyen de contracter de bonne heure avec ces personnages des liaisons qui influèrent puissamment sur le reste de sa vie. D'abord elles le rendirent malheureux par les folles dépenses auxquelles elles l'entraînèrent, et qui, après l'avoir ruiné, l'obligèrent de quitter Rome. Elles lui firent ensuite courir les plus grands dangers pour sa liberté et même pour sa vie, lorsque, de retour à Rome et à la cour des Césars, l'amitié imprudente qu'il témoigna au jeune Caligula l'exposa au ressentiment et à la jalousie de Tibère. Mais le fils de Germanicus n'eut pas plutôt ceint son front du laurier des empereurs, qu'il signala sa faveur envers son ami en le nommant roi de plusieurs contrées de la Palestine. Il est vrai que les artifices par lesquels celui-ci avoit su gagner l'affection du jeune César ont été improuvés par l'histoire, qui compte le prince juif, ainsi que le prince commagénien, parmi les corrupteurs de Caligula (2): mais, si Agrippa mérite ce re-

(1) Elle étoit fille de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, et d'un Iduméen nommé Costabare. Josephe l'appelle souvent *Bernice*. C'est en considération d'elle que la plus célèbre parmi les filles d'Hérode Agrippa porta le même nom.

(2) Τυραννοδιδάσκαλοι; Dion, liv. LIX, § 24.

proche, on doit dire aussi qu'il sut rendre ses conseils plus utiles à Claude, et qu'il contribua puissamment à l'élever à l'empire après le meurtre de Caligula, dont le sénat tentoit d'envahir l'autorité. L'amitié de l'empereur, la permission de se décorer des ornements consulaires (1), la Judée et la Galilée ajoutées à ses états, furent la récompense honorable de ses services.

Le roi de la Judée ne jouit de sa fortune que pendant sept ans; à peine étoient-ils écoulés, qu'il mourut d'une maladie subite et violente dont il fut attaqué à Césarée au moment où, au milieu de sa gloire, couvert d'un vêtement resplendissant, et présidant aux spectacles qu'il célébroit en l'honneur de Claude, il se prêtoit avec complaisance aux acclamations enthousiastes d'un peuple transporté de joie, qui le plaçoit au rang des immortels (2). Les historiens s'accordent à reconnoître dans ce prince un grand ensemble de vertus civiles accompagnées d'une douceur de caractère extrêmement rare. La postérité auroit encore à admirer en lui le zèle qu'il montra dans les occasions le plus délicates pour la religion de ses pères (3), si ce zèle mal en-

---

(1) Par une conséquence de ces honneurs Agrippa étoit devenu citoyen romain; et ses filles ne pouvoient être sujettes à la défense de contracter mariage avec des Romains. C'est ce que fit Drusille, une de ces princesses, et ce que Bérénice auroit bien desiré de faire, si Titus y eût consenti.

(2) *Act. Apost.*, chap. 11; Josephe, liv. 19, chap. 8.

(3) Quoique courtisan depuis sa jeunesse, il ne craignit

tendu ne lui eût fait exercer la persécution la plus violente contre les chrétiens. Il mourut, l'an 44 de l'ère vulgaire, âgé de cinquante-quatre ans. Son fils, Agrippa le jeune, ne put obtenir, après une assez longue attente, qu'une partie des états de son père et de ceux de son oncle. Ses trois filles furent, pendant leur vie, célèbres par leur beauté; elles le sont encore par leurs aventures (1).

Une médaille de bronze d'Agrippa, qui est extrêmement rare, a été dessinée sous le n.° 1, pl. II (2). On y voit d'un côté la tête du roi ceinte du diadême, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥC ΜΕΓΑC ΑΓΡΙΠΠΑC ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟς (3), *le grand roi Agrippa* (4), *ami de Claude*. Le type du revers représente la Fortune ou le génie de la ville de

---

pas de s'opposer à Caligula, lorsque ce capricieux empereur vouloit placer sa statue à Jérusalem, dans le sanctuaire (Philon, *loco citato*).

(1) Bérénice, Mariamne, et Drusille: voyez Noldius, *loc. cit.* n. 72, 77, et 79.

(2) L'abbé Belley l'avoit publiée et expliquée dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des belles-lettres*, tome XXVI, p. 440.

(3) L'abbé Belley lisoit ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡ, *ami de César*: la légende étant usée laisse quelque doute sur ce surnom; mais l'ayant bien examinée, il me paroît certain qu'on y doit lire ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ, *ami de Claude*, ainsi que sur la médaille d'Hérode son frère, roi de Chalcis. La lettre Υ, qui ne peut être dans le surnom que l'académicien croyoit avoir lu, s'y voit très-distinctement.

(4) Josephe donne aussi le titre de *grand roi* à Hérode Agrippa (*A. J.*, liv. XX, chap. 5, § 2).

Césarée sur la mer, ayant un gouvernail dans la main droite, et une corne d'abondance sur le bras gauche (1). La légende porte le nom de cette ville, *Césarée près du port Sébastos*, ΚΑΙϹΑΡΙΑ Η ΠΡΟϹ ΤΩ ϹΕΒΑϹτῷ ΛιΜεν (2). La lettre H, gravée dans le champ, indique probablement la huitième année du règne d'Agrippa, dont ce prince ne vit pas la fin (3).

---

(1) Cette figure allégorique n'est pas en contradiction avec les sentiments religieux d'Agrippa; la religion toléroit jusqu'à un certain point l'usage de ces symboles.

(2) L'abbé Belley a trouvé le premier la véritable leçon de ces mots: il l'a déduite de la comparaison de cette légende avec celle qui est gravée sur plusieurs autres médailles de la même ville. Césarée se distingue ici des autres villes du même nom par l'indication de sa situation près d'un port très-vaste qu'Herode-le-Grand avoit réussi, avec des dépenses énormes, à rendre assez sûr. Il est cependant à remarquer que l'article H, qui suit le nom de Césarée, est lié avec un Υ. Si ce n'est pas une faute du monétaire, il faudroit lire Καισάρεια Αυγοῦστα ἡ κ. τ. λ. ΚΑΙϹΑΡΙΑΥΗ, etc., en prenant deux fois l'A qui termine le nom de Césarée. Il est certain, par Josephe et par Philon, que la ville de Césarée sur la mer a porté le nom de *Cæsarea Augusta*: il est vrai que ces deux écrivains ont traduit le mot *Augusta* par le mot grec *Sebaste;* mais ce titre d'honneur étoit souvent transporté dans la langue grecque sans aucun changement, excepté dans la terminaison lorsque le cas l'exigeoit; et c'est ainsi que vers ces mêmes temps une petite ville de la Cilicie a pris, en grec, le nom d'Αυγοῦστα, *Augusta*.

(3) D'autres médailles de Césarée de Palestine, avec le même type, qui ont été frappées sous les empereurs romains, portent dans le champ les chiffres indiquant l'année du règne de l'empereur dont elles présentent l'effigie.

Il est vraisemblable, ainsi qu'on peut le conjecturer par le lieu et par l'époque où cette médaille a été frappée, qu'elle l'a été à l'occasion de ces mêmes jeux soleunels dans lesquels Agrippa, après avoir été pendant quelques instants l'objet de la joie et de l'admiration de son peuple, devint tout-à-coup un objet de deuil et de pitié.

§ 12. Herode, roi de Chalcis.

Ce fut par le crédit de son frère Agrippa auprès de Claude qu'Hérode obtint le titre de roi et la tétrarchie de Chalcis, canton délicieux et fertile de la Célésyrie, qui s'étendoit sur la vallée de Marsyas et ses environs (1). Hérode y régna pendant le reste de sa vie, qui dura encore huit ans. Il avoit survécu à son frère Agrippa, dont il étoit devenu le gendre en épousant Bérénice. Après sa mort, ses états passèrent d'abord à son neveu Agrippa, et ensuite à son fils Aristobule, qui régnoit sur une partie de l'Arménie mineure.

---

(1) C'étoit la petite principauté qui un siècle auparavant avoit été usurpée par un Ptolémée dit Mennéus, pendant les troubles et les guerres intestines du royaume des Séleucides. Son fils Ptolémée et son petit-fils Lysanias l'avoient possédée. Cléopâtre s'en étoit emparée, et peu après les Romains l'avoient affermée à Zénodore; Auguste la lui ôta pour la donner à Hérode-le-Grand, qui la laissa en mourant à Philippe un de ses fils. Hérode, fils d'Aristobule, l'obtint après la mort de Philippe; et Agrippa son neveu la posséda après lui, jusqu'à ce que l'empereur la lui fit échanger contre une autre tétrarchie.

Le didrachme d'argent que j'ai fait graver sous le n.° 2, pl. II n'avoit point encore été publié (1). On y voit la tête du prince ceinte du diadême, et on lit autour, *le roi Hérode*, *ami de Claude*, ΒΑCΙΛ ΗΡΩΔΗΣ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟC. Le revers a pour type une couronne de laurier au milieu de laquelle est cette inscription, ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΕΤ Γ., *à Claude César Auguste*, *l'an* 3. Le nom d'Hérode et le surnom de *Philoclaudios* assignent incontestablement cette médaille à l'un des deux frères; et la différence qu'on aperçoit dans les noms, les titres, et les effigies des princes gravées sur les deux médailles, prouve que ce roi Hérode n'est pas le même qui a pris sur la médaille n.° 1 le nom d'Agrippa et le titre de grand roi.

La couronne du revers et la date de l'année placée à la suite du nom de l'empereur me font

(1) Le style et le caractère de ce monument numismatique en prouvent évidemment l'authenticité à des yeux exercés à discerner l'antique. Les médailles de bronze du même prince sont d'un trop grand module pour qu'on puisse dire que ce didrachme a été moulé sur une de ces médailles. S'il est moulé, ce que je n'oserois décider, il est du nombre assez grand de médailles grecques reconnues pour bien authentiques, quoiqu'elles aient toute l'apparence d'avoir été coulées dans des moules sans recevoir l'empreinte d'un coin. L'habileté des anciens dans l'art de la fonte leur permettoit d'employer ce moyen pour la monnoie de quelques villes, particulièrement lorsque cette monnoie ne devoit pas être très-multipliée, et n'étoit fabriquée, comme il arrivoit souvent, qu'à l'occasion de quelques fêtes ou de quelques spectacles.

conjecturer que cette médaille, ainsi que les autres que nous connoissons pour appartenir à Hérode, roi de Chalcis, a été frappée à l'occasion des jeux célébrés pour solenniser la troisième année de l'empire de Claude. C'est dans de pareilles circonstances que la ville d'Antioche a fait frapper des didrachmes de la même forme, avec la mention, dans la légende, *de l'année sacrée* et *nouvelle* du règne de quelque empereur (1).

Addition de l'Auteur.

§ 13. Aristobule, roi de la petite Arménie, et Salomé, fille d'Hérodiade, son épouse.

Nous venons de parler d'Alexandre et d'Aristobule, fils d'Hérode-le-Grand, et de montrer l'effigie d'un arrière petits-fils d'Alexandre : la médaille gravée ici sous le n.° 3, pl. II présente des princes issus d'Aristobule (2). Ainsi que sur

---

(1) *Ετους νεοῦ ἱεροῦ.* Je ne conçois pas comment Echkel, qui a d'ailleurs si bien expliqué cette légende des didrachmes d'Antioche, se refuse à les croire frappés à l'occasion des spectacles et des jeux qui, suivant l'usage du paganisme, accompagnoient les sacrifices et les vœux qu'on célébroit pour l'anniversaire de l'avènement des empereurs (*D. N.*, tome IV, page 418); d'autant plus que ce même antiquaire a remarqué plusieurs fois que les jeux et les spectacles ont donné le plus souvent occasion aux villes grecques de frapper leurs médailles.

(2) Cette medaille de bronze unique appartient à la collection de M. Cousinery.

la médaille de Jotapé, le nom de la reine est seul lisible sur celle que nous examinons; et ce nom nous assure que l'une des effigies dont elle offre l'empreinte est celle *de la reine Salomé*, ΒΑCΙΛΙΕCΣΗC CΑΛΩΜΗC.

Entre plusieurs princesses qui ont porté ce nom, je n'hésite pas à y reconnoître la fille d'Hérodiade, cette Salomé que l'histoire sacrée nous représente dansant au festin d'Antipas, et demandant, par les insinuations de sa mère, au roi que ses charmes avoient captivé, la tête sanglante du précurseur du Messie (1).

Les motifs principaux de mon opinion sont la ressemblance de cette médaille avec la médaille d'Erato et de Tigrane, roi d'Arménie, et la certitude que Salomé, fille d'Hérodiade, a été reine d'une partie de cette contrée (2). Elle avoit épousé en premières noces son oncle Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, qu'il ne faut pas confondre avec Philippe époux d'Hérodiade (3). En secondes noces, elle fut mariée à un de ses cousins

---

(1) S. Mathieu, c. XIV, v. 6 et suiv.; S. Marc, c. VI, v. 22 et suiv.

(2) Josephe *Ant. Jud.*, lib. XVIII, c. 5, § 4.

(3) Philippe Hérode, époux d'Hérodiade et fils d'Hérode-le-Grand et d'une Marianne fille de Simon, est appelé simplement Philippe par les Evangelistes: l'autre Philippe, aussi fils d'Hèrode-le-Grand, avoit eu pour mère une Cléopâtre: il fut tétrarque de la Trachonitide et eut pour femme Salomé sa niéce, fille de Philippe Hérode. Voyez Noldius, *loco cit.*, n.º 34 et 41.

nommé Aristobule, issu d'Aristobule fils d'Hérode-le-Grand, et que Néron avoit donné pour roi à quelques peuples de la petite Arménie (1). Ce prince, peu d'années après, avoit augmenté ses états de la tétrarchie de la Chalcidène, autre fois possédée par Hérode son père dont nous avons parlé au § 12 (2).

Je pense que la tête d'un prince qu'on voit de l'autre côté de la médaille avec une légende presque entièrement effacée est l'effigie d'Aristobule. On distingue derrière sa tête les deux extrémités du diadême. Les caractères ... ΣΤ .... Ο..., qu'on y lit encore, peuvent appartenir au nom d'*Aristobule*, ou à son titre de *tétrarque*.

Quant à Salomé, elle donne trois enfants à Aristobule (3): le reste des évènements de sa vie nous a été dérobé par le temps; car on ne peut pas considérer comme authentique le récit de sa mort tel qu'on le lit dans Nicéphor Caliste (4),

---

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XIII, c. 7, et liv. XIV, c. 26; Josephe, *A. J.*, liv. XX, c. 8, § 4.

(2) Josephe, *de B. J.*, liv. VII, c. 7.

(3) Josephe, *A. J.*, liv. XVIII, c. 5, § 4.

(4) Histoire Ecclésiastique, liv. I, c. 20. Salomé, suivant cet historien, étant en voyage, tomba dans une rivière dont la surface étoit glacée. Sa tête fut prise dans la glace tandis que le reste de son corps étoit dans l'eau. La malheureuse princesse faisoit, pour se sauver, des mouvements que l'historien compare à une danse mortelle; mais ils n'eurent d'autre effet que de séparer la tête du corps. Ainsi la providence permit que Salomé fût décapitée en faisant des mouvements semblables à ceux par lesquels elle avoit obtenu que S. Jean Baptiste eût la tête tranchée.

et qui a tout l'air d'une de ces fables pieuses dont les auteurs grecs du bas empire amusoient la crédulité de leur siècle.

ROIS D'OSRHOENE

QUI ONT PORTÉ LE NOM D'ABGARE ET DE MANNUS.

Le fleuve Chaboras, en portant ses eaux à l'Euphrate, sépare du reste de la Mésopotamie une vaste et fertile contrée qui touche vers le septentrion au pied du mont Taurus, et s'étend vers le sud le long de la rive gauche de ce grand fleuve. Séleucus Nicator y avoit bâti une ville: et on dit que la ressemblance de sa situation avec celle d'Edesse, ville ancienne de la Macédoine, lui fit donner le même nom (1).

Les troubles de la Syrie et les guerres de ses princes avec les Parthes détachèrent de la domination des Séleucides les peuples qui habitoient ce pays, et que les anciens considéroient comme des peuples arabes. Le chef de la révolte fut un certain Osrhoès (2); et la région sur laquelle il

---

(1) Etienne de Byzance: v. Ἔδεσσα.

(2) Ce nom est le même que celui de Chosrhoès. Ainsi l'Aboras est le même fleuve que le Chaboras. Osrhoès se rendit indépendant, suivant le calcul de Denis de Telmar, éclairci par Theoph. Sigefr. Bayer, l'an 176 des Séleucides, 137 ans avant l'ère chrétienne. C'étoit l'époque de la captivité de Démétrius II Nicator. Le savant que je viens de nommer a publié, en 1734, à Pétersbourg une *Historia Edessena et Osrhoëna*, ouvrage qui contient une riche

établit son autorité fut, de son nom, appelée Osrhoëne (1).

Il paroît que, pour mieux assurer leur indépendance, Osrhoès et ses successeurs s'attachèrent aux Arsacides, qui régnoient sur les Parthes. Les guerres que ceux-ci eurent par la suite à soutenir contre les Romains apprirent aux princes de l'Osrhoëne, qui portèrent presque tous le nom d'Abgare, cette politique tortueuse au moyen de laquelle ils feignoient de servir Rome, tandis qu'ils la trahissoient en toute occasion. Trajan subjugua la Mésopotamie, la mit au nombre des provinces romaines, et détruisit entièrement le pouvoir de ces dynastes qui l'avoient trompé. Mais Adrien, pour éviter de nouvelles guerres, ayant renoncé à la possession des pays conquis par son prédécesseur, et s'étant contenté de retenir quelques places fortes sur cette frontière, rendit aux Abgares le gouvernement de l'Osrhoëne.

---

collection d'anciennes autorités ayant rapport à cette histoire, mais qui n'est pas d'une lecture agréable, attendu le peu de soin que l'auteur a mis dans l'ordre et la disposition de ses matériaux.

(1) Cellarius a pensé qu'Osrhoès, qui a donné son nom à l'Osrhoëne, n'a vécu qu'après l'ère chrétienne (*Notit. Orb. Ant.*, tome II, pag. 603). Il se trompe: Dion, en décrivant la défaite de Crassus, fait mention des Osrhoéniens (liv. XL, § 23); et il n'est pas probable qu'il ait voulu substituer un nom plus moderne au nom ancien de ces peuples, qu'il trouvoit dans les auteurs qu'il compiloit; d'autant plus que le témoignage des écrivains orientaux cités dans la note précédente justifie l'expression de Dion.

Ainsi ce royaume, situé entre l'empire romain et celui des Parthes, et trop foible pour entrer en lice avec l'un ou l'autre, étoit entre les deux puissances rivales une espèce de barrière qui les empêchoit de s'entrechoquer.

§ 14. Mannus, roi d'Osrhoene sous Adrien.

L'histoire fait mention de plusieurs princes qui possédoient sous Trajan et dans le même temps des portions différentes de cette contrée. Il y en avoit un qui portoit le nom d'Abgare, et un autre celui de Mannus (1). Nous ne savons si le Mannus qui régna sous Adrien étoit le même Mannus dont l'histoire parle sous Trajan, ou si l'Osrhoëne, séparée de nouveau de l'empire, ne forma plus qu'un seul royaume.

La médaille jusqu'ici inédite, que j'ai fait graver sous le n.° 4, pl. II indique seulement qu'un Mannus gouverna ce pays sous Adrien, et qu'il joignoit ce nom à celui d'Abgare. C'est ce qui résulte de l'examen de cette médaille de bronze, dont la légende mutilée, ..ΑΡΟΥΜΑΒΑ..., peut se suppléer ainsi, *ἄϐγα*ΡΟΥ ΜΑ*ννου* ΒΑ*σιλεως*, *du roi Abgare Mannus* (2). La tête de l'empe-

(1) Dion, liv. LXVIII, §§ 21 et 22.

(2) J'ai fait dessiner cette médaille au cabinet impérial, où elle se trouve. Ce prince est appelé Mannus, fils de Mannus, dans la chronique de Denis de Telmar (Bayer,

reur couronnée de laurier, conserve, malgré sa mauvaise exécution, quelque ressemblance avec les portraits d'Adrien; et les lettres mal formées de la légende paroissent exprimer son nom, ΚΑΙΑΔΡ.. ΑΝ.., *le César Adrien.*

Il est évident que la conquête de Trajan et le rétablissement de l'Osrhoëne par Adrien obligèrent les princes de cette contrée à regarder l'empereur comme leur suzerain, et que, pour lui rendre une espèce d'hommage, ils firent graver son effigie sur leurs monnoies. Nous avons vu les rois du Bosphore en user de la même manière. Le prince osrhoénien est représenté sur notre médaille jeune et sans barbe, et coiffé d'une tiare qui ressemble beaucoup à celle des rois parthes (1).

§ 15. Abgare, sous Marc-Aurèle.

La petite médaille de bronze qui est gravée sous le n.° 5, pl. II confirme le témoignage du chroniqueur de Telmar: elle nous présente, ainsi

---

Hist. Edess., page 153). Il est probable qu'il porta les deux noms d'Abgare et de Mannus, puisque, suivant l'observation de Bayer, notre Mannus est appelé aussi Abgare par Jules Capitolin (*Anton. Pius*, chap. 9). On peut voir dans l'ouvrage déjà cité comment Mannus Abgare fut chassé de ses états par un compétiteur, et comment il les recouvra par l'autorité de l'empereur Antonin Pie.

(1) Bayer (*loco citato*, pl. 4, n. 2, et page 155) rapporte une médaille d'Adrien avec le portrait d'un roi d'Edesse; mais il n'y reste que les premières lettres du nom d'Abgare.

que la chronique, le nom d'un Abgare, sous l'empire de Marc-Aurèle (1).

La légende, ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛΕΥϹ, *le roi Abgare*, accompagne le portrait de ce prince, qui a le même costume que son prédécesseur Mannus, avec cette seule différence, qu'Abgare porte la barbe. L'autre côté présente le portrait de Marc-Aurèle, avec la légende ΚΑΙϹΑΡ ΑΥΡΗλιος, *Aurélius César*.

§ 16. Abgare, sous Lucius Vérus.

Le roi de l'Osrhoëne, qui a fait frapper la médaille n.° 6, pl. II en l'honneur de Lucius Vérus, ne paroît pas être le même que celui qu'on vient de voir n. 5: la physionomie et les noms présentent des différences. Celui-ci a joint le nom de Vérus au nom d'Abgare, sans doute pour marquer son attachement à Lucius Vérus (2), ainsi que le fait conjecturer la légende mutilée, . . ΓΑΡΟϹ ΟΟΥ . . . , qu'on peut suppléer

---

(1) Ce prince est appelé dans la chronique dont on vient de parler Abgare, fils de Mannus (*loc. cit.*, pag. 158). Un roi Mannus *Philoromœus* (ou ami des Romains), dont le nom seul est gravé sur des médailles d'argent qu'il a fait frapper en l'honneur des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus, et de leurs épouses Faustine la jeune et Lucille, n'étoit pas un prince de l'Osrhoëne: la fabrique de ces monnoies n'est point celle des monnoies d'Edesse. Ce Mannus ne seroit-il pas un dynaste des Atréniens?

(2) Cet empereur faisoit la guerre en Orient.

*αϐ*ΓΑΡΟϹ Ο ΟΥ*ηρος*, *Abgare Vérus*. Quant au portrait de Lucius Vérus, il est très-reconnoissable; et les trois lettres, POC, qui restent de la légende, sont les dernières de son nom (1).

§ 17. Abgare, sous Commode et sous Sévère.

La médaille gravée n.° 7, pl. II présente d'un côté la tête de Commode, et de l'autre un Abgare dont le portrait diffère de celui qu'on a vu au revers de Lucius Vérus, et de celui qui est gravé au revers de Marc-Aurèle. Les traits de la physionomie peuvent faire croire qu'il est le même Lucius Elius Septimius Abgare qui a régné sous Septime Sévère: on distingue, dans la légende qui accompagne la tête de l'empereur,

(2) Bayer s'est aperçu qu'ici la chronologie du patriarche de Telmar est fautive (*loc. cit.*, pag. 162, sqq.): ce chroniqueur paroît avoir attribué à un seul Abgare tout l'espace de temps pendant lequel ont régné plusieurs princes du même nom. Des médailles, témoins contemporains et plus sûrs, donnent les noms de Lucius Elius Septimius à un Abgare qui a régné sous Septime-Sévère (Bayer, *loco citato*, pl. 5, n. 3). Ces noms, suivant la remarque d'Eckhel (*D. N.*, tome III, page 514), ne peuvent avoir trait qu'à l'empereur Lucius Vérus qui s'appeloit Lucius Elius Aurélius Vérus. Il est donc probable que Vérus Abgare avoit, en l'honneur du même César, imposé à son fils les noms de Lucius Elius Abgare; et que celui-ci, pour faire sa cour à Septime-Sévère, y ajouta postérieurement le nom de Septimius.

le nom de *Commode*, ΚΟΜΜΟΔΟϹ. La légende de l'autre côté désigne *le roi Abgare*, ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ. Le même prince, mais un peu plus âgé, paroît sur la médaille n.° 8, pl. II dont la légende mutilée indique le même nom et le même titre. Un sceptre est gravé en devant du buste. La tête de l'empereur Septime-Sévère, qui est de l'autre côté, quoique ses traits soient fort exagérés, est cependant reconnoissable; et l'inscription mutilée désigne le nom de cet empereur, ΑΥΤ Λ ϹΕΥΗΡΟϹ..... ϹΕΒ, l'empereur *Lucius* (Septime) *Sévère Auguste* (1). Abgare fut compromis dans la guerre civile qui déchira l'empire sous le règne de ce prince: il avoit pris le parti de Pescennius Niger, qui fut vaincu; et il auroit lui-même perdu ses états s'il n'avoit trouvé grace auprès du vainqueur. Il se rendit à Rome, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais il fut obligé d'y laisser deux de ses enfants pour ôtages (2).

---

(1) Cette médaille appartient à M. Cousinery. La tête d'Abgare est d'un bon travail.

(2) Hérodien, liv. III, § 27. Une inscription grecque trouvée à Rome nous apprend les noms de ces deux princes: l'un s'appeloit Abgare, comme son père, l'autre Antonin, en considération sans doute d'Antonin Caracalla, fils aîné de l'empereur: c'est le P. Sirmond qui l'a publiée (*Ad Sidon. Apoll.*, liv. I, ep. 8). Suivant cette inscription, le jeune Abgare mourut à Rome, âgé de vingt-six ans: il avoit perdu son père et sa femme Hodda dont l'épitaphe, en latin, a été imprimée dans le *Trésor* de Muratori, p. 665, n. 1. Nous apprenons par ce monument que le prince osrhoénien portoit aussi le nom de Phraate.

§ 18. Mannus, fils d'Abgare.

Des historiens, dont il ne nous reste que des fragments, faisoient mention d'un Mannus, fils de l'Abgare qui régnoit sous Septime-Sévère (1). Nous ne connoissons, sur la vie de Mannus, qu'une anecdote qui prouve sa passion pour la chasse, et son adresse admirable à tirer des fleches (2). Je crois que les deux médailles gra-

(1) Jules Africain, dans l'ouvrage historique intitulé *les Cestes*, dont plusieurs fragments sont encore inédits (Bayer, *Hist. Osrh.*, p. 165).

(2) Jules Africain parle de l'adresse et du courage de Mannus, fils du roi Abgare, qui perça en sa présence, à la chasse, les yeux d'un ours féroce prêt à l'attaquer. Bayer a cité ce fait (*Hist. Osrh.*, p. 166). Ce qu'Eusèbe rapporte à l'an 218 de l'ère chrétienne, sous l'empire de Macrin, est encore plus remarquable: il dit qu'un Abgare, qui étoit chrétien, *vir sanctus*, régnoit alors à Edesse; et nous savons que Caracalla avoit renversé le trône des Abgares. Cet anachronisme pourroit cependant se concilier avec l'histoire, en supposant que la note d'Eusèbe se rapportât au commencement de l'année précédente. Mais la qualification de *saint homme* qu'on donne à Abgare me fait soupçonner que le traducteur latin d'Eusèbe s'est trompé ici; et la comparaison de la note latine avec les fragments grecs des chroniques d'Eusèbe, publiés par Scaliger, me découvre l'origine de cette méprise. Au lieu des mots qui repondroient au passage latin, *Abgarus vir sanctus regnavit Edessae; ut vult Africanus*: on trouve à la page 84 des *Graeca Eusebii, Chronicon*, liv. I, cet autre passage: Αφρικανὸς Αὔγαρον φησὶν ἱερὸν ἄνδρα, τοῦ πρώην Αὐγάου ὁμώνυμον βασιλέως Εδέσσης, « Africain parle d'un saint homme « nommé Abgare qui portoit le même nom du dernier roi

vées sous les n. 9 et 10, pl. II appartiennent à ce prince, quoique l'une le représente plus âgé que l'autre, et avec la barbe. Celle qu'on voit au n.° 10 étoit inédite. La tête du jeune Caracalla, associé à l'empire par Septime-Sévère son père, ornée d'une couronne rayonnante, est gravée sur un côté de la médaille avec la légende, AYKANT ωNЄINOC, *l'empereur César Antonin.* Sur le revers on voit le buste du roi Mannus, associé aussi à la dignité royale par son père Abgare. Il est sans barbe, et sa longue chevelure est ceinte d'un diadême. La légende le désigne sous le nom *du roi Abgare Mannus*, BABK MANO (1). La médaille n.° 9, pl. II,

---

« d'Edesse ». Abgare, personnage chrétien, n'étoit donc pas le même que le roi d'Edesse; et le témoignage de Jules Africain ne prouve pas que ce royaume subsistât encore du temps de Macrin ou d'Alexandre-Sévère. Tillemont n'a pas vu comment ce passage devoit être expliqué (*Hist. des emp.*, tome III, *Caracalla*, art. XI); il remarque seulement que le Syncelle paroît confondre aussi l'Abgare roi et l'Abgare chrétien. Il me semble que l'interprétation proposée ne souffre aucune difficulté, et qu'on peut attribuer à la ressemblance des noms la méprise du chronologiste. Cette méprise a suffi cependant pour faire reconnoître à Bayer une croix dans les pierreries qui, sur quelques médailles, ornent la tiare d'Abgare, et qui sont quelquefois disposées en sautoir, ou en lignes qui se croisent, par un caprice sans doute du graveur (*Hist. Osrh.*, pl. 5, n.° 3, pag. 173).

(1) Cette médaille est tirée du cabinet de M. Tochon. Il est à remarquer que le K substitué au Γ dans les premières lettres du nom du prince, donne *Abcare* pour *Abgare*; par une substitution semblable on trouve ce nom

prouve incontestablement que Mannus a été collegue de son père. On y voit son portrait avec la barbe, et coiffé d'une tiare pareille à celle qui couvre la tête d'Abgare. Ce monument numismatique est le seul, à ce que je crois, où les rois d'Edesse aient fait graver leur portrait sans placer la tête de l'empereur de l'autre côté de la médaille. L'un des types présente le buste *du roi Abgare*, désigné par la légende ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛЄΥΣ. Sur l'autre est le buste de son fils, avec la légende ΜΑΝΝΟϹ ΠΑΙϹ (1), *Mannus*, *fils* (du roi). Le nom d'Abgare donné à Mannus dans la légende de la médaille n.° 10, pl. II porte à croire que Mannus est l'Abgare qui, après la mort de Septime-Sévère, fut détrôné par Caracalla. A cette époque, l'Osrhoëne cessa d'être gouvernée par des rois (2), et la

écrit Ακβαρος, *Acbare*, dans l'histoire de la guerre des Parthes, attribuée à Appien (pag. 34, vol. III de l'édit. de M. Schweighæuser).

(1) Les rois Alannus et Rhyonnus des numismatistes n'ont jamais existé que parcequ'on avoit mal lu cette légende dont les caractères sont à la vérité d'une mauvaise forme. Pellerin, qui avoit fait graver cette médaille (*Rois*, pl. 16), l'avoit cependant bien lue. La conformité de la fabrique avec celle de la médaille d'Abgare, n.° 7, pl. II, prouve que ce sont des monnoies à peu près du même temps, comme Eckhel l'avoit remarqué, et rend invraisemblable l'opinion proposée par Barthélemy, mais avec beaucoup de défiance, que la médaille d'Abgare et de Mannus pouvoit appartenir à des princes de ce nom plus anciens que Trajan.

(2) L'an 216 de l'ère vulgaire: voyez Tillemont, *Hist. des emp.*, tom. III, *Caracalla*, art. XI.

ville d'Edesse, qui en étoit la capitale, devint colonie romaine.

§ 19. Abgare, sous Gordien Pie.

Les guerres qui s'allumèrent entre les rois de Perse de la race des Sassanides et les empereurs romains firent regretter à ceux-ci l'existence du petit royaume qui avoit autrefois séparé les deux empires. C'est sans doute ce qui détermina Gordian Pie à rétablir le trône d'Edesse, et à y placer un roi Abgare. Ce fait historique ne nous est connu que par les médailles frappées dans l'Osrhoëne en l'honneur de cet empereur. J'en ai fait graver ici deux sous les n. 11 et 12, pl. II. Elles présentent l'une et l'autre le buste de l'empereur Gordien Pie, orné d'une couronne rayonnante; mais chacune a un revers différent: celui de la première est le buste du roi Abgare, avec la légende usitée, ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ (1), *le roi Abgare*: le revers de la seconde est plus

---

(1) Ces deux médailles ont été dessinées au cabinet impérial. La légende du côté de la tête de l'empereur est sur la médaille, n.° 11, ΑΥΤΟΚΡ Μ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur Marc-Antoine Gordien Auguste*; un astre est gravé en-devant de la tête de l'empereur, et un autre derrière celle du roi, comme un emblême du soleil dont le temple et le culte étoient célèbres à Edesse (Julien, *Orat. in Solem.*, p. 150, édit. de Spanheim). La légende de la médaille n. 12 est ΑΥΤΟΚ ΚΜ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste.*

remarquable, parcequ'il représente les figures des deux princes; Abgare est placé à la gauche de Gordien Pie, dans l'action de lui jurer fidélité, en élevant sa main vers la tête sacrée du César (1). L'empereur est couvert du manteau impérial, ou *paludamentum*, par-dessus la cuirasse; il tient d'une main le globe, symbole de l'empire du monde, et de l'autre un rouleau, qui désigne vraisemblablement l'acte ou le diplôme par lequel l'empereur investit Abgare du royaume de l'Osrhoëne: la tête de Gordien est ceinte d'une couronnne rayonnante. Le roi d'Edesse a le diadême attaché sur sa tiare; l'épée est suspendue à son côté, suivant l'usage oriental, et il y porte la main, vraisemblablement pour indiquer qu'il est armé pour le service de l'empereur (2). La légende présente le nom des deux personnages, ΑΥΤΟΚ ΓΟΡΔΙΑΝΟC, *l'empereur Gordien;* ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛЄΥC, *le roi Abgare.*

Le jeune César étoit loin d'imaginer, lorsqu'on frappoit cette médaille, que le seul avantage qu'il devoit tirer du rétablissement du royaume d'Osrhoëne seroit quelques pieds de terre où reposeroient ses cendres. Il périt dans ce temps même,

(1) Abgare paroît tenir en main une couronne; mais cet objet n'est pas assez clairement représenté sur la medaille.

(2) Les *braccae*, ou ἀναξυρίδες, *anaxyrides*, qui couvrent les cuisses et les jambes du roi d'Osrhoëne, sont remarquables sur ce type par leur largeur. Les rois Arsacides portoient au contraire ce vêtement très-juste, ainsi qu'on le verra sur leurs médailles.

et dans cette même contrée, victime d'une sédition excitée par Philippe, l'un des commandants de sa garde; et son tombeau, élevé près du lieu où le Chaboras, se déchargeant dans l'Euphrate, forme la pointe méridionale de l'Osrhoëne, rappeloit encore dans le siècle suivant la fin malheureuse d'un prince digne d'un meilleur sort (1).

---

(1) Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 5. Il ne paroît pas que ces nouveaux princes de l'Osrhoëne aient joui long temps de l'autorité qu'ils tenoient de Gordien Pie. Après son règne leurs monuments cessent. On ne trouve pas, à la vérité, des médailles impériales frappées à Edesse sous le règne de Philippe, mais elles reparoissent sous celui de son successeur Décius, et la ville reprend le titre de colonie romaine. On a prétendu qu'Edesse avoit obtenu ce titre du temps de Commode, lorsqu'elle obéissoit encore à ses Abgares (Sestini, *Descr. num.*, 550). Les médailles qu'on cite à l'appui de ce fait méritent d'être mieux examinées.

NOTE.

Les portraits de quelques princes qui ont régné sur la Bactriane ou sur d'autres contrées de la haute Asie se trouveront à la suite de ceux des rois parthes, et fourniront la matière du XVII chapitre.

CHAPITRE XV.

ROIS DES PARTHES

OU ARSACIDES.

La suite des monarques Arsacides qui ont régné sur les Parthes et sur une grande partie de l'Orient pendant près de cinq siècles, est une des plus nombreuses que la numismatique nous ait conservées; elle a répandu une grande lumière sur l'histoire de ces princes, en nous faisant connoître l'ordre dans lequel plusieurs d'entre eux se sont succédés, ainsi que les époques et la durée de leurs règnes. Mais aucun écrivain de l'antiquité ne nous ayant transmis leurs fastes en un corps d'histoire (1), et ce que nous en sa-

(1) Parmi ces anciens écrivains qui avoient pris pour sujet l'histoire des Parthes, Apollodore d'Artémita et Arrien de Nicomédie sont ceux que nous devons regretter le plus. Le premier, natif d'une contrée sujette aux Arsacides, avoit écrit leur histoire, et cet ouvrage est cité par Strabon (l. II, p. 118, et ailleurs). Arrien de Nicomédie avoit fait le récit des guerres de Trajan en Orient; ouvrage qui est souvent cité par Malela et par le Syncelle. Trogue Pompée avoit

vons nous étant parvenu par des historiens qui ne parlent des Parthes que relativement aux démêlés qu'ils eurent avec les Grecs, dont ils secouerent le joug, ou avec les Romains, que plus d'une fois ils firent trembler, leur histoire est remplie de lacunes ou couverte d'obscurité. D'un autre côté les médailles des Arsacides, ne désignant ordinairement les rois qu'elles représentent par d'autre nom que celui d'Arsace, qui est commun à tous (1), et par des surnoms que les écrivains ont le plus souvent omis de leur donner, il est très-difficile de ranger ces médailles dans l'ordre chronologique, et de les attribuer avec certitude aux princes qui les ont fait frapper. L'érudition et la critique de l'abbé de Longuerue ont à la vérité repandu quelque lumière sur les annales des Arsacides (2); l'infatigable Vaillant en a profité pour donner une histoire métallique de

---

traité avec beaucoup de soin cette partie de son histoire universelle; et l'abrégé de son travail par Justin, ainsi que les *prologues* ou sommaires des *Histoires philippiques*, sont encore les meilleurs guides pour les plus anciennes époques de cette monarchie.

(1) « Tous ces rois, dit Strabon, portent le nom d'*Ar-* « *sace*, mais chacun en particulier s'appelle *Orode*, *Phraate*, « ou de quelque autre nom » (liv. XV, p. 702).

(2) *Annales Arsacidarum*, *auctore Ludovico Dufour de Longuerue*, *Argentorati*, 1732, in 4.° Souvent dans le cours de ce chapitre j'adopte ce que ce savant critique a prouvé ou rendu très-probable, et je m'abstiens ordinairement d'indiquer les autorités qu'il cite.

ces princes (1). On doit louer son courage d'avoir osé s'enfoncer dans les détours de ce labyrinthe ; mais on ne peut pas dire qu'il ait eu le bonheur d'en sortir. Cependant ses erreurs mêmes ont indiqué une meilleure route, dans laquelle Barthélemy, Pellerin, Eckhel, se sont avancés avec succès (2). Eclairé par les recherches de ces illustres antiquaires, aidé d'un plus grand nombre de monuments inconnus à tous ceux qui m'ont précédé, je vais essayer de mettre plus d'ordre dans ce travail difficile, et de présenter aux amateurs de l'histoire ancienne les portraits assez certains de vingt-deux Arsacides. L'ordre chronologique dans lequel j'ai rangé leurs médailles sera une preuve d'autant plus convaincante de la probabilité de mes conjectures, que le style de l'art, ainsi que la fabrique et les types, paroîtront convenir parfaitement aux princes et aux époques

---

(1) *Arsacidarum imperium, sive regum Parthorum historia, per Joh. Foy Vaillant;* Paris, 1725, in 4.° Les *Annales des Arsacides* par l'abbé de Longuerue sont imprimées à la tête de cette édition, mais peu correctement et avec des lacunes, et sans le nom de l'auteur. L'ouvrage de Vaillant a été publié après sa mort ; et il ne faut pas mettre sur son compte des erreurs manifestes que l'auteur auroit probablement corrigées, ou qui ne sont dues qu'à la négligence de l'éditeur.

(2) Barthélemy, dans le vol. XXXII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :* Pellerin, *Médailles des rois,* page 131; *Mélanges,* tome I, page 147 ; *Troisième Supplément,* p. 4 ; *Lettres,* p. 62 ; Eckhel *D. N.*, tome III, pag. 523.

auxquels j'attribue ces médailles (1), et que l'uniformité ou la variété des emblêmes et des légendes seront expliquées par les circonstances mêmes de l'histoire.

PLANCHE III.

§ I. Arsace II Tiridate.

Les guerres que se firent les successeurs d'Alexandre, et les dissensions qui s'élevèrent parmi les princes issus de la famille de Séleucus, détachèrent l'Orient de la monarchie syrienne. L'incursion que Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, deuxième des Lagides, fit dans les états d'Antiochus Théos, troisième des Séleucides, fut le signal et le commencement de la révolte. (2). La

---

(1) Pellerin avoit bien reconnu ce point de critique: « Les « médailles, dit-il, vont toujours en dégradant, de manière « que la dégradation dans leur fabrique peut en quelque « façon servir de règle pour les ranger dans les suites, et « reconnoître à-peu-près dans quel temps et sous quels rois « elles ont été frappées » (*Rois*, p. 136). J'ai tâché d'étendre l'application de ce principe à un plus grand nombre de monuments, de la confirmer par les circonstances parallèles de l'histoire, et quelquefois de trouver dans celle-ci les raisons de quelques différences marquantes qui se rencontrent entre les médailles d'un même roi ou de princes qui ont succédé l'un à l'autre.

(2) Cette époque est prouvée par Longuerue sur le témoignage exprès de Justin, qui place la rebellion des Parthes sous le consulat de L. Manlius Vulson et de M. Atilius

Bactriane se souleva; Arsace, qui la gouvernoit, contraint de l'abandonner, se réfugia avec son frère Tiridate chez Phéréclès, gouverneur de la haute Asie, qui, prêt à violer à leur égard les droits de l'hospitalité, périt victime de leur juste ressentiment.

Les deux frères passèrent chez les Parthes, qu'ils excitèrent aisément à imiter les Bactriens. Arsace se fit leur chef: quelques historiens lui donnent une origine scythique; d'autres le font descendre de la race royale des Achéménides et de Darius. Il gouverna les Parthes avec sagesse pendant deux ans, au bout desquels il fut tué dans une bataille. Son nom, chéri par la nation dont il avoit rétabli l'indépendance, devint, comme ceux de Ptolémée, de Philétère, et de Pylémène, le nom de tous ses successeurs. Tiridate, son frère cadet, fut le premier d'entre eux. La fortune, qui d'abord lui fut contraire, domtée par son courage et par sa sagesse, ne tarda pas à lui être

---

Régulus, l'an de Rome 498, 256 avant l'ère chrétienne, et 57 de l'ère des Séleucides, d'accord avec Arrien de Nicomédie, qui range cet évènement sous le règne d'Antiochus II (*Ap. Phot.*, cod. LVIII). Quelques savants induits en erreur par une époque que Bayer croyoit avoir découverte sur une médaille d'Eucratidas, roi de la Bactriane, avoient cru devoir retarder de quelques années le commencement de la révolte des Parthes, qui fut postérieure à celle des Bactriens: mais les numismatistes ont reconnu la méprise de Bayer, et tous les raisonnements fondés sur cette fausse découverte tombent d'eux-mêmes.

favorable. Profitant des discordes fraternelles de Séleucus II et d'Antiochus Hiérax, il reconquit et raffermit l'état que son frère lui avoit laissé, et il étendit sa domination sur l'Hyrcanie et sur quelques regions de la Médie. Séleucus Callinicus, qui, délivré de la guerre civile, avoit essayé, comme nous l'avons dit ailleurs, de faire rentrer les Parthes dans le devoir, après avoir obtenu quelques avantages (1), éprouva un tel échec, que depuis cette époque la monarchie des Parthes n'eut plus à redouter les prétentions des Séleucides. Quelques historiens ne commencent même à compter la suite des Arsacides que par Tiridate, qui, suivant l'usage des orientaux, n'hésita pas à prendre le titre de grand roi, qu'il transmit, après avoir régné trenta-sept ans, à son fils Artaban, avec le nom d'Arsace, vers l'an 217 (2), ou,

---

(1) Strabon, liv. XI, pag. 513.

(2) C'est le calcul de Longuerue. Cependant il faut avouer que, même en suivant la chronologie de Justin, qui place la défection des Parthes à l'an 256 avant J.-C., il ne s'ensuit pas qu'Arsace ait pris tout de suite le titre de roi, qu'il ait été reconnu comme tel par la nation, et que les deux années de son règne doivent être comptées depuis cette époque. Il est plus probable que les Parthes ne lui donnèrent le titre de roi que postérieurement, et peut-être huit années après, suivant la chronologie d'Eusèbe, qui place à l'an 248 avant J.-C. la fondation du royaume des Parthes; calcul qui répond à celui d'Agathias (liv. II, p. 134), qui évalue, suivant la correction qu'on a faite sur ce passage, à quatre cent soixante-dix ans en nombre rond la durée du trône des Arsacides, renversé l'an 226

suivant quelques autres historiens, vers l'an 209 avant J.-C.

J'attribue les deux médailles d'argent, ou drachmes, dont on voit les dessins sous les n. 1 et 2 de cette planche III à Tiridate, le second des Arsaces.

La première présente le buste du roi sans barbe et coiffé d'une tiare qui ressemble à celle du fondateur de Samosate (1), et autour de laquelle le bandeau royal est attaché. Le revers, qui n'a d'autre légende que ces deux mots, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΣ, *du roi Arsace*, a pour type un homme assis sur une espèce de panier renversé; une tiare, semblable à celle du roi, couvre sa tête; un arc est dans sa mains droite; son costume est différent de celui des Grecs (2).

La seconde, n.° 2, ne diffère presque de l'autre que par la légende, qui porte le nom *du grand roi Arsace*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΣ ΑΡΣΑΚΟΥ: on distingue dans celle-ci l'épée, qui est suspendue au flanc de la figure assise (3).

---

de l'ère vulgaire. Bahram ben Murdan Scha, auteur persan, s'accorde presque avec Agathias en assignant à la monarchie des Arsacides la durée de quatre cent soixante-neuf ans. Voyez Ouseley, *Epitome of the ancient history of Persia*; London, 1799; in 12.°, p. 77.

(1) Voyez T. II, pl. XVI, n. 3.

(2) Pellerin, *rois*, pl. 15.

(3) Pellerin, *Troisième supplément*, pl. 1, n. 1, et *Additions*, pag. 48.

Il est évident, suivant la remarque de Pellerin, que le type de ces deux revers a été imité des types des Séleucides. Le Parthe qu'on y voit représenté est assis sur un vase conique renversé, couvert d'un tissu en réseau, et semblable en tout à la *cortine* du trépied prophétique, sur laquelle Apollon est assis dans le type des médailles frappées par les rois de Syrie. Cette ressemblance vient sans doute de ce qu'on a voulu changer le moins qu'il étoit possible l'empreinte connue des monnoies qui avoient cours. L'habillement de cette figure est remarquable : un petit manteau est attaché sur ses épaules ; c'est le *candys* : les cuisses et les jambes sont couvertes d'une espèce de pantalon propre à ce costume parthique, et connu sous le nom d'*anaxyrides*. Le diadême, dont les bouts retombent sur les épaules de la figure, prouve que le personnage qu'elle représente est le roi lui-même.

On ne doit pas s'étonner que les monnoies des Arsacides portent une légende grecque. Cette langue, par la conquête d'Alexandre, étoit devenue familière à tout l'Orient, peuplé par lui et par ses successeurs, d'un nombre considérable de villes grecques : elle étoit la langue du commerce, et plus particulièrement la langue usitée sur la monnoie, dont l'usage avoit été inventé par les Grecs, et qu'ils avoient répandue en Orient et en Occident par leur navigation et par leurs colonies. Une simple comparaison des deux médailles que nous examinons avec celles qui composent

le reste de la suite suffit pour prouver que les premieres sont les plus anciennes. Pellerin attribue la médaille n. 1 à Arsace I; la seconde à Tiridate, ou Arsace II, son successeur. Je pense, comme Eckhel, que les deux médailles appartiennent au même prince (1); la ressemblance des deux têtes en est une preuve; et la différence qu'on remarque entre les deux légendes ne peut la détruire: mais le titre de grand roi qu'on lit sur la seconde convient mieux à Tiridate (2).

On objectera peut-être que ces deux médailles peuvent également appartenir au troisième ou au quatrième Arsace. Il est impossible de prouver rigoureusement le contraire: mais les observations suivantes rendent plus probable l'opinion que je propose, et qui est généralement reçue. J'observe d'abord que pendant la longue durée du régne du

---

(1) *D. N.*, tome III, p. 524, 525.

(2) On a voulu prouver par un passage d'Arrien, conservé dans l'ouvrage du Syncelle, que Tiridate avoit pris le titre de grand (Eckhel, *D. N.*, tome III, p. 425); mais cette autorité ne se trouve pas dans le passage où le chronographe parle de ce prince d'après Arrien (p. 285 de l'édition de Goar). Cependant il est très-probable que les conquêtes de Tiridate, sa victoire sur Callinicus, et sa prétendue descendance des *grands rois*, les anciens rois de Perse, l'ont fait décorer de ce titre que les princes de l'Orient aimoient à prendre à l'imitation des Achéménides. On peut même croire que Tiridate ne l'a pris qu'après ses succès, puisqu'on ne le lit que sur l'une de ses médailles. Justin a fait l'éloge de ce prince (liv. XLI, ch. 4 et 5), mais il l'a confondu avec son frère Arsace.

second Arsace, qui surpasse de beaucoup celle des deux régnes suivants, on a dû frapper une bien plus grande quantité de monnoies que sous ces deux régnes, et conséquemment qu'il y a lieu de présumer que celles qui sont parvenues jusqu'à nous sont du nombre des plus communes. J'observe en second lieu que le prince, comme les Grecs ses contemporains, ne porte point la barbe: or il n'y a que les deux premiers Arsaces qui aient été élévés dans les usages des Grecs, ayant servi dans les armées d'un monarque de cette nation; ainsi les médailles ne peuvent appartenir qu'à l'un de ces princes, et plus probablement au second.

§ 2. Arsace IV Priapatius.

Je dois à la complaisance d'un savant anglois des plus distingués, M. Richard Payne Knight, la médaille que j'ai fait dessiner sous le n. 3 de cette planche III, et qui remplit une lacune dans la suite des Arsacides.

Sur l'un des côtés est empreinte la tête du roi, ceinte du bandeau royal. La physionomie a beaucoup d'analogie avec celle de Phraate I et de Mitridate I; la ressemblance est sur-tout sensible dans la forme du nez (1).

Le revers représente le prince parthe assis sur un siège conique, dont la forme imite celle de

---

(1) Voyez les nn. 4 et 6.

la *cortine* sur laquelle Apollon est assis dans les types des monnoies frappées par les premiers rois de Syrie.

La légende, extrêmement simple, ne contient que ces trois mots: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ, *du grand roi Arsace.*

Ce revers ne diffère en rien, soit pour le type, soit pour la légende, de celui que nous avons remarqué sur la seconde médaille d'Arsace II Tiridate (1).

La drachme que nous examinons appartient cependant à un autre prince. Tiridate est sans barbe, suivant le costume grec, et il est coiffé d'une tiare: notre Arsace à une longue barbe, et il est décoré du bandeau des rois; d'ailleurs sa physionomie n'a aucune ressemblance avec celle de Tiridate. De plus, les légendes d'Arsace V Phraate I et d'Arsace VI Mithridate I joignent toujours au nom du roi une épithète honorifique (2): la simplicité de la légende de la médaille que nous avons sous les yeux semble donc prouver que l'Arsace qui l'a fait frapper appartient à une époque antérieure; et j'en conclus qu'il ne peut être que le troisième ou le quatrième Arsace, c'est-à-dire Artaban I ou Priapatius (3).

---

(1) Pl. III, n. 2.

(2) Voyez chap. XV, § 2 et 3.

(3) On peut voir dans les *Annales Arsacidarum* de Longuerue, ainsi que dans les commentateurs de Justin, l. XLI, c. v, n. 8, les variations de ce nom, que quelques savants

Je l'attribue à ce dernier, à cause de la plus longue durée de son régne, et encore plus à cause de la ressemblance facile a saisir, qui existe entre ses traits et ceux de Phraate I et de Mithridate I, ses fils et ses successeurs.

Justin, le seul auteur ancien qui ait fait mention de Priapatius, nous apprend seulement la durée de son régne, qui fut de quinze ans, et les noms des princes ses fils (1).

L'époque de ce régne doit répondre à la fin de celui d'Antiochus III, dit le grand, et s'etendre aux années suivantes, ou la Syrie étoit gouvernée par Séleucus IV Philopator (2).

§ 3. Arsace V Phraate I.

Artaban, qui remplaça Tiridate, parvint par son courage, après une guerre courte, mais désastreuse, à faire reconnoître ses droits par Antiochus-le-Grand, qui l'avoit attaqué. Nous ignorons à quelle époque précise son fils Phrapatius lui succéda (3): Justin nous apprend seulement que ce

---

voudroient lire *Phriapatius,* d'autres *Phrapatius,* etc. J'ai conservé la leçon qu'offrent unanimement les textes de Justin.

(1) *Loco citato,* dans la note précedente.

(2) Voyez Longuerue, *Annales Arsacidarum,* p. 6.

(3) La guerre qu'Artaban eut à soutenir contre Antiochus-le-Grand est placée par les chronologistes à l'an 209 avant J.-C. (voyez le *Polybe* de M. Schweighæuser, l. X, ch. 27 et 28). Si le fondateur de la monarchie des Parthes, Arsace I, n'a pris le titre de roi qu'en 248, l'an 209 devoit

dernier, après quinze ans d'un régne pacifique, laissa le trône à l'aîné de ses fils. Il se nommoit Phraate; nous ne connoissons de son histoire que ses victoires sur les Mardes, peuple belliqueux qui habitoit au nord de la Médie; et nous savons qu'en mourant, plus attaché aux intérêts de la patrie qu'à ceux de ses propres enfants, il remit, à leur préjudice, le sceptre des Parthes entre les mains de Mithridate son frère, qu'il jugeoit plus capable de gouverner et de conduire aux combats la nation guerriere dont il avoit étendu la domination (1). Le régne de Phraate, qui avoit commencé vers l'an 190 avant l'ére chrétienne, se prolongea jusqu'à l'an 165, ou environ (2); ainsi

---

être le premier du régne d'Artaban, dont la durée n'est pas déterminée. Le P. Brotier a exclus Artaban I de la suite des rois parthes, qu'il a insérée dans ses notes sur Tacite (*Annal.*, liv. II, ch. 1). Il dit que l'existence de cet Arsacide n'est point prouvée: il a tort; son nom se trouve dans les *Prologues* de Trogue Pompée (liv. XLI); et Justin, qui ne le nomme pas, fait cependant mention du roi qui combattit contre Antiochus-le-Grand, et qui étoit différent du grand Arsace (liv. XLI, ch. 6). Si ce compilateur compte Phrapatius pour le troisième des Arsacides, ce n'est pas qu'il le fasse succéder à Tiridate ou Arsace-le-Grand, c'est qu'il n'a pas tenu compte du premier des Arsaces, qui ne régna que pendant deux années.

(1) *Quibus (filiis) prœteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium; plus regio quam patrio deberi nomini ratus, potiusque patriœ quam liberis consulendum* (Justin., lib. XLI, ch. 5).

(2) Je n'ai trouvé aucune autorité directe pour déterminer la durée du régne de Phraate I; mais l'époque indiquée ici

ce prince fut contemporain d'Antiochus IV Epiphane.

J'attribue, conformément à l'opinion d'Eckhel, la drachme ou médaille d'argent n.° 4, pl. III à Phraate I (1). Le buste du roi y est représenté en profil: sa chevelure est ceinte du diadême; ses épaules sont couvertes d'un riche manteau (2). Le revers porte pour légende le nom et les titres *du grand roi Arsace Epiphane*, **ΒΑΣΙΛΑΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣΛΕΩΣ ΜΕΓ** Les. lettres qui la composent forment un carré autour du type, qui ressemble à celui de la médaille de Tiridate, n.° 2. Le siége, en forme de panier renversé, rappelle toujours l'idée de la *cortine* d'Apollon.

Cette particularité nous indique qu'il faut attribuer la médaille que nous examinons à une époque ancienne de la monarchie des Parthes, époque où les princes n'osoient encore faire que de légers changemens aux types de la monnoie de Syrie. On avoit substitué la figure du prince Arsacide à celle d'Apollon : mais on ne se per-

---

me paroît très-probable, puisque Mithridate, son frère et son successeur, régnoit encore l'an 140 avant J.-C. (Froelich, *Annal. reg. Syr., ad ann. Sœleuc.* 172).

(1) *D. N.*, p. 525. J'ai tâché de donner plus de développement aux motifs sur lesquels son opinion étoit fondée. Pellerin, qui avoit attribué ces médailles à Tiridate, étoit luimême en doute sur la justesse de ses conjectures.

(2) C'est le *candys* reconnu par Spanheim (*De U. et P. numism.*, p. 454).

mettoit pas encore de changer la forme du siége, quoiqu'il ne convînt plus au personnage représenté.

D'un autre côté le surnom d'Epiphane, que le roi des Parthes prend dans cette légende, empêche de reconnoître sur cette médaille un prince antérieur à Antiochus IV, roi de Syrie, qui portoit le même nom. Ces épithètes, tirées de la langue, et quelquefois, comme celle-ci, de la théologie des Grecs, (1) ont été inventées plus vraisemblablement à la cour des princes de cette nation qu'à la cour des rois de l'Orient. Les Arsacides empruntoient ces surnoms aux rois de Syrie, dont ils avoient secoué le joug, et dont ils commençoient déja à devenir les rivaux. Il faut juger autrement du titre de grand roi: ce titre avoit été depuis long-temps affecté particulièrement aux rois perses, dont le sang couloit dans les veines des Arsacides.

Comme le surnom d'Epiphane ne permet pas de placer le régne de cet Arsace avant celui d'Antiochus IV, de même l'absence du titre de rois, que nous lirons sur les médailles des successeurs de Phraate, et la longue suite d'épithètes qui accompagne ordinairement le nom de ces

---

(1) Telle étoit l'opinion touchant les apparitions des dieux sous la figure humaine, qu'on appeloit proprement *Epiphanies*, Ἐπιφάνειαι; de là le surnom d'*Epiphane*, ou *Theos Epiphanes*, dieu qui se montre aux hommes (v. Spanheim, *ad Callim. hymn. Apoll.*, v. 2 et 7).

princes sur des monuments qu'on peut leur attribuer avec certitude, empêchent de chercher l'Arsace qui a fait frapper cette drachme parmi les rois postérieurs à Phraate I. L'opinion d'Eckhel repose donc sur une grande probabilité.

La médaille dont on voit le dessin au n.° 5, pl. III, est de bronze, et on peut la regarder comme inédite (1). Le buste du roi parthe est le même que sur la médaille d'argent. La légende du revers est aussi la même, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝ*ους*, et distribuée de la même manière autour du type, qui présente une tête de cheval. Ce type nous rappelle ceux que nous avons vus au revers des médailles de Séleucus Nicator, et de celles d'Abdissar, prince armenién (2): les chevaux des Parthes et leur cavalerie sont célèbres dans l'histoire.

§ 4. Arsace VI Mithridate I.

Pervenu au trône par les dernières volontés de Phraate son frère, Mithridate ne démentit

---

(1) Cette médaille appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, à Paris. J'ai indiqué dans la note placée à la fin du ch. II de cette seconde partie, l'erreur de Haym, qui, en publiant une médaille semblable dont la légende étoit en partie effacée, l'attribuoit à Archélaüs, roi de Macédoine, antérieur à Alexandre-le-Grand.

(2) Voyez ci-dessus le n. 1 de la pl. XVIII, et le n. 4 de la pl. XVI. Suivant quelques orientalistes, le nom de *Parthes*, ainsi que celui de *Perses*, signifie des cavaliers.

pas l'opinion que ce prince avoit conçue de lui, en le préférant à ses propres fils. Sa vie ne fut qu'une longue suite de succès : Mithridate porta ses armes triomphantes de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, et du Caucase jusqu'au golfe Persique. Les villes les plus fameuses de l'Orient, Ecbatane, Séleucie, Babylone, lui ouvrirent leurs portes. L'Hyrcanie, rentrée sous son obéissance, la Médie, la Perse, la Mésopotamie, et la Bactriane conquises, affermirent et agrandirent la monarchie des Parthes. Mithridate devint le chef et presque le nouveau fondateur d'un grand empire ; il put placer sur sa tête la tiare des anciens monarques des Perses, et se décorer comme eux du titre de roi des rois. Sa douceur, sa justice, (1) et les autres grandes qualités de son ame, firent le bonheur de ses sujets, et le sien, qui continua jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne cessa de vivre que plusieurs années aprés que la fortune eut livré entre ses mains Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui s'étoit avancé au-delà de l'Euphrate avec trop peu de précaution (2). Cet évènement avoit assuré à Mithridate

---

(1) Diodore nous apprend que Mithridate, législateur et guerrier, transporta chez les Parthes les plus belles institutions qu'il avoit remarquées chez les peuples conquis (*Excerpt. de virt. et vit.*, p. 597, édition de Wesseling).

(2) Appien, Justin, et Josephe, supposent tous que Démetrius II avoit passé l'Euphrate pour faire la guerre aux Parthes ; j'ai préféré ici, comme au chap. XIII, § 13, le récit de l'auteur des *Macchabées* (liv. I, chap. 14, v. 3),

la domination presque entière de la Mésopotamie. Plein d'égards pour son prisonnier, il l'avoit admis dans sa famille, ainsi qu'on l'a vu (1), en lui accordant la main de sa fille Rhodogune. La mort du roi des Parthes est postérieure à l'an 140 avant l'ére chrétienne; et il est vraisemblable qu'il avoit auparavant associé au trône Phraate son fils (2). La gloire qu'il s'étoit acquise par tant d'exploits lui avoit fait donner le surnom de Thèos, *le dieu* ou *le divin*.

La médaille d'argent n.° 6, pl. III présente le buste de Mithridate I, la tête ornée du diadême, et les épaules couvertes du *Candys*, ainsi qu'on a vu Phraate son frère sur les médailles n° 3, et 4. Il a des boucles d'oreilles et un collier, parures usitées chez les peules de l'Orient depuis les âges les plus reculés (3).

---

suivant lequel Démétrius ne s'étoit transporté en Orient que pour lever de nouvelles forces, et pour les opposer aux progrès de Triphon. Ce récit est plus vraisemblable. Le prince Séleucide, dépouillé par son compétiteur de la principale partie de ses états, ne pouvoit songer à chasser les Parthes de ses frontières. Nous avons vu ailleurs combien le récit que les auteurs profanes font de plusieurs évènements de cette époque est fautif, et comment les récits contraires, qu'on trouve dans l'auteur sacré, qui est plus ancien, sont confirmés par les découvertes numismatiques.

(1) Chap. XIII, § 13 de cette seconde partie; Froelich, *Annal. reg. Syr.*, *ad ann.* 141 *A. C.*, *Seleuc.* 172.

(2) J'indiquerai au § 5 les motifs qui rendent probable cet évènement.

(3) On fait allusion à cet usage des Orientaux dans la

La figure gravée au revers de la médaille, et semblable à celles que nous avons vues sur la monnoie de ses prédécesseurs, n'est plus assise sur la *cortine* d'Apollon; elle l'est sur un siége ou trône richement décoré. La légende, qui est disposée en carré autour du type, offre le nom et les titres *du grand roi des rois Arsace Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ (1).

La seconde médaille n.° 7, pl. III ne diffère de la première que par la tiare dont la tête du roi est couverte, et autour de la quelle le diadême est attaché. Cette tiare, de forme elliptique, paroît ornée de pierreries sur les bords, et d'une étoile au milieu. Le collier du roi est terminé par une figure de griffon.

Le titre d'Epiphane avoit été déja porté par son prédécesseur; mais celui de roi des rois ne peut convenir à aucun des Arsacides antérieurs à Mithridate I, qui laissa gouverner par des rois soumis à son autorité plusieurs des contrées qu'il avoit subjuguées (2). Ce motif a déterminé Pel-

---

Genese, c. 35, v. 4; dans le livre des *Juges,* c. 8, v. 24 à 26; dans Xénophon, liv. I, *Exped.;* dans Cornelius Nepos, *Datames,* § 3; dans Juvenal, *Satyr. I,* v. 104; et dans Pline, liv. XI, § 49, etc. Arrien raconte qu'on trouva des colliers et des boucles d'oreilles dans le tombeau de Cyrus, à Pasargades (*de Exped. Alex.,* liv. VI, p. 436).

(1) Pellerin a décrit cette médaille et celle du n. 7; mais il n'en a pas fait graver les dessins (*Rois,* p. 138).

(2) Longuerue, *Annal. Arsacid.,* p. 9, *ad ann. Seleuc.* 148.

lerin à reconnoître Mithridate I sur ces médailles : mais il ne prouve point qu'elles n'appartiennent pas à quelqu'un de ses successeurs, ainsi que l'a remarqué Eckhel, qui cependant adopte l'opinion de Pellerin (1): quelques observations en augmenteront la probabilité, et pourront dissiper les doutes elevés par le numismatiste allemand.

Les légendes de ces médailles sont les plus simples de toutes celles qui présentent le titre de *rois des rois*. Les médailles des autres Arsacides, même celles de Phraate II, fils et successeur de Mithridate, sont surchargées de plusieurs autres épithètes qui accompagnent le nom d'Arsace. Ainsi, comme dans les médailles que Pellerin attribue à Mithridate I, le titre de roi des rois le distingue de son prédecesseur, de même l'épithète seule d'Epiphane le distingue de tous les princes ses successeurs. En second lieu, la physionomie de ce prince, qui est assez caractérisée, particulièrement par la forme aquiline du nez, dont le milieu est fortement élevé, a un rapport si marqué avec la physionomie de Phraate II son fils, dont les médailles sont presque certaines, qu'on ne peut ne pas reconnoître un air de famille entre ces deux portraits (2).

Ces observations me paroissent ajouter à la conjecture de Pellerin une si grande probabilité, qu'elle équivaut presque à une preuve complette.

---

(1) *D. N.*, tome III, p. 526.

(2) Voyez les n. 8, 9, et 10 de cette même planche.

§ 5. Arsace VII Phraate II.

Les victoires de Mithridate, l'agrandissement de ses états, la conquête d'un grand nombre de villes grecques qu'il avoit assujetties, ouvrirent un plus vaste champ à l'ambition de Phraate son fils. Il osa former le projet de mettre sur sa tête la couronne de Syrie. De-là le surnom de Philellene, *ami des Grecs*, qu'il affecta le premier de prendre sur ses monnoies, quoique sa conduite ne répondît pas tout-à-fait à la bienveillance que ce surnom annonçoit. Son gouvernement parut dur et despotique; et les peuples, ainsi que les princes des vastes régions qui sont à l'orient de l'Euphrate, commencèrent à regretter les Séleucides. Ils invitèrent Antiochus Evergete à les délivrer d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Le roi de Syrie, sous le prétexte de mettre un terme à la captivité de son frère, passa l'Euphrate avec une puissante armée, et défit Arsace en plusieurs batailles rangées. Ce prince aussi rusé que brave, ne se laissa pas décourager par le malheur, et se hâta de rendre la liberté à Démétrius pour semer la discorde entre les deux frères. Il fit plus, s'étant aperçu que l'indiscipline et la débauche regnoient dans les armées de ses ennemis, il souleva les peuples contre eux pendant que leurs troupes étoient disséminées dans leurs quartiers d'hiver. Par ce moyen, elles furent détruites en détail; et Antiochus lui-même eut beaucoup de peine à

se sauver. Sa nièce, qui l'accompagnoit toujours à la guerre, tomba au pouvoir du vainqueur, qui fut tellement épris de ses charmes qu'il l'épousa. La politique l'y engagea peut-étre autant que l'amour, car ce mariage étoit un nouveau degré pour l'élever au trône de Syrie. L'épuisement des deux puissances parut donner quelque treve aux combats. Phraate renforça son armée d'un gros corps de Scythes, qu'il prit à sa solde. Antiochus, pour subvenir aux frais de la guerre, se proposoit d'enlever les richesses du temple de Diane persique dans l'Elymaïs, mais il tomba dans les piéges que lui tendit Phraate, qui fut délivré, par la mort du prince Séleucide, de toute crainte, et du besoin qu'il croyoit avoir des Scythes. Il essaya de le congédier; mais ce fut en vain: ces auxiliares importuns voulurent se faire payer par la force le prix de leurs services. Phraate, poussé à bout, résolut de les combattre, et d'employer contre eux les prisonniers grecs qu'il avoit traités jusqu'alors avec beaucoup de dureté. Ceux-ci, pour se venger, parurent disposés à le servir; mais, au milieu du combat, ils tournèrent leurs armes contre leur oppresseur, et le massacrèrent sur le champ de bataille. Le trône fut alors occupé par son oncle Artaban, troisième fils de Phrapatius. La mort de Phraate doit être postérieure à l'an 126 avant J.-C. (1).

---

(1) Les derniers évènement de la vie de Phraate dûrent

Pour reconnoître le portrait de cet Arsace sur les médailles, il est nécessaire d'examiner avec soin les légendes diverses qu'on trouve au revers d'une effigie que je crois être la sienne, et qui est toujours la même sur ces différentes médailles. Les surnoms variés qu'on y lit s'accordent tous si bien avec l'histoire de ce prince, qu'il est impossible de ne pas reconnoître qu'ils lui appartiennent. Si ces médailles ont été jusqu'ici attribuées à différents princes, c'est que les antiquaires, trompés par la diversité des surnoms, n'ont connu ces monuments que par des catalogues ou par des gravures ordinairement peu fidèlles. Voici cinq différentes légendes qui accompagnent toutes la même effigie.

Première légende: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ *du grand roi Arsace Autocrator* (ou général en chef) *Philopator* (ou fils qui chérit son père) *Epiphane Philellene* (ou ami des Grecs). Cette légende se lit sur la médaille n.° 8, pl. III.

La tête du roi annonce, sur cette médaille, toute la vigueur de l'âge; elle est couverte d'une tiare dont un astre forme le principal ornement.

Seconde légende: n.° 11, pl. III, ΒΑΣΙΛΕΩΣ

---

arriver quelque temps après la mort d'Antiochus VII Sidete, dont l'époque est l'an 127 ou 126 avant J.-C. (V. le § 16 du ch. XIII, tome II, § 16).

ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Autocrator Evergete* (ou bienfaisant) *Epiphane et Philellene.*

Cette légende est gravée au revers de la médaille n.° 11, qui représente de l'autre côté la tête du roi sans tiare, mais ceinte du diadême, et vue de face: on le reconnoit à sa barbe pointue et à la conformation de son nez.

Troisième légende: n.° 9, pl. III, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace Théopator* (fils d'un père dieu) *Nicator* (Victorieux).

Les Médailles qui portent cette légende (n.° 9) présentent le buste du roi ayant sur la tête une tiare ornée d'une corne au milieu, et sur le bord extérieur, de huit figures de cerfs ou de gazelles. Le roi, qui paroit dans la vigueur de l'âge sur la médaille précédente, est représenté ici dans un âge plus mûr, et avec une barbe plus longue et plus forte.

Quatrième légende: n.° 10, pl. III, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene.*

La tête du roi, d'un âge encore plus mûr et avec une longue barbe (n.° 10), est coiffée de la même tiare que celle qu'on voit sur la médaille n.° 9.

Cinquième légende: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛ-

ΛΗΝΟΣ, *du roi des rois Arsace juste Evergete et Philellene.*

Les traits du roi annoncent sur ces médailles le commencement de la vieillesse; sa barbe est encore plus longue; sa tiare est ornée d'une étoile.

Ce qui fait sur-tout reconnoître dans toutes ces médailles l'effigie de Phraate II, c'est le titre de *Théopator*, ou de fils d'un père dieu, qu'il prend sur quelques unes. Dans l'histoire des Parthes il n'y a que Mithridate I, et Phraate III qui aient été décorés du surnom de *Dieu* (1). Il ne peut donc y avoir d'autres rois *Théopators* que les fils de Phraate III, ou de Mithridate I. Mais les fils de Phraate III étoient des fils parricides; et il est impossible de croire qu'après avoir massacré leur père, ils aient osé prendre un titre qui auroit rappelé le souvenir d'un forfait si atroce. Ainsi il ne put y avoir chez les Parthes d'autres Arsaces *Théopators* que les fils de Mithridate I Phraate II en étoit un; il succéda à son père. Je le reconnois à ce titre d'après Pellerin (2); et ses autres surnoms vont

---

(1) Eckhel a paru douter que Mithridate I ait été appelé *Théos* (ou dieu): il ne se rappeloit pas sans doute que Longuerue l'avoit démontré par un passage des *Prologues* de Trogue Pompée (liv. XLI), où le nom de Tigrane avoit remplacé par erreur celui de Mithridate *cognomine deus.*

(2) *Rois*, pag. 141, où cet antiquaire a remarqué avec beaucoup de sagacité et de justesse que les médailles de

confirmer cette conjecture. Phraate commandoit ses troupes en personne, et sur les médailles il est appelé *Autocrator*, ou général en chef: ce titre lui convient très-bien, et l'observation suivante le lui attribue encore plus particulièrement. Tryphon, contemporain de Phraate, avoit pris le même titre; il n'en falloit pas davantage pour que Phraate, par une suite de la rivalité qui régnoit entre les Arsacides et les rois de Syrie, voulût porter, à l'exemple de Tryphon, le même titre d'Autocrator, comme il s'étoit arrogé le surnom de Théopator, à l'imitation de Bala, autre roi de Syrie, son contemporain. La victoire qu'il remporta sur Antiochus Evergete le fit pareillement se décorer de l'épithète de *victorieux* (Nicator), que d'autres Séleucides s'étoient précédemment attribuée, et la dénomination d'Evergete, portée par le roi vaincu, devint aussi un des titres honorables du vainqueur.

J'ai dit que Phraate II avoit été associé, par son père, à la royauté. Le fondement de mon opinion est le surnom de Philopator, qu'on lui donne sur quelques médailles, et la suppression de ce même surnom auquel on substitue celui de Théopator sur quelques autres. Ainsi Phraate est appelé tantôt *fils qui chérit son père*, et tantôt *fils d'un père dieu*. Je pense qu'il avoit

---

Sanatrécès forment une preuve ultérieure de cette conjecture. Nous les examinerons ci-après au § 8.

pris le premier de ces surnoms du vivant de Mithridate, à l'exemple de quelques autres princes associés à leurs pères, et qu'il lui avoit substitué celui de *fils d'un père dieu*, à l'époque de la mort et de l'apothéose de Mithridate (1).

Cette conjecture explique pourquoi le titre de Philopator ne se trouve jamais réuni sur la même médaille ni avec celui de Nicator (victorieux), ni avec celui d'Evergete; et l'histoire confirme cette explication, en nous apprenant que la défaite d'Antiochus Evergete, et la grande victoire de Phraate sur cet ennemi redoutable, sont postérieures à la mort de Mithridate. Cette suite d'inductions, qui me déterminent à reconnoître sur toutes ces drachmes l'effigie de Phraate II, sera encore fortifiée par l'examen des médailles que je lui attribue, et par les particularités qu'on y remarque.

J'en ai fait graver quatre, dont chacune porte une légende différente, mais qui toutes présentent la même effigie. Sur la première, n.° 8,

(1) Cette association de Phraate au trône de son père paroîtra encore plus probable, si l'on considère que le droit de succession n'étoit pas bien réglé dans la famille des Arsacides; que Mithridate lui-même avoit pris le sceptre au préjudice des enfants de son frère aîné Phraate I; que la couronne pouvoit être disputée par ces princes à Phraate II, et que l'exemple que Mithridate avoit donné pouvoit exciter un autre concurrent à son fils dans la personne d'Artaban, frère de Mithridate, et qui, en effet, quelques années après monta sur le trône.

est gravé le buste de Phraate, couronné de la même tiare que son père, dont la physionomie se retrouve en partie dans celle du fils. La légende de cette médaille, qui porte le type ordinaire de la monnoie des Arsacides, offre le nom et les titres *du grand Roi Arsace Autocrator Philopator Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Les titres de grand roi et d'Epiphane avoient été portés, ainsi que nous l'avons vu, par ses prédécesseurs. Le surnom de Philopator indique, suivant la conjecture que j'ai proposée, sa reconnoissance envers Mithridate, qui l'avoit associé au trône: le titre d'Autocrator a rapport non seulement, comme nous l'avons dit, à la rivalité des rois parthes avec les rois de Syrie, qui se décoroient du même titre, mais aussi au génie guerrier de Phraate, qui commandoit l'armée en personne, et remplaçoit son père dans cette fonction digne d'un roi. Le villes grecques, très-riches et très-peuplées, que la conquête de la Mésopotamie avoit fait tomber au pouvoir des Arsaces, demandoient à être ménagées: elles supportoient impatiemment le joug d'une nation autrefois subjuguée par les Grecs; Phraate se déclara leur protecteur et leur ami; il se fit appeler *Philellene* (l'ami des Grecs), flatterie noble, si on peut la qualifier ainsi, dont un des ancêtres d'Alexandre-le-Grand avoit donné l'exemple à une époque où les Macédoniens étoient regardés dans

la Grece presque comme des barbares (1). Les rois de Macédoine, lorsqu'ils prirent ce titre, commençoient à tourner vers la Grece leurs vues ambitieuses: les Arsaces Philellenes ne prenoient plus la peine de dissimuler le desir qu'ils avoient de se placer sur le trône des Séleucides.

La médaille gravée sous le n.° 9 présente la même effigie, dans un âge cependant un peu plus avancé; mais les ornements de la tiare et la légende du revers offrent beaucoup de différence: celle-ci contient le nom et les titres, **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ**, *du grand roi Arsace Théopator Nicator* (ou fils d'un père dieu, victorieux). Pellerin, comme je l'ai dit ci-dessus, avoit reconnu par ces surnoms Phraate II sur des médailles semblables. En développant les preuves de son opinion, et comparant les portraits gravés sur d'autres médailles avec celui-ci, j'ai reconnu l'effigie du même roi sur la drachme n.° 8, et je la reconnois pareillement sur celles des n.° 10 et 11. Lorsqu'on a frappé la médaille n.° 9, le père de Phraate étoit mort, et l'armée d'Antiochus avoit été défaite: voilà pourquoi on a donné à Phraate, sur cette médaille, le surnom de *Nicator*

(1) Alexandre I, fils d'Amyntas I, qui régnoit à l'époque de la guerre de Xerxès, et qui fut surnommé *le riche,* prit aussi le surnom de *Philellene* (Dion Chrysostome, *Orat. II, de regno,* p. 25).

(victorieux), et pourquoi l'épithète de Philopator y est remplacée par celle de Théopator. La corne de taureau ajoutée à la tiare, particularité qu'on ne remarque dans cette suite que sur les portraits de Phraate II, est, à mon avis, relative au surnom de Nicator. Le prince qui a osé prendre ce surnom, à l'exemple du fondateur de la monarchie des Séleucides, a voulu probablement usurper aussi l'emblême qui appartenoit aux images de Séleucus; nous les avons vues décorées de cornes, symbole, chez les Orientaux, de la force et de la puissance (1). Phraate aura été d'autant plus jaloux de se parer de cet étrange ornement, qu'il voyoit le casque royal des rois Séleucides ses contemporains surmonté également d'une corne de bouc (2). Ce dernier rapprochement servira encore à expliquer quelques autres accessoires assez singuliers qu'on aperçoit sur la tiare de Phraate. Nous avons vu le casque des rois Séleucides parsemé des aigles de Jupiter vainqueur, vénéré à Antioche; la tiare de Phraate est ornée de huit figures de cerfs. Ces animaux étoient consacrés à Diane persique, révérée à Ecbatane, à Ctésiphon, à Babylone, et particulièrement dans les villes de l'Elymaïs, et dont Antiochus Evergete, ennemi de Praate, avoit voulu profaner le culte et dépouiller le temple.

---

(1) Voyez t. II, pl. XVIII, n. 1.
(2) Voyez t. II, pl. XXI, n. 9.

Les symboles de cette divinité vengeresse que la mort du sacrilége n'avoit pu appaiser, paroissent menacer, sur la tiare d'Arsace, toute la race des Séleucides (1). Les cerfs ne sont pas ici l'emblême de la crainte (2); et, s'ils le sont de la vélocité et de la fuite, on sait que la fuite et la course des Parthes leur assuroient bien souvent la victoire.

Toutes les médailles de Phraate II, dont la légende lui donne les titres de Théopator Nicator, présentent sa tiare avec les mêmes ornements; mais on ne peut pas dire qu'elle soit différente sur toutes les médailles dont la légende lui donne d'autres titres; témoin la médaille n.° 10, sur

---

(1) Sur cette Diane persique, appelé aussi *Anaïtis, Nannée,* et *Zarétis,* et confondue tantôt avec Vénus céleste, qui, comme Diane, etoit la déesse de la lune et de la nuit, tantôt avec Minerve, que les Égyptiens adoroient sous le nom de Néith, on peut consulter Réland, *Dissert. VIII,* v. *Anaïtis;* Spanheim, dans ses commentaires sur Callimaque, *Hymn. in Dianam,* v. 37; et ce qu'a observé à ce sujet un antiquaire illustre, enlevé depuis peu aux lettres, George Zoëga, danois, dans son ouvrage intitulé *Bassirilievi antichi di Roma*, tome II, p. 18, sqq.

(2) Les Grecs établis, depuis la conquête d'Alexandre, dans les villes principales de la haute Asie avoient probablement orné ces divinités orientales des attributs qu'on leur donnoit chez eux. Peut-être aussi les cerfs étoient-ils un attribut de cette ancienne divinité, comme on peut le conjecturer par les cerfs qui accompagnent la Diane d'Ephèse, déesse qui avoit plus de rapport avec la Diane persique qu'avec la Diane de Délos.

laquelle il est couvert de la même tiare, et dont la légende n'offre que les titres de *grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ (1). On reconnoit sans peine sur cette médaille la tête de Phraate II, quoique les épithètes soient différentes, que la barbe soit plus longue, et que la physionomie paroisse un peu moins jeune.

Je n'ai fait graver aucune médaille de Phraate avec les titres *de roi des rois* (2) et *de juste* (3); son portrait ne diffère presqu'en rien de celui qu'on voit sous le n.° 8; la tiare est seulement plus simple, et ressemble à celle du n.° 8: mais je donne sous le n.° 11 le dessin d'une médaille qui est la première dans cette suite sur laquelle l'effigie soit représentée de face. Quoique les portraits en profil soient plus faciles à reconnoître,

---

(1) Cette médaille appartient au cabinet de Vienne; on l'a dessinée d'après une empreinte que M. le chanoine Neumann a eu la complaisance de me transmettre.

(2) Un examen comparatif des médailles des Arsacides m'a prouvé que les deux titres de *roi des rois* et de *grand roi* ont été employés sur leurs monnoies comme l'équivalent l'un de l'autre; et que souvent le second a fait omettre le premier, particulièrement lorsque la légende est surchargée d'un grand nombre de surnoms.

(3) Nous avons lu le titre de *juste* sur le médaille de Samès, prince arménien (t. II, pl. XVI, n. 3): nous le trouverons encore sur les tétradrachmes d'un autre prince oriental nommé Hélioclès.

et que cet Arsace n'ait point la tiare sur la tête, qui est ceinte d'un simple diadême, j'attribue cette médaille à Phraate II ; on y retrouve ses yeux, son nez, sa barbe pointue. Le prince est plus jeune que sur la drachme n.° 10 ; et la légende du revers contient le nom et les titres *du grand roi Arsace Autocrator* (général en chef) *Evergete Epiphane et Philellene* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Nous avons vu le titre d'Autocrator donné à Phraate II sur d'autres médailles, et nous trouvons dans cette légende et dans la précédente la copulative *et* (1) qui lie les épithètes d'*Epiphane* et de *Philellene*. Je regarde ces deux particularités qu'on n'aperçoit sur les monnoies d'aucun autre Arsacide, comme des caractères numismatiques propres à faire reconnoître les médailles de Phraate II.

La tête du roi est représentée, pour la première fois, de face sur une médaille singulière de Séleucus I, roi de Syrie (2). Cet exemple, imité par Phraate II, a été suivi, comme nous le verrons, par quelques autres Arsacides (3). La drachme que nous examinons offre le premier

---

(1) Les surnoms des princes se trouvent quelquefois unis l'un et l'autre par cette particule, ΚΑΙ, *et*, sur les médailles des rois de Cappadocie (t. II, pl. XIV), et sur celles de rois d'Arménie (t. II, pl. XVI).

(2) Nous l'avons citée ci-dessus, tome II, ch. XIII, § 1.

(3) Voyez les n. 2 et 7 de la pl. VI.

exemple, sur la monnoie de ces princes, de caractères ou monogrammes isolés, gravés dans le champ, et indépendants de la légende (1).

Addition de l'Auteur.

Le médaillon au tétradrachme d'argent dont le dessin est gravé sous le n.° 12, pl. III tiré du cabinet de M. Richard Payne Knight, est un des plus précieux de toute la suite des Arsacides.

Jusqu'ici les plus anciens tétradrachmes de cette suite portoient empreint le portrait d'Orode, le quatorzième de ces rois; et la plus ancienne époque de l'ére des Séleucides, qu'on eût découverte sur la monnoie des rois parthes, répondoît à l'an 276 (36 avant J.-C.).

Le médaillon, jusqu'à présent inédit, dont nous avons sous les yeux le dessin, présente une époque antérieure de plus d'un siècle ΓΟΡ, 173 (139 avant J.-C.), et il appartient au septième roi des Parthes, Phraate II.

---

(1) Ce monogramme présente bien clairement un M; la seconde lettre qui le compose étant incertaine, il est difficile de proposer quelque chose de vraisemblable pour l'explication. Il est cependant probable que ces monogrammes indiquent les villes où les monnoies sur lesquelles il se trouvent ont été frappées. La ville de *Mysia*, ou *Mœsia*, étoit une des principales villes des Parthes, et peu distante de leur capitale Hécatonpylos (Ammien Marcellin, l. XXIII, chap. 6).

La figure d'Hercule qu'il a pour type annonce que la ville qui l'a fait frapper étoit une colonie macédonienne (1). Le grand monogramme dans lequel on distingue les trois lettres APT me fait penser à *Artemita,* ville grecque célèbre de l'Assyrie (2).

Mais l'opinion que je viens d'énoncer, savoir que le tétradrachme ne peut appartenir à un autre prince qu'à Phraate II, a besoin d'être appuyée sur des raisonnements qui en fassent sentir la probabilité.

La légende est fort simple, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace, l'ami des Grecs.*

---

(1) Cette preuve me semble d'autant plus convaincante que la même figure d'Hercule est le type d'un médaillon d'argent de Philippe V, roi de Macédoine. Voyez Pellerin, *Rois,* pl. III, n. 1; Mionnet, *Description de Médailles*, etc., t. I, *Roi de Macédoine,* où il faut lire *corne à boire,* au lieu de *corne d'abondance.* En effet, l'Hercule de la médaille de Philippe ne diffère de celui du médaillon de Phraate que par cette particularité; il tient dans sa main une corne à boire: l'Hercule du médaillon parthique tient sa coupe, *scyphus.*

(2) Plusieurs géographes on fait mention de cette ville. Strabon, liv. XVI, p. 512, l'appelle *πόλιν ἀξιόλογον*, *ville considerable;* et Isidore de Charax, dans les *Geographi minor.,* la désigne comme ville grecque, *πόλιν Ελληνίδα.* Elle étoit la patrie d'Appollodore, auteur connu d'une histoire des Parthes, dont nous regrettons la perte. Il étoit antérieur à Strabon (Vossius, *de Historic. græc.,* liv. III).

J'ai dit, que Phraate II est le premier des Arsaces qui se soit décoré de cette épithète de bienveillance (1). Le monument que nous examinons ne me présente aucun motif de rétracter cette assertion; et d'ailleurs la date qu'il porte exclut tous les Arsace qui ont régné après ce prince.

A la vérité Mithridate I étoit encore vivant lorsque ce tétradrachme a été frappé (2). Mais je vais exposer les raisons qui me déterminent à l'attribuer plutôt à son fils, qu'il avoit associé au trône, qu'à lui-même.

Mithridate I, qui, par l'eclat de ses conquêtes ainsi que par la sagesse de son gouvernement, mérita le titre de *Dieu*, ne paroît jamais sur les médailles sans l'épithète fastueuse de *roi des rois* (3).

Le fils, devenu collegue de son père, a pu se contenter du titre de *grand roi.* C'est même le titre qu'il a pris de préférence sur la plupart de ses médailles (4).

Quant à ce que j'avance, que Phraate II régnoit avec son père l'an 173 de l'ère des Séleucides, je pense qu'on ne peut en douter. Cette

---

(1) Voyez pag. 85.

(2) La drachme de Phraate II, que j'ai publiée (pl. III, n. 8), prouve que ce prince avoit pris le surnom de *Philellene* du vivant de son père; car il a sur la même médaille les titres de *Philopator* et d'*Autocrator*.

(3) Voyez le § 4.

(4) Voyez la pl. III, n. 8, 9, 10, et 11.

année fut la dernière, ou tout au plus l'avant-dernière, de la vie de Mithridate (1); et les médailles de Phraate II, sur lesquelles il prend tantôt le titre de *Philopator*, ou de fils aimant son père, tantôt celui de *Théopator*, ou de fils d'un père dieu, semblent prouver que ce prince a régné quelque temps conjointement avec son père. Les premières de ces médailles ajoutent ordinairement à l'épithète de *Philopator* celle d'*Autocrator*, ou de commandant en chef des troupes, et nous font sentir que Mithridate, accablé par l'âge, en associant son fils au trône, l'avoit à la tête de ses armées (2).

Une objection qui, au premier aspect, peut paroître assez forte contre l'opinion que j'avance, est le peu de ressemblance qu'on trouve entre le portrait que j'attribue à Phraate II, et un grand nombre de portraits certains du même prince, que nous avons reconnus sur de simples drachmes (3). Cette objection perdra d'abord beaucoup de sa force, si l'on considère qu'il n'y a pas plus de ressemblance entre cette tête et les têtes qu'on a reconnues pour des effigies de Mithridate I (4), auquel on ne pourroit se dispenser d'attribuer le

---

(1) Longuerue, *Annal. Arsacidarum*, p. 11.

(2) Voyez la pl. III, n. 8, et 9, où le lecteur peut consulter mes observations sur ces légendes.

(3) Voyez la pl. III, n. 8, 9, 10, et 11.

(4) Voyez la pl. III, n. 6 et 7. Les drachmes de cet Arsace sont fréquentes dans les collections.

tétradrachme en question, puisque l'époque qui y est empreinte ne permet d'y reconnoître que l'un ou l'autre de ces deux Arsace: mais les considérations suivantes serviront encore à l'affoiblir, et, j'ose presque dire, à la détruire entièrement.

La différence des physionomies sur des médailles multipliées et de la même fabrique est sans doute une preuve de la différence des sujets représentés; mais il ne doit pas paroître étrange qu'une monnoie d'une fabrique particulière, gravée par des artistes peu exercés, et sur-tout au commencement du régne d'un prince, offre ses traits tant soit peu différents de ceux qu'on retrouve sur sa monnoie ordinaire. La numismatique des rois nous fournit plusieurs exemples de ces variétés (1); et la suite des empereurs romains peut en fournir encore (2). Or le médaillon dont il s'agit est précisément dans ce cas, ou, pour mieux dire, il réunit les deux conditions que je viens d'indiquer comme propres à produire

---

(1) La suite des Ptolémées offre, plus que tout autre, des exemples du peu d'uniformité dans les effigies du même prince, empreintes sur des monnoies de fabriques diverses.

(2) Qu'on fasse attention dans les suites des empereurs romains, notamment dans les médailles d'or et d'argent, au peu de ressemblance qui se trouve entre les différentes effigies de Vitellius et de Vespasien; et on ne sera pas étonné qu'un monnoyeur de l'Assyrie n'ait pas saisi les véritables traits d'un prince qui venoit de monter sur le trône, et qui ne s'étoit peut-être pas encore approché de la contrée où l'on frappoit ses premières monnoies.

ces différences. Il est frappé dans une ville dont la fabrique ne se reconnoît sur aucune médaille de Phraate II, et il a été gravé dans les premiers moments de l'association de ce prince a l'autorité souveraine, lorsque sa figure n'étoit pas encore bien connue de ses sujets, et n'avoit pas encore assez exercé le ciseau des artistes. Je persiste en conséquence dans l'opinion que je viens d'énoncer, et je pense qu'elle est la plus probable de toutes celles que peut faire naître l'examen de ce monument singulier, et la seule qui en explique toutes les particularités d'une manière un peu satisfaisante (1).

---

(1) En se tenant trop matériellement à l'époque du tétradrachme et à l'effigie qu'on y voit empreinte, on raisonneroit à-peu-près de la manière suivante. L'an 173 de l'ère des Séleucides répond au régne de Mithridate I: l'Arsace à qui le médaillon appartient est donc celui-ci. Mais la tête empreinte sur cette médaille diffère de celles qu'on a attribuées à ce prince; donc cette attribution est erronée. Il faut rendre toutes ces médailles à Phraate I, son prédecesseur, et les drachmes sur lesquelles on reconnoissoit Phraate I seront données à Priapatius; enfin la médaille unique que je viens d'attribuer à ce prince devra appartenir à Artaban I, le troisième des Arsace.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'apercevra des invraisemblances de cette hypothèse; invraisemblances qui approchent de l'absurdité. Nous n'aurions donc qu'une seule médaille de Mithridate I, le fondateur de la grandeur des Parthes, le conquérant de la plupart des villes grecques placées au-delà de l'Euphrate, et qui a régné pendant vingt-six ans, lorsque son prédécesseur, qui n'avoit agrandi son royame que

La tête du roi est ceinte d'un diadême ; sa barbe est longue ; c'est le seul caractère qui nous rappelle la physionomie de Phraate II, dont la tête offre les mêmes ornements sur l' une de ses drachmes que j'ai publiées (1).

PLANCHE IV.

§ 6. Arsace VIII Artaban II.

L'empire des Parthes, si vaste et si puissant sous Mithridate et sous Phraate, fut sur le point de se dissoudre à la mort de ce dernier. Les Scythes victorieux en ravagèrent plusieurs provinces : la plupart des autres, étant nouvellement

---

de la conquête du pays des Mardes, nous auroit laissé un si grand nombre de monnoies à légende grecque? Son père, Priapatius, auroit pris le titre d'Epiphane avant que la vanité d'un prince Séleucide l'eût inventé? Et ces suppositions étranges paroîtroient plus faciles à croire que de penser qu'un monnoyeur grec ait pu se tromper sur les traits d'un prince qu'il n'avoit jamais vu, et ne les ait pas fidèlement rendus sur la monnoie? Il me semble que la saine critique réprouve cette manière de raisonner; et alors, en revenant à mon système, nous retrouverons un air de famille dans la physionomie de Priapatius et dans celles de ses trois fils, Phraate et Mithridate I, et Artaban II, et le même air de famille dans la physionomie de Mitridate I, et dans celles de ses deux fils Phraate II et Sanatrécès. La pl. III, et le n. 10 de la planche que nous avons sous les yeux, font sentir d'un coup-d'œil ces analogies.

(1) Planche III, n. 11.

soumises, et différentes de langage, de mœurs, et de climat, étoient plutôt enchaînées par la force que réunies véritablement à l'empire, et supportoient impatiemment la domination des Parthes. Les satrapes qui les gouvernoient s'en rendoient les souverains; et ces petits princes, dont la dépendance justifioit dans les Arsacides le titre de roi des rois, s'affranchissoient de toute sujétion (1). Le nouveau roi, malgré son âge avancé, prit d'une main ferme le sceptre de son néveu et le commandement des armées: son régne se passa tout entier dans les camps. Ayant eu le courage d'attaquer et de combattre en personne cette horde de Scythes, qui venoit de renverser le trône de la Bactriane, il fut blessé au bras, et mourut des suites de sa blessure. L'année de sa mort est incertaine. On peut affirmer seulement que, l'an 126 avant l'ère chrétienne, Phraate, prédécesseur d'Artaban, régnoit encore; que, l'an 95 avant la même ère, l'empire des Parthes étoit gouverné par Mithridate, fils et succésseur d'Artaban (2). La perte de tous les historiens et de presque tous

---

(1) Du nombre de ces satrapes étoit Himérus ou Evhémérus, Hyrcanien, qui s'étoit rendu indépendant, et possédoit Babylone et Séleucie. Il en est parlé dans Diodore de Sicile, *Excerpt.*, pag. 603 édition de Wesseling; dans Justin, livre XLI, chap. 1; et dans Athénée, liv. XI, p. 461.

(2) La seconde de ces époques a été prouvée par Longuerue (*Annal. Arsacid.*, pag. 15, *an. A. C.*, 95); et j'ai démontré la première au § précédent.

les documents de l'histoire des Parthes ne nous permet de dire autre chose sur la durée du régne d'Artaban, sinon qu'elle fut courte (1), et qu'elle doit être renfermée dans les limites chronologiques que nous venons de fixer.

Ce n'est que par conjecture que j'attribue à ce prince la médaille gravée sous le n.° 1, pl. IV, On y voit d'un côté l'effigie d'un Arsace assez vieux et avec une barbe médiocrement longue. Sa tête est ceinte du simple diadême, tel qu'on l'a vu sur quelques médailles des Arsacides qui l'ont précédé, ses cheveux et son habillement sont disposés de la même manière que dans la dernière médaille de Phraate II, n.° 11, pl. III.

La légende du revers présente le nom *du grand roi Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ εΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Ce sont aussi les mêmes surnoms que prend son neveu dans la médaille, n.° 10 de cette même pl. IV.

Je dois exposer les motifs qui me font reconnoître sur cette drachme Artaban. D'abord il est bien certain qu'elle appartient à un Arsace de la première dynastie, et postérieur à Arsace VII : les médailles des Arsacides de la seconde race

---

(1) Justin, liv. XLII, chap. 2. L'auteur des *Prologues* ou sommaires des histoires de Trogue Pompée, qui a omis le régne d'Artaban et a fait succéder Mithridate II à Phraate II (*Prolog.*, liv. XLII), doit être etendu d'une succession non immédiate.

sont assez différentes, par la fabrique et le style, de celles de la première, pour qu'on ne puisse pas les confondre. En second lieu les surnoms d'Evergete et de Philellene que Phraate II a portés le premier parmi les Arsaces, comme on l'a vu précédemment, prouvent que l'Arsace de cette médaille est un de ses successeurs : or, parmi les rois parthes qui ont régné apres Phraate II, nous reconnoissons, presque avec certitude, Mithridate II, Sanatrécès, Phraate III; ainsi il ne peut rester de doute qu'entre Artaban II, Mithridate III, et Mnascyrès. Mais Mithridate III étoit jeune; l'existence de Mnascyrès n'est pas certaine (1); il ne reste donc d'autre Arsace auquel on puisse attribuer cette médaille qu'Artaban II. D'ailleurs l'âge avancé du portrait s'accorde tres-bien axec l'âge auquel Artaban monta sur le trône; et quand on compare les traits de sa physionomie, particulièrement le nez, avec le portrait de Mithridate I son frère, et avec celui de Phraate II son neveu, on est frappée de l'air de famille qu'on remarque entre ces portraits; on peut donc attribuer, avec beaucoup de probabilité, cette médaille au huitième des Arsaces, Artaban II.

---

(1) Voyez ci-après le § 8.

§ 7. Arsace IX. Mithridate II.

Les royaume des Parthes recouvra sous ce prince toute sa splendeur. Mithridate repoussa les Scythes, et il en fit un tel carnage, qu'il put se vanter à bon droit d'avoir vengé son père et son cousin (1). Il fit rentrer dans le devoir les provinces que les guerres et les malheurs de ses deux prédécesseurs avoient presque détachées de l'empire. Il se rendit redoutable à ses voisins : un des rois Séleucides fut son prisonnier (2) ; un autre, chassé de la Syrie par ses propres cousins, se réfugia a la cour de Mithridate ; et on a cru qu'il dut à la protection et aux secours du prince Arsacide son rétablissement éphémère dans Antioche (3). Les Arméniens furent attaqués par le roi parthe, et forcés de reconnoître son autorité. Leur roi, Tigrane, fut obligé de lui donner son fils en ôtage : c'est le jeune Tigrane qui depuis devint si fameux par les vicissitudes de sa fortune (4). Mithridate l'aida à se mettre en possession de l'héritage de son père, qu'on lui contestoit :

---

(1) *Ultor injuriæ parentum* (Justin, XLII, chap. 2).

(2) Démétrius III qui régnoit à Damas : voyez le §§ 24 et 25 du chap. XIII, tome II.

(3) J'ai développé les conjectures qu'on a formées sur ces faits au § 22, du ch. 13, tome II, et je n'ai pu découvrir aucune autorité sur laquelle Longuerue ait pu se fonder pour énoncer les mêmes faits sans la moindre apparence de doute (*Annales Arsacidarum*, p. 16, an de Rome 662).

(4) Voyez le § 6 du chap. XII, tome II.

il l'établit sur le trône d'Arménie; mais il exigea de lui la cession d'un vaste et riche pays, cession qui, par la suite, fut le sujet de longues et sanglantes querelles. Les Romains commençoient à connoître les Parthes sous son régne. Sylla ne fit point de difficulté de se concerter avec les ambassadeurs de Mithridate pour placer Ariobarzane sur le trône de Cappadoce (1). Tant d'exploits et de succès firent déférer à ce prince, par les historiens ainsi que par ses contemporains, le titre de Grand (2). Il régnoit environ un siècle avant l'ère chrétienne: il avoit cessé de vivre vers l'an 86 avant la même ère (3). A sa mort il ne laissa point d'enfants, ou du moins aucun d'eux ne put lui succéder.

---

(1) Plutarque, *Sylla*, pag. 453. Mais l'ambassadeur parthe, à son retour, fut puni de mort pour avoir cédé la place d'honneur au général romain.

(2) On ne doit pas confondre ce surnom honorable que ses grandes actions méritèrent à Mithridate, avec le titre de grand roi qu'une étiquette d'usage avoit accordé aux anciens rois des Perses, aux rois parthes, et à plusieurs autres souverains de l'Orient.

(3) L'an 83 avant J.-C., Tigrane s'empara de la Syrie: avant cette époque, il avoit recouvré les régions qu'il avoit été obligé de céder aux Parthes, et il avoit détaché de leur sujétion une grande partie de l'Orient. Longuerue cependant me paroît fixer avec trop d'assurance la mort de Mithridate-le-Grand, roi des Parthes, à l'an 90 avant J.-C. D'ailleurs il a très-bien rémarqué que Justin, en compilant les histoires de Trogue Pompée, a confondu Mitridate II le Grand, fils d'Artaban II, avec Mithridate III, fils de Phraate III, ou le Dieu.

La drachme n.° 2, pl. IV, présente l'effigie de Mithridate II, suivant les conjectures que j'exposerai ci-après. D'un côté on voit le buste du roi avec une barbe courte; la tête est ceinte d'un simple diadème dont les bouts retombent sur les épaules; le col est orné d'un collier qui fait plusieurs tours; son ajustement ressemble beaucoup à celui d'Artaban II son père, et a celui de Sanatrécès son cousin (1). Sa chevelure, qui couvre les oreilles, parroît distribuée en plusieurs rangs de boucles paralleles. Les portraits des rois ses successeurs sont coiffés de la même manière (2). La légende donne le nom et les titres, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ ΕΡΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, *du grand roi Arsace Philellene Epiphane Philopator Evergete.* Le type de cette médaille est le même que celui de toutes les drachmes des Arsacides, avec cette seule différence que dans le champ, en devant de la figure, est gravé un monogramme comme sur la médaille de Phraate II, n.° 11,

---

(1) On peut comparer les médailles gravées aux n. 1, 3 e 4 de cette même pl. IV.

(2) Cette espèce de perruque, composée de cheveux distribués en plusieurs rangs, *κόμης διάκρεσις*, étoit propre aux Medes; et les grands, parmi les Parthes, commencerent à l'imiter après la conquête de la Médie par Mithridate I (Xénophon, *Cyrop.*, l. I, chap. 3; Plutarque, *in Crasso*, pag. 577). Voilà pourquoi les prédécesseurs de Phraate II n'ont pas le même chevelure, et pourquoi dans les portraits de ce prince on ne la voit que sur la médaille n. 11, pl. III.

pl. III. Nous verrons ce même monogramme sur plusieurs monnoies des Arsaces successeurs de Mithridate (1): celle-ci est de la même fabrique que les monnoies de Sanatrécès.

Voici quelles sont les raisons qui me paroissent démontrer que cette drachme a été frappée sous Mithridate II. On ne peut douter qu'elle n'appartienne à un Arsacide de la première dynastie, et postérieur à Phraate II, qui est le premier dont les légendes contiennent une longue suite de surnoms: en second lieu, il faut que l'epithète de Philopator (fils qui chérit son père) puisse convenir au prince à qui cette médaille appartient. Ces deux propositions admises, la médaille que nous examinons ne peut être attribuée qu'à Mithridate II. Sanatrécès est connu par des médailles qui le désignent par son nom; celles de Phraate III, qui a pris aussi le surnom de Philopator, se reconnoissent par des légendes qui ne sont propres qu'à ce prince (2). Mithridate III, Orode I, et Phraate IV, étoient des parricides. Il auroit été extravagant à Artaban II,

---

(1) Les lettres A, Π, O, qui paroissent le composer, pourroient désigner le nom de la satrapie Apolloniatide. Je conjecture que ces monogrammes indiquent plutôt le nom des pays où les monnoies ont été frappées que les noms de quelques magistrats, parcequ'on retrouve les mêmes monogrammes sur les médailles de plusieurs règnes différents; ce qui ne s'expliqueroit pas également bien si ces monogrammes ne désignoient que des noms de personnes.

(2) Nous les examinerons ci-après au § 9.

qui ne succédoit qu'à son neveu, et qui ne montoit sur le trône qu'après deux autres de ses frères, d'affecter le titre de Philopator. Ce titre au contraire appartient de droit à Mithridate II, qui fut regardé comme le vengeur de son père, et qui peut-être avoit été appelé, avant la mort d'Artaban, à partager l'autorité avec lui. Si, après la mort de Mithridate, il y a eu quelques autres Arsaces inconnus qui aient occupé le trône, loin que le titre de Philopator puisse leur convenir, nous ne savons pas seulement si leurs pères avoient régné. On peut donc affirmer, sans crainte d'erreur, que les médailles qui portent le nom d'Arsace Philopator, et sur lesquelles on ne peut reconnoître ni le portrait de Phraate II, ni celui de Phraate III, appelés Philopators, appartiennent à Mithridate II ou le Grand. Eckhel avoit adopté la même opinion; mais il s'est trompé dans l'application, parcequ'il ne s'étoit pas fait une idée assez juste de la physionomie de Phraate II (1).

La considération qu'Antiochus IX ou le Cyzicénien, contemporain de Mithridate II, se paroit du même surnom, prête un nouvel appui à l'opi-

---

(1) Il a attribué, d'après Pellerin, à Mithridate II les drachmes sur lesquelles le roi parthe prend ensemble les titres d'*Autocrator* et de *Philopator*. Nous avons vu que ces titres sont propres à Phraate II, qui étoit contemporain de Tryphon, roi de Syrie, *Autocrator;* et que l'effigie qui est gravée sur ces drachmes est la même que celle qu'on voit sur d'autres médailles, accompagnée de la légende d'*Arsace Théopator Nicator*, titres qui distinguent Phraate II.

nion que je propose : nous avons vu combien la conformité des surnoms dans la famille royale des Séleucides et dans celle des Arsacides nous a aidés à reconnoître et à distinguer les princes de la dernière.

§ 8. Arsace XI Sanatrécès.

Les guerres intestines qui déchirèrent, après la mort de Mithridate II, l'empire des Arsacides, firent presque aussitôt disparoître la puissance et la prospérité de ce vaste empire (1). Formé d'un grand nombre de peuples étrangers les uns aux autres, et gouvernés pour la plupart par des princes particuliers plus ou moins dépendants des Arsaces, sa composition hétérogène devoit produire les crises qu'il ne cessa d'éprouver.

A peine les ressorts de l'empire se relâchoient-ils, ou par un interrègne, ou par la foiblessse d'un prince qui manquoit du caractère et de l'énergie nécessaires pour contenir dans le devoir les nations assujetties à son sceptre, qu'elles cherchoient à secouer le joug, et qu'une espèce d'a-

---

(1) Plutarque, *Lucullo*, 517, indique les guerres domestiques des Parthes comme la cause de l'agrandissement et des succès de Tigrane, dont il parle lui-même en cet endroit, et aux p. 500 et 505; et Strabon, liv. XI, p. 532. Nous trouvons dans les *Stathmes parthiques* d'Isidore que Tigrane avoit incendié à cette occasion le château royal des Arsacides, qui étoit à Andragianes, près d'Ecbatanes.

narchie féodale les séparoit l'une de l'autre, et menaçoit l'état d'une entière dissolution. C'est ce qui arriva presque au moment de la mort de Mithridate. Les Armeniens s'empressèrent de profiter du désordre auquel elle donna lieu. Tigrane recouvra tout le pays qu'il avoit cédé aux Parthes; s'empara de plusieurs régions de la Médie, de la Mésopotamie, et de la Babylonie; il se rendit maître de la Syrie; il prit le titre de roi des rois, et s'arrogea le sceptre de l'Orient.

Cependant un prince Arsacide, que les historiens modernes distinguent par le nom d'Arsace X, étoit probablement monté sur le trône de ses aïeux (1). Nous savons du moins que Sanatrécès, autre prince de la même famille, et vraisemblablement un des prétendants à la couronne, avoit été relégué parmi les Scythes; et que la mort ou la chûte de cet Arsace anonyme lui ouvrit

---

(1) Lucien, dans les *Macrobii*, a fait mention d'un Mnascirès qui vécut quatre-vingt-seize ans, et qui étoit roi des Parthes. L'abbé de Longuerue a placé son régne dans cette période de temps qui s'écoula depuis la mort de Mithridate II (vers l'an 86 avant l'ére chrétienne) jusqu'à l'élévation de Sanatrécès, en 77, et durant laquelle le nom d'aucun autre Arsacide ne nous a été transmis par l'histoire. Cependant Lucien, qui n'écrivoit pas l'histoire, a pu, en passant, indiquer par le titre de roi des Parthes un prince de cette nation qui auroit eu en partage quelque portion de ce vaste empire, sans en être le monarque. Je ferai voir qu'on roi Mnascirès ou plutôt Mnascyrès régnoit à une autre époque sur une région sujette à l'empire des Parthes.

le chemin du trône l'an 77 avant l'ère chrétienne (1).

Sanatrécès, à son avènement à la couronne, étoit, âgé de quatre-vingt-ans. Si la vieillesse du prince ne permettoit pas aux Parthes d'attendre beaucoup du nouveau roi, ils fondoient leur espoir sur les grandes qualités de Phraate son fils. Ce prince en effet aida son père à soutenir le fardeau du gouvernement (2); et Sanatrécès, en mourant, après sept ans de régne, eut la consolation de voir sa nation prête à reprendre le haut rang où la fortune et la valeur de ses ancêtres l'avoient élevée.

La médaille gravée sous le n.° 3, pl. IV, présente d'un côté le buste d'un prince âgé, ayant peu de barbe, et la tête ceinte du diadême. La légende du revers donne les noms et les titres *du grand roi Sanatrécès Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΝΑΤΡΟΙΚΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. L'épithète de Théopator (fils d'un père dieu), ajoutée au prénom de Sanatrécès, rend extré-

---

(1) Lucien, dans les *Macrobii;* un extrait de Phlégon dans Photius, cod. XCVII, p. 267; et Appien, *Mithr.*, § 104, nous ont transmis ces époques et ces évènements.

(2) C'est par une conjecture très foible qu'on avoit déduit ce fait d'une expression de la lettre écrite par Mithridate-le-Grand, roi de Pont, à Phraate III. Cette conjecture est cependant confirmé par les médailles, comme nous le ferons voir au § suivant.

mement vraisemblable la conjecture de Longuerue, qui a cru Sanatrécès fils de Mithridate I et frère de Phraate II (1), que nous avons vu décoré comme lui du surnom de Théopator (2). Au temps où l'abbé de Longuerue a proposé cette conjécture, on ne connoissoit pas encore cette médaille de Sanatrécès, qui est unique avec le nom du prince rêuni à l'épithète de Théopator (3). La physionomie du roi qui, par le nez et par l'œil, a beaucoup de ressemblance avec celle de Phraate II, augmente la probabilité de cette opinion. On remarque seulement que Sanatrécès est dans un âge plus avancé, et qu'il a un air plus doux.

La médaille n.° 4, pl. IV, offre le buste du même roi; Eckhel lui-même l'a reconnu (4). Mais la légende du revers ne donne que le nom et les titres *du grand roi Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Rendons justice à la sagacité de Vaillant: guidé par l'opinion de Longuerue,

---

(1) Cette opinion n'est pas énoncée dans les *Annales* des Arsacides, mais elle a influé sur la disposition de la table généalogique de la première dynastie des Arsaces insérée à la fin de ces *Annales*.

(2) Voyez le n. 9, pl. III et l'explication que nous avons donnée de cette légende.

(3) Pellerin l'a publiée le premier (*Rois*, pl. 15). Le dessin gravé ici a été copié d'aprés la médaille originale.

(4) *D. N.*, tome III, p. 528. Cette médaille est du cabinet de Vienne: on l'a dessinée d'après une empreinte.

il avoit attribué à Sanatrécès une médaille semblable à celle-ci, sur le seul indice du surnom de Théopator, et du grand âge que le portrait annonce (1). La médaille découverte par Pellerin, avec le nom propre de cet Arsace, a démontré que Vaillant ne s'étoit point trompé dans ses conjectures.

Addition de l'Auteur.

Autant la fabrique du médaillon que nous venons d'examiner est nette et elégante, autant est grossière et presque barbare celle de la drachme n.° 5, pl. IV. Ce monument n'en est toutefois ni moins singulier, ni moins curieux (2).

La tête du roi, mal tracée, à la barbe courte, et est ceinte du diadême. Derrière la tête sont très distinctement gravées les trois lettres TAM, particularité extrêmement rare sur les medailles des Arsacides. Le revers offre la légende, fort simple; ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace, fils d'un père dieu.* Le type présente la figure du roi assise sur un siége conique, et ressemble aux types des monnoies les plus anciennes de cette suite.

J'ai remarqué, que l'épithète de *Théopator*,

---

(1) Vaillant, *Arsacid. Imp.*, tome I, pag. 82.

(2) C'est encore a l'amitié et à la complaisance de mylord Northwich que je dois l'empreinte de cette médaille tirée de son cabinet.

fils d'un père dieu, ne peut convenir qu'aux deux fils de Mithridate I qui ont régné, c'est-à-dire à Phraate II et a Sanatrécès (1). Je n'hésite donc pas à reconnoître ce dernier prince sur la médaille en question; sa barbe et sa chevelure son tout-à-fait différentes de celles de Phraate II; d'ailleurs les traits de la physionomie sont trop mal dessinés pour qu'on puisse en rien conclure. Mais les trois lettres TAM, qu'on lit du côté de la tête, prétent une nouvelle force à ma conjecture. Il paroit en effet très-vraisemblable qu'elles désignent la ville de *Tambrax*, une des capitales de l'Hyrcanie, ou les rois Parthes faisoient quelquefois leur residence (2). Sanatrécès qui fut rétabli sur le trône de ces ancêtres par le secours des Saces, nation Scythique placée à l'orient de l'Hyrcanie (3), dut commencer par cette région la conquête de son royaume. Installé à Tambrax, sur ce trône contesté, il à probablement fait frapper des monnoies qui portoient son effigie, et, de plus, l'indication de la ville royale qui avoit été la première à reconnoître son autorité. Ainsi

---

(1) V. ch. XV, § 4 et 7.

(2) Polibe, liv. X, ch. 28, dit que Tambrax au temps du troisième Arsace, n'étoit pas une ville fortifiée, mais qu'elle étoit cependant une grande ville, et qu'il y avoit une residence royale, *Τάμβρακα Πόλιν ἀτείχιστον ἔχουσαν δὲ βασίλεια, καὶ μέγεθος.*

(3) Lucien, *Macrobii*, § 11: il donne le nom de *Sacarauci* aux Scythes qui retablirent Sanatrécès sur son trône.

cette médaille singulière peut enrichir en même temps la suite des médailles des villes. Nous ne connoissons aucune autre monnoie frappé à Tambrax.

§ 9. Arsace XII. Phraate III.

Phraate III, après la mort de Sanatrécès, qui lui avoit déjà remis les rênes du gouvernement, continua de les tenir d'une main ferme et assurée. Prince guerrier et homme d'état habile, il obtint par sa politique adroite ce qu'il n'avoit pu obtenir par la force des armes. Il fut, à la vérité, singulièrement favorisé par les circonstances : la fortune, qui humilia Tigrane en le mettant aux prises avec les Romains, délivra Phraate et les Parthes d'un ennemi bien dangereux. Mais on ne peut reprocher au prince Arsacide de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable : il fit alliance avec Tigrane, en donnant une de ses filles en mariage au fils de ce roi; et, dans le même temps, il s'allioit par un traité avec Lucullus (1). Celui-ci ainsi que Pompée, son successeur dans le commandement de l'armée romaine, furent tentés de rompre ce traité, et d'ajouter à leurs triomphes les dépouilles d'un empire si fameux et si riche; mais l'insubordination de l'armée empêcha lè premier d'exécuter ses projets (2); et

(1) Dion, liv. XXXV, § 3, et liv. XXXVII, § 5.
(2) Plutarque, *Lucullo*, pag. 512.

la conduite ferme de Phraate refroidit dans le second le desir inconsidéré, non d'une conquête aisée, mais d'un butin éloigné et difficile à saisir (1). Sourd en même temps aux prières de Mithridate, roi de Pont, qui l'excitoit à venger la querelle commune des rois (2), et dissimulant son ressentiment contre Pompée, qui affectoit de lui refuser le titre de roi des rois (3), Phraate persista dans sa neutralité. Attaqué par un général romain, il sut le repousser, et se dispenser de continuer la guerre. Il recouvra cependant les régions de l'Arménie dont Tigrane s'étoit emparé; et à l'occasion de quelques nouveaux différents qui s'étoient élevés entre ce prince et lui, et dans lesquels les commissaires de Rome intervinrent comme médiateurs, il feignit de faire, par déférence pour leur entremise, ce qu'il ne faisoit réellement que pour la conservation de la paix en Asie, et pour le salut de ses princes (4).

Dix ans de régne, pendant lesquels toutes ses démarches furent dirigées par la prudence, lui avoient fait donner le titre de dieu par ses peu-

---

(1) Dion, liv. XXXVII, § 5 et sqq.

(2) La lettre de Mithridate à Arsace existe toute entière parmi les fragments de Salluste (l. IV, *Hist.*). Cet Arsace étoit Phraate III, qui régnoit alors sur les Parthes (Plégon et Memnon, *ap. Phot.*, cod. XCVII et CCXXIV, § 60, p. 267 et 754; voyez aussi Dion, liv. XXXV, § 3).

(3) Dion, liv. XXXVIII, § 6.

(4) Dion, *loc. cit.*, et liv. XXXVII, § 7.

ples reconnoissants (1); il étoit effectivement en quelque sorte pour eux une divinité tutélaire qui avoit rendu à l'empire des Parthes sa dignité première, lorsque ses fils ingrats conspirèrent contre lui, et le privèrent de la vie vers l'an 60 avant l'ère chrétienne (2).

On a fait graver, pl. IV, n.° 6, 7, 8, trois médailles de Phraate III; les deux dernières lui sont bien assurées par le titre de *Théos* (dieu), qu'il prend dans la légende; la première n'est guère moins certaine par la parfaite ressemblance du portrait qu'elle présente avec celui qui est gravé sur la seconde.

La drachme n.° 7 offre le portrait de Phraate avec le même ajustement que les rois ses prédécesseurs. Ce portrait se fait remarquer par la longueur du col.

Le revers présente le type usité sur les monnoies des rois parthes: on voit dans le champ un monogramme composé d'un A et d'un T (3), et la légende est, *du grand roi Arsace juste Epiphane Théos Eupator Philellene,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Le surnom de Théos (dieu) distinguoit, suivant Phlégon, Phraate III; celui d'Eupator (fils d'un illustre

---

(1) Phlégon, *ap. Phot.*, cod. XCVII, p. 267.

(2) Dion, liv. XXXIX, § 56.

(3) Ces deux lettres pourroient désigner l'Aturie, autre région de l'empire des Arsacides.

père) convient à ce prince; il exprime sa reconnoissance filiale pour Sanatrécès, qui l'avoit admis à partager avec lui l'autorité royale. Phraate avoit probablement pris ce surnom à l'imitation de Mithridate, roi de Pont, qui se fit appeler Mithridate Eupator. Les Arsacides, qui avoient auparavant rivalisé avec les rois de Syrie en empruntant les titres et les surnoms ambitieux de ces princes, ont pu très-bien, depuis que la monarchie des Séleucides avoit été renversée par Tigrane, prendre pour modèle le roi de Pont et du Bosphore, le plus grand des princes de l'Orient.

La médaille n.° 6 doit avoir été frappée antérieurement à celle que nous venons d'examiner. Cependant on n'y auroit pas reconnu Phraate III sans la médaille n.° 7. Les surnoms qui distinguent ce prince ne se retrouvent pas dans la légende de la première, mais la ressemblance des portraits ne permet pas de douter qu'elles n'appartiennent l'une et l'autre au même Arsace. On lit sur le revers, qui présente le même type et le même monogramme, le nom *du roi des rois Arsace Philopator Epiphane Philellene*, **ΒΑCΙΛΕΩΣ ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡΑΚΣΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟC ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC.** Cette différence dans les surnoms donnés au même prince, et principalement l'épithète de *Philopator* (fils qui chérit son père), convertie depuis en celle d'*Eupator* (fils d'un père illustre), fournit l'argument le plus fort en faveur de l'opinion de Longuerue, qui pense que Sanatrécès avoit de

son vivant donné la pourpre à son fils. Cette opinion, que l'auteur des Annales des Arsacides avoit hasardée sur de très légers indices, est en effet puissamment confirmée par la différence des surnoms donnés au même prince sur ces deux médailles. Du vivant de Sanatrécès, Phraate III pouvoit prendre le surnom de Dieu dans la crainte d'offenser son père. Après la mort de ce prince, rien ne l'empêchoit de le prendre à l'exemple de Mithridate I son aïeul; et cette mort peut seule expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi il substitua sur ses monnoies le surnom d'*Eupator* à celui de *Philopator* qu'il avoit précédemment porté.

La médaille n.° 8 offre le portrait du même roi, mais plus âgé : la légende du revers donne le nom et les titres *du roi des rois Arsace, grand, juste, bienfaisant, dieu, Eupator, Philellene,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Le monogramme gravé dans le champ du revers est différent de celui qu'on a décrit dans les deux médailles n.° 6 et 7; il est composé d'un Σ, d'un T, et d'un P (1).

---

(1) En considérant cette médaille seule, on pourroit douter si la première des lettres est un E ou un Σ; mais sur d'autres médailles du cabinet impérial la première lettre du même monogramme est évidemment un Σ. On peut conjecturer que ces monnoies ont été frappées dans la ville de Stratonice en Mésopotamie. Il est bon de remarquer que la

Dans l'autre champ de la médaille, en arrière de la tête du prince, est gravé un astre; emblême du soleil. Nous avons vu le même symbole orner la tiare de ses prédécesseurs; mais ce n'est que sur les monnoies de Phraate III qu'on commence à le trouver dans le champ de la médaille. Cette particularité se remarque sur les médailles de quelques autres Arsacides.

§ 10. Arsace XIV. Orode.

Il ne nous reste aucun monument certain de Mithridate III, l'aîné des enfants de Phraate. Ce monstre, qui s'étoit ouvert le chemin du trône par le meurtre de son père, se rendit bientôt insupportable à ses sujets par ses cruautés. Ils se soulevèrent et reconnurent pour roi des rois Orode son frère cadet, qui n'avoit pris guère moins de part que lui à cet affreux parricide. La préférence donnée à Orode alluma dans l'empire le feu de la guerre civile. Mithridate voulut défendre ses droits et se ressaisir de la couronne par la force: mais il fut vaincu; et s'étant remis au pouvoir de son frère, il en fut traité avec la même cruauté qu'ils avoient exercée l'un et l'autre envers leur père. Orode devoit la victoire au Suréna (1) qui commandoit son armée. Ce gé-

forme carrée de quelques caractères, comme le Ε, commence à paroître sous ce règne sur la monnoie des Arsacides.

(1) *Suréna* étoit le titre qu'on donnoit au chef de l'armée

néral lui rendit bientôt après un service non moins important, en détruisant près de Carrhes en Mésopotamie les forces romaines commandées par Crassus: le proconsul périt dans l'action avec son fils et toute l'élite de l'armée. Cette victoire, qui rendit au royaume des Parthes son ancienne puissance, étoit trop éclatante pour que l'ame atroce d'Orode la pardonnât au Suréna: il le sacrifia à sa jalousie. Fier des succès qu'il avoit obtenus, le roi ne se borna plus à la défense de ses propres états; les guerres civiles qui divisoient les Romains paroissoient faciliter à son ambition les vastes projets qu'il osoit former. Orode fomentoit la discorde en envoyant des secours à quelques chefs de parti; et les revers qu'éprouvèrent ces chefs lui fournirent un prétexte pour faire une irruption dans les contrées de l'Orient qui obéissoient aux Romains. Les talents militaires de Pacorus, son fils et l'héritier du trône, empêchoient qu'on ne regrettât le Suréna: la conquête de la Syrie presque entière et d'une partie de l'Asie mineure, paroissoit avoir rendu la monarchie des Arsacides la rivale de Rome. Mais Ventidius, un des lieutenants de Marc-Antoine, étant entré en Syrie à la tête d'une armée, et

---

chez les Parthes (Plutarque, *Crasso*, p. 556; Tacite, *Annal.*, liv. VI § 42). M. de Sainte-Croix compare cette charge héréditaire de la cour des Arsacides à celle de *grand connétable* dans quelques monarchies modernes (*Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome L, p. 57.

Pacorus ayant volé à sa rencontre, la bataille se donna entre l'Oronte et l'Euphrate; et cette journée mit fin aux triomphes et à la vie du prince, ainsi qu'à la fortune des Parthes. Ce funeste évènement contrista les derniers jours d'Orode, auquel le destin sembloit avoir réservé jusqu'alors la punition de tous ses crimes. Fatigué de régner, il appela Phraate, le plus âgé de ses nombreux enfants, à partager le trône avec lui; mais Phraate n'avoit point les vertus de Pacorus: pour s'assurer la couronne, il ne balança pas à immoler trente de ses propres frères à son ambitieuse inquiétude. Orode vivoit encore; et si le chagrin n'abrégea pas ses jours, la défiance d'un fils dénaturé le précipita bientôt dans le tombeau. Sa mort arriva l'an 37 avant l'ère chrétienne (1).

J'attribue à Orode la drachme et les deux médaillons gravés ici sous le n.° 9, 10, 11, pl. IV. La ressemblance des portraits et la particularité d'une excroissance ou d'un bouton placé au milieu du front, un peu vers la tempe gauche et immédiatement au-dessous des cheveux, suffisent pour nous assurer que le même personnage est représenté sur ces trois médailles.

Le motif principal qui me fait attribuer sans balancer les deux tétradrachmes à Orode, c'est le rapport frappant qu'on aperçoit entre ces médaillons et ceux de Phraate IV son fils et son suc-

---

(1) Dion, liv. XLIX, § 23.

cesseur, qui sont assurés à ce prince par les époques qu'ils portent; même fabrique, même style, même forme de caractères. Si l'on me demande pourquoi je les attribue au prédécesseur de Phraate plutôt qu'à son successeur, je répondrai qu'ils ont beaucoup plus de ressemblance avec les médaillons qui ont été frappés au commencement du régne de Phraate qu'avec ceux qui ont été frappés dans ses dernières années; que nous avons des médailles certaines des successeurs de Phraate, et qu'elles nous présentent d'autres physionomies; que les tétradrachmes que nous examinons ont beaucoup de ressemblance avec les tétradrachmes frappés à Antioche; qu'Orode en a été le maître, et que les successeurs de Phraate, réprimés par Germanicus et par Corbulon, et agités par des guerres civiles, étoient bien loin d'affecter la souvraineté sur des provinces romaines. Telles sont les raisons qui me déterminent à reconnoître Orode sur ces médailles, et l'examen particulier que je vais en faire me paroît propre à confirmer de plus en plus mon opinion (1).

Le tétradrachme gravé sous le n.° 9 représente le buste d'un roi dont le manteau et la coiffure offrent le même costume que celui de ses prédécesseurs, avec cette seule différence que son

---

(1) Je vois avec plaisir que M. Sestini, sur quelques uns des motifs que je viens d'alléguer, avoit déja conjecturé que ces tétradrachmes devoient être attribués à Orode (*Lettere*, tome VIII, pag. 121).

collier est terminé par la figure d'un aigle, et qu'on voit des aigles brodés sur son *candys*. Il a un peu de barbe, et paroît jeune et vigoureux; sa physionomie est remarquable par un bouton qu'on aperçoit sur le front.

Le revers a pour type une figure assise tenant une victoire dans la main droite, et ayant la gauche appuyée sur un long sceptre, ainsi qu'est représenté le Jupiter victorieux d'Antioche au revers des tétradrachmes des Séleucides (1). On croiroit que c'est pareillement ici la figure de ce dieu; et telle a été l'opinion des antiquaires qui ont parlé de ce type (2): mais, à la bien considérer, on reconnoît que c'est la figure du roi, empreinte ordinaire des médailles des Arsacides, auquel on a cependant donné sur ce tétradrachme l'attitude et les symboles du Jupiter d'Antioche. La belle conservation de la médaille permet de distinguer l'espèce de vêtement propre au costume des Parthes, qui couvre les jambes du prétendu Jupiter. La tête n'a pas non plus le caractère de cette

---

(1) Voyez le n. 3, 4, 5 de la pl. XX, et les n. 6 de la pl. XXI, 1 et 4 de la pl. XXIII, tome II.

(2) C'est celle de Vaillant (*Rég. parth.*, pag. 31), et de M. Sestini, *loc. cit.* Quoique les empreintes rendent toujours les petits détails des types avec une certaine mollesse qui fait qu'on les reconnoît difficilement, les particularités de costume qu'on remarque ici sur la figure assise, et qui ne permettent pas qu'on la prenne pour une figure de Jupiter, sont faciles à distinguer même sur les empreintes.

divinité ; elle est coiffée et ceinte d'un diadême comme la tête du roi gravée de l'autre côté.

La légende offre un nom et des titres qui sont communs à presque tous les Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΙΟΥ (1) ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Les trois lettres ΔΑΙ, qui sont à l'exergue, indiquent le mois *Dæsius*, le huitième du calendrier macédonien.

Il me paroît évident qu'Orode, devenu maître d'Antioche, a fait frapper des tétradrachmes à l'imitation de ceux des rois Séleucides. Tigrane, après avoir conquis la Syrie, en avoit usé de même (2): mais comme sur les premiers drachmes parthiques (pl. III, n.° 1, 2, 4), Apollon assis sur la cortine, un arc à la main, type des médailles des Séleucides, a été altéré de manière que tout en présentant le même aspect il offre aux regards attentifs une figure différente, celle d'un roi parthe ayant la même attitude, ainsi sur les premièrs tétradrachmes des Arsacides, n.° 9 et 10, pl. IV on a donné, au moyen de quelques légers changements, au roi assis, type usité de leurs monnoies, une sorte de ressemblance avec le Jupiter Nicéphore, ou *porteur de victoire*, vénéré à Antio-

---

(1) L'A de la diphthongue AI dans le mot δίκαιος, *juste*, a été omis : les omissions de quelques caractères sont fréquentes sur les monnoies des Arsaces.

(2) Voyez le ch. XII, § 6, et pl. XVI, n. 6, tome II.

che, et gravé sur les médailles des rois maîtres de cette ville.

Phraate II, ancêtre d'Orode, après avoir conquis l'Elymaïs, avoit orné sa tiare des figures des cerfs consacrés à la Diane persique qui étoit réverée dans ces contrées (1). Orode, devenu maître d'Antioche, orne son manteau et son collier des aigles consacrés à Jupiter, divinité tutélaire de cette capitale, et qui avoient décoré le casque des Séleucides, ainsi que la tiare de Tigrane (2). Il pouvoit s'approprier ce symbole, non seulement comme conquérant de la Syrie, mais comme descendant et successeurs des anciens Achéménides (3).

Le tétradrachme n.° 10 présente le même portrait, le même type, et la même légende, à l'exception du nom du mois qui n'y est pas. Le manteau du roi n'est pas décoré d'aigles, et son collier se termine par la figure d'un dragon.

Sur la drachme n.° 11, le croissant et deux astres sont gravés dans le champ du côté de la

---

(1) N. 9 et 10 de la pl. III.

(2) Pl. XXI, n. 9, et pl. XVI, n. 6, tome II.

(3) Un aigle avoit sauvé et élevé Achémene, le chef mythologique de cette dynastie (Elien, *de Nat. Anim.*, l. XII, ch. 21): les aigles étoient devenus l'emblême et l'enseigne des anciens rois de Perse (v. Lipse, *ad Tacit.*, *an.* 11, c. 17). Quinte-Curce, l. III, ch. 3, décrit le char de Darius orné d'un grand aigle, et son manteau, sur lequel des oiseaux de proie étoient brodés ou tissus. Cette particularité peut s'appliquer au manteau d'Orode, tel qu'il est gravé sur la médaille n. 9, pl. IV.

tête (1). Nous avons déjà vu un astre sur les médailles de Phraate III, père d'Orode, et nous verrons le même symbole sur les médailles de Phraate IV son fils (2). Quoique la tête soit gravée avec peu d'art, l'ensemble de la physionomie et le bouton au milieu du front la font reconnoître pour un portrait du même prince qui a été représenté sur les deux tétradrachmes n.° 9 et 10. Son collier est orné d'un aigle. Le revers, qui a le type ordinaire des drachmes des Arsacides, présente la même légende que celle des deux médaillons: on y voit dans le champ un monogramme et l'ancre des Séleucides.

Cet emblême, qui est nouveau sur les monnoies des rois parthes, a un rapport évident aux droits qu'Orode s'arrogeoit sur la Syrie, et qu'il avoit fait valoir par les armes. Les Arsacides prennent ici la devise des Séleucides, soit par une conséquence du mariage de Phraate II avec la fille de Démétrius II, soit, comme il est plus probable, à cause de celui d'Orode lui-même avec une princesse du sang des Séleucides (3).

---

(1) Un astre et un croissant sont les symboles du soleil et de la lune; on peut croire que le second astre désigne la planète de Vénus, honorée dans l'Orient d'un culte particulier. Ce second astre est à demi effacé sur la médaille originale; Pellerin, qui l'a publiée (III *Suppl.*, pl. I, n. 2), a vu un capricorne, symbole d'Auguste, dans les ornements du collier du roi, et il attribue cette drachme à Phraate IV.

(2) Voyez, pl. V, n. 2 et aussi le n. 7, pl. VI.

(3) Dion, liv. XLIX, § 23, dit qu'Orode avoit épousé

Ainsi tout concourt à faire reconnoître Orode sur ces trois médailles ; et l'examen de celles qui appartiennent avec certitude à Phraate IV son fils et son successeur, ajoutera de nouvelles preuves aux raisons que je viens d'alléguer à l'appui de mes conjectures.

PLANCHE IV, n.° 12. PLANCHE V.

§ 11. Arsace XV Phraate IV.

Pendant un long règne et de fréquentes vicissitudes de fortune, tantôt vainqueur des Romains, tantôt vaincu par eux, forcé de sortir de ses états par un compétiteur que la dureté de son gouvernèment et l'inconstance de ses sujets avoient elevé contre lui, Phraate recouvra son trône et même sa tranquillité ; et, pour se mettre désormais à l'abri des troubles domestiques, ce roi, qui n'étoit pas meilleur père qu'il n'avoit été bon frère et bon fils, ne balança pas à tremper ses mains dans le sang d'un de ses enfants (1), et à en livrer aux Romains, à titre d'ôtages, quatre autres avec leurs familles (2). Mais Phraatacès, le dernier de

---

une fille d'Antiochus, probablement le roi de Commagene. Les princes de cette contrée pretendoient descendre des Séleucides, ainsi que nous l'avons vu au § 27 du ch. XIII, tome II ; et au § 6 du ch. XIV ci-dessus.

(1) Justin, liv. XLII, ch. 5.

(2) Strabon, l. XVI, p. 748 ; Josephe, *A. J.*, l. XVIII, ch. 2, § 4.

tous, né d'une esclave dont Auguste avoit fait présent au roi parthe, et qui s'étoit emparée de son esprit, n'attendit pas qu'une mort naturelle terminât les jours de son père; ce fils, qui lui ressembloit trop, les abrégea par un parricide. Ainsi, depuis Phraate III, quatre fois le crime avoit ouvert dans la famille des Arsacides, la succession à la couronne (1). Phraate IV étoit monté sur le trône l'an 37 avant l'ère vulgaire; il mourut un an environ avant la même ère, après un règne de trente-six ans (2).

La numismatique des Arsacides acquiert sous ce régne un nouveau degré de certitude: les té-

---

(1) Justin, liv. XLII, ch. 4: *Fatum Parthiæ fuit, in quâ quasi sollemne est reges parricidas haberi.*

(2) Dion, l. XLIX, § 23, dit expressément que Phraate monta sur le trône durant le consulat d'Agrippa et de Gallus, c'est-à-dire l'an 717 de Rome, 37 avant J.-C. Le même historien, dans les fragments du liv. LV, publiés pour la premiere fois par les soins de M. l'abbé Jacques Morelli, p. 7 (édition in-fol.), donne à entendre que Phraatacès régnoit l'an 1 de l'ère vulgaire, 754 de Rome, Caïus César étant consul, et que son avènement au trône étoit récent: peut-être étoit-il de l'année précédente, où Phraatacès avoit envahi l'Arménie, et s'étoit brouillé avec les Romains. Les successions des rois parthes, qui ont été marquées dans l'ouvrage intitulé l'*Art de vérifier les dates*, présentent souvent d'autres époques que celles que j'ai adoptées dans ce chapitre. Comme je donne soigneusement les preuves des dates que j'ai préférées, je crois inutile de faire remarquer à chaque régne la différence entre mon opinion et celle des savants chronologistes auteurs de l'ouvrage dont je viens de parler.

tradrachmes qui se suivent presque sans interruption jusqu'à la fin de la monarchie portent le plus souvent une époque propre à fixer dans l'histoire la place que doit occuper chacun des princes. Il est vrai que l'ère d'après laquelle on doit compter les années de cette époque étoit fortement contestée: mais la découverte de plusieurs médailles a renversé les faux systêmes qu'on avoit batîs sur des hypothèses entièrement conjecturales. Quelques autres médailles inédites que je vais publier confirment de plus l'opinion suivant laquelle on ne reconnoît sur les médailles des Arsaces d'autres époques que celles qui partent de l'ère des Séleucides, ère qui a été adoptée dans la chronologie de tous les anciens peuples de l'Orient (1).

Le medaillon gravé sous le n.° 12, pl. IV appartient au commencement du régne de Phraate IV. Le jeune roi a des moustaches et une barbe naissante à l'extrémité des joues. Sa chevelure,

---

(1) Voyez Noris, *de Epoch. Syr.-Maced.*, *diss. II*, c. 3, où il prouve que les villes de l'Osrhoëne comptoient leurs époques d'après l'ère des Séleucides. On peut conclure de cette observation que la même ère étoit suivie par les peuples des régions voisines où la plupart des médailles des Arsacides ont été frappées; et il seroit absurde de croire que Séleucie sur le Tigre, une des plus grandes villes de l'Orient, et qui se vantoit d'être grecque et de tirer son origine de Séleucus (Tacite, *Annal.*, liv. VI, ch. 42: *Civitas potens, neque in barbarum corrupta, et conditoris Seleuci retinens)*, que cette ville, dis-je, eût voulu faire usage d'une autre ère que de celle de son illustre fondateur.

artistement arrangée en boucles verticales, est ceinte du diadême, dont les bouts rattachés sur le derrière de la coiffure, retombent sur les épaules qui sont couvertes d'un *candys* enrichi de broderies : on y distingue une grande étoile et un griffon ailé : un autre de ces animaux chimériques orne l'extrémité du collier. La ressemblance du buste de ce prince, par l'ajustement et par le style de la gravure, avec les bustes gravés sur les médaillons d'Orode son père, s'aperçoit au premier coup-d'œil.

Comme les parties saillantes de ce tetradrachme, qui d'ailleurs est bien conservé, sont un peu usées par le frottement, on ne remarque pas sur la tempe gauche de Phraate ce bouton ou caruncule que nous verrons sur les autres portraits du même prince.

Le type du revers présente le roi assis sur son trône et dans l'action d'accepter une couronne qui lui est offerte par une femme debout tenant une corne d'abondance sur son bras gauche. La légende offre un nom et des titres communs à plusieurs Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩ*ν* ΑΡΣΑΚ□*υ* ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙ□Υ ΕΠΙ†ΑΝ□ΥΣ *φ*ΙΛΕΛΛΗΝ□Σ. Dans l'exergue on lit le nom mutilé du mois macédonien *Gorpiæus*, Γ□ΡΠ...; et sous les pieds du trône sont gravés en plus petits caractères les chiffres qui désignent l'an 276, ΓΟΣ, de l'ère des Sélcucides : c'est l'époque la plus ancienne qui soit marquée sur

la monnoie des Parthes. Le nom du mois et la forme carrée de quelques lettres rapprochent tellement ce tétradrachme de ceux d'Orode, n.° 9 et 10, qu'il fortifie la conjecture qui m'a fait attribuer ces deux médaillons à ce prince. L'an 276 des Séleucides répond aux années 717 et 718 de Rome, en commençant par l'automne de la première; et ce fut en l'an 717, 37 ans avant l'ère vulgaire, que Phraate monta sur le trône (1).

La femme représentée sur le revers est probablement la *Tyché*, ou le génie de la ville dans laquelle le tétradrachme a été frappé. Ce type a été répété sur presque tous les tétradrachmes des rois qui ont succédé à Phraate IV (2).

Le médaillon, n.° 4, pl. V, appartient au même

---

(1) M. Olivier, membre de l'Institut, a apporté en France ce précieux monument numismatique, trouvé par lui, dans son voyage en Orient, près des ruines de Ctésiphon. Ce médaillon est passé dans le riche cabinet de M. Cousinery. Dans les chiffres, la forme de l'*épisemon* Vau, caractère arithmétique du nombre 6, qui ressemble ici à l'F de l'alphabet latin, se retrouve sur quelques autres médailles, et particulièrement sur quelques médailles de bronze frappées dans la Cyrénaïque, sous la magistrature de Lollius, lesquelles appartiennent à cette même époque (Eckhel, *D. N.*, tome IV, p. 384, et tome V, p. 237).

(2) L'opinion de la plupart des antiquaires, qui pensent que la ville représentée par ce personnage allégorique est, dans un grand nombre de types, la ville de Séleucie sur le Tigre, une des capitales de l'empire des Arsacides, paroît extrêmement probable, à quelques exceptions près que nous aurons soin de remarquer.

roi; mais ayant été frappé onze ans après l'autre, cette distance de temps explique la différence qu'on remarque entre les deux portraits en les comparant: celui-ci présente un personnage plus âgé; la fabrique du tétradrachme est moins soignée: on retrouve toutefois dans les deux physionomies les mêmes traits principaux, particulièrement la forme de la bouche. Comme la surface de ce médaillon est moins usée du côté de la tête, on y distingue à l'extremité de la tempe gauche, ce bouton que le frottement a fait disparoître du médaillon n.° 12, pl. IV: ainsi ce signe naturel que nous avons remarqué sur le front d'Orode étoit passé à Phraate son fils, transmission qui est assez ordinaire suivant les observations des physiologistes (1). Cette particularité confirme de plus en plus les conjectures d'après lesquelles j'ai attribué à Orode les deux médaillons n.° 9 et 10: car celui que nous examinons indubitablement à Phraate IV, ainsi qu'il est prouvé par l'époque que présente la légende du revers,

---

(1) Cette observation se trouve déja dans Aristote (*Hist. Anim.*, liv. VII, ch. 6); Pline l'a répétée (*H. N.*, l. VII, § 10); et après lui Solin (chap. 1, pag. 6). Ces marques naturelles ont été appelées par Suétone (*Aug.*, c. 80) *notœ genitivœ*, à cause des rapports qu'on y supposoit avec les horoscopes et avec les prédictions de l'astrologie judiciaire. Peut-être est-on redevable à ces opinions de l'importance que les artistes ont mise, dans le pays natal de l'astrologie, à rendre avec fidélité ces signes naturels, lorsqu'ils ont eu à graver les portraits de leurs rois.

qui contient le nom et les titres ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙ-ΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚ□Υ ΕΥΕΡΓΕΤοΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙ-ΦΑΝΟυς ΦΙΛΕΛΛΗΝος ΜΗΝοΣ ΑΥΔΥναιου ΖΠΣ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, (monnoie frappée) *au mois d'Audynæus*, (l'an) 287 (1). Audinæus étoit le nom du troisième mois de l'année macédonienne; et l'an 287 des Séleucides commença l'an 26 avant J. C. Phraate venoit alors de terminer en vainqueur la guerre qu'il avoit eu à soutenir contre Tiridate son parent, qui avoit réussi à le chasser de sa capitale, et à occuper sa place pendant quelques années (2).

L'infériorité qu'on remarque dans la fabrique de ce tétradrachme et de presque tous ceux qui ont été frappés dans les années suivantes, quand on les compare avec les médaillons qui portent des dates antérieures, peut être imputé avec beaucoup de vraisemblance aux troubles de l'état, dont la décadence des arts est ordinairement la suite. Peut-être aussi ce tétradrachme a-t-il été

---

(1) Pellerin, *Lettres*, p. 68.

(2) C'est de ce Tiridate que parle Isidore de Charax, dans les *Stathmes parthiques*, lorsqu'il fait mention des trésors de Phraate, roi des Parthes, que ce rebelle enleva dans une île de l'Euphrate. Il dit à cette même occasion que Phraate avoit égorgé ses concubines, de crainte comme il est probable, qu'elles ne tombassent au pouvoir de son ennemi. Dodwell, dans sa dissertation *de Isidoro Characeno*, § 3, a méconnu les personnages auxquels ces faits se rapportent, et s'est trompé sur leur époque.

frappé dans quelqu'autre ville de l'empire des Parthes; le type est cependant le même que celui du médaillon n.° 12, pl. IV, avec cette seule différence que la ville personnifiée a ici un *modius* sur la tête, et que dans la légende les O et les Σ n'ont pas une forme carrée.

Le médaillon n.° 1, pl. V, quoique sans époque, se reconnoit comme appartenant à Phraate IV par la ressemblance de la tête avec celle qui est gravée sur le médaillon n.° 4, même planche: on y distingue le même signe ou caruncule sphérique sur la tempe gauche. Les aigles et le foudre de Jupiter, brodés sur le manteau du roi, rappellent les mêmes emblêmes qu'on a remarqués sur les médaillons d'Orode son père. La figure qui, dans le type du revers, présente à Phraate une couronne, a une pique dans la main gauche et un casque sur la tête. C'est probablement Minerve, divinité protectrice de la ville grecque qui a fait frapper ce tétradrachme. La légende est presque la même que celle du tétradrachme n.° 4, au nom du mois près; c'est-à-dire qu'elle offre le nom et les titres *β*Α*σ*ΙΛΕΩ*ς* ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤ*ο*Υ ΔΙΚΑΙΟΥ *επ*ΙΦΑΝΟΥΣ *φιλε*ΛΛΕΝ*ος μηνο*Σ ΟΛΩΙΟ*υ*. *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, (monnoie frappée) *au mois d'Oloüs* ou *de Loüs* (1): c'étoit le dixième des mois macédoniens.

---

(1) On lit sur la médaille ΟΛΩΙΟΥ, *Ολῴου*, au lieu de *Λῴου* ou *Λώου*. Quelques hellénistes ont remarqué dans

Le médaillon n.° 5, pl. V, appartient à Phraate IV, déjà vieux. Le frottement a détruit les parties les plus saillantes de la figure; mais le profil conserve encore les traits caractéristiques de la physionomie. Deux Victoires élevent au-dessus de sa tête une guirlande comme pour le couronner (1). Pour expliquer ces accessoires, on n'est pas obligé d'alléguer la flatterie des courtisans et

---

une autre occasion l'orthographe variée du nom du mois Xanthicus, qui est écrit quelquefois Ξανδικός au lieu de Ξανθικός. Je crois que l'écriture du médaillon, quoique extraordinaire, n'est point fautive. Ὀλώιος ou ὀλῷος a été employé par Hésiode au lieu d'ὀλοός, *destructif*. Le nom d'Apollon a la même racine et la même signification: il désigne le dieu destructeur; et le mois *Loüs*, qui étoit solstitial et le premier de l'été consacré à ce dieu, qui est le même que le soleil.

(1) Ces figures ressemblent à celles qui sont sculptées au dehors d'une grande arcade taillée sur le rocher du mont Bisoutoun, près de Kirmanschah, dans le Curdistan. On peut en voir le dessin dans l'*Atlas pour servir au Voyage de M. Olivier*, etc. pl. XXXIX. C'étoit l'usage des Romains de sculpter des Victoires sur les angles ou les tympans d'un arc; et presque tous les arcs de triomphe élevés en l'honneur des empereurs romains nous offrent les mêmes figures constamment placées dans cette partie de l'architecture. Il n'est pas invraisemblable qu'un monument exécuté, comme il paroît probable, en l'honneur de Sapor, le vainqueur de Valérien, ait été décoré dans le même genre. Dans ce cas, les deux figures sculptées sur l'entrée de l'Arcade de Bi-soutoun seroient non des *ferhouërs* ni des anges, mais simplement des Victoires, figures allégoriques familieres aux artistes grecs, dont les descendants habitoient encore ces contrées, et qui, s'ils avoient renoncé à leur religion, n'avoient encore entièrement oublié ni leur langue ni leurs habitudes.

des sujets du prince Arsacide: si Phraate IV fut contraint à la fin de céder à la fortune d'Auguste, et de lui rendre les aigles que son père et lui-même avoient enlevées aux Romains, et les prisonniers qu'ils leur avoient faits, il avoit remporté en d'autres occasions des victoires éclatantes contre ses ennemis tant domestiques qu'étrangers; il avoit vaincu les Medes et les Arméniens, mis en déroute les armées romaines, et forcé Marc-Antoine à une retraite honteuse et funeste. Le type du revers est différent de celui qu'on voit le plus ordinairement sur les tétradrachmes des Arsacides; c'est le type des simples drachmes parthiques, tel que nous l'avons vu sans variation depuis le commencement de la monarchie.

Le roi, en habit militaire, est assis sur son trône, un arc à la main (1). La légende, con-

---

(1) Ainsi Phraate est représenté sur ce médaillon tel qu'il est décrit par Dion (l. XLIX, § 27), lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs romains, *assis sur un trône d'or et pinçant la corde de son arc.* Ce type, différent du type usité plus communément sur les tétradrachmes des Arsacides, et le même que celui de leurs drachmes, détruit de fond en comble la conjecture d'Eckhel, qui, d'après la différence des types sur ces deux genres de monnoies, avoit pensé que les drachmes seules étoient frappées par l'autorité royale, et que les tétradrachmes l'étoient toujours par l'autorité particulière des villes qui jouissoient du privilége de fabriquer les monnoies. Voilà un tétradrachme avec le même type des drachmes. Je conviens cependant que l'autorité de faire frapper la monnoie étoit exercée, dans plusieurs villes grecques de l'empire des Arsacides, par les magistrats de ces villes. Cette

forme à celle des autres médaillons de Phraate IV; contient les noms et les titres *βασιλεως* ΒΑCΙΛΕΩ*ν* *α*ΡCΑΚΟΥC (1) ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ *ε*ΠΙΦΑ-ΝΟΥC *φιλ*ΕΛΛΗΝΟ*ς* *αρτε*ΜΙCΙΟΥ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene,* (monnoie frappée au mois) *d'Artémisius ;* c'étoit le septième de l'année macédonienne.

L'époque AIT, marquée dans le champ, désigne l'an 311 de l'ère des Séleucides, 2.e année avant J.-C., et une des dernières du régne de Phraate.

Le dessin gravé sous le n.° 2, pl. V représente une drachme de Phraate IV: on y retrouve les formes caractéristiques de sa physionomie, et même cette caruncule sphérique sur la tempe, que nous avons remarquée dans ses portraits les mieux conservés. L'aigles des Achéménides vole dans le champ, tenant dans son bec une couronne qu'il paroit vouloir placer sur la tête du roi: un croissant et un astre, symboles de la lune et du soleil sont gravés sur le devant. On a vu ce même astre sur les médailles d'Orode son père, et de Phraate III son aïeul.

Le type du revers n'a rien d'extraordinaire: le

---

circonstance peut servir à expliquer les types et les monogrammes que l'on rencontre sur plusieurs médailles de différents métaux et de modules différents. Le tétradrachme dont il s'agit a été publié la première fois par Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres,* tome XXXII, p. 671 et 678.

(1) Toutes ces fautes d'orthographe existent dans l'original.

monogramme qui, suivant mes conjectures, pourroit indiquer la région de l'Aturie, est gravé dans le champ en devant de la figure, ainsi que sur les drachmes de plusieurs Arsacides prédécesseurs ou successeurs de Phraate. La légende porte le nom et les titres ΒΑⵎΙΛΕΩⵎ ΒΑⵎΙΛΕΩΝ ΑΡⵎΑΚ*ου* *ε*ΥΕΡΓΕΤΟ*υ* ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝ□Υ*ς* ΦΙΛΕΛΛΗΝ*ος*, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene.*

Vaillant voyoit dans cette drachme Vononés, et supposoit que l'aigle tenant une couronne étoit l'aigle romaine qui couronnoit ce prince. Les orgueilleux Achéménides n'avoient pas besoin d'emprunter des Romains ce symbole de leur famille; d'ailleurs le portrait certain de Vononès, que je donnerai dans la planche VI, n.° 1, et d'après une médaille inédite, dissiperoit toute espèce de doute, s'il en restoit encore.

Si l'on compare ce dessin avec celui d'une drachme d'Orode, n.° 11, pl. IV, on verra sans peine que, malgré la conformité parfaite du type, de la légende, du monogramme, et de quelques accessoires gravés du côté de la tête; et, malgré la singularité de ce signe ou bouton placé sur le front des deux portraits, ils appartiennent à deux princes différents; et que le portrait gravé sous le n.° 2, pl. V, a autant de rapport avec la physionomie de Phraate IV qu'en a celui qui est gravé sous le n.° 11, pl. IV, avec la figure d'Orode.

Enfin j'ai fait dessiner sous le n.° 9, pl. V, un autre tétradrachme du même Phraate, non

pour le portrait, qui est un des moins bien conservés et des moins ressemblants (1), mais à cause de quelques particularités qu'on voit sur le revers, ou sont gravées, outre les caractères de l'époque, deux lettres, ΑΣ, qui, pouvant aussi être employées suivant leur valeur numérique, ont singulièrement embarrassé jusqu'ici la chronologie numismatique de cette suite (2). La légende présente le nom et les titres *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚ□υ ΕΥΕΡΓΕτου εΠΙΦΑΝ□υς φιλεΛΛΗνος (3). Le titre de *juste* a été supprimé pour laisser place dans l'exergue au nom du mois ὑΠΕΡΒερεταιου, *Hyperberetæus*, le dernier de l'année macédonienne. L'an ϛΠΣ, 286, des Séleucides, 27 ans avant J.-C., est marqué dans le champ. La victoire de Phraate sur Tiridate étoit encore récente: cette circonstance a peut-être engagé le graveur à représenter Minerve offrant à Phraate une palme, symbole plus particulier de la victoire, au lieu d'une couronne qu'on offroit aux rois en plusieurs occasions.

---

(1) Cependant on y reconnoit les grands yeux de Phraate IV, et sa barbe qui finit en pointe, σφηνοπώγων.

(2) On peut conjecturer que ces deux lettres désignent le nom de *Sabbatha* ou *Sabata*, ville voisine de Séleucie sur le Tigre, et dont Pline et Zosime ont fait mention.

(3) Ce tétradrachme appartient au cabinet de Vienne, Eckhel en a parlé assez diffusément (*D. N.*, t. III, p. 530, et 531).

Addition de l'Auteur.

§ 12. La reine Thermuse, épouse de Phraate IV et mère de Phraatacès roi des Parthes.

La science numismatique a été souvent employée avec succès à remplir des lacunes de l'histoire ancienne, à éclaircir des faits obscurs, à confirmer la vérité de quelques autres, à fixer l'ordre des successions et des temps. Ces secours doivent paroître encore plus précieux, lorsque la perte des documens écrits de l'histoire en épaissit les ténèbres. C'est ce qui est arrivé à celle des Parthes, pour laquelle nous avons à regretter plusieurs ouvrages historiques, et principalement ceux d'Apollodore d'Artemita et d'Arrien de Nicomédie.

J'ai tâché, dans l'Iconographie grecque, de suppléer jusqu'à un certain point à leur défaut, en mettant à contribution les nombreuses médailles des Arsacides, dont les découvertes journalières multiplient le nombre, et augmentent l'intérêt en excitant de plus en plus la curiosité. Cest à l'aide de ces monumens numismatiques que j'ai pu répandre quelques lumières sur la suite des rois parthes, sur les époques de leurs règnes, sur l'ordre de plusieurs événemens de leur histoire; et c'est au moyen d'une nouvelle découverte du même genre que je vais constater la vérité d'un fait important, dont la connoissance ne nous avoit été

conservée que par l'historien des antiquités judaïques.

Parmi les princes qui ont occupé le trône de Cyrus depuis l'établissement de la monarchie romaine, un des plus célèbres fut sans doute Phraate IV (1). Son caractère ambitieux et cruel, les succès qu'il obtint en se défendant contre Marc-Antoine, et ses revers dans les autres guerres qu'il eut à soutenir contre les Romains; les vicissitudes qu'il éprouva dans les troubles civils de son pays, qui le chassèrent du trône et lui firent ensuite recouvrer; son règne de trente-six ans, ses malheurs et ses crimes dans l'intérieur de son palais, figurent dans l'histoire romaine, aussi bien que dans celle de l'Orient.

Le fait que raconte Josèphe, a rapport à la dernière période de la vie de Phraate (2). Il avoit, dit l'historien, des enfans légitimes, lorsqu'il fit sa maîtresse d'une jeune esclave italienne, appelée Thermuse, qu'Auguste lui avoit envoyée avec d'autres présens. Mais dans la suite il devint tellement épris de la beauté extraordinaire de cette femme, qu'en ayant eu un enfant, qui fut Phraatacès, il la déclara son épouse et lui déféra tous les honneurs de ce rang (*γαμετὴν καὶ τιμίαν*). Josèphe, continuant son recit, ajoute que la nouvelle reine s'empara totalement de l'esprit de Phraate, et

---

(1) Horace, l. II, ode 2. *Redditum Cyri solio Phraatem.*
(2) *A. J.*, liv. XVIII, chap. 2, § 4, pag. 874.

qu'ayant conçu le projet de faire passer la couronne sur la tête de Phraatacès, elle sut le délivrer de la concurrence des fils légitimes du roi, en les envoyant pour ôtages à Rome; qu'enfin cet enfant bien aimé, impatient d'attendre la mort de son père, résolut de la hâter, et que sa mère et lui ne tardèrent pas à le faire périr.

La drachme d'argent dont mylord Northwich m'a fait passer des empreintes, et qui est gravée à la tête de cet article, seroit difficile à expliquer sans ce passage unique de l'historien des Juifs, dont elle confirme la véracité.

On voit, d'un côté, l'éffigie de Praate IV, très-reconnoissable (1): deux victoires voltigent autour de sa tête, ainsi que sur d'autres monnoies de ce même prince. Le buste d'une reine forme le type du revers. On distingue sa couronne ou plutôt sa tiare non recourbée *(tiara recta)*, attribut de la royauté. La légende nous avertit que ce buste est celui ΘΕΑΣ ΟΥΡΑΝΙΑΣ....... ΟΥΣΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣης, *de la déesse céleste, la reine . . . use (Thermuse)*. C'est ainsi que, sur l'autoriré de Josèphe, je restitue le nom de cette princesse.

Le monogramme qu'on voit dans le champ, est formé de trois caractères A P T. Il indique probablement que la médaille a été frappée à Artémita, ville grecque célèbre de l'Assyrie.

Deux médailles inedites, parfaitement sembla-

---

(1) Voyez pl. IV, n. 12, et pl. V, n. 1-5.

bles, se trouvent dans la collection de M. Rousseau, consul à Bagdad : mais ni l'une ni l'autre n'offrent la légende plus entière; les premières lettres du côté gauche sont, ainsi que sur la médaille de mylord Northwich, emportées par le bord.

Cet exemple unique de l'effigie et du nom d'une reine, empreints sur la monnoie des Arsacides, témoigne assez jusqu'à quel point cette femme ambitieuse disposoit du cœur et de l'autorité de son époux, qui, comme on l'a déjà dit, fut dans la suite victime de sa propre foiblesse.

Cette reine est nommée *Θεσμοῦσα* dans la plupart des manuscrits de Josèphe, et *Θερμοῦσα* dans quelques autres; et cette dernière leçon est appuyée par l'ancienne version latine. Si le choix entre ces deux leçons pouvoit offrir quelque difficulté, les médailles, n'ayant point conservé le nom entier de la princesse, ne pourroient servir à la lever : mais l'étymologie et la grammaire ne laissent aucun doute sur la justesse de la seconde leçon. *Θερμοῦσα* est un nom propre tiré d'un participe, comme un grand nombre d'autres (1).

Une autre médaille de Thermuse étoit dans le cabinet de M. Allier de Haute-Roche; mais elle y étoit inconnue. Les caractères de la légende, mal frappés et doublement empreints par la faute

(1) Voyez *Commentatio epigraphica* de M. Boissonade, p. 434, et sqq. de *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos*. Paris, 1817, in 8.°.

du monnoyeur, y avoient apporté un tel désordre, qu'ils l'avoient rendue presque impossible à déchiffrer; d'autant plus que les *omicron* figurés par un carré entier, et les *sigma*, par un carré ouvert du côté droit, se confondoient ensemble, ainsi qu'avec les N, les K et les H, qui n'y étoient presque marqués que par les quatre points de leurs extrémités. Je cherchai à donner un sens à ce débris de légende: mes efforts furent vains ainsi que mes conjectures. La découverte de trois médailles du même type et mieux frappées m'a mis en état de rectifier cette erreur, et de rendre à la reine Thermuse la médaille que j'avois pensé pouvoir attribuer à un prince parthe dont le nom étoit *Mnaskyrès*.

PLANCHE VI.

§ 13. Arsace XVIII Vononès.

Phraatacès ne put se soutenir long-temps sur un trône où le parricide et l'inceste l'avoient placé (1). Les Pharthes abhorroient ses crimes, et méprisoient la bassesse de son origine (2). Il fut massacré; et un prince issu du sang des Arsacides, et qui s'appeloit Orode, fut choisi pour le

---

(1) L'opinion populaire l'accusoit de ce second crime (Josephe, *A. J.*, liv. XVIII, chap. II, § 4).

(2) Car il etoit né lorsque sa mère Thermuse n'étoit encore qu'une esclave.

remplacer. Orode II déshonoroit sa naissance par les vices de son caractère. Avide, violent, et cruel, il fut bientôt mis à mort par ceux même qui avoient contribué à son élévation. Ce fut alors que la nation tourna les yeux vers les fils de Phraate, qui étoient en ôtage à Rome, et qui avoient été jusqu'alors oubliés dans leur patrie. Les Parthes demandèrent à Auguste un de ces princes pour roi (1). L'empereur leur envoya Vononès (2). Le nouveau monarque ne se fut pas plutôt rendu dans son royaume, que ses manières romaines déplurent à ses compatriotes. Tout les choquoit en lui;

---

(1) Cette ambassade des Parthes eu lieu, suivant une conjecture probable, l'an 4 de l'ère vulgaire, trente-cinquième année du régne d'Auguste. Ce prince fait lui-même mention de cet évènement dans les Tables d'Ancyre (*Tabl.* VI ou III à droite, v. 9 et suiv.); voyez Chisull, *Ant. Asiat.*, p. 176 et 204. Les chronologistes qui ont transporté ces faits à une époque postérieure ne connoissoient pas le fragment de Dion, qui a été publié par M. l'abbé Morelli, et dont j'ai profité pour fixer l'époque de la mort de Phraate IV.

(2) Tacite (*Annal. II*, 2) donne à entendre que Vononès étoit l'aîné des frères, *vetustissimus liberorum;* et en cela il paroît différer de Josephe, qui n'assigne pas de motif à la préférence obtenue par Vononès. Probablement il étoit l'aîné, non des quatre frères, mais de ceux qui restoient. Séraspadane et Rhodaspe moururent à Rome, ainsi que le fait supposer une grande inscription de la collection de Médicis, qui semble être une épitaphe (Gruter, p. 288, n. 2): mais on ignore l'époque de leur mort; on connoît cependant le temps de la mort de Phraate, le quatrième des frères; nous en ferons mention au paragraphe suivant.

et ses vertus même, comme elles n'étoient pas celles des Parthes, leur parurent des défauts (1). Dégoûtés d'un prince qu'ils regardoient comme un vassal de l'empereur romain, et indigne de porter le titre de roi des rois, ils allerent chercher jusque dans la Scythie quelque reste de ce sang révéré qui n'eût pas été corrompu par la servitude. Ils le trouvèrent dans Artaban, qui se mit en marche à la tête d'un parti puissant pour attaquer Vononès. Celui-ci s'avança à la rencontre des rebelles, et les défit complètement. Mais Artaban eut bientôt rassemblé de nouvelles forces avec lesquelles il revint à la charge, et contraignit Vononès à quitter ses états et à se retirer dans l'Arménie, qui étoit alors en désordre et sans chef. Il y fut reconnu pour roi; et il se flattoit que Rome l'y soutiendroit contre son rival, qui continuoit à le poursuivre; mais Tibère, qui venoit de succéder à Auguste, refusa de le secourir. Vononès se réfugia en Syrie auprès du proconsul (2), qui eut ordre de le traiter en roi, mais de s'assurer de sa personne. Sur ces entrefaites Germanicus, ayant passé en Orient avec toute l'autorité d'un César, revendiqua les droits de Rome sur l'Arménie, et força les Parthes de l'éva-

---

(1) Tacite indique parmi les qualités qui déplurent dans le nouveau roi la facilité de ses audiences, et son affabilité : *Prompti aditus, obvia comitas, ignotæ Parthis virtutes, nova vitia* (loc. cit.).

(2) Silanus Créticus (Tacite, *Annal.*, II, 4).

euer. Mais, voulant donner à Artaban un gage assuré de ses intentions pacifiques, il ordonna que Vononès quittât la Syrie, où il n'étoit pas assez éloigné des frontières des Parthes pour qu'on n'eût pas à craindre qu'il cherchât à troubler la tranquillité de la monarchie (1). Vononès passa en Cilicie avec ses trésors, dont il se servit pour corrompre ses gardes, et pouvoir s'enfuir. Arrêté au passage du Pyramus, il fut massacré par le même officier qui avoit été complice de son évasion (2).

Aucun monument de Vononès n'étoit connu jusqu'à ce jour. Je publie le premier pl. VI, n.° 1, un dessin exact de la médaille d'argent de cet Arsacide, placée depuis peu dans le cabinet impérial (3). Il est curieux d'observer comment ce prince, élevé en Occident, s'éloignoit des usages orientaux même dans les types de ses monnoies. On y voit d'un côté l'effigie de Vononès, dont la légende offre le nom, ΒΑCΙΛΕΥC ΟΝΩΝΗC', *le roi Ononès* (ou *Vononès* (4)): sa tête est

---

(1) Alors Pison avoit succédé à Silanus dans le gouvernement de la Syrie. Vononès jouissoit de sa bienveillance, et ce fut, selon Tacite, une raison de plus pour que Germanicus le sacrifiât (*Annal.*, II, 58).

(2) Tacite, *Annal.*, liv. II, chap. 68.

(3) M. d'Hermand, amateur éclairé, en ayant acquis deux semblables par le moyen de ses correspondances en Levant, en a cédé une à la collection impériale; l'autre est restée dans son riche cabinet.

(4) Le V, ou *Vau*, qui devoit être la lettre initiale de

ceinte du diadême ; ses oreilles sont ornées de boucles ; mais il n'a point la coiffure médique des Arsacides. La figure de la Victoire est le type du revers; et la legende BACIΛEYC ONΩNHC NEIKHCAC APTABANON , *le roi Vononès qui a vaincu Artaban*, est d'un style dont on ne trouve aucun exemple dans la numismatique des rois, et qui paroît se rapprocher de celui des légendes de plusieurs médailles romaines (1).

14. ARSACE XIX ARTABAN III.

La jalousie de Phraate IV avoit persécuté les princes de sa race, la plupart n'étoient plus; quelques autres étoient allés chercher un asile chez l'étranger. Les parents d'Artaban s'étoient rétirés chez les Scythes qui habitoient les rivages orientaux de la mer Caspienne, et dont le nom de Dahes se conserve encore dans la dénomination de la région qu'ils habitoient, et que l'on connoît sous le nom de Daghestan. L'exil et les mal-

---

ce nom, est omis ici comme dans le nom de Vologese, que nous trouverons écrit OΛΑΓΑCOY. Les Grecs, qui n'avoient pas cette consonne, l'ont considérée dans ces noms comme une simple aspiration, et ils l'ont omise, n'ayant pas ordinairement l'usage de marquer les aspirations ou les esprits dans leur écriture en lettres majuscules.

(1) Cette légende paroît avoir quelque analogie avec les légendes qu'on trouve sur les médailles romaines, PREIVERNUM CAPTUM, AEGVPTO CAPTA, ARMENIA DEVICTA, ASIA RECEPTA, etc.

heurs de la famille d'Artaban (1) avoient donné à son ame cette propension à la dureté et même à la férocité, qui caracterisa presque toutes les actions de ce chef de la seconde race des Arsacides, et qui fut cause des troubles toujours renaissants dont son règne fut agité.

Nous avons vu comment Artaban, vaincu une fois par Vononès, ne se découragea pas, et fut victorieux à son tour. Agissant comme s'il étoit en guerre avec Rome, dont Vononès étoit l'allié, il le poursuivit dans l'Arménie, l'en chassa, et plaça cette couronne sur la tête d'un de ses propres fils. Cette démarche audacieuse fit sentir aux Romains qu'ils avoient affaire à un prince doué d'une grande énergie; et la politique de Tibère, ainsi que la modération de Germanicus, les déterminèrent à lui sacrifier son compétiteur, et à se contenter de reprendre leur autorité sur l'Arménie, à laquelle le fils d'Artaban fut obligé de renoncer. A la mort de Germanicus, qui arriva peu de temps après, le roi des Parthes donna des marques d'une véritable douleur (2): mais l'expérience de quelques années lui ayant appris que Tibère n'aimoit pas la guerre, il envahit de nou-

---

(1) Les Parthes reprochoient à Artaban de n'appartenir à la famille des Arsacides que par sa mère: *Maternâ origine Arsacidem, cetera degenerem* (Tacite, *Annal.*, VI, 42).

(2) En signe de deuil il s'abstint pendant plusieurs jours du divertissement de la chasse, et suspendit le réjouissances ordinaires de sa cour.

veau l'Arménie (1); et aux plaintes de Rome sur cette invasion il opposa des prétentions inattendues, telles que les droits des anciens rois de Perse, qu'il représentoit, sur une portion de l'Asie occupée par les Romains, et les droits plus immédiats qu'il avoit sur les richesses que Vononès avoit emportées dans sa fuite.

La crainte d'une guerre étrangère fit éclater le mécontentement dans tous ses états; des personnages distingués du royaume allèrent à Rome demander à Tibère un autre Arsacide pour les gouverner : l'empereur irrité leur accorda Phraate, frère de Vononès; et comme ce prince mourut pendant l'expédition (2), Tibère leur envoya Tiridate, autre prince de la même famille (3).

La défection des sujets d'Artaban ne lui laissa d'autre ressource que de se retirer précipitamment vers la Scythie. Rendu aux climats sauvages où il avoit passé sa jeunesse, il s'y trouva réduit à

---

(1) Il plaça sur ce trône Arsace, l'aîné de ses enfants : *Armeniæ Arsacem liberorum suorum veterrimum imposuit* (Tacite, *Annal.*, VI, 31).

(2) Ce prince, instruit par les revers de Vononès, avant que d'entrer dans ses états, s'essayoit en Syrie à se déshabituer des mœurs romaines, auxquelles il étoit accoutumé, et à prendre celles des Parthes; il en tomba malade, et il mourut: *Patriis moribus impar,* dit Tacite (*Annal.,* VI, 32), *morbo absumtus est.*

(3) Il étoit probablement le fils de Séraspadane ou de Rhodaspe, tous les deux fils de Phraate IV, et morts à Rome: Tacite dit expressément que Tiridate étoit le petit-fils de Phraate IV (*Annal.*, VI, 37).

vivre de sa chasse, et y reprit toutes ses anciennes habitudes. La seule espérance qui lui restoit encore étoit dans l'inconstance de sa nation: elle ne le trompa point. Bientôt les mécontents s'empressent de le rappeler; il forme une armée de Scythes avec laquelle il vole combattre Tiridate, comme il avoit précédemment accouru pour attaquer Vononès, et ses armes ne sont pas moins heureuses. Tiridate vaincu prit la fuite, et ne se trouva en sûreté que quand il fut arrivé en Syrie. Les Parthes ne le regrettoient point; mais ils détestoient Artaban. Ce prince barbare, ayant conquis son trône pour la seconde fois, exhala sa rage contre l'empereur dans une lettre qu'il lui adressa, et qui étoit remplie d'amertume et d'injures. Il sentoit cependant tout le danger de sa position, et il saisit l'occasion de la mort de Tibère pour montrer à son succésseur Caligula que sa haine contre le dernier César avoit été personnelle, et qu'il desiroit vivre en paix avec lui et avec Rome. Ses actions furent d'accord avec ses paroles; il rendit à Rome et à l'empereur des hommages qui auroient dû paroître honteux aux vainqueurs de Crassus (1). Cette conduite souple

(1) Il envoya pour ôtage à Rome, Darius, l'un de ses enfants; il se rendit au camp de Lucius Vitellius qui commandoit l'armée romaine sur l'Euphrate, et il y adora les aigles des légions et les images de l'empereur. Phraate IV s'étoit cependant humilié jusqu'à fléchir les genoux devant Auguste, si l'on doit prendre à la lettre une expression d'Horace (liv. I, *ep.* 12, v. 27).

et complaisante servit utilement sa politique ambitieuse. Caligula lui permit de se ressaisir de l'Arménie. Mais la violence du caractère d'Artaban ne tarda pas à exciter de nouveau le mécontentement des Parthes: poussés à bout, ils élurent pour roi un autre prince nommé Cinnamus; et Artaban dut encore son salut à la fuite.

Il se réfugia dans l'Adiabene, auprès d'Isatès, prince de cette contrée, son tributaire et son ami, qui embrassa sa querelle, et lui fournit une armée à la tête de laquelle il rentra en vainqueur dans ses états. Depuis ce moment il n'eut plus de compétiteur; et en mourant il laissa à ses enfants ce sceptre qu'aucune force n'avoit pu lui arracher. Il avoit régné environ vingt-sept ans; sa mort arriva l'an 41 de l'ère vulgaire.

On ne connoissoit jusqu'ici aucune médaille certaine d'Artaban III. Le beau médaillon ou tétradrachme gravé sous le n.° 2, pl. VI lui appartient sans contestation (1). Ce prince est représenté de face; son air est sévère; sa chevelure arrangée à la manière des Medes, mais sans être distribuée en boucles, est ceinte d'un diadême dont les bouts se replient sur le derrière en deux grands nœuds symmétriques; sa barbe n'est pas longue; ses moustaches sont assez garnies. Ce buste, sous

---

(1) Ce précieux monument numismatique existe à Paris, dans le cabinet de M. Tochon, d'où nous avons tiré plusieurs autres médailles pour en enrichir cet ouvrage.

le rapport de l'art, n'est pas d'une exécution méprisable.

Le type du revers présente le roi des Parthes à cheval, revenant victorieux de quelque expédition. La figure allégorique d'une ville ayant sur la tête une couronne crénelée, paroît aller à sa rencontre et lui offrir une palme. La légende porte le nom *du roi Arsace juste Epiphane*, BAΣIΛΕΩς ΑΡΣΑΚου ΔΙΚΑΙΟΥ επΙΦΑΝΟΥΣ (1). Dans le champ on voit un monogramme (2) et l'époque de l'an ΤΛΗ, 338, des Séleucides, qui répond à l'an 26 de notre ère. A cette époque Artaban, vainqueur de Vononès et en paix avec Rome, n'avoit pas encore éprouvé les vicissitudes de fortune que nous avons indiquées.

---

(1) On voit dans l'exergue, au-dessous de l'épithète *δίκαιον*, *juste*, les traces d'un autre mot, probablement du nom du mois macédonien; mais on n'y distingue qu'un M qui pourroit se rapporter au nom du mois *Panémus*, neuvième dans l'ordre.

(2) Ce monogramme, composé des lettres Α, Δ, et Ι, peut désigner l'Adiabene. Comme c'est la seule fois qu'un pareil monogramme se trouve sur les médaillons des Arsacides, la différence du lieu de la fabrique peut servir à expliquer quelques particularités par lesquelles ce médaillon diffère de tous les autres. La plus remarquable est la disposition des lettres qui marquent l'époque. Toutes les époques connues sur les monnoies des Arsacides sont écrites de manière que, dans l'ordre naturel des légendes de gauche à droite, l'unité précède la dixaine; et celle-ci la centaine. Les caractères qui dans ce médaillon marquent une époque sont épars sur le champ; cependant le Τ, 300, précède le Λ, 30, et celui-ci l'Η, 8.

§ 15. Arsace XX Bardane.

Bardane, qui succéda à son père Artaban, étoit doué d'une valeur distinguée, et sembloit né pour illustrer sa race; mais il manquoit de plusieurs autres qualités nécessaires à un monarque. Violent dans ses manières, hardi dans ses projèts, il se disposoit à la guerre contre l'empereur de Rome, lorsque des troubles domestiques le forcèrent de s'occuper d'autres soins. Gotarzès, son frère par adoption et son neveu par la naissance, réclamoit les droits qu'avoit au trône son père Arsace, l'aîné des enfants d'Artaban (1). L'inconstance des Parthes et le caractère féroce de Bardane donnèrent un grand poids aux prétentions de Gotarzès. Bardane fut d'abord obligé de se soustraire à l'orage (2): mais bientôt il rassemble ses forces, et la guerre civile s'alluma. Les deux com-

---

(1) Nous verrons au paragraphe suivant que Gotarzès, né d'Arsace, que Tacite reconnoît pour l'aîné des enfants d'Artaban III, étoit le petit-fils et non le fils de ce prince.

(2) Les faits du règne de Bardane et de celui de Gotarzès sont indiqués dans un passage de Josephe (*B. J.*, liv. XX, chap. 3); dans Tacite (*Annal.*, liv. XI, ch. 8); et dans Philostrate (*Vita Apoll.*, liv. I, chap. 21). J'ai suivi Longuerue dans la manière d'arranger les évènements du régne de Bardane, ainsi que pour l'époque de son avènement à la couronne. Il est clair, par le texte de Philostrate, que Bardane avoit été chassé du trône, et qu'il y remonta. Ainsi Eckhel n'a pas été exact en donnant à Gotarzès le titre de XX Arsace, et à Bardane celui de XXI. L'ordre des évènements demande la disposition inverse.

pétiteurs ne tardèrent pas à sentir que dans une dynastie nouvelle comme la leur, et après un régne aussi agité que l'avoit été celui de leur prédécesseur, leurs discordes intestines alloient aplanir à quelque ambitieux le chemin du trône. Les deux princes firent la paix, et Gotarzès se retira en Hyrcanie. Bardane fit rentrer dans le devoir la ville de Séleucie, qui depuis sept ans s'étoit révoltée contre Artaban, et qui dans la dernière guerre avoit pris le parti de son compétiteur. Les succès de Bardane réveillerent la jalousie de Gotarzès; il sortit tout-à-coup de sa retraite, se mit à la tête des mécontents, et tenta de nouveau le sort des armes. Ses défaites le forcèrent à prendre la fuite; et Bardane, le poursuivant, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avoient jamais pénétré. Le vainqueur n'auroit pas manqué de saisir cette occasion de reculer les limites de l'empire des Arsacides, si ses soldats avoient partagé son ardeur et secondé ses projets: mais il fut contraint, par la lassitude et la répugnance de son armée, de laisser en paix les nations qu'il auroit voulu soumettre. A son retour il traita ses sujets avec tant de rudesse et de férocité, que les grands de sa cour conspirèrent contre lui, et profitèrent du tumulte d'une chasse pour s'en défaire. Gotarzès lui succéda vers l'an 47 de l'ère vulgaire.

Le médaillon gravé sous le n.° 3, pl. VI étoit inédit (1); il appartient à Bardane. D'un coté est

---

(1) Il étoit dans le cabinet de M. Ainslie en Angleterre:

le buste de ce prince représenté jeune et ayant la barbe courte. On reconnoît au premier coup-d'œil que ce n'est pas l'effigie du même personnage qu'on voit sur son trône, et elle lui présente une palme. La légende est, ΒΑΣΙΛΕως αρΣΑΚου ευΕΡΓΕΤου ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΑΝΟΥΣ (1) φιλΕΛΛΗΝος, *du roi Arsace Evergete juste Epiphane, ami des Grecs.* On lit dans l'exergue le nom du mois ΥΠΕΡΒΕΡΕταιου, *Hyperberetæus*, et dans le champ les caractères ΔΝΤ, qui marquent l'an 354 de l'ère des Séleucides, 42 de l'ère vulgaire. Ce médaillon est de la seconde année du règne de Bardane (2); la palme qu'on lui présente fait vraisemblablement allusion à ses premiers succès contre Gotarzès, et à la réduction de la ville de Séleucie.

§ 16. Arsace XXI Gotarzès.

Les Parthes eurent bientôt à regretter Bardane; Gotarzès, qui lui succedoit, le surpassoit en cruau-

---

Milord Elgin m'en a donné une empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

(1) Le Φ a été omis dans ce mot. Ces omissions sont fréquentes dans les légendes des Arsacides, ainsi qu'on l'a déja remarqué.

(2) Il est clair, par un passage de Josephe (l. XX, ch. 2, § 4), que l'an 41 de l'ère vulgaire, qui répond à l'an de Rome 794, et à l'an 353 de l'ère des Séleucides, Artaban vivoit encore. Comme Gotarzès succéda à Bardane l'an 47 de l'ère vulgaire, le régne de celui-ci n'a pu durer que six à sept années.

té, et ne l'égaloit pas en courage. Lors de sa première élévation il avoit fait mourir, sur de légers soupçons, Artaban, un de ses frères, avec toute sa famille. Dès qu'il eut ressaissi le sceptre, il ne mit plus de frein à ses passions tyranniques. Ses sujets, réduits à l'extrémité, suivirent l'exemple de leurs pères, qui, en pareille circonstance, avoient demandé un roi à Auguste; ils prièrent l'empereur Claude de leur accorder pour souverain un des princes Arsacides issus de la race de Phraate IV, et qui étoient à Rome. Claude leur envoya Méherdate: c'étoit le fils de ce Vononès qu'Auguste avoit établi sur le trône, et qu'Artaban III en avoit fait descendre. Nous verrons à l'article suivant comment ce jeune prince, qui s'étoit rendu maître d'une grande partie du royaume, ne put tenir contre les ruses de son rival, exercé depuis long-temps aux intrigues et aux manœuvres usitées dans les guerres civiles. Gotarzès triompha; mais la mort vint bientôt délivrer ses sujets des ressentiments d'un prince cruel que ses malheurs et ses succès rendoient également implacable. Il mourut, l'an 50 de l'ére vulgaire (1), sans laisser de postérité.

---

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XIX, ch. 8 à 10, et liv. XII, ch. 10 à 14; et Josephe, *A. J.*, l. XX, ch. 3, § 3, sont les seuls auteurs qui nos aient transmis quelques évènements de ce régne. Tacite nomme cet Arsacide *Gotarzès*, les manuscrits de Josephe et de Rufin le nomment *Cotardès*. La médaille que nous examinons porte *Goterzès*; les écrivains orientaux compulsés par M. Mouradjça d'Ohsson donnent

On voit, sous les n.° 4, 5 et 6, pl. VI, trois médailles de Gotarzès. La première est une simple drachme, mais elle est extrêmement remarquable par la singularité de sa légende (1). L'effigie de ce prince se distingue par une barbe longue et majestueuse ; le bandeau qui ceint la tête est attaché sur le derrière par un de ces grands nœuds que nous avons déja remarqués sur d'autres portraits de rois parthes. Sur le revers, qui est conforme par le type aux autres drachmes de cette suite, on lit, *Gotarzès fils du roi Arsace, et*

Gouderz (Tableau historique de l'Orient, tome II, p. 142). Dans une inscription mutilée qu'un voyageur vénitien, Ambroise Bembo, avoit copiée à Bisutoun en 1674, on lit ΓΩΤΑΡΖης, *Gotarzès*. Ce nom est gravé au-dessus de la figure d'un roi qui tient dans sa main une petite statue de la Victoire. M. l'abbé Morelli bibliothécaire de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, a publié cette relation intéressante dans sa *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori veneziani poco noti*, 1803, Venezia, in-4.°, pag. 64.

(1) Cette médaille a été le sujet d'une dissertation épistolaire adressée par le P. Corsini au P. Paciaudi, et réimprimée dans le VII volume des *Memorie dell' Accademia di Cortona*. Barthélemy, qui fit l'acquisition de ce monument numismatique pour le cabinet du roi, en parle dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, pag. 682; Eckhel, *D. N.*, tome III, p. 534, fait la critique de la leçon proposée par le P. Corsini: il a raison; mais je ne dirai pas de même de feu M. Villoison, qui d'après cette critique d'Eckhel, décide que la légende dont il est question n'est point explicable (*Mémoire sur quelques médailles et inscriptions grecques, principalement sur celles des anciens rois de Perse*, etc., lu à l'Institut en 1803, et encore inédit).

appelé fils d'Artaban, ΓΟΤΕΡΖΗς ΒΑCΑΙΕως ΑΡCακων ΥΟC ΚΕΚΑΛΟΥΜΕΝΟC ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ (1); et on voit dans le champ une grande épée (2) et un monogramme.

Après la légende qu'on a dû remarquer sur la médaille de Vononès I (n.° 1), on ne doit pas être étonné de la singularité de cette légende de Gotarzès. J'observe que la première médaille, et vraisemblablement aussi la seconde, ont été frappées à l'occasion des guerres civiles. Dans celle de Vononès, le prince vainqueur a voulu qu'on fît mention d'une victoire qui l'affermissoit sur le trône; dans celle de Gotarzès, le compétiteur de Bardane substitue aux titres ordinaires d'Epiphane, d'Evergete, et de Philellene, devenus presque in-

---

(1) La facilité qu'on a maintenant de se procurer des empreintes des médailles du cabinet impérial met à même tous les antiquaires et les amateurs de la numismatique de vérifier la justesse de cette leçon. Le P. Corsini avoit lu, ou plutôt il avoit refait cette légende ainsi qu'il suit : ΒΑCΙΛΕΥC ΓΟΤΕΡΖΗΣ ΒΑΡΔΑΝΟΥ ΥΙΟC ΚΑΙ ΚΑΛΟΥΜΕΝΟΥ ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ. Eckhel avoit déja remarqué que le P. Corsini prend les mots, non suivant l'ordre dans lequel ils sont placés sur la médaille, mais suivant celui qui lui convient ; qu'il tire le nom ΒΑΡΔΑΝΟΥ des deux lettres ΑΡ, etc. J'ajouterai qu'avant l'A de ce dernier mot il n'y a point de place pour un B, et qu'après les deux lettres AP on voit les vestiges d'un troisième caractère C.

(2) On peut croire que cette épée est celle qui, par les orientaux, étoit appelée σαμψηρά, et qui étoit, comme le *parazonium* des Romains, une marque de l'autorité suprême (Josephe, liv. XX, ch. 2, § 3).

signifiants, la mention de son origine, et les titres qui l'autorisent à se placer sur le trône au préjudice de son oncle (1). La manière dont j'ai suppléé quelques mots mutilés me paroît si simple, elle s'accorde si bien avec ce qui reste d'intact et avec les circonstances de l'histoire, qu'il me semble difficile d'en contester la justesse.

La drachme n.° 5, appartient évidemment au même prince: elle n'est remarquable que par l'incorrection de la légende, qu'on peut dire barbare; on y indique le nom et les titres *du roi des rois*

---

(1) On conçoit comment Gotarzès, neveu de Bardane, a pu être regardé par les historiens comme son frère. Outre que chez les écrivains grecs l'équivoque entre les deux mots ἀδελφὸς, *frère*, et ἀδελφιδοῦς, *neveu*, n'est pas rare; Gotarzès, fils d'Arsace, et adopté par son grand-père Artaban, étoit frère de Bardane par adoption; car j'explique les mots κεκαλούμενος Ἀρταβάνου, *appelé fils d'Artaban*, dans ce sens, savoir, qu'Artaban l'avoit appelé son fils. Je crois aussi que κεκαλούμενος est un seul mot équivalent à celui de κεκλημένος, et altéré par une *réduplication* déplacée, suivant quelque idiotisme qui s'étoit introduit chez les Grecs transplantés sur le Tigre; ces réduplications irrégulières ne sont pas sans exemple en quelques autres verbes: v. *Fischer animadv. ad Velleri grammat.*, tome II, p. 314. Au reste l'opinion de ces antiquaires, qui ont cru la syllabe ΚΕ placée au lieu de ΚΑΙ, n'est pas dénuée de quelque vraisemblance. Dans le mot ΚΕΚΑΛΟΥΜCΝΟC on a placé par erreur à l'avant-dernière syllabe un C pour un Ε; et nous aurons lieu de remarquer le mot ΥΟC pour ΥΙΟC sur une médaille parthique de Mnascyrès, qu'on donnera à la pl. IX, n. 7, où nous indiquerons d'autres exemples de cette orthographe peu commune.

Arsace Evergete juste Epiphane Philellene, ΒΑ-ΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΙΑΝΩ ΙΥΕΡΓΕΤ ΩΥ ΔΙΧ-ΑΙΩΥ ΕΠΙ†ΑΝΩΥΣ ΦΙΛΙΑΛΗΧΩΙ (1).

Enfin le n.° 6 présente un beau tétradrachme du même roi; on y retrouve l'effigie que la drachme n.° 5 nous a fait connoître; mais elle est d'un travail moins grossier (2). Le revers, outre les noms et les titres *du roi Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΑΣΙΛΕΩΣ *αρσακου* ΕΥΕΡΓΕ*του* ΔΙΧΑΙΩΙ ΕΠΙ†ΑΝΩ*υς φιλ*ΕΛ-ΛΗ*νος*, présente le type ordinaire des tétradrachmes et l'an HNT, 358, de l'ère sans doute des Séleucides, qui a commencé à l'automne de l'an 779 de Rome, et qui répond, dans sa plus grande partie, à l'an 47 de l'ère vulgaire, époque du dernier avènement de Gotarzès au trône des Parthes après la mort de Bardane.

§ 17. Meherdate.

Ce prince, envoyé à Rome dès l'âge le plus tendre par Phraate IV son aïeul, avec son père Vononès, et avec ses cousins et ses oncles, ne devoit conserver aucune espérance de recouvrer

---

(1) Sur la ressemblance de l'effigie du roi, Eckhel n'avoit point hésité d'attribuer à Gotarzès ces drachmes, les plus communes peut-être de toute la suite parthique (*D. N.*, t. III, pag. 555).

(2) Ce tétradrachme existe dans un cabinet particulier à Londres. Mylord Elgin, étant à Paris, m'en avoit procuré l'empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

le sceptre de ses ancêtres, depuis que les tentatives de son père avoient été malheureuses, et que ce sceptre avoit passé dans les mains de princes issus d'une autre branche des Arsacides. Mais les crimes et les cruautés de Gotarzès excitèrent de nouveau les peuples à la révolte. Des ambassadeurs parthes se rendirent à Rome, ainsi qu'on l'a indiqué ci-dessus, et demandèrent Méherdate (1) pour roi. Claude saisit avec plaisir l'occasion de donner un maître à cet empire rival de l'empire romain; il leur accorda le prince qu'ils desiroient; il lui étala avec pompe, dans un discours de parade, les devoirs d'un monarque, et le fit escorter par une armée jusqu'au-delà de l'Euphrate. Méherdate fut reçu avec enthousiasme par plusieurs chefs et par plusieurs provinces; mais, livré à lui-même, il fut trahi par des conseillers perfides, et manqua de la prudence nécessaire pour se maintenir dans la position délicate où il étoit placé. Attaqué près d'Arbelles par son rival, qui avoit déja débauché son armée, il fut battu et fait prisonnier. Gotarzès ne le crut pas assez dangereux pour lui ôter la vie; il pensa qu'il humilieroit plus les Romains, et

(1) Le nom de Méherdate est un synonyme de celui de Mithridate, dont nous avons indiqué l'étymologie au § 2 du chap. VII, tome II. La différence de ces deux noms dérive de celle des divers dialectes persans, ainsi que l'a observé M. Anquetil du Perron (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXI, p. 438, n. 15).

qu'il se feroit plus craindre des Parthes en le gardant en prison après lui avoir fait couper les oreilles.

Ce règne éphémere eut lieu l'an 49 de l'ère chrétienne (1).

La drachme d'argent gravée n.° 7, pl. VI présente la tête d'un jeune roi vue de face. Il n'a point de barbe, excepté les moustaches: son diadême est attaché sur la tiare qui couvre son front. Deux astres sont gravés dans le champ, un de chaque côté de la tête.

Le revers, qui offre le type ordinaire des drachmes, est parfaitement semblable par la fabrique, par le monogramme, par la forme des lettres, et le langage barbare de la légende, à celui de la médaille de Gotarzès, n.° 5. Cette légende contient aussi les mêmes mots, ΒΑΓΙΛΕ. . . Λ. . ΑΝ□ ΥΕΙΓΕΤ□Υ ΛΙΧΛΙ□Υ. . . ...Ι┼ΑΝ□ΥΓ. . ΛΗΧ□ΥΓ, *du roi Arsace Evergete Epiphane Philellene* (2).

Cette ressemblance si complette des deux médailles ne peut laisser aucun doute sur l'époque de la dernière. Cette époque une fois connue, si l'on met en question à quel prince la médaille doit être attribuée, je répondrai qu'on ne peut choisir qu'entre Bardane, frère de Gotarzès, Méherdate son rival, et Vononès II son successeur.

---

(1) Tacite, *Annal.*, l. XI, ch. 10 et l. XII, ch. 10 à 14.

(2) Cette médaille, que je crois inédite, appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, qui a eu la complaisance de me la confier pour que je pusse la faire dessiner.

Mais, en comparant la médaille que nous examinons avec le tétradrachme n.° 3, on reconnoît sans peine qu'elle ne porte pas l'effigie de Bardane. Elle nous montre d'ailleurs un prince trop jeune pour être Vononès II, auquel, après un regne très-court, succéda Vologese I, son fils, qui étoit déja en âge de gouverner. Le portrait est donc celui de Méherdate. Elevé à Rome, il n'avoit pas encore laissé croître sa barbe. Les astres, au milieu desquels on a placé sa tête, ont été imités des monnoies frappées par les princes ses ancêtres. Nous avons vu des étoiles sur les drachmes de Phraate IV son aïeul, d'Orode I son bisaïeul, et de Phraate III, père d'Orode (1).

§ 18. Arsace XXIII Vologese I.

Vononès II, prince Arsacide, appelé de la Médie, qu'il avoit eue en partage, pour monter sur le trône de Gotarzès, mourut peu de temps après; et aucun évènement remarquable ne signala son règne (2). Vologese I, l'aîné de ses fils, lui

---

(1) Planche IV, n. 8 et 11, et pl. V, n. 2. Je n'ai vu aucune médaille frappée par les Arsaces issus d'Artaban III, sur le champ de laquelle on eût gravé des étoiles.

(2) Tacite, *Annal.*, liv. XII, ch. 12. Longuerue (*Annal. Arsacid.*), a remarqué à l'an 46 de l'ère chrétienne, que sous Bardane la maison d'Atropate cessa de régner sur cette portion de la Médie qui avoit pris du nom de ses princes celui d'Atropatene, et que cette contrée fut soumise aux Arsacides, et devint l'apanage d'un prince de cette maison. Si

succéda. A la tête d'une nation naturellement inquiette, environné d'ennemis puissants au dehors, sa conduite ne manqua, dans aucune rencontre, ni de fermeté ni de prudence. Assis à peine sur le trône des Parthes, il voulut placer Tiridate son frère sur celui d'Arménie (1), et la soumettre ainsi à son influence. Cette entreprise, entamée plusieurs fois, souvent suspendue, et jamais abandonnée, mécontenta les Romains. Vologese, battu par Corbulon, et ensuite vainqueur de Pétus, satisfit en même temps son ambition et celle de Néron, en envoyant à Rome Tiridate, à qui l'empereur posa lui-même sur la tête la tiare des rois d'Arménie. Flatté de cette complaisance, le roi des Parthes vecut en paix avec Néron, et montra même après la mort de ce prince quelque attachement pour sa mémoire.

Vologese ne changea point de conduite envers les successeurs de cet empereur; ami de Vespasien, il lui avoit demandé un de ses deux fils pour le mettre à la tête des armées réunies des

---

ce fait est vrai, il paroît probable que Vononès II étoit fils de Bardane. Vaillant reconnoît l'effigie de Vononès sur quelques médailles, mais il n'allegue aucune raison valable pour appuyer cette conjecture.

(1) Il avoit donné la Médie à Pacorus, un autre de ses frères; il vouloit les récompenser de l'avoir laissé monter sur le trône du roi des rois sans le chicaner sur son origine maternelle: une concubine grecque de Vononès II étoit la mère de Vologese (Tacite, *Annal.*, liv. XII, ch. 44).

deux empires, et repousser une incursion des Alains, peuple scythe qui ravageoit l'Arménie et la Médie. Vologese n'étoit plus en âge de commander ses troupes en personne, et le refus de l'empereur à cette demande paroissoit propre à rompre la bonne harmonie qui avoit régné entre les deux états depuis plusieurs années; mais le roi des Parthes mourut peu de temps après. Il avoit gouverné l'Orient pendant trente ans. Artaban IV qui lui succéda, et qui étoit probablement son fils, hérita de ses derniers ressentiments.

Le tétradrachme de Vologese I, gravé n.° 8, pl. VI étoit jusqu'à présent inédit. La tête du roi est ceinte du diadême; sa barbe est courte. Le revers porte la légende ordinaire *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, *βασιλεως* ΒΑΣΙΛ*εων αρσακου ευ*ΕΡΓ*ετου* ΔΙΚΑΙ□Υ ΕΠΙ┼ΑΝ□*υς φιλ*ΕΛΛΗΝ*ος* (1).

Le type, qui ressemble d'ailleurs au type accoutumé des médaillons des Arsacides, ne présente d'autre différence que dans la disposition des figures. Celle du roi, qui, dans les tétra-

---

(1) Je supplée ainsi des mots entiers qui manquent dans la légende, persuadé qu'ils étoient gravés sur le coin ou carré avec lequel on a frappé ces tétradrachmes, mais que les flaons trop étroits n'ont pu contenir la légende tout entière. J'ai adopté cette opinion après avoir comparé plusieurs médailles des Arsacides, et y avoir observé les vestiges de quelques lignes de légende qui ne présentent plus que les extrémités inférieures des caractères. Ce tétradrachme appartient au cabinet de la bibliothèque imperiale.

drachmes antérieurs, est toujours placée à gauche, occupe ici et dans tous les médaillons suivants, la place opposée (1). L'époque marquée dans le champ est l'an ΖΞΤ. 367, des Séleucides, 55 de l'ère chrétienne. Cette époque est remarquable, elle prouve qu'il n'en faut pas calculer les années d'après cette ère arbitraire qu'un numismatiste a proposée depuis peu (2). Si ses con-

---

(1) On peut conjecturer que les tétradrachmes des Arsacides ont été frappés à Séleucie sur le Tigre jusqu'au règne de Gotarzès, et qu'après ils l'ont été à Ctésiphon. Il est certain, par le temoignage de Pline (liv. VI, § 30), que les rois parthes eurent le projet de diminuer la splendeur et la population de Séleucie, en transférant le siège de leur empire à Ctésiphon. Vologese I bâtit dans le voisinage, et dans le même but, une autre ville qui porta son nom. La rebellion de Séleucie sous Artaban III, et la résistance qu'elle opposa à Bardane son fils, en embrassant le parti de Gotarzès, explique pourquoi Bardane se plut à embellir Ctésiphon, de manière qu'Ammien Marcellin (liv. XXIII, chap. 6) l'en a cru, par erreur, le premier fondateur. Le changement de place dans la disposition des deux figures qu'on voit au revers de ces tétradrachmes indiquera, suivant cette remarque, qu'ils ont été fabriqués dans deux villes différentes.

(2) M. Sestini, *Lettere*, t. II, p. 63 et 81, et t. VIII, p. 124 et suiv. Il fixe le commencement de l'époque à l'an de Rome 453, persuadé que cette époque est celle de l'empire des Parthes, et que ces peuples ont recouvré leur indépendance sous Séleucus Nicator lui-même. Cette étrange opinion est en contradiction avec les témoignages de Strabon, de Trogue Pompée, d'Appien, et d'Arrien: et n'est fondée que sur un passage d'Ammien Marcellin, écrivain d'une très-petite autorité pour les faits étrangers à son siècle, et qui est tombé ici dans une méprise évidente, en confondant Séleucus Nicator

jectures pouvoient être admises, il en résulteroit que les médailles n.° 3, 6 et 8 appartiendroient toutes à Vologese I, quoiqu'elles presentent évidemment l'effigie de trois différents princes.

§ 19. Arsace XXV Pacorus.

La froideur qui, sur la fin de la vie de Vologese, paroissoit régner entre ce prince et Vespasien, jeta quelques semences de discorde parmi leurs successeurs. Artaban IV menaça Titus de soutenir par les armes les prétentions d'un faux Néron (1); mais l'imposture étoit trop évidente,

---

avec Séleucus Callinicus, trompé peut-être par la signification des surnoms qui l'un et l'autre indiquent un roi victorieux. Au reste si ce commencement de l'époque des Parthes étoit véritable, les années 354 de la médaille n. 3, les 358 de la médaille n. 6, et les 367 de la médaille n. 8, répondroient aux ans 53, 57, et 66 de l'ère chrétienne, qui tombent, sans aucune contestation, sous le même régne; et le portrait qu'on voit gravé sur ces trois tétradrachmes seroit celui de Vologese I: or il est evident que ces médailles nous présentent trois effigies différentes, et que le portrait du n. 8 appartient à un roi moins âgé que celui dont l'effigie sert d'empreinte au médaillon n. 6. Cette comparaison critique proposée par Eckhel (*D. N.*, tome III, p. 534), mais qu'il n'avoit pu mettre en exécution, parceque dans l'ouvrage de M. Sestini on n'a pas gravé les dessins de ces tétradrachmes; cette comparaison, dis-je, se trouve faite dans la planche que nous examinons; et la différence évidente des trois portraits en est le résultat.

(1) Zonaras, liv. XI, chap. 18, a puisé probablement ces faits dans les livres perdus des histoires de Dion. L'abbé de

il n'effectua point ses menaces. Pacorus, qui peu de temps après monta sur le trône des Arsacides, dissimuloit encore moins ses intentions hostiles, il s'étoit même lié d'amitié avec Décébale, roi des Daces, qui fit la guerre à Domitien, et qui fut vaincu par Trajan (1).

La guerre entre les Romains et Pacorus avoit éclaté lorsque celui-ci ayant placé sur le trône d'Arménie Exédarès, l'un de ses fils, et comptant sans doute laisser le trône des Parthes à l'autre (2), la mort vint déranger ses projets : il eut pour successeur son frère Chosroès. La durée du règne

---

Longuerue, d'après quelques expressions de Suetone (*Nero*, c. 57, et *Domitian.*, c. 12), voudroit croire que Zonaras s'est trompé relativement à l'époque, et que ces faits sont arrivés sous le règne de Domitien. D'autres écrivains, avec moins de fondement, ont nié l'éxistence d'Artaban IV, sur la seule raison qu'il n'en est point fait mention par d'autres que par Zonaras ; comme si nous étions riches en documents et en mémoires sur l'histoire des Parthes à cette époque. Cependant les écrivains orientaux dont M. Mouradjea d'Ohsson a compulsé les écrits fait succéder à Pélasch (Balasch ou Vologese) un Erdevan, nom que les orientaux ont coutume de mettre à la place des l'Artaban des Grecs et des Latins.

(1) Pline le jeune, liv. X, *epist.* 16.

(2) Je connois les différentes opinions des érudits sur Exédarès et sur Parthamasiris ; mais je préfère celle que Fabricius a émise dans ses notes sur Dion (l. LVIII, § 17, n. 121), et qui paroît fondée sur une expression de cet historien. Quant à la guerre que j'ai dit avoir éclaté entre Pacorus et Trajan, mon autorité est dans Suidas (v. ἐπίκλημα), et elle est si évidente, que je ne puis pas adopter l'opinion de quelques auteurs modernes, qui assurent le contraire.

de Pacorus est incertaine : on peut seulement assurer qu'il régnoit sur les Parthes vers l'an 84 de l'ère vulgaire (1), et qu'en l'an 112 il n'étoit plus (2).

Le médaillon de Pacorus, gravé sous le n.° 9, pl. VI est unique (3) : il doit avoir été frappé au commencemment de son règne, puisque la tête du roi, sans barbe, a tous les caractères de la jeunesse. Sa coiffure ne diffère en rien de celle de Vologese I et de Gotarzès ses prédécesseurs. Le Δ gravé dans le champ derrière la tête est une particularité qu'on retrouve dans les médaillons de Vologese II, qui régna peu de temps après lui, et qu'on remarque sur plusieurs médaillons des Arsacides suivants (4).

La légende du revers présente les noms *du roi Arsace Pacorus juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΡΣΑκου ΠΑΚΟρου δικΑΙου ΕΠΙΦΑΝους φιλεΛΛηνος. C'est ainsi que nous avons lu sur d'autres médailles les noms de Sanatrécès et de Gotarzès ajoutés à celui d'Arsace. Le type a la même disposition que sur le drachme de Vo-

---

(1) Martial, liv. IX, *épigr.* 35, fait mention de Pacorus dans le même temps que de l'expédition de Domitien en Germanie contre les Cattes, évènement qu'on place à l'an 84 de l'ère vulgaire.

(2) Trajan, qui commença la guerre contre Chosroès, l'an 113, trouva les Parthes déja affoiblis par des guerres civiles (Eusebe, *Chron.*, liv. II ; Dion, liv. LXVIII, § 26).

(3) Il a été publié par Pellerin, *Mélanges*, tome I, p. 147.

(4) Voyez par exemple le n. 13 de cette pl. VI.

logese, n.° 8. On voit gravés dans le champ deux caractères ΦI, qu'on a crus indiquer une époque, et cette opinion peu fondée a fait méconnoître l'Arsace représenté sur la médaille (1). Nous avons remarqué deux lettres à la même place dans un médaillon de Phraate IV (2), et nous avons observé qu'elles ne marquent pas une époque. Si les lettres ΦI en indiquoient une, ce seroit l'an 510 des Séleucides; 198 de J.-C., et Pacorus régnoit un siècle auparavant. Mais, pour se convaincre que ce médaillon ne peut pas appartenir à la fin, du II siècle de l'ère chrétienne, il suffit de le comparer avec les médaillons des Arsacides, frappés à la même époque (3). Le métal de ceux-ci est d'un argent si mêlé d'alliage, qu'on le prendroit presque pour du bronze; le tétradrachme de Pacorus est d'argent presque pur. Ce même tétradrachme est si différent des médaillons dont il s'agit, pour le style de l'art; pour la fabrique, pour la disposition des caractères, et pour l'ajustement du portrait, qu'il est impossible d'attribuer ces médaillons à des monétaires du même temps et du même pays. Ainsi les caractères isolés du

(1) On a cru que c'étoit un des fils de Vologese III (Eckhel, *D. N.*, tome III, pag. 539.

(2) Ce sont les lettres ΣA, pl. IV, n. 4. Quelques antiquaires y avoient vu la marque de l'an 201.

(3) On en peut voir les dessins fidèles aux n. 5 et 6, pl. VII mais il faut comparer les médailles originales qui sont au cabinet impérial, pour reconnoître l'extrême différence des métaux.

tétradrachme que nous examinons n'en peuvent pas désigner l'époque (1), et conséquemment nous

(1) On peut ajouter aux observations indiquées dans le texte, et qui tendent à empêcher qu'on ne prenne pour une époque les deux lettres de ce médaillon, les remarques suivantes : 1.° Les caractères qui désignent une époque, et qu'on voit gravés sur les médailles des Arsacides, sont constamment et sans aucune exception disposés de droite à gauche, de manière qu'en les lisant dans le même sens que les légendes, c'est-à-dire de gauche à droite, on trouve pour le premier le caractère qui indique les unités, et après on trouve la dixaine, et enfin la centaine. Ici le Φ, qui indiqueroit 500, est avant l'I qui désigneroit 10. Le tétradrachme n. 2, d'Artaban III, n'est pas une exception à cette regle, car les caractères chronologiques, au lieu d'être sur la même ligne, sont parsemés dans le champ du revers. 2.° Nous avons aux n. 5 et 6 de la même pl. VII deux médaillons, l'un de l'an 508, l'autre de l'an 518; ils présentent l'un et l'autre le même portrait qui ne ressemble pas à Pacorus ; et quoiqu'on puisse dire que les fils de Vologese III, qui se disputoient la couronne, avoient pris le titre de rois dans le même temps, on n'a point vu jusqu'ici de portraits différents sous les mêmes dates. Quant à l'autorité des antiquaires qui ont regardé le médaillon de Pacorus comme portant époque, elle ne peut pas tenir contre l'évidence qui résulte de la comparaison dont nous venons d'exposer le résultat ; et cette méprise est très-excusable dans Eckhel, qui ne connoissoit le tétradrachme dont il s'agit que par des gravures. Si je croyois devoir proposer une conjecture sur les deux caractères ΦI de ce tétradrachme, je dirois qu'ils paroissent désigner le nom de la Philadelphene, région de l'Arabie Pétrée, où Pacorus avoit probablement fait une irruption dans le temps que les généraux de Trajan faisoient la guerre en Arabie, l'an 105 de l'ère vulgaire (Dion, liv. LXVIII, § 14). Le passage d'un historien inconnu, dont un fragment nous a été conservé par Suidas (v. *ἐπίκλημα*), avoit rapport, à ce que je pense, à ces hostilités.

empêcher de reconnoître sur ce monument le portrait de l'ennemi de Trajan (1), de Pacorus, dont on y lit distinctement le nom.

Addition de l'Auteur.

Lorsque, j'ai annoncé que les lettres ΦΙ, empreintes sur le type d'un médaillon unique, sur lequel on lisoit le nom et les titres d'Arsace Pacorus, ne marquoient pas une époque (2); que cet Arsace, successeur d'Artaban IV, et prédécesseur de Chosrhoès, loin d'avoir vécu au commencement du VI siècle de l'ère des Séleucides (510, ΦΙ), avoit régné avant la fin de IV, je n'imaginois pas qu'on découvrît sitôt un tétradrachme qui démontreroit sans réplique la vérité de mes conjectures. Je l'ai cependant trouvé en Angleterre, dans le riche cabinet du comte de Nortwich, qui s'est empressé de m'en faire tenir une empreinte. Je l'ai fait graver sous le n.° 10, pl. VI. On voit d'un côté le buste de Pacorus, parfaitement semblable à celui que j'ai publié d'après le tétradrachme de la Bibliotèque du Roi, avec cette seule différence qu'une barbe naissante,

---

(1) Pline regrettoit qu'une pierre gravée qu'il vouloit envoyer à Trajan, et sur laquelle Pacorus étoit représenté avec les ornements de la dignité royale, se fût égarée: *Gemmam habentem imaginem Pacori et quibus insignibus ornatus fuisset* (liv. X, ép. 16).

(2) Chap. XV, § 19.

couvre, dans celui-ci, le bas des joues du prince, et que la lettre gravée dans le champ derrière la tête est un B au lieu d'un Δ.

Le revers offre la même légende que l'autre médaillon, ΒΑΣΙΛεως ΒΑΣΙΛΕων Αρσακου ΠΑΚορου ΔΙΚΑΙΟν ΕΠΙΦΑΝΟυς φιλελΛΗΝως; *du roi des rois Arsace Pacorus, juste dieu prèsent, ami des Grecs* (1).

Le type de ce médaillon est bien plus riche que le type de celui du cabinet du roi. Sur celui-ci est empreinte une ville personnifiée qui offre une guirlande au prince Arsacide assis sur son trône ; sur le tétradrachme que nous examinons sont représentées deux villes, peut-être Séleucie et Ctèsiphon, allant à la recontre du roi parthe, qui est à cheval. Ce type a quelque rapport avec celui qu'on a vu sur un médaillon d'Artaban III (2). Mais une particularité qui rend ce tétradrachme plus précieux que toute autre, c'est la date, Δ>Γ, 394, qui est gravée au-dessus des figures, et à la place accoutumée. Le chiffre ou *Koppa* qui sert de caractère arithmetique pour indiquer

---

(1) La différence qu'on peut trouver entre ces légendes dépend de quelques lignes emportées par le bord. J'avois lu sur le médaillon de la pl. VI, n. 9 le seul titre de roi, ΒΑΣΙΛΕΩς et non ΒΑΣΙΛΕΩν, parceque la ligne supérieure, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, toute au-dehors du flaon n'a laissé aucun vestige ; comme ici j'ai supplée ΑΡΣΑΚΟΥ, d'aprés le médaillon qui est au cabinet de la bibliothèque du roi : il n'y a pas de trace de cette ligne sur celui de mylord Nortwich.

(2) Pl. VI, n. 2.

le nombre nonagènaire est d'une figure qui se rapproche beaucoup de *coph* de l'alphabet samaritain.

L'an 394 des Séleucides a dû finir à l'autumne de l'an 85 de l'ère vulgaire : c'est l'époque du règne de Pacorus, que j'avois indiqué comme signalée par Martial (1). La guerre de Domitien contre les Cattes, et les brouilleries de ce même empereur avec un Arsaces Pacorus, sont rapportées par le poëte comme des évènements de la même année (2).

La petite médaille de bronze gravée sous le n.° 11, pl. VI, appartient aussi à Pacorus, puisqu'elle est marquée de la même époque que le tétradrachme: elle est tirée du même cabinet. Je me suis empressé d'en faire connoître le dessin parceque l'effigie de l'Arsace qu'on y voit gravée rappelle d'une manière indubitable les traits de Pacorus, mieux prononcés sur les tétradrachmes. Si l'on s'en rapportoit, aux simples descriptions, cette petite médaille embarasseroit, jusqu'à un certain point, les antiquaires. La tête qu'on y voit empreinte est décrite comme une tête barbue (3); et cependant Pacorus n'a pas plus de barbe sur cette médaille, que sur son médaillon n.° 9. On a pris pour de la barbe la saillie du menton.

---

(1) Liv. IX, epigr. XXXVI.

(2) Ce synchronisme avoit échappé à l'exactitude de Tillemont.

(3) Sestini, *Descript. monum.*, etc., p. 557 : *Caput barbatum diadematum.* Il a d'ailleurs bien attribué cette médaille au règne de Pacorus; Mionnet, *Description des médailles*, etc., tome V, *Rois parthes*, n. 150.

§ 20. Arsace XXVI Chosroès.

Ce prince, qui pour régner, avoit exclus du trône les fils de Pacorus son frère, suivant des exemples assez fréquents dans la monarchie des Arsacides, voulut, pour éviter une guerre civile, donner à Parthamasiris, fils ds Pacorus, la couronne d'Arménie, en l'ôtant à Exédarès, frère du même Parthamasiris. Mais Exédarès avoit obtenu la protection des Romains, qui s'étoient arrogé le droit de donner des rois à l'Arménie : ainsi la politique de Chosroès échoua pleinement, et il eut à la fois à soutenir et la guerre civile et la guerre étrangère. Tandis qu'Exédarès et son fils Parthamaspate l'attaquoient au dedans (1), Trajan, le plus grand capitaine parmi les empereurs romains après César; passa lui-même en Orient à la tête d'une armée.

Chosroès fut vaincu, et presque expulsé de son royaume: il vit ses palais saccagés, sa fille captive, son rival couronné dans sa capitale, et le trône d'or des Arsacides transporté à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Ses malheurs étoient au comble, lorsque la mort de Tra-

---

(1) J'ai suivi la conjecture de Vaillant qui a cru Parthamaspate fils d'Exédarès. Malela dit expressément que ce dernier étoit fils d'un roi d'Arménie (*Chronogr.*, liv. XI). Lors de l'expédition de Trajan, Exédarès étoit probablement mort; ainsi il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire, et lorsque Adrien permit aux Parthes de rappeler Chosroès, l'Arménie devint le partage de Phartamaspate.

jan, arrivée en Cilicie, l'inconstance naturelle des Parthes, le peu de popularité de son compétiteur, le penchant d'Adrien pour la paix, lui rendirent l'amitié de Rome, ses états, et sa fille; mais il attendit en vain de la générosité de l'empereur qu'on lui renvoyât à Ctésiphon le trône des rois des rois. Il ne survécut pas long-temps à ce changement favorable de sa fortune. L'an 122 de l'ère chrétienne son successeur étoit déja sur le trône (1).

Nous n'avons de Chosroès que quelques médailles de bronze; elles sont même très-rares. Celle qui est gravée n.° 12, pl. VI est d'un travail médiocre, mais bien conservée; on y distingue parfaitement la physionomie de ce prince; il est couvert de la tiare: un seul caractère est gravé dans

---

(1) La narration embarassée de Spartien, et une époque qu'on prétendoit avoir lue sur une médaille de la ville de *Rhesæna* en Mésopotamie, avoient engagé les chronologistes à placer vers l'an 132 de l ère chrétienne une entrevue d'Adrien et de Chosroès, et à prolonger ainsi de plus de dix ans le règne de cet Arsacide: mais les caractères qu'on pretendoit indiquer une époque avoient été mal lus (Eckhel, *D. N.*, tome III, p. 519); et Spartien ne dit pas que l'entrevue de l'empereur et du roi des Parthes eut lieu sous Chosroès (*Adriani*, ch. 12). Ainsi la fin du règne de ce prince est fixée d'une manière plus sûre par la médaille de Vologese II, que nous allons examiner au paragraphe suivant. Il est bon d'observer que les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* avoient déja rapporté ce que dit Spartien de la pacification de Chosroès, et de la restitution qu'on lui fit de sa fille, au commencement du règne d'Adrien, l'an 117 de l'ère chrétienne.

le champ derriére la tête, ainsi que sur le médaillon de Pacorus son frère; ce caractère est un A. La figure allégorique d'une ville (probablement Ctésiphon ou Séleucie) est le type du revers: elle est assise sur un siége tres-bas, et a sur la tête une couronne crénelée. Il n'y à point de légende; mais à la place sont gravés les trois caractères ΓΚΥ, marquant une époque; c'est l'an 423 des Séleucides, qui finit à l'automne de l'an 112 de l'ère chrétienne. Cette année répond au commencement du règne de Chosroès.

§ 21. Arsace XXVII Vologese II.

Les guerres civiles qui avoient déchiré l'état sous le règne de Chosroès, et l'échec que la puissance des Parthes avoit reçu de la valeur et des succès de Trajan, ternirent la gloire de l'empire des Arsacides, qui lutta encore contre sa ruine pendant l'espace de plus d'un siècle. Il auroit peut-être recouvré peu-à-peu son ancienne vigueur, si tous les successeurs de Chosroès avoient imité la prudence de Vologese II, ou si ses successeurs avoient hérité de ses dispositions pacifiques. Ce prince se rendit à une entrevue qu'Adrien lui proposa pour arranger quelques différents qui s'étoient élevés entre les deux empires (1); et depuis cet

(1) Comme cette entrevue eut lieu l'an 123 de l'ère chrétienne (Tillemont, *Histoire des empereurs*, Adrien, § IX), elle ne peut-être qu'avec Vologese. Tillemont avoit observé

accord il se garda bien de déclarer la guerre aux Romains, quoiqu'ils lui en donnassent de puissants motifs, soit en ne faisant pas droit à ses réclamations contre les entreprises du roi d'Ibérie, soit en le privant de toute influence sur l'Arménie, qui étoit restée sans roi après la mort de Parthamaspate son cousin, soit enfin en refusant de lui rendre le trône d'or des Arsacides qu'Adrien avoit promis de renvoyer à Chosroès. Il détourna même, à force d'argent, une nouvelle incursion des Alains qui étoient déjà sur sa frontière. Son règne, toujours tranquille, dura environ vingt-huit ans. Ses dernières médailles sont de l'an 460 de l'ère des Séleucides, 148 de l'ère chrétienne. Les premières portent l'époque de l'an 433, qui est le 121 de notre ère. Comme son successeur porta le même nom que lui, les historiens modernes ont prolongé plus ou moins la durée de son règne : les médailles seules ont fixé l'époque à laquelle Vologese III lui succéda (1).

---

que le nom du roi des Parthes avec qui Adrien eut cette entrevue n'étoit pas consigné dans l'histoire : Longuerue avoit cru que c'étoit Chosroès, en comparant un passage de Spartien (*Adriano*, chap. 12) avec un autre du même auteur (chap. 13) : mais dans ce dernier on parle d'une invitation à la paix et non pas d'une invitation à une entrevue. La médaille de Vologese, n. 13, prouve incontestablement que lui et non Chosroès régnoit sur les Parthes depuis l'an 121 de l'ère chrétienne, 433 des Séleucides.

(1) Pellerin (*Supplém.* III, p. 10 et 19) et Barthelemy (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tome XXXII, pag. 680) sont d'accord sur cette époque ; elle est prouvée

Le médaillon n.° 13, pl. VI appartient incontestablement à Vologese II, puisque la légende porte le nom et les titres *du roi des rois Vologese juste Epiphane Philellene*, ΒΑCΙΛΕως ΒΑCΙΛΕων ΟΛΑΓΑσου (1) ΔΙΚΑΙου ΕΠΙ†ΑνοΥς φΙΛΕΛλημος, et l'époque du mois ΠΕΡΒΕρεταίου, *Hyperberetæus*, l'an ΓΛΥ, 433 (2). Le type du revers n'a rien d'extraordinaire; mais l'effigie du roi a la tiare et le diadême, et un Δ est gravé en arrière de la tête, ainsi que dans le tétradrachme de Pacorus son oncle. Vologese a la barbe courte et frisée, et des boucles aux oreilles (3).

---

par la comparaison du médaillon de Vologese III, dont je reproduis ici le dessin, n. 1, pl. VII, et sur lequel on voit clairement l'an 461, et par un autre de Vologese II, publié par Vaillant et par Pellerin, qui porte l'époque de l'an 460. Voyez aussi Eckhel, *D. N.*, t. III, pag. 537 et 538.

(1) Les légendes de ces princes Arsacides présentent le nom de Vologese sans aucun élément qui soit l'équivalent du V; on y lit: *Olagasou*, ainsi que nous avons lu *Ononès* pour *Vononès*. Dion cependant écrit Ουολαγαίσος, *Ouolagaisos*; d'autres Βολαγάισος, *Bolagaisos*; les latins, *Vologaeses*.

(2) Comme le mois *Hyperberetaeus* étoit le dernier de l'année macédonienne, il est prouvé que Vologese II régnoit déjà en octobre 122.

(3) Je suppose, avec Reinerus Reineccius, Vologese II fils de Chosroès, puisqu'il lui succéda sans guerre. Pellerin a publié un médaillon sur lequel on voit un arc en devant du buste du roi. Sur les revers des drachmes des Arsacides le roi tient toujours l'arc à la main: mais il est singulier qu'on ait ajouté cet emblême guerrier, du côté de la tête, dans les médailles du prince le plus pacifique de tous ceux qui montèrent sur ce trône.

Le médaillon n.° 14, pl. VI offre quelque différence dans la physionomie, qu'on reconnoît cependant pour celle de Vologese II; la lettre qui est derrière la tête est un Γ; l'époque est l'an 443, ΓΜΥ, 131 de l'ère chrétienne, et le mois macédonien est celui d'*Apellæus*, ΑΠΕΛΛΑΙ*ου* (1).

Depuis que les villes principales de l'empire des Parthes eurent été prises et saccagées par les armées romaines, leur monnoie présente une détérioration sensible : il y a tant d'alliage dans les tétradrachmes des Arsacides sous Vologese II, qu'on peut à peine les regarder comme étant d'argent. Cette altération augmente tellement sous les règnes suivants, que le titre des monnoies devient à la fin inférieur même au potin de la monnoie alexandrine. D'après cette observation, l'alliage du métal forme un point de critique numismatique dans cette suite : et il est impossible d'attribuer à un prince qui a précédé Chosroès un médaillon frappé sous ses successeurs, *et vice versâ :* c'est ainsi que nous avons rendu à Pacorus un tétradrachme qu'on supposoit postérieur de plus d'un siècle à ce prince.

---

(1) C'étoit le second mois de l'année macédonienne.

PLANCHE VII.

§ 22. ARSACE XXVIII VOLOGESE III.

Trente ans de paix avoient rendu quelque vigueur à l'empire des Parthes; les plaies que Trajan lui avoit faites étoient presque cicatrisées. Vologese III, qui monta sur le trône de son père vers l'an 149 de l'ère chrétienne, n'imita pas la sagesse de sa conduite. On avoit oublié les malheurs que la dernière guerre contre les Romains avoit répandus sur tout l'Orient, ou si l'on s'en souvenoit encore, ce n'étoit que par le desir de les venger. Les prétentions sur l'Arménie rallumèrent le flambeau de la discorde. Les princes Arsacides qui gouvernoient cette contrée, quoique parents des rois parthes, s'étoient mis sous la protection de Rome qui les avoit placés sur le trône. Vologese III voulut donner à l'Arménie un prince qui lui fût dévoué: il s'étoit préparé à cette entreprise depuis le commencement de son règne; il envahit ce royaume, chassa Sohémus d'Artaxate, et y couronna Chosroès, bien résolu à le soutenir par les armes.

Le premier succès que les deux princes remportèrent contre une armée romaine commandée par Sévérianus, dans le même lieu où Trajan avoit autrefois détrôné Parthamasiris, enfla le courage et les espérances des Parthes; mais leurs espérances furent trompées; ce succès fut effacé par une longue suite de désastres. Les légions romaines

avoient appris sous Trajan le chemin de Ctésiphon: cette capitale prise, ainsi qu'Artaxate, et Séleucie brûlée, satisfirent pour la seconde fois aux mânes de Crassus; et ce fut à la honte de Vologese que les deux empereurs collegues, Marc-Aurèle et Lucius Vérus, ajoutèrent à leurs titres ceux de Médiques, de Parthique, et d'Arméniques, et solenniserent leurs victoires par des triomphes à jamais célèbres dans les Annales des Antonins.

Les deux médaillons de Vologese III, gravés sous les n.° 1 et 2, pl. VII, ont été frappés l'un vers la première, l'autre vers la dernière année de son règne. Le n.° 1 présente la tête de ce prince couronnée d'une tiare dont les fanons descendent sur les oreilles: il a une barbe majestueuse, et sa physionomie, quoique tracée par une main médiocrement habile, donne l'idée d'un caractère hautain et même féroce. Le revers porte pour légende le nom et les titres *du roi des rois Arsace Vologese Epiphane Philellene*, βΑCΙΛΕως ΒΑCΙΛΕωΝ ΑΡCΑΚου ΟΛΑΓΑCου ΕΠΙ+ΑΝους φιΛΕΛΛΗΝος. Dans le champ est marqué l'an ΑΞΥ, 461, 149 de l'ère chrétienne, et dans l'exergue le nom du mois *Dius*, ΔΙΟΥ (1).

(1) Ce tétradrachme a été publié par Pellerin (*Suppl.* III, pag. 19), et il a servi à fixer avec certitude l'époque à laquelle Vologese III succéda à Vologese II. Celui-ci étoit vraisemblablement le père du premier, si on peut cependant l'inférer de cela seul qu'il n'existe aucune trace d'une tradition contraire.

Le métal de ce médaillon est une espèce de potin qui paroit du même titre que le médaillon de Vologese II, n.° 14, pl. VI. Le titre du médaillon suivant est très-inférieur: le style de la gravure est plus barbare; et le métal moins ductile, n'ayant point permis au flaon de s'étendre en proportion du carré, il est d'une dimension plus petite. On y reconnoît cependant la même effigie; et ce qui reste de la légende, qui est en grande partie emportée par les bords, prouve qu'elle contenoit le nom et les titres *du roi Vologese Epiphane,* βαΣΙΛεος ολΑΓασου εΠΙ†Ανους. L'époque ΒΦ, marquée dans le champ, désigne l'an 502 des Séleucides, qui répond à l'an 190 de l'ère chrétienne, et à la onzième année du règne de Commode. Ce fut la dernière ou tout au moins l'avant-dernière de Vologese III (1); l'an 504 est marqué au revers d'un autre Arsace sur le tétradrachme n.° 4, pl. VII si on peut appeler de ce

---

(1) Ce médaillon, jusqu'ici inédit, avec l'autre également inédit, qui est gravé sous le n. 4, mettent hors de doute que l'an 190 où 191 de l'ère vulgaire Vologese IV succéda à Vologese III. Les numismatistes n'avoient pas encore remarqué ces époques sur les médailles des Arsacides, et les historiens modernes ou faisoient continuer le régne de Vologese II jusqu'à ce même temps, ou le règne de Vologese III jusqu'à l'an 214. La découverte iconographique que je présente ici prouve, sans laisser d'incertitude, qu'il faut distribuer entre trois Vologese le temps qu'on donnoit au règne de deux princes de ce nom. C'est ainsi que la connoissance des portraits, aidée de la critique, sert à rectifier les recherches sur l'histoire ancienne.

nom des médaillons qui ont la forme et le type des tétradrachmes parthiques, mais dont le métal est une espèce de potin. Au reste toutes les médailles portant une époque postérieure à l'an 461, et antérieure à l'an 502, présentent constamment le même portrait, qui est toujours reconnoissable malgré la grossièreté et la barbarie de la fabrique. Le cabinet impérial fournit les preuves les plus évidentes de ce fait; et c'est pour convaincre ceux qui pourroient en avoir le moindre doute que j'ai fait graver sous le n.° 3, pl. VII une petite médaille de bronze de Vologese III, sur laquelle sa tête est accompagnée de l'époque EOΥ, 475, qui répond à l'an 163 de notre ère. La tête d'une ville, coiffée d'une couronne crénelée, est le type du revers. Le style de cette médaille, quoique très grossier, permet de distinguer sans aucun doute les traits caractéristiques de Vologese III.

§ 23. Arsace XXIX Vologese IV.

Ce qui nous reste des histoires de Dion ne permet pas de douter que l'Arsace qui favorisa Niger, qui attaqua soudainement, durant la guerre civile d'Albin, les frontières romaines de la Mésopotamie, et qui enfin par ses défaites fit donner le titre de Parthique à Sévère, ne portât, ainsi que son prédécesseur, le nom de Vologese (1).

---

(1) Dion, liv. LXXV, § 9. Longuerue (*Annal. Arsacid.*

Cette similitude de nom avoit trompé les écrivains qui ont cherché à éclaircir l'histoire des rois parthes: les médailles m'ont mis à portée de distinguer ces différents personnages qui ne sont presque connus que par l'histoire des empereurs. Septime-Sévère, dans sa première expédition en Orient, avoit ménagé les Parthes, et s'étoit contenté de repousser et de punir les incursions de quelques peuples et de quelques princes dépendants des Arsacides. A peine fut il délivré de la guerre civile d'Albin, qu'il repassa en Orient, et fit semblant d'attaquer les mêmes ennemis contre lesquels sa première expédition avoit été dirigée: mais tout-à-coup il se jeta sur le territoire des Parthes, pénétra jusqu'à Ctésiphon, la prit, et l'abandonna au pillage. Ce fut pour la troisième fois, dans le même siècle, que cette capitale de l'Orient fut saccagée par les Romains (1). Un frère de Vologese étoit dans le camp de l'empe-

---

ad an. aerae ch. 201) a relevé l'erreur d'Hérodien, qui donne à ce prince le nom d'Artaban, Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a confondu Vologese IV, roi des Parthes, avec un autre prince de la même famille et du même nom, mais qui étoit fils d'un Sanatrécès ou Sanatracus, roi d'Arménie (Dion, *loc. cit.*) Septime-Sévère accorda à cet autre Vologese une province de l'Arménie que les Parthes ou les Romains en avoient probablement séparée. Longuerue avoit bien distingué ces deux Vologese (*loco citato*, an 200).

(1) Par Trajan l'an 116 de l'ère vulgaire; par Avidius Cassius, un des généraux de Lucius Verus, l'an 165, et enfin par Septime-Sévère, l'an 199.

reur (1), et il est vraisemblable que sa presence et les intelligences qu'il s'étoit ménagées facilitèrent les succès de Septime-Sévère, qui, après avoir humilié les Parthes, s'éloigna de ces contrées, et laissa l'Orient et Vologese en paix.

Les trois médailles dont on voit les dessins sous les n.° 4, 5, et 6, pl. VII, présentent l'effigie de Vologese IV, évidemment, différente de celle de Vologese III : pour s'en convaincre, il suffit de comparer ces dessins avec ceux des n.° 1, 2 et 3.

Vologese IV a, sur le médaillon n.° 4, le nez aigu et la barbe terminée en pointe; sa tête est ornée du diadême, et couverte d'une tiare enrichie de perles ou de pierreries qui forment une grande rose sur son oreille. Peut-être cette parure fait-elle partie des boucles d'oreilles que nous avons remarquées souvent dans les portraits des Arsacides.

Le revers a le type ordinaire, et il n'offre dans la légende que ces mots mutilés, BACIΛ*εως* EΠI+AN*ους*, *du roi Epiphane.* L'époque est l'an ΔΦ, 504, des Séleucides, 192 de l'ère vulgaire, et la troisième année du règne de Commode (2). On a vu sur une médaille de l'an 502, 190 de l'ère vulgaire, le portrait d'un autre Vologese.

---

(1) Dion, *loco citato.*

(2) Barthelemy, dans le mémoire déjà cité (t. XXXII, pag. 680 des *Mém. de l'Acad. des inscript. et belles lettres*), à fait mention de ce médaillon et du suivant. Il reconnoît sur l'un et sur l'autre la même effigie.

Le second médaillon n.° 25 est d'une fabrique plus barbare, et d'un métal encore inférieur ; on y reconnoit cependant la même effigie avec la même coiffure et les mêmes ornements.

Le revers a le même type que les médaillons précédents ; mais il est accompagné d'une légende mutilée qui paroit contenir les mots ΒΑΣΙ. . . ΑΠ-ΚΟ. . . ΣΙΑ, peut-être pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ (1), *du roi Arsace Epiphane*. L'époque est l'année ΗΦ, 508, 196 de l'ère vulgaire, 3 de Septime-Sévère.

Enfin la médaille n.° 6, pl. VII est parfaitement semblable à la précédente tant par le métal que par la fabrique (2). On ne distingue dans la légende que ces mots mutilés, βΑΣΙΛεως. . . ΕΠιφανους. . ., *du roi*... *Epiphane*... L'époque désigne clairement l'an 518, ΗΙΦ, des Séleucides,

(1) Les drachmes et les tétradrachmes parthiques de la première et de la seconde dynastie des Arsacides nous ont présenté des erreurs étranges et bizarres dans l'orthographe des mots grecs. Dans un médaillon qui présente pareillement l'époque de l'an 504, et qui se trouve dans le cabinet de Tiepolo, à Venise, on a lu ΑΡΣΑΚΟΥ (*Mus. Theup.*, pag. 1222). Il est à remarquer que, tandis que la légende de ces médailles présente les Φ d'une forme irrégulière, ┼, ce même caractère, lorsqu'il est employé sur les mêmes médailles comme chiffre du nombre 500, conserve sa forme ordinaire. Nous avons fait une remarque pareille, au § 25, chap. XIII, tome II.

(2) Cette médaille inédite se trouve à présent dans la grande collection de M. Cousinery. C'est M. Olivier qui l'a apportée d'Orient, ainsi que le médaillon de Phraate IV, pl. IV, n. 12.

206 de l'ère chrétienne, 14 de Septime-Sévère. Cette médaille est donc postérieure au pillage de Ctésiphon.

§ 24. Arsace XXX, Vologese V.

La fin de la monarchie des Arsacides approchoit: les enfants de Vologese IV se disputoient un sceptre dont la puissance avoit été affoiblie par un siècle de revers. L'empereur Caracalla voyoit avec satisfaction la discorde entre les frères accélérer la ruine d'un empire rival du sien (1). Leurs dissensions amenèrent en effet la division du royaume. Artaban V demeura souverain de la Médie, de l'Adiabène, et des régions septentrionales de ce vaste empire; et Vologese V, son frère, eut en partage les débris des anciennes capitales que baignoit le Tigre (2). Sa domination,

---

(1) Dion, *Fragm.*, liv. LXXVII, § 12. Cette particularité paroit se rapporter à l'an 212 de l'ère vulgaire. La guerre civile duroit par conséquent entre les fils de Vologese depuis quatre ou cinq années; car la première époque indiquée par les médailles de Vologese V est l'an 209 de la même ère, qui répond à l'an 521 des Séleucides. La dernière de Vologese IV est l'an 206. Sa mort doit être arrivée entre 206 209, et ses fils se disputoient encore le trône l'an 212. Probablement la crainte d'une guerre étrangère les mit d'accord peu après cette dernière époque.

(2) On doit le conclure de ce que les médailles grecques des Arsacides, qui étoient frappées dans les villes de Ctésiphon et de Séleucie, ne l'ont été que par l'autorité de Vologese V, dont elles présentent le nom, ou du moins l'effigie. Les dé-

qui s'étendoit probablement sur la Susiane, sur l'Elymais, sur la Perse, sur la Carmanie, et sur les bords du golfe Persique, embrassoit encore les parties les plus méridionales des contrées soumises à son frère,

L'an 215 de l'ère chrétienne, pendant que Caracalla séjournoit à Nicomédie, Vologese fut menacé de la guerre par les Romains, pour avoir donné asile dans ses états à deux personnages que l'empereur réclamoit comme transfuges (1). Vologese intimidé céda, et les lui fit livrer. Caracalla, qui vouloit, à quelque prix que ce fut, se décorer comme son père du surnom de Parthique, dirigea ses entreprises contre Artaban; et

---

tails de l'expédition de Caracalla contre Artaban, et les tentatives du prince parthe contre la ville de Nisibis, prouvent que celui-ci régnoit sur Arbelles et sur les provinces septentrionales du royaume : la domination de Vologese comprenoit la partie méridionale. Artaxerxe, qui venoit de la Perse, attaqua et fit périr Vologese avant de marcher contre Artaban, ainsi que nous le verrons par la suite.

(1), Dion, liv. LXXVII, § 18, 19 et 21, où Vologese est nommé comme régnant sur les Parthes l'an 215 de l'ère vulgaire, 527 des Séleucides. Les deux transfuges que Caracalla demandoit à Vologese étoient un certain Antiochus de Cilicie, et un Tiridate que Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a cru sans fondement être un troisième frère de Vologese et d'Artaban. Ce savant illustre ayant confondu la famille de Sanatrécès, roi d'Arménie, qui avoit pour fils un Vologese et un Tiridate, avec la famille des rois parthes, où un autre Vologese disputoit le trône à son frère Artaban, a épaissi les ténèbres dont la suite de ces faits étoit déjà enveloppée.

il réussit, par la plus noire perfidie, à dévaster quelques contrées de ses états, et à faire périr un grand nombre de ses sujets (1).

Un autre orage menaçoit Vologese: les Perses, profitant des troubles et des divisions de l'empire des Parthes, secouèrent leur joug; ils avoient pour chef Artaxerxe, que les écrivains orientaux appellent Ardeschir; il étoit de la famille de Sassan, et fils ou petit-fils de Pabek, satrape de ces contrées (2). Ce chef, que les fragments qui nous restent de l'histoire de sa dynastie et les résultats de ses tentatives nous obligent à regarder comme un grand homme, fit la guerre avec tant d'habileté et de succès, qu'il força Vologese à Kirman, et le priva de la vie (3). Ayant attaqué Artaban quelque temps après, ce prince périt dans un combat qui mit fin à l'empire des Parthes, et au règne des Arsacides (4). La chûte de Vo-

---

(1) Il fit semblant de demander en mariage une fille de ce prince Arsacide, et s'étant avancé comme ami sur les terres d'Artaban, il y commit d'horribles dégâts qui lui valurent auprès du sénat romain avili le surnom de Parthique.

(2) Nous en parlerons au § 1 du chapitre suivant.

(3) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, traduite par M. Silvestre de Sacy, pag. 276 de ses *Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*. Palasch ou Vologese est indiqué par l'écrivain mahométan comme gouvernant le Kirman. C'est un bonheur que dans un historien du XV siècle, et si dénué de toute critique, on retrouve encore quelques fragments authentiques de l'histoire ancienne.

(4) L'an 226 de l'ère chrétienne, 538 de l'ère des Séleucides, suivant le calcul d'Agathias, liv. IV, pag. 134.

logese ne put arriver avant l'an 219 de l'ère vulgaire (1), et Artaban ne périt que sept ans après.

Dans l'obscurité qui enveloppe cette dernière période de l'histoire des Arsacides, le peu que j'en dis dans cet article est fondé sur l'autorité directe d'un écrivain contemporain (2), et sur le témoignage irréfragable des monuments. Quoique ce soit la première fois que les faits que je viens d'indiquer se trouvent disposés dans cet ordre et présentés sous cet aspect, les documents sur lesquels je les appuie n'en sont pas moins certains; et les récits contraires ne sont fondés que sur de simples conjectures, ou sur l'ignorance absolue de ces monuments.

Parmi les médailles qui nous font connoître Vologese V, et qui, en indiquant l'époque de son règne, jettent une lumière nouvelle sur ce point d'histoire, j'en choisis trois, dont deux avec une légende grecque, et la troisième avec une légende en *pelhvi* ou ancien persan.

Les deux médaillons n.° 7 et 8, pl. VII ont le type des tétradrachmes; mais le métal en est très bas aloi, et plus près du cuivre que du potin. La barbarie de l'exécution répond au peu de valeur de la matière: on y voit d'un côté la tête

---

(1) Nous donnons ici une médaille de Vologese, de l'an 530 des Séleucides, 218 de l'ère vulgaire.

(2) Dion, dont je parle, écrivoit sous le règne du même Artaxerxe qui avoit renversé le trône des derniers Arsaces.

mal dessinée de Vologese V, couverte de la tiare dont le fanon descend sur l'oreille. Quoique le travail de cette gravure soit très-grossier, l'artiste s'est attaché à donner au profil des traits caractéristiques qui empêchent de le confondre avec les portraits de Vologese IV et de Vologese III, prédécesseurs de Vologese V. Un grand B est gravé dans le champ en arrière de la tête. La légende du revers, quoique mutilée et emportée par le bord qui ne s'est pas étendu à cause du défaut de ductilité du métal, laisse apercevoir les caractères. . . ΛΓΑ. . . ΕΠ. . ., qui donnent le nom du roi *ολΛΓΑσου* ΕΠ*ιφανους*, *Vologese Epiphane* (1). L'époque est l'an ΑΚΦ, 521, des Séleucides, 209 de l'ère vulgaire. Des médaillons semblables portent l'époque des années 524, 525 et 527 des Séleucides, 212, 213 et 215 de l'ère vulgaire.

L'on voit encore incontestablement le même portrait sur le médaillon n.° 8, dont la légende n'offre que le commencement du titre d'*Epiphane*, ΕΠ*ιφανους*: mais l'époque est plus remarquable, parcequ'elle est la dernière de toutes celles que présente la numismatique des rois parthes; c'est l'an ΛΦ, 530, des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'an 218 de l'ère vul-

---

(1) Barthélemy avoit lu le nom de Vologese sur un autre médaillon semblable du même roi, daté de l'an 524 ou 212 l'ère vulgaire (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, pag. 681).

gaire, et se termina dans l'automne de l'an 219. Caracalla avoit été massacré l'an 217. Macrin avoit combattu Artaban l'an 218. La révolte des Perses avoit commencé, suivant Mirkhond, depuis 214 (1); et Artaxerxe marcha quelques années après contre Palasch ou Vologese V, qui étoit maître du Kirman, et le fit mettre à mort avant d'attaquer Artaban, qui cessa de régner et de vivre l'an 226 de l'ère chrétienne.

Les médaillons de Vologese V, que nous avons vus, ont été probablement frappés, ainsi que ceux de ses prédécesseurs, à Ctesiphon ou à Séleucie, anciennes capitales de l'empire des Parthes, que les écrivains orientaux désignent, l'une et l'autre, par le nom d'*Al-madaïn*, ou de *Villes* par excellence. Le type et la légende grecque justifient cette conjecture. Mais les calamités que ces capitales avoient éprouvées à plusieurs reprises par les invasions des Romains sont probablement la cause de la décadence de l'art qu'on remarque sur ces monnoies, de la barbarie des légendes, et de la dégradation du titre. Quelques unes des autres provinces soumises à Vologese V n'étoient pas dans un état si déplorable. Les médailles frappées immédiatement après son règne, par l'autorité de la nouvelle dynastie des Sassanides, en fournissent une preuve plus que suffisante; mais nous en avons une irrécusable dans une médaille

(1) *Histoire des Sassanides*, pag. 267.

de bronze du même Vologese, avec un type persan, et une légende en *pelhvi*.

L'excellent travail de M. de Sacy sur les monnoies des Sassanides, l'un des plus ingénieux qu'on ait jamais faits sur la numismatique et sur les langues de l'Orient (1), m'a fourni le moyen de reconnoître le roi Vologese V sur cette médaille que j'ai fait graver sous le n.° 9, pl. VII. Je sais que le savant qui le premier a su la lire l'a attribuée à un autre Vologese qui a régné sur les Perses quelques siècles plus tard (2). Mais, tout en admirant son érudition et sa sagacité, je ne puis adopter son avis à ce sujet : la médaille que nous examinons est si ressemblante à celles d'Ardeschir ou d'Artaxerxe I., par la fabrique, le métal, le module, le style de l'art, le costume du portrait, et la forme des caractères, qu'on la croiroit l'ouvrage du même artiste et la monnoie du même prince, si on ne trouvoit pas dans la légende (3) le nom de *Balaga* ou de Vologese

(1) J'entends parler des trois mémoires, le premier sur les inscriptions de Nakschi Roustam, le second sur les médailles des Sassanides, et le troisième sur les inscriptions de Kirmanscha, publiés dans l'ouvrage déjà cité, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4.

(2) M. Silvestre de Sacy, dans l'ouvrage cité, pag. 186 et 187. Ce Palasch ou Vologese Sassanide seroit postérieur à Artaxerxe de plus de deux siècles et demi.

(3) Le savant que j'ai cité dans la remarque précédente convient lui-même de cette ressemblance (*loco cit.*, pag. 186). Elle est si frappante que les amateurs de la numismatique

au lieu de celui d'*Artahshthr*, qu'on lit sur les médailles d'Artaxerxe.

La médaille dont il s'agit appartient donc à un Vologese contemporain d'Artaxerxe, c'est-à-dire à Vologese V, dont nous avons prouvé l'existence par des médailles grecques avec l'époque, par la mention que Dion en a faite, et par le témoignage même des écrivains orientaux qui parlent d'un Vologese prince du Kirman, et vaincu par Artaxerxe. Ce qui complete la preuve de mon opinion, c'est la ressemblance du portrait gravé sur les médailles grecques qui portent le nom de Vologese, avec le portrait gravé sur les médailles persanes qui portent le même nom en *pelhvi*. On trouvera encore dans la note ci-jointe d'autres considérations propres à confirmer ce que je viens d'avancer (1).

---

seront persuadés, au premier coup d'œil, de la solidité de l'opinion que je propose ici, pourvu qu'ils se procurent les empreintes des deux médailles de bronze, l'une d'Artaxerxe, l'autre de Vologese, les mêmes que M. Silvestre de Sacy a fait graver sous les n. 2 et 8 de la planche 6, et que j'ai fait graver de nouveau ici d'après les originaux, l'une au n. 9 de cette planche VII, l'autre au n. 2 de la planche VIII. Le soin que M. Mionnet a pris de multiplier les empreintes des médailles du cabinet impérial, et de mettre les amateurs à portée d'en faire l'acquisition, rend cette comparaison extrêmement facile, même pour ceux qui ne peuvent pas la faire sur les monuments originaux.

(1) Qu'on fasse la comparaison de la médaille que M. Silvestre de Sacy attribue à Vologese ou Obalas, Sassanide, avec les médailles des rois de cette même dynastie, mais

La tête de Vologese, sur cette médaille, est couronnée d'une tiare parfaitement semblable, par la forme et par les ornements, à celle dont est couverte sur ses médailles l'effigie de Mithridate I, le sixième des Arsaces, mort plus de quatre siècles

---

d'un époque éloignée de son commencement, et on verra que les médailles de Sapor III (qui cependant seroient plus anciennes que celles d'Obalas d'un siècle entier) sont déjà, par la fabrique et par le travail, à une grande distance de celles d'Artaxerxe. On peut répeter la même observation en comparant la médaille de Vologese à celle que ce célèbre orientaliste attribue à Schariar. Il s'est aperçu lui-même que la tiare ressemble plus à la tiare des rois parthes qu'à celle des rois postérieurs (pag. 201). On la voit, il est vrai, sur la tête d'un roi Sassanide; mais ce roi est Artaxerxe, qui a pris la place des rois parthes. Comment cet antique ornement des Arsacides reparoîtroit-il sur la fin du V siècle, lorsque la tiare des monarques de Perse avoit pris toutes ces formes bizarres qu'on remarque sur leurs médailles ? La tête du roi est tournée, il est vrai, vers la droite, tandis que sur toutes les médailles des Arsacides la tête du prince est tournée vers la gauche : mais cette différence, ainsi que celle des légendes et des caractères, ne prouve rien autre chose, sinon que les monétaires grecs de l'empire parthique, ou ceux qui leur avoient succédé, suivoient une méthode qui leur étoit particulière, et que les monetaires employés sous les rois Sassanides suivoient la plus générale. Cependant la numismatique des rois nous offre d'autres exceptions à cette regle. Sur les médailles des rois de Sicile, sur celles de quelques autres princes de la Thrace et de l'Arménie, etc., les effigies sont tournées vers la gauche du spectateur. Nous avons vu sous Vologese I un changement pareil dans la disposition du type des revers, et nous avons conjecturé que ce changement venoit de la différence du lieu où ces médailles avoient été fabriquées.

avant Vologese (pl. III, n.° 7). Ainsi les princes Arsacides avoient conservé les costumes et les cérémonies que leurs ancêtres avoient instituées à l'époque de la première splendeur de leur race, ou qu'ils avoient peut-être imitées des rois Achéménides.

Le type du revers est un autel ardent; ce type a rapport au culte du feu, objet principal de la religion des Perses.

Je transcris ici en caractères hébreux les caractères *pelhvi* qui forment la légende du revers, en les copiant du savant ouvrage que je viens de citer, בלאנא יזדאני (1), *Balaga* ou *Balatcha iezdani*, le *divin Vologese.*

---

(1) A la planche 7, n. 7 de l'ouvrage de M. Silvestre de Sacy, on lit בלאני; mais ce même savant, à la pag. 186, a lu בלאנא, et il observe que le dernier caractère peut être pris indifféremment pour un *aleph* ou pour *un jod* (pag. 187).

NOTE.

On a pu voir dans le cours de ce chapitre, que, dans l'examen des époques marquées sur les médailles parthiques j'ai suivi l'ancienne opinion d'Hardouin (*Num. urb. illustr.*, art. Παρθία), qui en calculoit les années d'après l'ère des Séleucides (312 avant J.-C.) sans aucune variation. Le savant Freret (*Mémoires de l'Academie des inscriptions et belles lettres*; t. XIX, p. 185 et 120) avoit préféré de compter ces époques d'après la même ère, mais en l'avançant d'une année à l'exemple des astronomes chaldéens. Cette ère ainsi

modifiée est connue par les chronologistes sous la dénomination de l'ère des Grecs (311 ans avant J.-C.). J'ai eu des motifs pour ne pas adopter le calcul de Freret. Il m'a paru qu'on ne devoit pas croire, sans des raisons bien convaincantes, que les villes où les médaillons des Arsacides ont été frappés s'étoient écartés de la méthode générale de compter les annés d'après l'ère des Séleucides, méthode qu'on voit suivie par toutes les villes de l'Orient qui ont fait usage de cette ère, et même par Antioche, capitale du royaume dont les villes grecques situées sur le Tigre ont fait partie. En effet les médaillons des Arsacides seroient, dans toute la numismatique de l'Orient, le seul exemple de cet usage. J'ai examiné ces époques, et j'ai vu qu'il n'y en a aucune qu'on ne puisse sans inconvénient, calculer d'après l'ère des Séleucides; et si Freret préfère une autre ère, c'est que, de son temps, on ne connoissoit qu'un petit nombre de médailles des Arsaces avec époque; que ces médailles n'avoient pas toujours été bien lues; que beaucoup de fautes ont été rectifiées postérieurement par Pellerin et par Eckhel; et qu'un grand nombre de nouvelles découvertes sont venues enrichir cette suite, et répandre un nouveau jour sur les questions chronologiques qui en dépendent.

Mais ce qui décide irrévocablement la question, c'est le médaillon de Phraate IV, dont j'ai donné le dessin à la pl. V, n. 5: on y lit l'an 311, qui, calculé d'après l'ère des Séleucides, a dû commencer à l'automne de l'an de Rome 752, et finir à l'automne de l'an 753: calculé d'après l'ère des Grecs adoptée par Freret, il ne commenceroit qu'à l'automne de l'année suivante. Or à cette dernière époque Phraate IV ne régnoit plus: Phraatacès, le plus jeune de ses fils, lui avoit succédé, comme il est démontré par le fragment du livre LV de Dion, publié par M. l'abbé Morelli; témoignage que Freret n'avoit pu connoître, non plus que le médaillon dont il s'agit, publié pour la première fois par Pellerin. Ce médaillon nous présente l'effigie d'un vieux roi, et il est facile de la reconnoître pour celle de Phraate IV. Il est donc démontré que l'époque de l'an 311 ne pourroit appartenir au règne de ce prince, si on ne le calculoit pas d'après l'ère

des Séleucides, qui commence à l'automne de l'an 312 avant J.-C.

Le même académicien (*loc. cit.*, p. 103, 104, etc.) semble prêter trop de croyance à l'historien d'Arménie, Moyse de Chorene, toutes les fois que son récit paroît contraire à celui des écrivains grecs et romains. Il adopte le récit de cet historien sur l'origine de Tigrane, malgré le témoignage contraire de Strabon, auteur qui a vécu un siècle à peine après Tigrane, et natif d'un pays limitrophe de l'Arménie: il adopte aussi les traditions de Moyse sur l'état des rois d'Arménie à l'époque de la chûte des Arsacides, de préference au récit de Dion, auteur contemporain, et qui jouissoit de la confiance de l'empereur Alexandre-Sévère, sous qui ces évènements se passoîent, et qui ne put s'empêcher d'y prendre part. Moyse de Chorene paroit ignorer dans son histoire le changement de dynastie arrivé pendant les dernières années du règne d'Auguste, dans la succession des Arsaces: on n'y trouve aucun indice d'une première et d'une seconde race, cependant ce changement, attesté par Tacite, par Josephe, et par une foule d'écrivains orientaux, excita des guerres dans lesquelles les empereurs romains avoient pris les armes ou interposé leur autorité. D'ailleurs les monuments numismatiques qui nous sont parvenus s'accordent tous à soutenir l'autorité des écrivains grecs et latins, lorsqu'il s'agit de la succession des princes Arsacides et de la durée de leurs règnes, et à démentir les récits contraires d'un écrivain du V ou VI siècle, qui peut bien avoir puisé ses matériaux dans les chroniques plus anciennes du syrien Mar-Ibas, sans mériter pour cela plus de croyance; puisque Freret lui-même réconnoît *l'ignorance et la hardiesse* de ce syrien (*loc. cit.*). En parcourant l'ouvrage de Moyse de Chorene, je suis persuadé qu'il lui arrive souvent ce que Freret suppose être arrivé à quelques historiens grecs et latins, savoir, *de prendre pour souverains de cette nation* (des Parthes) *des gouverneurs d'un canton ou des commandants d'un corps de troupes* (p. 105).

Après ces remarques, qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir les doutes qui pourroient naître sur plusieurs points de l'histoire des Arsacides, je dois ajouter une autre remarque

particulière sur les légendes de leurs médailles. Elles sont à la vérité plus chargées de titres et de surnoms honorifiques que celles des autres princes; mais je n'ai jamais vu, et les numismatistes qui ont examiné les médailles dans ces derniers temps avec plus de critique que leurs prédécesseurs n'ont pas vu non plus, ces titres singuliers que Sphanheim, Vaillant, et d'autres antiquaires croyoient avoir lus sur ces monuments : telles sont les épithètes de ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ, de ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, d'ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, et je ne sais quelles autres. Ainsi je doute fort de la sincérité de la leçon de ces mots, forgés, à ce qu'il paroît, par l'imagination de quelques antiquaires qui ont voulu tirer parti de certaines légendes presque barbares où les titres accoutumés des Arsaces ont été bizarrement altérés. On peut en voir des exemples aux n. 6 de la pl. IV et 5, 7, pl. VI, et n. 5 de la pl. VII.

Je n'ai pas lu non plus sur aucune médaille parthique le titre de ΘΕΟΣ, *dieu*, sans qu'il soit suivi du surnom d'ΕΥΠΑΤΩΡ, *Eupator* (fils d'un père illustre); et dans ce cas il désigne Phraate III. J'ai fait graver parmi les médailles incertaines des Arsacides (pl. VII, n. 10) une drachme qui ressemble beaucoup à celle que Vaillant a publiée en l'attribuant à Mithridate I (*Reg. Parth.*, pag. 48); on voit par ce dessin que le Θ qu'on a pris pour la lettre initiale du mot *θεὸς* n'est qu'une de ces lettres solitaires qu'on remarque dans le champ de plusieurs drachmes, où elle est accompagnée de quelques monogrammes qu'on à pu prendre pour la suite de ce mot. Au reste je pense que la médaille appartient à Phraate III.

Je suis plus incertain relativement à la médaille gravée n. 11, pl. VII : la tête a quelque ressemblance avec celle d'Orode I (pl. IV, n. 9 et 10): elle n'a pas au milieu du front la caruncule qui distingue l'éffigie de cet Arsace : d'ailleurs ce portrait paroit annoncer plus de jeunesse. N'appartiendroit-il pas à Mithridate III, frère d'Orode ?

Enfin la petite médaille de bronze qui est gravée sous le n. 12, pl. VII est extrêmement curieuse par le type et les marques ou hiéroglyphes du revers on y voit un cerf, symbole de la Diane persique, ou Anaïtis, révérée par tout l'em-

pire parthique, ainsi que les indications d'Isidore de Charax suffisent seules pour le prouver. Nous avons vu huit figures de cerfs orner la tiare de Phraate II (pl. III, n. 9 et 10). L'un des hiéroglyphes ou emblêmes gravés dans le champ forme un cercle surmonté de trois rayons; l'autre est pareillement un cercle d'où descendent deux lignes divergentes. Ce dernier emblême mérite une attention particuliere, on le retrouve dans les monuments de Persépolis; on le retrouve encore sur les médailles des Sassanides : nous en parlerons à la pl. VIII, n. 7 et 9. La légende de la médaille donne le nom et les titres un peu mutilés *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene:* le portrait ressemble à celui de Mithridate II.

CHAPITRE XVI.

ROIS DE PERSE

DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES.

PLANCHE VIII.

§ I. Artaxerxe I ou Ardeschir Babekan.

Cet homme extraordinaire étoit né parmi les Perses, qui, dépouillés depuis six siècles de l'empire de l'Asie, et assujettis aux Grecs et ensuite aux Parthes, avoient cependant conservé leur langue, leur religion et leur caractère national. Il étoit appelé par sa naissance à participer au gouvernement (1). Son père, Pabec, fils de Sas-

(1) Agathias, *De rebus Justiniani imp.*, l. II et IV; Dion, liv. LXXX, § 3; Hérodien, liv. VI; Lampride, *in Alex. Sever.*, chap. 55, sont les principaux auteurs grecs et latins qui nous fournissent les autorités de ce règne. J'ai profité aussi de la traduction de Mirkhond par M. Silvestre de Sacy. Quoique cet auteur arabe ne soit pas plus ancien que le XV siècle de l'ère vulgaire, il peut avoir profité de quelques écrivains antérieurs et même contemporains. J'ai fait usage de quelques remarques de Tillemont; de cet extrait d'écrivains orientaux que M. Mouradjea d'Ohsson a publié sous le titre

san, étoit, sous l'autorité des princes Arsacides, satrape des Perses, et prenoit le titre de roi (1).

Les désastres de la dynastie règnante pouvoient inviter Artaxerxe à la révolte; mais on assure que des circostances particulières l'y forcèrent. Quoi qu'il en soit, après s'être déclaré indépendant, il attaqua Vologese V dans le Kirman (2), et quelques années après Artaban, frère de Vologese.

Sa valeur et sa fortune firent disparoître tous ses rivaux; les derniers rejetons de la famille des Arsacides se réfugièrent dans l'Arménie, et une princesse de la maison détrônée entra dans le harem du vainqueur. Artaxerxe avoit un de ces caractères prononcés qui distinguent les fondateurs

---

de *Tableau historique de l'Orient;* et de la double compilation que nous ont donnée, sur l'histoire des Sassanides, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle,* liv. II, ch. 13, tome VII, de la traduction française imprimée à Amsterdam.

(1) Son nom est écrit aussi Babec ou Papac, ce qui revient au même. J'ai préféré à toute autre la tradition que je viens d'indiquer sur la naissance d'Artaxerxe, parcequ'elle se trouve confirmée par les inscriptions grecques et pelhvi de Nakschi Roustam, interprétées d'une manière si certaine et si étonnante par M. Silvestre de Sacy. Artaxerxe y est appélé *υἱὸς θεοῦ Παπάκου βασιλέως, fils du divin Papacos, roi, (Mémoires sur diverses antiquités de la Perse,* pl. I). Eutychius d'Alexandrie donne aussi Pabec pour père, et Sassan pour aïeul a Artaxerxe, qu'il appelle Azdaschir (voyez l'ouvrage cité, pages 32 et 33, et les notes (48) et (49).

(2) Mirkhond, pag. 726. Voyez ce qui j'ai remarqué au § 22 du chapitre précédent, où j'ai fait connoître l'existence de Vologese V, et quelques faits qui le concernent.

des empires de la foule des princes nés dans la pourpre. A peine eut-il paré sa tête de la tiare du roi des rois, qu'il prit avec ce titre toutes les idées grandes et utiles qui rendent les monarchies puissantes et respectables, et donnent aux nations vieillies une vigueur nouvelle. Il replaça sur le trône la religion de Zoroastre, dont il fit reconnoître les dogmes et réformer la discipline par une assemblée de mages, qu'il sut choisir et diriger. Il détruisit, ou du moins il réprima cette espèce d'anarchie féodale qui paralysoit les forces de l'empire. Des entreprises hardies, dont il dut le succès à l'organisation politique qu'il venoit d'opérer, relevèrent l'éclat de son règne; il transporta le siège de son empire dans l'ancienne capitale des Perses (1); il fit sentir aux Arsacides fugitifs que l'Arménie ne pouvoit pas les soustraire à sa dépendance; il voulut faire revivre les anciennes prétentions des Parthes et les droits des Achéménides, ensevelis sous les

---

(1) Istakhar ou Estakhar, qu'on croit être la même ville que Persépolis. On peut lire ce que M. Mongez a recueilli sur cette ville célèbre, dans le tome III *des Memoires de littérature et beaux-arts de l'Institut de France*, où il à profité des lumières que M. Langlès lui avoit fournies. La restitution de cette capitale devoit flatter les Perses; et en même temps Artaxerxe paroissoit rentrer dans l'ancienne demeure de ses ancêtres; car Bahman, père de Sassan, étoit, si l'on en croit les écrivains orientaux, un rejeton de la famille des Kéaniens ou des Achéménides: nous avons vu que les fondateurs de la dynastie des Arsacides avoient affecté de se donner la même origine.

débris du trône de Darius, et il osa redemander aux Romains les plus belles provinces de l'Asie dont ils étoient en possession. Mais l'ignorance des peuples de l'Orient dans l'art de la guerre les a toujours fait succomber quand ils ont eu à lutter contre la tactique et la discipline des armées européennes. Ni les troupes d'Artaxerxe ni leur courage ne purent l'empêcher d'essuyer une grande défaite. Il est vrai que ce prince sut mieux réparer ses pertes qu'Alexandre-Sévère, qui étoit passé en Orient, ne sut profiter de ses avantages; mais le roi des rois sentit qu'il falloit renoncer à toute espérance de conquête du côté de l'Occident (1). Son autorité cependant fut respectée en Arménie; et son empire rajeuni, repeuplé, et embelli de nouvelles villes, fut le glorieux héritage qu'il transmit à Sapor son fils. Il avoit admis de son vivant ce prince à partager avec lui l'autorité souveraine (2).

---

(1) Le triomphe persique d'Alexandre-Sévère, et la relation qu'il fit de sa campagne de Perse, au sénat romain, passent chez quelques historiens modernes pour des fanfaronnades (Gibbon, *History of the decline and fall of roman empire*, chap. VI et VIII); mais Lampride réfute le récit d'Hérodien, sur lequel ils se fondent (*Alex. Sever.*, ch. 57); et j'observe que la cessation de toute hostilité de la part du monarque persan, et l'oubli de toutes ses prétentions, dans une circonstance où l'empereur romain étoit obligé de transporter ses forces dans la Germanie, semblent prouver qu'Artaxerxe, avoit réellement été battu.

(2) Mirkhond, pag. 278. Cette tradition est confirmée par

Artaxerxe avoit régné pendant vingt-six ans; les douze premiers sur les Perses révoltés, les quatorze suivants sur l'empire entier qu'il avoit conquis l'an 226 de l'ère vulgaire; il mourut vers l'an 240.

Des deux médailles gravées sous les n.° 1 et 2, pl. VII, la première est d'argent, la seconde est de bronze; elles ont été dessinées d'après les originaux. Quand on a lu l'explication que M. Silvestre de Sacy a donnée de leurs légendes, on ne peut plus douter que ces médailles n'appartiennent l'une et l'autre à un Artaxerxe, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, et que ce ne soit au fondateur même de la monarchie qu'il faut les attribuer (1).

Le nom du roi; ארתחשתר, ARTaHHSCHeTHR,

---

une belle remarque du savant orientaliste que j'ai occasion de citer si souvent dans ce chapitre. Une médaille d'argent, qui présente d'un côté le nom et l'effigie d'Artaxerxe, offre dans la légende du revers le nom de Sapor, son fils (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 195; Pellerin, III *Supplément*, pl. I, n. 12). L'usage dans lequel, suivant les écrivans orientaux, étoient les rois Sassanides, et Artaxerxe lui-même, de faire graver en quelques occasions dans la légende de leurs monnoies le nom des personnages qu'ils vouloient honorer d'une manière très-distinguée (*Tableau historique de l'Orient*, tome II, pag. 172), me persuade que la réunion des noms d'Artaxerxe et de Sapor sur la même médaille n'est pas l'effet d'une erreur du monétaire.

(1) Voyez le *Mémoires sur les médailles des Sassanides*, inséré dans l'ouvrage cité (pag. 166, pl. VI, n. 1 et 2, et pl. VII, n. 3, et pag. 178 et sqq.).

se lit du côté de la tête, et plus clairement sur le revers de la médaille (1): ce nom a été traduit en grec par Artaxerxe ou Artaxare. La tête du roi, par l'arrangement de la coiffure et de la barbe, est facile à distinguer des portraits des princes Arsacides. Cette coiffure est ornée du diadême et surmontée d'un globe: on la retrouve, à peu de différence près, sur quelques médailles de bronze marquée d'une époque plus ancienne, et sur lesquelles est gravée l'effigie de différents princes que le défaut de légende empêche de reconnoître (2). L'autel du feu est gravé sur le revers, et il est parfaitement semblable à celui qu'on a pu remarquer sur la médaille de Vologese V, avec une légende en *pelhvi*.

Artaxerxe est représenté sur la médaille de bronze dans le costume d'un roi parthe. Sa tiare est la même que celle des Arsacides. Les historiens nous apprennent qu'Artaxerxe orna sa tête

---

(1) J'ai rendu les caractères pelhvi en caractères hébraiques, à l'exemple de M. Silvestre de Sacy et d'autres savants. Ce nom est composé de sept lettres que j'ai fait imprimer en caractères majuscoles, et j'ai supplée en caractères romains les voyelles qui manquent, suivant l'usage de plusieurs langues orientales. Il faut cependant observer que le TH et le SCH ne sont exprimés, en pelhvi comme en hébreu, que par un seul caractère.

(2) On peut voir quelques unes de ces médailles gravées dans les ouvrages de Pellerin (*Supplément* III, pag. 23 et suiv.): elles portent des époques tirées, suivant toutes les apparences, de l'ère des Séleucides (v. Eckhel, *D. N.*, t. II, pag. 559).

de cette tiare, *cidaris*, losqu'il s'empara du trône d'Artaban, et qu'il se fit reconnoître pour roi des rois (1). Ce costume rend la médaille d'Artaxerxe si ressemblante à celle de Vologese V, que nous avons expliquée, qu'il est impossible de croire, ainsi que nous l'avons déjà dit, que ces deux médailles n'appartiennent pas à des princes contemporains. Cette observation confirme l'opinion de M. de Sacy, qui attribue la médaille de bronze ainsi que la médaille d'argent au fondateur de la monarchie. Son opinion est appuyée sur la simplicité du type des revers (2), sur celle de la coiffure des têtes (3), enfin sur la forme et le

---

(1) On ne peut attribuer qu'au peu d'instruction et au défaut de critique des écrivains orientaux ce qu'ils rapportent d'Artaxerxe, qu'il fut le premier à prendre le titre de roi des rois, que les Arsacides n'avoient jamais pris: mais cette médaille confirme d'une manière incontestable leur assertion, que le chef de la dynastie des Sassanides orna sa tête de la tiare des Arsacides. La phrase d'Agathias (liv. II, p. 64): *Ἀρτάβανον μὲν ἀναιρεῖ τὸν βασιλέα· ἑαυτῷ δὲ περιθεὶς τὴν κίδαριν κ. τ. λ.*: « Il fait mourir Artaban, et « ceignant sa tête de la tiare, etc. », donne à entendre qu'Artaxerxe a posé sur sa tête la tiare d'Artaban. En effet les auteurs grecs donnent ordinairement le nom de *κίδαρις*, *cidaris*, à la tiare des rois parthes et de ceux d'Arménie.

(2) Ordinairement dans les revers des médailles postérieures au règne d'Artaxerxe, même dans celles de Sapor son fils, l'autel du feu est au milieu de deux figures.

(3) La simple tiare des Arsacides ne paroît plus sur la tête des rois suivants, leurs coiffures deviennent plus surchargées d'ornements à mesure qu'on s'éloigne du commencement de la monarchie.

style des légendes (1). Les médailles des Sassanides qui ont régné à des époques postérieures diffèrent considérablement dans toutes ces particularités; elles diffèrent aussi par la fabrique (2). A toutes ces preuves on peut en ajouter une dernière, qui n'est pas moins convaincante puisqu'elle est tirée de la comparaison des bas-reliefs qu'on voit encore à Nakschi Roustam : il est facile de reconnoître, même dans les dessins peu soignés qu'on en voit dans le Voyage de Niebuhr (3), que les deux figures équestres dont l'une représente Artaxerxe et l'autre Sapor son fils, comme les inscriptions qu'on y lit ne permettent pas d'en douter, ont les mêmes coiffures que nous présentent les portraits de ces deux princes sur leurs médailles d'argent.

Artaxerxe, dans ces bas-reliefs, a non pas la tiare des Arsacides, mais l'ornement de tête des

---

(1) Sur les médailles d'Artaxerxe et de son fils Sapor, la légende du côté de la tête contient un moindre nombre de titres que sur la plupart des médailles des rois qui ont régné quelque temps après lui; les deux mots de la légende du revers sont écrits tout entiers. Le contraire arrive dans les médailles postérieures. Ces différences méritent d'être remarquées, parceque les deux autres Artaxerxe ou Ardeschir qui ont régné sur les Perses ne sont montés sur le trône que plusieurs générations après Artaxerxe I; Artaxerxe II a commencé à régner vers l'an 380 de l'ère vulgaire, et Artaxerxe III vers l'an 629.

(2) Il suffit pour se le persuader d'examiner les médailles originales de Sapor III.

(3) Tome II, pl. XXXII, B; XXXIII, C : voyez M. Silvestre de Sacy, *loco citato*, pag. 65.

rois perses, qui consiste en une calotte surmontée d'un globe, ainsi que nous le voyons sur la médaille d'argent n.° 1, pl. VIII; et la tête de Sapor I est parée des mêmes ornements que nous aurons lieu de remarquer sur ses médailles (1).

---

(1) Je rapporte ici, en caracteres hébreux, les légendes des médailles n. 1 et 2 telles que les a lues M. Silvestre de Sacy (*loco citato*, pag. 178 et 180): la légende du côté de la tête est, dans la médaille n. 1,

מזדסן בח ארתחשתר מרכאן מלכא איראן מנו
בתרי מן יזדאן

MAZDASN BEH ARTAHSCHETHR MALCAN MALCA
IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN,

c'est-à-dire, l'*Adorateur d'Ormusd l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux.* Au revers on lit:

ארתחשתר יזדאני

ARTAHSCHETHR IEZDANI;

c'est-à-dire, *le divin Artahschetr.* J'ai fait graver plus en grand, et au-dessous de la médaille, les caracteres qui composent ce dernier mot.

Les légendes de la médaille de bronze n. 2 sont celles-ci, du côté de la tête,

מזדסן בח ארת... מלכאן מלכא אי...

MAZDASN BEH ARTA... MALCAN MALCA I...;

l'*Adorateur d'Ormusd, l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran.* Iran est le nom que les orientaux donnent à la Perse. Le revers n'offre qu'une partie de la légende,

חשתר יזדאני

...HSCHETHR IEZDANI;

le *Divin Artahschetr.* Ainsi les deux légendes combinées présentent le nom du roi tout entier, tel que je l'ai fait graver audessous de la médaille n. 2.

§ 2. Sapor I ou Schapour Tirdehh.

Le génie guerrier d'Artaxerxe avoit passé en héritage à Sapor son fils unique; mais celui-ci étoit loin de réunir les vertus civiles de son père. A peine assis sur le trône, Sapor sortit de ses états (1) pour attaquer les provinces romaines. Gordien Pie, qui régnoit alors, accourut sur l'Euphrate. La bravoure inconsidérée des barbares commençoit déjà à fléchir sous la valeur disciplinée des Romains, lorsque l'ambition d'un Arabe nommé Philippe, général des prétoriens, qui osa se revêtir de la pourpre et qui se l'assura par l'assassinat de son maître, fit terminer d'une manière avantageuse au roi perse une guerre dont la continuation auroit empêché l'usurpateur de recueillir les fruits de son attentat. Philippe fit une paix honteuse que Sapor se proposoit de rompre à la première occasion qui lui paroîtroit favorable. Il la trouva dans les calamités qui affligèrent l'empire romain, en 251, et qui cau-

(1) Si Rouschenk ou Roxane, la mère de Sapor, étoit, comme le disent les écrivains orientaux, fille de l'un des derniers Arsaces, son père a dû être Vologese V, et non Artaban V. Ce dernier prince n'avoit été vaincu par Artaxerxe qu'en 226; et Sapor, qui monta sur le trône l'an 240, attaqua les Romains l'année suivante. Il n'est pas vraisemblable qu'il ne fût âgé que de treize à quatorze ans. Vologese V avoit été vaincu sept ou huit années auparavant; et si Sapor étoit né d'une de ses filles, il pouvoit être âgé d'environ vingt ans.

sèrent et suivirent la mort de Trajan Dece. Sapor envahit alors la Mésopotamie et la Syrie ; et Valérien, malgré son âge avancé, se transporta en personne dans l'orient. Le défaut de talents militaires dans ce prince, la fortune et la trahison secondèrent Sapor au-delà de ses espérances ; il réussit à faire l'empereur prisonnier. Ni l'âge vénérable du captif, ni la dignité du premier trône du monde, ni les égards réciproques que se doivent les monarques, ne purent empêcher les fils d'Artaxerxe de faire subir à Valérien les humiliations de l'esclavage, de se refuser à toute espèce de négociation pour sa délivrance ; et, après qu'une captivité de plusieurs année eut mis fin à la vie malheureuse de ce prince, de faire suspendre sa peau dans un des temples (1) du feu.

Fières de ces succès, les armées perses repassèrent l'Euphrate et allèrent porter de nouveau la désolation dans l'Asie mineure et dans la Syrie. La politique du prince Sassanide excitoit en même

---

(1) Ce fait qu'on ne peut pas révoquer en doute, puisqu'on y fait allusion dans une lettre écrite à Sapor II par l'empereur Constantin-le-Grand qui régnoit peu d'années après la mort de Valérien (Eusebe, *Vita Constantini*, l. IV. c. 11), se trouve aussi autorisé par l'usage des Perses. Mirkhond raconte (pag. 296), ainsi que nous le verrons ci-apres au § 4, que Bahram I fit suspendre à la porte d'une ville la peau de l'hérésiarque Manès qu'on avoit exécuté. D'ailleurs des trophées de cette espèce n'étoient pas inconnus en Orient dès la plus haute antiquité. Les Philistins suspendirent dans le temple de Dagon la tête de Saül mort sur le champ de de Bataille. (*Paralipom.*, I, c. x, v. 10).

temps à la révolte les nations sujettes de l'empire romain, et favorisoit les tyrans qui profitoient de ces troubles pour se rendre indépendants en Orient. Les désordres des provinces de l'Asie etoient à leur comble, lorsque Odénath, prince de Palmyre, revêtu d'une autorité que ses victoires et le consentement de l'empereur Gallien rendirent légitime, ayant pris le commandement de quelques débris des armées romaines, apprit à Sapor à connoître les revers. Odénath lui fit essuyer des pertes immenses, le repoussa dans ses états, et le menaça jusque dans son ancienne capitale. Sapor n'osa plus attaquer par la suite les provinces romaines, même depuis que le sceptre d'Odénath eut passé, avec son épée, entre les mains de sa veuve. Les querelles de religion qui s'élevèrent chez les Perses avec la doctrine de Manès, et la persécution du christianisme, exercèrent l'énergie inquiette et féroce de ce monarque pendant les dernières années de sa vie, qui ne s'étendit pas jusqu'à la vieillesse, et se termina vers l'an 271 de l'ère vulgaire (1).

J'ai fait graver sous les n.° 3 et 4, Pl. VIII, deux médailles de Sapor I.er M. Silvestre de Sacy, qui en a expliqué la légende, les avoit déja pu-

---

(1) Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* racontent que Sapor I.er mourut sous les ruines de sa tente, que ses courtisans, ne pouvant plus le supporter, firent tomber sur lui. Ils citent pour ce fait l'autorité de Mirkhond : cet auteur le rapporte, non à Sapor I.er, mais à Sapor III, (p. 319).

bliés (1). Les dessins que j'en présente ici ont éte copiés d'après les originaux avec une plus grande fidélité pour ce qui a rapport aux portraits. La physionomie de Sapor a un air extrêmement sévère; sa tête est ornée d'une couronne qu'on voit pour la première fois sur les portraits des souverains; elle est crénelée et ornée de fanons qui couvrent les oreilles; elle est d'ailleurs surmontée d'un globe comme la calotte d'Artaxerxe. Sapor paroit avoir substitué la tiare des mages à la tiare des Arsacides (2), avec la seule différence de ce globe qui s'élève sur le sommet,

---

(1) *Memoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. 6, n. 6 et 5, et pl. 7, n. 4. La médaille n. 6, dans l'ouvrage cité, est la même que Pellerin avoit fait connoître (III *Supplém.*, pl. 2, n. 2), et qu'on a gravée ici n. 3. Le n. 5 répond à notre n. 4, pl. VIII.

(2) Je fonde cette conjecture sur les médailles de cette suite, au revers desquelles les mages, ou *mobeds*, qui sont à la garde du feu sacré, ont des couronnes crénelées de la même forme que la couronne des rois, excepté que le globe n'y paroît pas. Les souverains des Perses, depuis les temps les plus reculés, étoient revêtus de la dignité sacerdotale des mages (Cicéron, *Divin.*, liv. I, § 41; Brisson, *de Regno Persarum*, pag. 7 et 80); les Arsacides l'étoient aussi (Tacite, *Annal.*, liv. XV, ch. 24; Pline, l. XXX, § 6). Les dariques, monnoie frappée sous les Achéménides, ont pour type la figure du roi décochant l'arc, et coiffée d'une couronne crénelée ou radiée, semblable à celle que nous voyons sur les médailles des Sassanides. Il est vraisemblable qu'on a voulu, par ce type, faire allusion à l'autorité des grands rois qui étoient en même temps pontifes de leur religion et généraux de leurs armées.

et qui sur les médailles des Sassanides paroît distinguer la coiffure des rois (1).

Le revers a pour type un autel sur lequel brûle le feu sacré; deux mages avec leurs tiares crénelées sur la tête, armés de piques et ayant leur épée au flanc, le gardent, et tournent le dos à la flamme, afin que leur haleine n'en altère pas la pureté (2).

Les légendes sont presque les mêmes que celles des médailles d'Artaxerxe. Sur le revers du n.° 3 on lit distinctement le nom du roi écrit en sept caractères pelhvi, שחפוחרו, SCHaHPOUHRI (3). On lit le même nom du côté de la tête; mais les caractères ne sont pas tous aussi distincts que sur le revers.

Les légendes de la médaille n.° 4 offrent le

---

(1) On peut voir les effigies des Arsacides avec ce même ornement sur les médailles citées ci-dessus, et que l'on croit frappées par les Perses. M. Tychsen, dans une dissertation dernièrement imprimée à Goettingue, et qui a pour titre, *Commentatio de numis veterum Persarum*, pag. 15, pense que le globe dont la tiare des princes persans est surmontée a la même signification que le globe que les empereurs de Rome tiennent dans leur main, c'est-à-dire le gouvernement d'une grande partie du monde *(rector orbis)*.

(2) Sur quelques monuments décrits par Niebuhr, les mages qui approchent de l'autel ont, pour le même motif, la bouche enveloppée d'un bandeau; c'est le *pénom* des Perses, dont il est fait mention dans le *Zend-Avesta*. Voyez aussi Strabon, liv. XV, p. 732 et 733.

(3) Les sons SCH et OU sont indiqués, en pelhvi comme en hébreu, par un seul caractère.

même nom, mais avec la transposition de quelques caractères (1).

M. Silvestre de Sacy attribue ces médailles à Sapor II (2). J'ose n'être pas de son avis, et les attribuer à Sapor I.

---

(1) Voici les légendes telles que M. Silvestre de Sacy les donne en caractères hébreux :

N. 3, du côté de la tête,

מזדיסן כה שחפוחר מלכאן מלכא איראייר
גוןנרו מייי

MAZDIESN BEH SCHAHPOUHR MALCAN MALCAN

IRAN *mino* TCHETRI M*en* IEZD*ani* ;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpouhr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux.* Au revers,

שחפוחרי יזד

SCHAPOUHRI *iezd.*

le *Divin Schahpour.*

N. 4, du côté de la tête,

מזדיסן בה שחפורח מלכאז מייי וראן מכו גתרי
מן יזדאן

MAZDIESN BEH SCHAHPOURH MAŁCAN M*alca*

IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN ;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpour, roi des rois,* etc. Au revers,

שחפחורי . . . ואגו

SCHAPHOURI *iez*DANI ;

le *Divin Schahpour.* M. Silvestre de Sacy regarde ces transpositions de lettres comme des erreurs des monétaires.

(2) Page 205 et 207. Ce savant n'avoit pas connu la médaille inédite de Sapor II que j'ai fait graver ici au n. 8. Faute de l'avoir vue, il reconnoissoit Sapor I sur une médaille de Pembroke, sur laquelle le roi semble coiffé d'une tiare parthique, et dont le revers présente deux fois le nom de Sapor. En examinant cette médaille sur la gravure, on voit qu'on ne peut avoir une grande confiance dans la fidé-

Ce qui me semble démontrer la vérité de ma conjecture, c'est que, parmi les médailles qui nous présentent trois différents Sapor, celles que nous examinons maintenant se rapprochent plus des médailles d'Artaxerxe I par la fabrique ainsi que par les particularités des costumes et des types. La tiare de Sapor I, quoique d'une forme différente de la tiare d'Artaxerxe I, a cependant des fanons qui descendent sur l'oreille, comme celles de son père et de ses successeurs immédiats; et les coiffures de Sapor II et de Sapor III laissent l'oreille découverte. Dans les revers, l'autel, sur les médailles de ces derniers, diffère pour les ornements; et les figures qui le gardent ont la face tournée du côté du feu sacré. Plusieurs autres différences que M. Silvestre de Sacy a remarquées sur les médailles de Sapor III, et que nous aurons lieu d'observer sur celles de

---

lité du dessin. La médaille paroît être mal conservée ou mal rendue. D'ailleurs nous avons vu Artaxerxe I tantôt coiffé d'une manière particulière, tantôt décoré de la tiare parthique : son fils Sapor peut en avoir usé de même (voyez la dissertation déja citée de M. Tychsen, p. 15). Ce qui est plus certain, c'est que sur les bas-reliefs de Nakschi-Roustam ce prince est coiffé d'une couronne crénelée, d'où sortent sa chevelure flottante et les rubans gaufrés qui attachent son diadême, comme sur les médailles que je lui attribue. Je serois très-flatté si ces remarques et la médaille de Sapor II, qu'on peut voir à présent dans la collection de M. Cousinery, pouvoient obtenir à mes conjectures l'assentiment du savant illustre à qui nous devons l'intelligence de cette partie difficile et intéressante de la numismatique orientale.

Sapor II, viennent à l'appui d'une opinion que la seule ressemblance, relativement à l'art et à la fabrique, entre les médailles de Sapor I et celles d'Artaxerxe son père, doit rendre probable pour tous les numismatistes.

§ 3. Hormisdas I ou Hormuz *al Horri*, ou le Libéral.

Ce prince succéda à son père l'an 271 de l'ère vulgaire, et mourut vers la fin de l'année suivante, ou tout au plus tard au commencement de l'an 273.

Les historiens orientaux parlent très favorablement de son caractère; on ne peut lui reprocher que son penchant pour la doctrine de Manès, source de querelles religieuses qui ont duré longtemps après sa mort.

la médaille d'argent n.° 5, pl. VIII a été publiée par Hyde, et attribuée à ce prince par M. Silvestre de Sacy (1). Malgré la copie peu exacte de caractères dans le dessin que Hyde en a fait graver, l'orientaliste français à découvert dans la légende du revers cinq caractères pelhvi

(1) Cette médaille, tirée du cabinet de M. Duane, a été gravée dans une planche qu'on trouve au commencement de la seconde édition de l'ouvrage de Hyde (*de Religione veterum Persarum*, n. 4). M. de Sacy l'explique (*Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, p. 196 et 197).

qui répondent en hébreu à ceux-ci, אי.... אוה, AOUH.....AI, et qui font partie du nom *Aouhrmasdaï*, qu'Agathias a converti en celui d'Hormisdas, et dont les orientaux, en l'abrégeant, ont fait celui d'Hormuz (1).

L'autel du feu, représenté sur le revers, ressemble entièrement à celui qui est le type des médailles d'Artaxerxe, n.° 1 et 2. La simplicité de ce type, ainsi que le style du dessin, portent à attribuer cette médaille au plus ancien des Hormisdas, au fils de Sapor I (2). Ainsi ce monument confirme en partie la tradition rapportée par les écrivains orientaux, que ce prince ressem-

---

(1) Le même savant a trouvé le nom d'Hormisdas écrit de la même manière dans une inscription existante à Nakschi Roustam, et gravée en deux espèces de caractères pelhvi, avec la traduction grecque. On la lisoit au-dessous d'un portrait d'Hormisdas, sculpté sur le rocher: le nom du roi est traduit en grec par celui de ΔΙΟC, *Jupiter*, attendu la correspondance que les païens reconnoissoient entre Horomasde, le principe du bien, et leur Jupiter, dieu bienfaisant dont le nom latin se rapporte particulièrement à ce caractère. Le nom d'Hormisdas étoit tiré de celui d'Horomasde, comme le nom propre *Dius* étoit tiré du nom *Dios*, Διὸς, *de Jupiter*. Mais le nom du roi Sassanide se trouve écrit en zend, *Ahoromezdao*, ce qui est très-près du nom *Aouhrmazdaï* de la médaille et de l'inscription (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. I, C, et p. 24, 62, et 106).

(2) La différence de la coiffure du roi vient sans doute du peu d'intelligence du dessinateur qui n'en connoissoit pas la forme, ou même de ce que la médaille étoit un peu usée: du reste on y reconnoît le même ajustement à-peu-près que celui de Sapor sur les médailles n. 3 et 4.

bloit à son grand-père Artaxerxe par la physionomie (1) autant que par la conduite. La comparaison des médailles gravées sous les n.° 1, 2 et 5, peut nous convaincre de cette ressemblance entre l'aïeul et le petit-fils.

§ 4. Vararane I ou Bahram Schahindeh.

La bonté et la douceur furent le caractère distinctif de Vararane, fils d'Hormisdas (2). Son régne fut court et sans guerres (3); mais les disputes sur la religion parurent pendant quelques moments troubler la paix intérieure de l'empire. Manès et ses sectateurs, condamnés dans une assemblée de mages, éprouvèrent que Vararane, malgré sa douceur naturelle, n'oublioit pas dans les occasions que le glaive de la justice étoit remis entre ses mains. La peau de l'hérésiarque écorché, suspendue à la porte d'une des villes principales du royaume, effraya tous ses secta-

---

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, p. 291. Cette ressemblance entre les petits-fils et les grands-pères a été remarquée par Aristote (*Hist. Animal*, liv. VII, chap. 6) et par Pline (liv. VII, chap. 10).

(2) Mirkhond, *loc. cit.*, p. 293. Le surnom de *Schahindeh*, donné à Vararane I, signifie *bienfaisant*: c'est l'*Evergete* des Grecs et des Arsacides. Voyez la note (15) de M. de Sacy sur Mirkhond, p. 296.

(3) Il avoit cependant envoyé de troupes au secours de Zénobie, qui furent battues par Aurélien; mais après la défaite de cette reine, la paix fut conclue entre les Romains et les Perses.

teurs, dont la plupart cherchèrent leur salut dans l'emigration. Quelques écrivains prétendent que la mort de Vararane, arrivée au commencement de la quatrième année de son règne, ne fut pas naturelle, et que le fer ou le poison mirent une fin prématurée à sa vie (1). Si cet évènement eut lieu, il fut probablement un effet du fanatisme de la secte opprimée. Vararane avoit régné depuis l'an 272 jusqu'à l'an 276 de l'ère vulgaire.

M. Silvestre de Sacy a lu le nom de Vararane sur la médaille d'argent dont on a gravé le dessin sous le n.° 6, pl. VIII (2). Ce nom est tracé bien clairement derrière la tête du roi, en six caractères pelhvi, qui, convertis en caractères hébraiques, donnent ורחראן, VaRHaRAN (3).

---

(1) Voyez l'*Histoire universelle* par une compagnie de gens de lettres, liv. II, ch. 13, sect. 11, t. VII, p. 505, de la traduction française, in-4.°; et M. Mouradjea, *Tableau historique de l'Orient*, tome II, p. 192.

(2) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 181 et suiv. Cette médaille avoit été publié par Pellerin, III *Supplément*, pl. II, n. 6.

(3) Le nom de ce prince se trouve écrit par les auteurs grecs et latins, Bararanès, Vararanès, Gororanès, Ouaranès, Varanès, et par les orientaux, Varahran, Bahram, et Vram (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 182); il paroît être le même que celui de Vardane ou Bardane. La légende tout entière, telle que l'a lue M. de Sacy, présente les caractères équivalents des caractères hébraïques qui suivent,

מזדיסן בגה ורחראן מלכאן מלכא איראן ו
אניראן מנו גתרי מן . . .

MAZDIESN BEH VARHARAN MALCAN MALCA

IRAN VE ANIRAN MINO TCHETRI MEN *iezdan*;

La physionomie du prince a de la douceur et de la noblesse : sa chevelure, arrangée comme celle d'Hormisdas son père, est ceinte de la couronne des mages et surmontée d'un globe, ainsi que la coiffure des rois ses prédécesseurs. Cette couronne convient éminemment à Vararane I, qu'on peut regarder comme le protecteur et le vengeur de la doctrine de Zoroastre. Cependant c'est sur des motifs plus forts que j'attribue ce médaillon à Vararane I, ces motifs sont la ressemblance du costume de Vararane avec celui d'Hormisdas et de Sapor, costume qui commence à changer sous Vararane II, successeur immédiat de Vararane I (1); et en second lieu la fabrique de cette médaille, qui est conforme en tout à celle des médailles de Sapor I, dont nous avons un grand nombre (2).

---

l'*Adorateur d'Horomasde, l'excellent Varharan, roi des rois, de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *germe céleste des dieux.* On lit au revers ces deux mots,

ורהרא ··· יזדא ···

VARHARA*n* IEZDA*ni* ;

le *Divin Varharan.*

(1) Voyez le § suivant et le n. 7 de cette planche.

(2) Le titre de roi de l'Aniran, qu'on ne trouve pas sur les médailles des trois rois prédécesseurs de Bahram I, ne peut fournir aucun argument pour établir que la médaille appartienne à des rois postérieurs. Les inscriptions de Nakhschi Roustam prouvent que ce titre a été pris par les premiers rois Sassanides : dans la légende des médailles, tantôt on ajoute ce titre à celui de roi de l'Iran, tantôt on le supprime. Les médailles de Bahram II, donnent ce double exemple ; et dans

L'autel du feu est gravé au revers entre deux figures qui sont disposées comme sur les médailles de Sapor; mais ici le globe placé sur la coiffure d'une de ces figures la fait reconnoître pour le roi lui-même; l'autre n'est décorée que de la couronne des mobeds, et représente probablement le mobed des mobeds, ou le chef des mages: un peu au-dessus de l'autel, auprès de la figure du roi, on voit une espèce de sceptre qui est surmonté d'un croissant (1).

§ 5. Vararane II ou Bahram Khaleff avec ses deux fils Vararane III ou Bahram Segansaa et Narses ou Narsi nakhdjirkan

Vararane II étoit si loin d'avoir les vertus de son père, que plusieurs écrivains orientaux ont

---

celles qu'on attribue à Schahriar, un des derniers rois de Perse, ce titre est supprimé, tandis qu on le trouve parmi les titres de Sapor III bien plus ancien. On doit conclure de ces observations que l'addition ou la suppression de ce titre ne peuvent pas être regardées comme des caractères chronologiques pour déterminer l'époque des médailles de cette dynastie.

(1) Sur les médailles des Sassanides qui ont régné dans des temps postérieurs on voit le croissant ajouté à la tiare du prince. Les rois de Perse se comparoient à la lune et se disoient ses frères (Théophylacte Simocatta, liv. IV, ch. 8; Ammien Marcellin, liv. XVII, ch. 5). M. Silvestre de Sacy pense que l'emblème gravé sur le revers de cette médaille peut-être le *mah-rou*, instrument usité dans les rites des mages (*loc. cit.*, p. 200).

pensé qu'il n'étoit pas né de Vararane le bienfaisant (1) : son orgueil, son injustice, et sa cruauté avoient tellement indisposé contre lui la nation et les grands, qu'ils se soulevèrent, et la révolte étoit d'autant plus dangéreuse que le monarque imprudent avoit, pour la seconde fois, provoqué les Romains à la guerre (2). La mort subite de l'empereur Carus, qui étoit déjà sous les murs de Ctésiphon, et les exhortations du chef des mobeds, changèrent heureusement la face des affaires; et le roi, après avoir échappé à ce danger, parut lui-même changer non seulement de conduite, mais de caractère. Il avoit deux fils, et il avoit donné à l'aîné, qui portoit le même nom que lui, le gouvernement d'une province; le second s'appeloit Narsès: ils régnèrent l'un et l'autre successivement après la mort de leur père, arrivée en l'an 293, après un règne de dix-sept ans, la dixième année de l'empire de Dioclétien.

M. Ouseley a lu le premier le nom de Vararane sur un médaillon d'argent à trois têtes, semblable presque en tout à celui que j'ai fait gra-

---

(1) Le surnom de *Khalef* qu'on lui donne signifie l'*injuste*: voyez William Jones, *Short History of Persia*, c. 3, p. 602 du V volume de ses œuvres.

(2) Nous n'avons aucune raison de révoquer en doute l'assertion de Flavius Vopiscus, qui attribue la rapidité des succès de Carus et des Romains aux troubles civils de l'empire persan: *Occupatis Persis domesticâ seditione* (*Vita Cari*, c. 8).

ver sous le n.° 7, pl. VIII (1). Il l'a cependant attribué à Vararane V ou Bahram-Gour (2). J'y

(1) La médaille d'argent dont M. Ouseley a donné l'explication dans ses *Observations on some medals and gems bearing inscription in palhavi or ancient persick character*, imprimées à Londres en 1801, in-4.°, est encore plus ressemblante à la médaille d'or à trois têtes, avec caractères pelhvi, publiée par Pellerin III *Supplément*, pag. 36, pl. II, n. 1), qu'elle ne l'est à celle que j'ai fait graver au n. 7. Il est cependant hors de doute que les effigies sont les mêmes sur les trois médailles. Mais sur les deux autres le personnage plus jeune, qui est vis-à-vis des deux têtes accolées, paroît avoir une couronne dans sa main. Le revers offre encore des différences plus remarquables : les figures ont la face tournée vers l'autel ; et celle qui est à la gauche de ce même autel est sans barbe et avec la tiare recourbée en avant, de manière qu'on y peut reconnoître le même personnage dont l'effigie est accolée de l'autre côté à celle de Vararane, celui que je crois être son fils aîné, Vararane III ou Bahram Segansaa, et que tous, d'après Pellerin, ont pris pour une femme. Enfin la légende présente aussi des variations. Sur la médaille du cabinet de Hunter, rapportée par M. Ouseley, Vararane prend seulement le titre de *roi de l'Iran ;* dans la légende de la médaille que je publie il s'intitule *roi de l'Iran et de l'Aniran ;* particularité précieuse à observer, puisqu'elle prouve, ainsi que nous l'avons indiqué, qu'on ne peut tirer de la différence de ces titres aucune induction pour fixer l'ordre chronologique des princes auxquels on les donne. Ce sont aussi les médailles de Vararane qui présentent les figures du revers tantôt tournant le dos à l'autel, comme sur les médailles de ses prédécesseurs ; tantôt dans le sens contraire, ainsi que sur le revers des médailles des rois postérieurs.

(2) M. Ouseley s'étoit résérvé d'expliquer dans un ouvrage plus étendu et qu'il préparoit, les motifs qu'il avoit pour croire que le Vararane de ces médaillons étoit Bahram-Gour (*Observat.*, etc., p. 10).

reconnois plutôt Vararane II, et je donnerai les raisons qui peuvent appuyer cette opinion lorsque j'aurai décrit la médaille.

Elle est un peu plus grande que celles des prédécesseurs de Vararane II, et présente le buste de ce prince avec une coiffure différente de celle de son père : il n'a pas la tiare des mages; son oreille est découverte et parée de boucles suivant l'usage des Perses; la calotte qui lui couvre la tête ressemble plus à un casque qu'à une tiare; elle a des ailes, et elle est surmontée d'un globe, décoration ordinaire des rois ses prédécesseurs. Deux jeunes princes sont représentés en buste auprès de l'effigie de leur père : la sommité de la tiare ou du casque dont leurs têtes sont couvertes est recourbée en avant à la manière des bonnets phrygiens. Cette forme de coiffure distinguoit chez les Perses, depuis une longue suite de siècles, les tiares des particuliers de la tiare du monarque, dont la sommité, au lieu d'être repliée en avant, étoit droite et élevée perpendiculairement au-dessus du front (*tiara recta*) (1). Nous avons vu cette tiare, que Xé-

(1) Aristophane, *Aves*, v. 486 et 487, et ses scholiastes sur ce passage, Xénophon, Dion Chrysostome, et Josephe, attestent unanimement la différence de la tiare droite (*tiara recta*) qui ne convenoit qu'au roi seul, et qu'il étoit défendu aux autres de porter sous peine de mort, et de la tiare recourbée (*tiara obliqua*) qui étoit permise à tout le monde. Les passages de ces auteurs ont été indiqués par Spanheim (*D. U. et P. N.*, t. I, p. 453). J'ajouterai que Plutarque

nophon attribue aux anciens Achéménides, orner la tête de Mithridate I, le sixième des Arsaces; nous avons vu Artaxerxe, le chef de la dynastie des Sassanides, s'en décorer cinq siècles après sur ses médailles (1). Ses successeurs paroissent avoir préféré à cette ancienne tiare la couronne des mages, et avoir pris pour marque distinctive de leur dignité un globe placé au-dessus de leur coiffure: mais jamais l'extrémité de leur tiare n'est recourbée, tandis qu'au contraire les portraits des autres personnages sont coiffés d'une tiare repliée en avant par son extrémité supérieure (2). Les tiares des deux princes sont pareilles; celle de Vararane Ségansaa diffère seulement en ce qu'elle a la forme d'une tête de sanglier; et Ammien Marcellin nous apprend que c'étoit le goût

---

(*Artaxerxe*, pages 1024 et 1025) donne à entendre que les fils du roi portoient, comme les autres, la tiare recourbée, à moins qu'il n'eussent été associés par leur père à la royauté; au contraire les rois perses accordoient quelquefois le privilege de porter la tiare droite à quelques satrapes ou à quelques princes qui étoient leurs vassaux, comme on le voit par Josephe (*A. J.*, liv. XX, chap. 3, § 2).

(1) Comparez le n. 2 de cette planche avec les n. 7 et 8 de la pl. III.

(2) Plusieurs portraits gravés en pierres fines, et qui ne sont pas ceux du roi des rois, ont constamment la tiare recourbée, comme on peut s'en convaincre en regardant le portrait gravé sous le n. 10 de cette planche; celui d'un prince de la race d'Ardeschir, que M. Silvestre de Sacy a expliqué et publié (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, pl. VIII, n. 17); et plusieurs autres.

des princes persans de donner à leur casque la forme de la tête de quelque animal (1). La tiare de Narsès, le plus jeune des frères, a la forme de la tête d'un aigle ou d'un autre oiseau de proie.

Le nom de Vararane est tracé très distinctement en huit caractères sur le revers de la médaille, et les trois premières lettres du même nom se lisent également du côté de la tête, ורחארן וי, VaRHARaN VoI, et ... ורח, VaRH...(2).

---

(1) Liv. XIX, ch. 1. *Aureum capitis arietini figmentum interstinctum lapillis pro diademate gestans.* C'étoit le roi Sapor II qui se présentoit en bataille à la tête de sa cavalerie, ayant un casque ou une tiare d'or ornée de pierreries et présentant la forme d'une tête de belier.

(2) Voici la légende entiére telle que je la vois, mais transcrite en caractères hébreux,

מזדיסא בח זררן מלכאני מלכא אוראן ו
אניראן מינו ג·· די מן יזדאן

MAZDIEZA BEH VARHARAN MALCANI MALCA
IRAN VE ANIRAN MINO TCE*th*RI
MEN YEZDAN;

l'*Adorateur d'Horosmade, l'excellent Varharan, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *de la race céleste des dieux*. Au revers le nom du roi est répété, mais il paroît avoir une terminaison prolongée ou quelqu'autre mot à la suite, *Varharan oi*, ou *voi*, ורחארן וי. Le savant M. Tychsen a vu sur une médaille inédite du cabinet de Gotha une addition pareille, après le nom de Vararane, gravé du côté de la tête. Il y a lu ורחראן ויי; et il a ingénieusement rappelé à ce propos l'épithète *vohia* de l'inscription de Kirmanschach (*Commentatio de numis veterum Persarum recitata 10 sept. 1805 à Th. Chr. Tychsen*, p. 21). Le second mot me paroît difficile à lire. Dans la légende du côté des têtes, le *caph* et l'*aleph* du mot *Malca*, l'*aleph* et le *noun* finales

Le type du revers représente l'autel du feu presque de la même manière qu'il est représenté sur la médaille de Vararane I, n.° 6. L'une des deux figures, celle qui est à la droite de l'autel, est le roi lui-même; l'autre est vraisemblablement le mobed des mobeds; mais sa couronne a disparu par une cassure du coin. L'accessoire gravé dans le haut du champ, entre le roi et l'autel, à la même place où un autre accessoire qui en diffère très peu est gravé sur la médaille n.° 6, n'a point, comme celui-ci, la forme d'un croissant: c'est un cercle duquel deux queues ou bandelettes tombent en lignes divergentes. Cette figure ou ce nœud symbolique tenoit sans doute aux rites de la religion des mages: nous le remarquons sur les bas-reliefs de Persépolis, sur les pierres gravées persanes, sur les médailles des Arsacides, et enfin sur celles des Sassanides (1).

---

des mots *Iran* et *Aniran*, le *daleth* et l'*aleph* du mot *yezdan*, sont réunis en un seul caractère: la même réunion a lieu dans l'*aleph* et le *resch* du revers.

(1) Voyez les *Voyages* de Chardin, tome IV, pl. 50; le *Voyage* de Niebuhr, tome II, pl. 29 et 30; et la médaille gravée ci-dessus, pl. VII, n. 11. Sur la médaille de Vararane I, n. 6, pl. VIII on voit ce nœud gravé sur le devant du globe qui surmonte la couronne du roi; et sur la médaille de Sapor III, n. 9, ce même nœud sert d'ornement à l'autel du feu. Je laisse aux orientalistes qui se sont familiarisés avec les monuments des anciennes langues de la Perse à décider si cet emblème peut faire allusion à un de ces quatre nœuds mystérieux qu'un adorateur d'Horomasde s'empressoit de former en ceignant le *kosti* (M. de Sacy, *loco citato*, p. 184, 185).

Je dois maintenant exposer les motifs qui m'ont fait attribuer ce médaillon à Vararane II plutôt qu'à Vararane V. Le principal, celui qui est propre à convaincre au premier coup-d'œil tout numismatiste tant soit peu versé dans la connoissance des médailles de cette dynastie, c'est la parfaite conformité de ce médaillon, par la fabrique, le style de la gravure, et les caractères, avec les médailles de Sapor et de Vararane I; tandis qu'au contraire les monnoies des Sassanides éprouvent les plus grands changements sous le long règne de Sapor II, et de plus grands encore sous celui de Sapor III, changements qui ne cessent d'augmenter sous leurs successeurs. Le relief des types devient moins saillant, le dessin plus barbare, les caractères y sont moins distinctement tracés, sans parler d'autres différences, qui ont lieu dans les légendes mêmes et dans les types (1).

---

(1) Tout lecteur qui pourra douter de cette conformité n'a qu'à confronter au cabinet impérial les six médailles que j'ai fait graver sous les n. 1, 2, 3, 4, 6, et 7 de cette planche, et il se persuadera sans difficulté que toutes ont été frappées, ainsi que je le pense, dans les soixante-dix premières années de la domination des Sassanides, tant il y a peu de différence pour le style, la fabrique, et les caractères entre la médaille d'Ardeschir, n. 1, et celle de Bahram Khaléf, n. 7. La décadence que les malheurs de Narsès causerent à l'empire des Perses se fait sentir dans la monnoie de son successeur, Sapor II, qui régna presque soixante-dix ans. Pour les différences qui distinguent les médailles de Sapor III, encore postérieures, on peut consulter ce que M. Silvestre de Sacy a déja observé à ce sujet, pag. 205 de l'ouvrage tant de fois cité.

Le second motif, qui me paroît presque également convaincant, est la facilité avec laquelle on explique, au moyen de l'histoire de Vararane II, les trois têtes gravées sur la médaille. Non seulement ce prince avoit deux fils auxquels on doit rapporter les deux têtes jointes à la sienne sur le même type, mais il n'en étoit pas jaloux comme quelques autres princes de cette même dynastie. Cette circonstance, assurée par l'histoire, s'accorde très bien avec l'opinion que je propose, et ne peut convenir à Bahram-Gour ou à Vararane V, auquel l'histoire ne donne qu'un fils.

M. Ouseley, pour éviter cette difficulté, reconnoit avec Pellerin l'épouse de Vararane V dans la tête accollée à celle du monarque, et le portrait d'un jeune homme dans le buste qui est en face: mais il est évident que les deux têtes réunies sur le même type à celle de Vararane ont l'une et l'autre la même coiffure; que cette coiffure est la tiare oblique des Perses, faite à l'imitation d'une tête d'animal; qu'aucun auteur n'attribue aux femmes de cette nation une pareille tiare; et qu'il n'y a aucune raison suffisante pour reconnoître dans l'une de ces têtes le portrait d'un jeune homme, et dans l'autre celui d'une femme. J'ajoute dans la remarque ci-jointe quelques autres considérations propres à faire sentir tout ce que cette opinion a de peu vraisemblable (1).

---

(1) L'usage de faire graver sur la monnoie de l'état l'effigie de l'épouse du monarque s'accorderoit peu avec cet esprit de

Ainsi nous avons sur ce curieux monument numismatique les effigies de trois princes Sassanides qui tous ont régné. Vararane III, que les écrivains orientaux appellent Sagansaa ou Sistanscha; parcequ'il avoit du vivant de son père,

---

jalousie qui a régné toujours dans les mœurs des peuples de l'Orient, et particulièrement de leurs princes, d'autant plus que la polygamie étoit établie chez les Persans. Il y a pu avoir chez les anciens Perses des femmes consacrées au culte, mais aucun auteur n'a dit que la garde du feu sacré leur ait été confié; cependant sur la médaille de Hunter, rapportée par M. Ouseley, ainsi que sur la médaille d'or du cabinet impérial, il est clair que l'une des figures qui sont près de l'autel du feu a la même coiffure que le personnage dont on voit le portrait accollé à celui du roi. Quelle étrange idée de supposer que les femmes chez les Perses portassent une tiare qui représentât la tête de quelque bête fauve, comme la tête de sanglier qu'on voit sur la médaille dont il est ici question! Il est plus raisonnable de convenir que dans des gravures exécutées par des artistes qui à peine méritent ce nom, et dans un costume aussi bizarre et aussi chargé d'ornements et de pierreries qu'est celui qu'on remarque sur ces figures, il est difficile de distinguer le portrait d'un homme de celui d'une femme, lorsque le portrait appartient à un jeune homme qui n'a ni barbe ni moustaches. Desire-t-on une preuve irréfragabale de ce que je viens d'avancer? Les deux figures qu'on voit sculptées dans la plus petite des salles taillées dans le rocher à Kirmanschah, représentent certainement deux rois de la dynastie des Sassanides: les inscriptions que M. Silvestre de Sacy a traduites et expliquées (*loc. cit.*, pl. IX) ne permettent pas d'en douter. Cependant M. Olivier, à qui ces explications étoient inconnues, a décrit ces deux figures comme représentant des femmes (*Voyages dans l'empire ottoman, l'Égypte, et la Perse*, ome III, chap. 1, p. 17, et dans l'atlas pl. XXXIX, n. 4).

ainsi que nous l'avons dit, gouverné le Segestan (1), n'eut qu'un règne de quatre années. Son frère Narsès I fut son successeur. Ce prince, qui tiroit son surnom de Nakhdjirkan de son goût pour la chasse (2), lorsqu'il eut en main la puissance souveraine, remplaça ce goût par celui des armes. Il fit la guerre aux Romains. Galère Maximien, nommé César par Dioclétien, ayant marché contre Narsès, fut d'abord vaincu; mais bientôt les forces immenses de l'empire romain tombèrent sur la Perse; Narsès fut battu à plusieurs reprises, et eut la douleur de voir sa femme captive, ainsi qu'une grande partie de sa famille. La vertu des princesses fut respectée par le vainqueur; et ce ne furent que leurs images qui servirent à l'ornement de son triomphe (3). Narsès fut obligé de payer leur rançon, et d'acheter la paix par la cession de plusieurs provinces. Son ame, flétrie par le malheur, s'abandonna à la mélancolie, et

---

(1) C'est l'opinion la plus reçue : d'autres écrivains ont donné ce surnom à Vararane II. Les historiens orientaux, dépourvus entièrement de critique, se trouvent extrêmement embarrassés à distinguer les princes qui ont porté un même nom; et il arrive souvent qu'ils racontent dans la vie de l'un les faits qui appartiennent à l'autre.

(2) Nackhdjirkan signifie un prince qui fait la chasse aux bêtes sauvages (Mirkhond, p. 303).

(3) Gibbon, *Decline and fall of roman empire*, ch. 13, note 8. Dans le texte d'Eutrope, liv. IX, ch. 24, où on lit, *Narseo Hormisdæ et Saporis avo*; il est clair qu'après le nom *Hormisdæ*, le mot *patre* a été omis par les copistes.

une mort prématurée termina ses jours l'an 302 de l'ère vulgaire. Il avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son fils Hormisdas II.

§ 6. Sapor II ou Schapour Dhou'lactaf.

Le règne de Sapor II commença, pour ainsi dire, avant sa naissance; car il n'étoit pas né lorsque Hormisdas II mourut: mais une des femmes de ce prince étant enceinte, les mages et les grands suspendirent la tiare du roi des rois sur le sein qui renfermoit l'héritier du trône. Ainsi la Perse fut long-temps gouvernée au nom d'un enfant. Thair, chef des Arabes de l'Yémen, profita de cette minorité et de l'affoiblissement de l'état sous les règnes précédents, pour ravager les plus belles contrées de la Perse. La détresse dans laquelle elle étoit plongée parut inspirer une vigueur et un génie précoces au jeune prince. A peine touchoit-il à l'âge de la puberté, qu'il commandoit déjà ses armées (1). L'Orient ne tarda pas à reconnoître en lui un des plus grands monarques dont les exploits aient orné ses annales. Ayant vengé sur les Arabes les malheurs et la

(1) Agathias, liv. IV, p. 135. Tillemont fournit presque toutes les autorités sur lesquelles reposent les faits qu'on indique ici. Quelques uns de ces faits qui n'ont pour garants que les écrivains orientaux, se trouvent dans l'*Histoire universelle* anglaise, chap. 13, sect. 2; dans le *Tableau historique de l'Orient*, ou dans Mirkhond.

honte de sa nation, et pris, avec trop de cruauté sans doute, la revanche des maux qu'ils avoient faits à sa patrie, ses succès réveillèrent en lui cet esprit de rivalité qui avoit souvent allumé la discorde entre les khosrous de la Perse et les empereurs de Rome. Le changement que Constantin venoit d'opérer dans la religion des peuples soumis à sa puissance donna de nouvelles inquiétudes à Sapor: la prédication de l'Evangile avoit fait un grand nombre de prosélytes dans ses états; le prince persan craignoit qu'ils ne fussent autant de partisans du César qui avoit mis le christianisme sur le trône; et Sapor devint persécuteur, moins par zèle religieux que par politique. En effet il parut s'appaiser lorsqu'il reçut de Constantin-le-Grand une lettre amicale propre à calmer ses soupçons et à l'adoucir envers les chrétiens (1); mais il tardoit au prince guerrier, après les succès qu'il avoit remportés sur les barbares, d'effacer les affronts que Narsès son aïeul avoit reçus des Romains. Constance, successeur de Constantin, provoqué par l'attaque des villes frontières de la Mésopotamie, fut obligé de marcher pour les défendre; et dès-lors commença cette guerre meurtrière et désastreuse qui coûta tant de sang et de malheurs aux deux empires (2). Sapor y perdit son fils aîné; Amida, ville romaine, fut prise et

(1) Eusebe nous a conservé cette lettre (*Vita Constantini*, liv. IV, ch. 8).

(2) Cette guerre eut lieu à deux reprises.

détruite. Le monarque persan se montra dans cette longue lutte plus hardi, plus guerrier et plus habile que les généraux romains; mais ses troupes étoient toujours inférieures à l'infanterie des légions. Après la mort de Constance, Sapor eut à combattre un nouvel ennemi plus ardent et plus avide de gloire, mais non pas plus instruit dans l'art de la guerre. Un empereur visionnaire comme Julien n'étoit pas capable de choisir les partis les plus sages; en effet il rejeta avec mépris les meilleurs conseils, et périt malheureusement sur les bords du Tigre.

Sapor obtint de Jovien, élu empereur dans le tumulte d'une défaite, tous les avantages qu'il pouvoit espérer de tant de travaux et de tant de succès. Les cinq provinces que Narsès avoit cédées à Dioclétien rentrèrent sous la domination de Sapor; il fut mis en possession de Nisibis, boulevard inexpugnable de la frontière romaine; il obligea l'empereur d'abandonner le roi d'Arménie, qui s'étoit empressé de prendre parti pour les Romains. Ce prince, issu du sang des anciens Arsacides, expia dans le château de l'oubli les efforts qu'il avoit faits contre l'ennemi de sa famille (1). Cependant la conquête de l'Arménie ne

---

(1) On peut voir ces faits rangés dans leur ordre et discutés par Longuerue (*Annale Arsacide*, p. 57, an de J.-C. 368). Le nom de *château de l'oubli* étoit donné par les Perses à une forteresse qui servoit de prison d'état; il étoit défendu, sous peine de la vie, de parler au roi des prisonniers qui y étoient renfermés (Procope, liv. I, p. 15 et 17).

put être terminée par Sapor; il ne s'étoit emparé que de quelques provinces lorsque la mort l'enleva dans la soixante-dixième année de sa vie et de son régne (1). Sapor avoit rétabli Ctésiphon, l'ancienne capitale des Arsacides (2), et y avoit transporté d'Istakhar le siège de l'empire, du moins pour quelques mois de l'année (3). Les écrivains orientaux font le panégyrique de ses vertus militaires et civiles; mais ils ne peuvent le laver de la tache de cruauté qui est demeurée empreinte sur sa mémoire (4).

---

(1) Vers l'an 379 de l'ère vulgaire, sous l'empire de Théodose-le-Grand.

(2) C'est de là que quelques écrivains orientaux le regardent comme le fondateur de Madaïn, ou Ctésiphon (Mirkhond, pag. 316); et c'est par là qu'on explique comment Ctésiphon, prise tant de fois par les Romains, étoit devenue imprenable dans la guerre que fit Justinien dans l'Orient. Le savant Gibbon n'a pu assigner l'époque de ce changement (*Decline and fall of the roman empire*, chap. 24).

(3) Nous avons vu qu'Ardeschir ou Artaxerxe et ses successeurs faisoient leur résidence ordinaire à Istakhar, l'ancienne Persépolis: cependant quelques écrivains orientaux racontent qu'Artaxerxe lui-même avoit changé de résidence (v. le *Mémoire* de M. Mongez *sur Persépolis*, t. IV des *Mémoires de littérature et beaux-arts de l'Institut*, p. 240).

(4) On prétend que le surnom de Dhou'lactaf, qui distingue Sapor II des autres rois de ce nom, signifie celui qui perce ou brise les épaules; et on dit que le prince Sassanide faisoit subir ce traitement cruel aux Arabes ses captifs. Quoique d'autres écrivains orientaux donnent à ce surnom une interprétation différente, ils conviennent tous de la cruauté de Sapor envers ses prisonniers. Cette cruauté fut sans doute le motif qui poussa les soldats de Constance à un acte de

Les médailles qui portent le nom de Sapor jettent le plus grand jour sur la numismatique des Sassanides (V. pl. VIII, n.° 8 et 9). On trouve dans cette dynastie trois princes de ce nom : les médailles avec la légende de Sapor offrent trois effigies différentes ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'est pas difficile d'attribuer chacune de ces médailles au prince sous lequel elle a été frappée. On aperçoit dans leur fabrique et dans leur travail des caractères si prononcés d'une décadence graduelle, qu'on peut distinguer au premier coup-d'œil les médailles de Sapor I, qui ont beaucoup de ressemblance avec celles d'Artaxerxe son père, des médailles de Sapor II, qui font sentir la dégradation qu'une longue suite d'évènements malheureux avoit apportée dans la monnoie des Perses, et de celles de Sapor III, qui sont encore inférieures pour l'art et la fabrique. Les particularités qu'on peut remarquer dans les types respectifs de ces médailles s'accordent si bien avec les diverses circonstances des temps et de l'histoire, qu'elles peuvent garantir la justesse des conjectures.

On n'avoit encore publié aucune médaille de Sapor II : j'en ai trouvé une parmi celles que M. Olivier a rapportées de la Perse, et dont

---

barbarie des plus atroces : ils firent expirer dans les tourments le jeune prince fils du roi de Perse, qui étoit tombé dans leurs mains à la bataille de Singara : voyez Libanius, t. II, *Orat.* III ; pag. 133 ; Julien, *Orat.* I, p. 24 ; et Spanheim dans les notes.

M. Cousinery s'est empressé d'enrichir sa collection. (V. pl. VIII, n.° 8). Le nom de Sapor s'y lit des deux côtés d'une manière évidente (1). La coiffure de Sapor II est la couronne crénelée des mages, surmontée d'un globe, mais sans fanon tombant sur la joue (2), semblable en cela à la couronne ou tiare de Vararane II, bisaieul de Sapor : l'oreille est ornée de boucles. Le type du revers est encore plus singulier. Non seulement les deux figures qu'on voit près de l'autel sont tournées vers le feu, et tiennent leurs glaives levés comme pour frapper, mais au milieu de la flamme on voit la tête d'un barbare, sans doute celle de Thaïr, *placée*, suivant l'expression d'un écrivain oriental, *comme trophée dans le temple du feu* (3) Cette médaille diffère entièrement,

---

(1) La légende, traduite en caractères hébreux, est :

מזוזסן ברת שחפוחרי מלכאן מלכא איואן
דאגי . . .

MAZDIESN BEH SCHAHPOURI MALCAN MALCA
IRAN VE ANI*ran* ;

l'*Adorateur d'Horomasde, l'excellent Schapouhr, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie). La légende du revers est composée des deux mots,

שחפוחרי יזדאני

SCHAHPOUHRI IEZDANI ;

le *Divin Schapouhr*.

(2) Les bandelettes du diadème qui voltigent dans le champ, derrière la tête du roi, paroissent, par un défaut de la gravure du coin ou de la conservation de la médaille, autant de petits carrés détachés les uns des autres.

(3) Ce sont les propres termes de la menace qu'Artaban V,

par la fabrique, des médailles des Sassanides antérieurs à Sapor; elle est moins large et plus épaisse, et la gravure en est plus grossière.

---

dernier roi de la dynastie des Arsacides, faisoit par écrit à Artaxerxe, le chef de la nouvelle dynastie: Mirkhond nous les a conservés (pag. 276), et ces expressions, ainsi que la peau de l'empereur Valérien suspendue dans un temple, nous prouvent que c'étoit l'usage des Perses de consacrer dans les lieux réservés au culte cette affreuse espèce de trophées. On voit une tête derrière l'autel du feu dans les types de quelques médailles que M. de Sacy attribue à Schahriar; mais elles me paroissent appartenir plutôt à Sapor II, ainsi que celle que j'ai fait graver ici; elles sont seulement moins bien conservées, et d'un travail plus barbare. Le nom de Sapor se trouvera dans la légende, pourvu qu'on regarde le caractère que M. Silvestre de Sacy a pris pour un simple *heth* comme l'assemblage d'un *heth* et d'un *pé*: le crochet qui termine à gauche le *heth* pelhvi un peu plus replié exprime le *pé* du même alphabet. M. de Sacy a reconnu cette réunion de caractères, ainsi que celle du *resch* et du *jod* pelhvi qui terminent le même mot dans les légendes de Sapor III. Si cette réunion de caractères est moins évidente sur les médailles que ce savant attribue à Schahriar, qu'elle ne l'est sur la médaille qu'il reconnoît appartenir à Sapor III, c'est que la mauvaise conservation et la mauvaise impression de ces médailles, ou peut-être la négligence du graveur, ont altéré la forme des caractères; accident que le même orientaliste a très-souvent remarqué dans plusieurs autres caractères des légendes pelhvi. On peut voir à la pl. VII, n. 8, et mieux encore à la pl. VI, n. 12 de l'ouvrage souvent cité, avec combien de facilité on peut prendre pour *heth* et *pé* réunis le caractère que M. Silvestre de Sacy regarde comme un simple *heth*, et combien il est aisé de reconnoître un *resch* avec un *jod* dans l'autre caractère qu'il prend pour un *aleph*. Cette opinion que je soumets à sa critique, n'est pas seulement appuyée sur la ressemblance des types dans les revers,

Quoique Sapor III, fils de Sapor II, prince d'un caractère simple et doux, ait régné à une époque à laquelle je n'étends pas mes recherehes iconographiques (1), j'ai fait cependant graver ici sous le n.° 9, pl. VIII, une médaille de ce prince, lue et reconnue par M. Silvestre de Sacy (2).

Les deux dernières médailles offrent la preuve la plus complette qu'on puisse desirer de la justesse de l'ordre dans lequel j'ai distribué ces monuments numismatiques, en attribuant les médailles depuis le n.° 1 jusqu'au n.° 7 aux princes prédécesseurs de Sapor II. La médaille de Sapor III est encore inférieure par le travail à celle de Sapor II, mais elle est moins épaisse, et le type y est plus légèrement empreint que sur toutes les autres monnoies de cette dynastie; il a peut-être moins de relief que dans la plupart de nos monnoies modernes. Au revers les deux figures

---

elle l'est encore sur la ressemblance de l'effigie du roi. Il me paroît que le prétendu Schahriar est le même personnage que Sapor II, et que si la physionomie présente quelque légère différence, on doit l'attribuer à l'impéritie plus ou moins grande des artistes qui l'ont gravé. La fabrique et l'épaisseur de ces monnoies me paroissent être aussi les mêmes.

Quant à Thaïr, dont la tête est sur l'autel du feu, ce roi de l'Yémen fut tué dans un combat contre Sapor II.

(1) Il règna depuis l'an 383 jusqu'à 388 de l'ère vulgaire. Artaxerxe II avoit gouverné l'état pendant la minorité de Sapor III son parent, depuis la mort de Sapor II, arrivée en 379.

(2) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 207, pl. VIII, n. 18.

placées à la garde de l'autel sont tournées vers le feu, comme sur la médaille de son père; mais il n'y a pas de tête, au milieu de la flamme; l'autel est entouré de bandelettes attachées de manière à former sur le devant ce nœud mystérieux que nous avons indiqué et reconnu sur la médaille de Vararane II (1).

En réfléchissant sur l'infériorité progressive de la fabrique et du style qu'on remarque sur les médailles de Sapor II et de Sapor III, on ne peut, sans invraisemblance, attribuer à des princes postérieurs, et qui ont régné dans les V et VI siècles de l'ère vulgaire, les médailles d'un meilleur style et d'une fabrique plus soignée, que j'ai attribuées à Vararane I, à Vararane II, princes Sassanides, et à Vologese V, rois des Parthes. Il me paroît impossible que ces médailles aient été frappées postérieurement à cette détérioration de l'art monétaire chez les Perses, qui nous est prouvée par les médailles des deux Sapor, n.° 8 et 9 de cette même planche (2).

---

(1) Cette bandelette et ce nœud ressemblent cependant à ceux qui entourent souvent les autels ronds du paganisme sur les peintures des vases grecs, dits vulgairement *vases étrusques*.

Au-dessus des têtes des mages on voit deux petits globes; mais ces accessoires symboliques ne tiennent pas aux couronnes, ils sont isolés dans le champ, ainsi que le sont deux globes de même grandeur sur le revers de la médaille de Sapor I, n. 4.

(2) Les médailles des rois perses, frappées à des époques

encore postérieures, diffèrent de toutes celles que j'ai fait graver ici, par la fabrique, l'art, les caractères, la forme des types et des légendes qu'on ne peut lire que d'une manière très-douteuse. Il seroit donc contre la bonne critique d'aller chercher les princes dont les noms sont gravés sur les médailles dessinées ici, parmi les Sassanides homonymes qui appartiennent aux derniers âges de la dynastie.

NOTE.

L'alphabet des médailles des Sassanides, fixé par les recherches du savant orientaliste si souvent cité, m'a mis à même de lire le nom de Papacus ou Babec sur une pierre gravée dont je conserve l'empreinte, et dont on voit le dessin sous le n. 10, pl. VIII, Il est possible que ce monument lithoglyptique nous présente le portrait du roi Papacus, fils de Sassan et père d'Artaxexe. Les cinq caractères *pelhvi* qu'on lit au devant de la tête répondent aux cinq caractères hébreux פאפכי, *Papakhi*. Ce roi ou satrape est coiffé de la tiare oblique, puisque la tiare droite étoit réservée au roi des rois. Cette tiare, ornée de pierreries, est distinguée par une espèce d'hiérogliphe dans lequel paroissent réunis les deux emblêmes que nous avons remarqués sur les revers des médailles n. 6 et 7. Je ne sais si les personnes initiées dans les anciennes langues de l'Orient pourront réussir à lire le reste de la légende qui borde la pierre; quant à moi, j'ai tâché de la faire rendre dans le dessin avec un soin extrême. Ce dessin est de la même grandeur que l'original.

CHAPITRE XVII.

ROIS DE LA BACTRIANE, DE LA CHARACENE, ET DE LA BABYLONIE.

ROIS DE LA BACTRIANE.

UNE vaste et fertile région de la haute Asie s'étend du couchant au levant le long des bords de l'Oxus sur un espace d'environ deux cents lieues (1); les montagnes du Paropamise (2) la séparent au midi des pays des Ariens, des Arachosiens, et des Indiens citérieurs; les déserts et les peuplades barbares des Scythes l'environnent des trois autres côtés. Les anciens l'ont appelée Bactriane, du nom de la ville qui en étoit la capitale (3), mais la partie de cette même région qui est

(1) Cette région répond en grande partie au Khorassan des géographes modernes; le fleuve Oxus est le Gihon. L'ancienne Bactriane s'étendoit presque depuis le 60 jusqu'au 70 degré de longitude calculée sur le méridien de Paris, et depuis le 36 jusqu'au 40 de latitude septentrionale.

(2) Aujourd'hui les montagnes de Candahar.

(3) Cette ville, ainsi que la rivière dont elle empruntoit le nom, s'appeloient aussi Zariaspa.

au nord de l'Oxus a été connue sous le nom particulier de Sogdiane (1). Conquise par les anciens Achéménides, qui en avoient formé une des frontières de leurs immenses états, elle le fut aussi par Alexandre, qui la parcourut, et y laissa des colonies grecques.

Après sa mort, la Bactriane devint le partage de Séleucus, qui porta ses armes jusqu'au Gange. Les malheurs et la foiblesse d'Antiochus II son petit-fils présentèrent aux Grecs qui s'y étoient établis une occasion de se rendre indépendants. Théodotus, gouverneur de ce pays, en devint le maître (2). Quoiqu'on ne puisse pas assigner au juste l'époque de cet évènement, il est certain qu'elle n'est point postérieure à l'an 256 avant l'ère chrétienne (3). Vers l'an 240 un autre Théo-

---

(1) Maracande, aujourd'hui Samarcande, étoit la capitale de la Sogdiane.

(2) C'est ainsi qu'il est nommé par Justin. Strabon l'appelle Diodotus. Théophile Sigefroi Bayer a publié en 1738, à Pétersbourg, une histoire latine du royaume des Grecs dans la Bactriane, ouvrage qui contient une bonne compilation de passages d'auteurs anciens sur ce sujet, mais qui au reste a le mérite et les défauts de l'*Histoire de l'Osrhoëne*, par le même auteur. J'omets souvent, dans le cours de ce chapitre, de citer les autorités qui se trouvent indiquées dans l'ouvrage de ce savant.

(3) La révolte de la Bactriane dut précéder la révolte des Parthes, qui eut lieu pendant le règne d'Antiochus II Théos. La défection des Bactriens fut la cause de la fuite et des changements de fortune d'Arsace et de Tiridate qui soulevèrent les Parthes, comme nous l'avons vu au ch. XV, § 1. Ainsi le règne de Théodotus I doit dater au plus tard de l'an 257 avant J.-C.

dote avoit succédé à son père (1); il occupa le trône jusqu'à l'an 220, qu'il en fut renversé par Euthydeme (2).

PLANCHE VIII, n.° 11.

§ 1. Euthydeme.

Strabon et Polybe nous ont fait connoître le nom d'Euthydeme, l'époque de son règne, et quelques évènements de sa vie (3). Nous savons qu'il tiroit son origine de la ville de Magnesie, probablement de celle qui étoit située sur le Méandre; qu'il s'étoit révolté contre Théodotus; qu'il l'avoit privé de la vie, ainsi que toute sa famille; qu'il s'étoit placé sur son trône; et que par la suite il avoit reculé les limites de ses états. L'an 209 avant l'ère chrétienne, Antiochus III, dit le Grand, lui fit la guerre: Euthydeme marcha à sa rencontre, et quoique vaincu près de Taguria sur le fleuve Arius (4), sa résistance en

---

(1) Ce synchronisme est fondé sur le récit de Justin (l. XLI, c. 4), suivant lequel l'avènement de Théodotus II au trône précéda de peu de temps la victoire remporté par Arsace Tiridate sur Séleucus Callinicus.

(2) Cette époque a été ingénieusement déterminée par Bayer (*Historia regni Bactriani*, § 28) d'après un passage de Strabon.

(3) Polybe, *Excerpta*, liv. X, n. 46, et liv. XI, n. 32; Strabon, liv. XI, p. 515 et 516.

(4) Le fleuve appelé *Heri-rud*, ou la rivière de Heri, dans le Hérat.

imposa tellement au vainqueur, que celui-ci consentit sans peine à écouter des conditions de paix. Démétrius, fils d'Euthydeme, se rendit lui même au camp du roi Séleucide, qui, charmé des manières nobles du jeune prince, lui accorda son amitié, et lui promit pour épouse une de ses filles. Le reste de la vie et du règne d'Euthydeme n'est pas connu. On peut cependant assurer que Démétrius son fils ne régna pas après lui sur la Bactriane, quoiqu'il paroisse vraisemblable qu'il s'empara d'une région de l'Inde, d'où quelque temps après il fit la guerre aux successeurs de son père (1).

La médaille d'or d'Euthydeme, n. 11, pl. VIII, l'unique que l'on connoisse de ce prince, a été la dernière découverte d'un antiquaire qui, pendant une vie de près d'un siècle, n'a cessé de bien mériter de la science des médailles. M. Pellerin en fit l'acquisition, et la publia étant âgé de quatre-vingt-quinze ans (2). Ce précieux monument rend témoignage à la vérité de ce qu'a dit un géographe grec; qu'on trouvoit encore de son temps dans les contrées qui sont au-delà de l'Indus des monnoies avec le nom et l'empreinte des princes grecs qui avoient régné dans ces régions (3).

---

(1) Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, § 32.

(2) Pellerin, *Additions*, pag. 95.

(3) L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, pag. 27 de l'édition d'Hudson.

La tête du roi Euthydeme est sans barbe et ceinte du bandeau royal, suivant l'usage adopté par les successeurs d'Alexandre.

Le revers a pour légende le nom *du roi Euthydeme*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. (1) Le type est Hercule en repos, assis sur une roche, et tenant de sa main droite la massue dont l'extrémité inférieure est appuyée sur un monceau de pierres. Cette figure d'Hercule est presque la même que nous avons vue au revers des médailles d'Antiochus II Théos, roi de Syrie (2).

Sans recourir aux traditions des Grecs et des Orientaux, qui ont fait voyager le fils d'Alcmene, ainsi que Bacchus son frère, dans les régions les plus reculées de l'Orient, je crois que les premiers rois grecs de la Bactriane ont emprunté ce type de celui que nous avons remarqué sur quelques monnoies des princes Séleucides, monnoies qui avoient cours dans cette contrée lors de sa défection. C'est ainsi que les premiers rois des Parthes ont imité, dans le type de leurs monnoies, la figure d'Apollon assis sur la *cortine*, tel qu'on le voit au revers d'autres médailles des rois de Syrie leurs contemporains. J'ai même tiré de la conformité de la figure qui est gravée sur la médaille d'Euthydeme avec l'Hercule qui est le type des médailles d'Antiochus II une preuve

(1) On voit dans le champ, vers le haut, un monogramme où l'on distingue un Π et un N.

(2) Pl. XVIII, n. 1.

propre à confirmer le récit des historiens qui placent la défection des provinces de la haute Asie sous le règne de ce prince, contre l'opinion de ceux qui la placent sous le règne de Séleucus Callinicus, son successeur (1).

PLANCHE IX.

§ 2. EUCRATIDAS.

On ignore si les successeurs d'Euthydeme étoient ses parents ou ses rivaux; il est seulement certain qu'ils furent les ennemis de son fils. Les fragments qui nous restent de l'histoire de la Bactriane font mention de trois princes, Apollodote, Ménandre et Eucratidas, le dernier des trois (2). Ces princes ne se contentèrent pas de repousser les Scythes qui menaçoient les frontières de leurs états, ils étendirent leurs conquêtes au-delà du Paropamise sur les peuples moins fé-

---

(1) Voyez le chap. XIII, § 3.

(2) Apollodote a été omis par Bayer: cependant il est nommé avant Ménandre par l'auteur du *Périple de la mer Erythrée (loc. cit.)* et par les *Prologues* ou sommaires de l'histoire de Trogue Pompée (l. XLI), où il est clair qu'on doit corriger *per Apollodotum et Menandrum reges*, au lieu d'*Apollodorum et Menandrum* qu'on y lit mantenant; et que la correction de Longuerue, qui reconnoissoit dans le nom d'Apollodore non celui d'un roi, mais celui d'un historien, quoique ingénieuse, est réfutée par le passage déjà cité de l'auteur du *Périple*.

roces qui habitoient les bords de l'Indus, et portèrent leur domination jusqu'à l'Océan. Ménandre réunit aux talents militaires une grande réputation de justice qui lui concilia l'amour de ses sujets; et peu de princes, après leur mort, ont été regrettés autant que lui. Eucratidas, un de ses successeurs, étoit contemporain de Mithridate I, roi des Parthes; il régnoit par conséquent vers l'an 163 avant l'ère chrétienne (1). Démétrius, fils d'Euthydeme, qui, à la mort de son père, n'avoit pu monter sur le trône de la Bactriane, mais qui régnoit sur une partie de l'Inde, s'efforça de se ressaisir de son héritage (2). Eucratidas fut sur le point de perdre la couronne; mais son courage opiniâtre et son habileté dans le commandement des armées le firent sortir victorieux de cette lutte dangèreuse. Il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Un fils dénaturé qui portoit le même nom (3) que son père, excita contre lui une révolte dans laquelle il fut massacré: ce monstre renouvela au fond de l'Orient l'exemple affreux que la fille du roi Servius avoit donné à Rome; il fit passer son char sur le corps sanglant de son père. Lorsque Eucratidas mourut, Mithridate régnoit encore: le conquérant Arsacide sut profiter du désordre que ce crime atroce ré-

(1) Autre synchronisme attesté par Justin (l. XLI, c. 6).

(2) Voyez l'histoire de Bayer, § 35.

(3) C'est ce que le savant cité ci-dessus a rendu probable au § 30 de son *Hist. reg. Bactr.*

pandit dans la monarchie des Bactriens. La date précise de la mort d'Eucratidas est incertaine; mais il est probable que cet évènement eut lieu vers l'an 150 avant J.-C.

On n'a publié jusqu'ici que deux médaillons d'Eucratidas; ils ont l'un et l'autre les mêmes types et la même légende; ils ne diffèrent que par les monogrammes (1). La légende de celui-ci présente le nom et les titres *du grand roi Eucratidas* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les souverains de l'Orient affectoient le titre de *grand roi*. La physionomie d'Eucratidas n'est pas avantageuse; ses sourcils enfoncés, son menton aigu et prolongé, n'ont aucune ressemblance avec les formes grecques; ses traits annoncent cependant un homme actif et résolu. Sa tête est couverte d'un casque; et ce casque est décoré des oreilles et des cornes d'un taureau. On a souvent vu dans cet ouvrage les portraits des successeurs d'Alexandre ornés de cornes de taureau, de bouc, ou de belier, attachées à leurs diadêmes

---

(1) Bayer en avoit publié un (*loc. cit.*, p. 100); l'autre, que j'ai fait dessiner ici de nouveau d'après l'original, avoit été publié par Pellerin (*Rois*, pl. XV). Le monogramme qui, dans le médaillon de Bayer, est différent du nôtre, avoit été pris par ce savant pour une époque; et pour l'accorder avec l'histoire, il proposoit de changer la chronologie des Arsacides. La plupart des chronologistes avoient adopté ce changement, quoique Pellerin eût signalé depuis long-temps la méprise de l'historien de la Bactriane.

ou à leurs casques. Eucratidas, vainqueur des Indiens, a pris les emblêmes de Bacchus Taureau, conquérant mythologique des Indes.

Le type du revers représente Castor et Pollux à cheval, ayant leurs bonnets surmontés d'étoiles, leurs lances baissées, et tenant dans la main gauche des palmes en signe de victoire. Ce revers est imité de celui de quelques médailles des rois Séleucides (1). Eucratidas n'a pas conservé pour type de ses monnoies l'Hércule en repos de son prédécesseur Euthydeme; aussi avons-nous remarqué que ces deux princes n'étoient pas de la même famille. On ne peut sans témérité indiquer le motif qui a pu faire préférer ce type à plusieurs autres que les monnoies des princes Séleucides offroient pour modèles. Eucratidas avoit-il un frère, ou avoit-il associé son fils au trône? La perte presque totale des monuments propres à éclaircir cette histoire, ne permet que des conjectures trop foibles pour que nous puissions les proposer.

§ 3. Heliocles.

Quoique dans le peu qui nous reste de l'histoire de la Bactriane, le nom d'Hélioclès ne se

---

(1) Sans citer les tétradrachmes d'Antiochus VI Dionysus, postérieurs peut-être au règne d'Eucratidas I, on a l'exemple de ce même type sur les médailles d'un Antiochus plus ancien: voyez Haym, *Tesor. britan.*, tome II, p. 17; *Coins of the Seleucidæ*, pl. III, n. 19.

trouve pas, je pense qu'aucun numismatiste expérimenté, en examinant ce tétradrachme et en le comparant avec celui d'Eucratidas, ne balancera à les regarder l'un et l'autre comme sortis de la même fabrique, et peut-être comme étant l'ouvrage du même artiste. J'observe d'ailleurs que le vêtement du roi est disposé de même dans les deux médailles, et consiste dans une chlamyde posée par dessus une tunique ou une armure; et que les deux physionomies, malgré la différence de quelques uns des traits, ont néanmoins une ressemblance générale qui ne permet guere de douter qu'elles ne soient celles de personnages de la même famille.

La légende de ce médaillon offre le nom et le titres *du roi Héliociès le juste*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ, le type est Jupiter debout, tenant le foudre dans sa main droite, le sceptre dans sa gauche, tel qu'on le voit sur quelques medailles d'Antiochus IV Epiphane (1). Quant à l'effigie d'Hélioclès, elle n'a rien de remarquable; sa chevelure est crêpue, et ceinte d'un simple diadême (2).

(1) On peut en voir une qui est gravée dans l'ouvrage de Vaillant (*Hyst. reg. Syr.*; pag. 195).

(2) Ce médaillon d'Hélioclès est le même qui, avant de passer dans le cabinet de la bibliotheque impériale, existoit dans celui de M. d'Ennery, et il avoit été décrit dans le catalogue de ce dernier cabinet (p. 40). On y assure que le médaillon est de la même fabrique que ceux des Séleucides.

Dans les ténebres qui couvrent cette partie de l'histoire ancienne, il est impossible d'assigner à Hélioclès une place bien déterminée dans la suite des princes qui ont régné sur les bords de l'Oxus. Toutefois s'il étoit question de décider lequel d'Hélioclès ou d'Eucratidas est antérieur à l'autre, je serois porté à croire que c'est Hélioclès; il est en effet difficile de penser qu'un prince refuse un titre d'honneur qui a été déféré à son prédécesseur: or Eucratidas portoit celui de *grand roi* qu'Hélioclès, s'il avoit été son successeur, auroit dû prendre, au lieu de se contenter du modeste surnom de *Juste* (1): je crois pouvoir

---

On peut facilement se convaincre qu'il a encore plus d'analogie avec le médaillon d''Eucratidas: Eckhel, qui ne l'avoit pas vu, en a fait mention parmi les médailles de rois incertains (*D. N.*, tom. IV, p. 168). Je suis assuré que M. Millingen, amateur très instruit, vient de trouver un autre tétradrachme d'Hélioclès avec type et légende semblables.

(1) Nous avons lu ce titre sur les médailles des Arsacides, et sur celles d'un prince Arménien. Cette épithète, dont les orientaux étoient dans l'usage d'honorer leurs souverains, a été négligée par les princes grecs; et c'est à ceux-ci seulement que doit s'appliquer la censure de Plutarque (*Aristides*, § 14 de la traduction d'Amyot); « Que ce surnom de *Juste* n'a « jamais été requis ni desiré par les rois, par les princes, « ni par les tirans: mais bien ont-ils pris plaisir de se faire « surnommer les uns *Poliorcetes*, c'est-à-dire *forceurs de* « *villes*: les autres *Cerauni*, c'est-à-dire *foudroyans*: aucuns « *Nicanores*, c'est-à-dire *victorieux* ou *conquérants*; et quel- « ques uns *Aëti* et *Hiéraces*, c'est-à-dire *aigles*, *faulcons* et « autres telz oiseaux de proye: aimant mieux, comme il « appert par tels surnoms, la louange et la réputation pro- « cedente de force et de puissance, que celle qui procede « de bonté et de vertu. »

en conclure qu'Héliocles a régné sur les Bactriens avant Eucratidas; et si le type représentant Jupiter, qu'on voit sur ses monnoies, a été imité, comme je le pense, des types des monnoies d'Antiochus IV, sur lesquelles on voit la même figure, Héliocles doit avoir régné vers l'an 175 avant l'ère chrétienne (1).

Quant au parricide Eucratidas II, il fut aussi malheureux qu'il méritoit de l'être. Mithridate I, roi des Parthes, le dépouilla de plusieurs de ses provinces; et, vers l'an 125 avant l'ère chrétienne, les Scythes Tochariens se jetèrent sur ses états affoiblis, et mirent fin à la domination grecque dans ces contrées de l'Orient (2). Si,

---

(1) Ainsi Héliocles auroit été le prédécesseur immédiat d'Eucratidas. D'après ce que nous avons remarqué jusqu'ici, on pourroit proposer un tableau des rois grecs de la Bactriane, dans l'ordre de leur succession, appuyé en partie sur des témoignages certains, en partie sur des probabilités, et qui seroit plus complet que tous ceux qu'on a produits jusqu'à présent. Le voici :

1 Théodotus I,
2 Théodotus II,
3 Euthydeme,
4 Apollodote,
5 Ménandre,
6 Héliocles,
7 Eucratidas I,
8 Eucratidas II.

Ces huit princes auroient régné depuis l'an 257 avant l'ère chrétienne jusqu'à l'an 125 ou environ avant la même ère, pendant l'espace de cent trente-deux ans; ce qui donneroit plus de seize ans pour la durée moyenne de chaque règne.

(2) Voyez le § 5 du chapitre XV de cette seconde partie. Ces Scythes Tochariens sont ceux qui ont donné au Tocharestan, région de la haute Asie; le nom qu'elle porte encore (*Descript. of Asia*, pag. 574, dans le V volume des œuvres de sir William Jones).

dans des temps postérieurs, on trouve encore quelque mention des princes de la Bactriane, on n'a aucun motif de conjecturer que ces princes étoient grecs; ils étoient probablement de la race de ces Scythes qui avoient fait la conquête du pays; ou ils étoient des satrapes héréditaires qui gouvernoient la partie de la Bactriane subjuguée par les Arsacides (1).

ROIS DE LA CHARACENE.

§ 4. Tiréus.

Au midi de la Babylonie et de la Susiane se prolonge une langue de terre qui est resserrée au couchant par le Tigre, déjà réuni à l'Euphrate, et baignée au levant par le Choaspe, fleuve célebre en Orient, parceque le grand roi ne buvoit jamais d'autre eau que celle de ce fléuve. Alexandre, lors de sa conquête, ayant jugé nécessaire d'établir une position militaire dans cette contrée, y fit construire une ville qu'il peupla

---

(1) L'auteur *du Périple* cité atteste que de son temps les Bactriens avoient des rois (Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, § 41). Je trouve dans Trebellius Pollion que les Bactriens, sans doute leurs princes, avoient offert leurs secours aux Romains contre Sapor pour la délivrance de Valérien (*Valeriani, pater et fil.*, § 6). Voyez aussi le *Mémoire* de M. de Guignes *sur le renversement du régne des Grecs dans la Bactriane*, dans le recueil de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXV.

de soldats émérites, et qu'il appela Alexandrie. On l'avoit élévée sur un tertre artificiel pour la mettre à l'abri des inondations. Sous Antiochus Soter, ces travaux eurent besoin d'être réparés; et la ville quitta son premier nom pour prendre celui d'Antioche. Mais comme le débordement des eaux causa, peu de temps après, de nouveaux dégâts, Spasinès, qui s'étoit emparé du pays, probablement sous le régne d'Antiochus Théos, assura par des digues et des remparts plus solides et plus durables les fondations de cette ville, qui ne fut plus connue que sous le nom de *Charax*, ou de *Charax de Spasinès*, comme si l'on disoit, *la ville du rempart*, ou *le rempart de Spasinès* (1). Le successeurs de

---

(1) La mémoire de l'établissement d'une ville grecque dans la Characene nous a été conservée par Pline (liv. VI, § 31); et il ajoute que les attérissements occasionnées par les grands fleuves qui environnoient cette région en avoient augmenté l'étendue d'une manière fort considérable. Pline, en parlant du roi Séleucide qui fit réparer les digues de la Characene, se sert de la phrase: *Antiochus quintus regum*: et je l'explique avec Frœlich (*Annal. reg. Syr. Prolog.*, part. IX, c. 2); d'Antiochus I Soter, qui étoit en effet le cinquième roi d'Asie, à compter depuis Alexandre-le-Grand. Quant à Spasinès, Pline assure qu'il étoit un prince arabe: mais Juba le jeune, roi de Mauritanie, qui avoit écrit une histoire, avoit dit que Spasinès étoit un satrape ou gouverneur de la province sous le roi Antiochus. Il est possible que Spasinès, prince arabe, ait gouverné la Characene, d'abord sous la dépendance d'Antiochus Soter, et qu'après sa mort, sous le règne d'Antiochus Théos, il ait refusé d'obéir au roi de Syrie (Pline, liv. VI, § 31). Le type d'Hercule en repos, qui ne

ce prince la gouvernèrent, dans les temps postérieurs, sous la dépendance des rois parthes, après que Mithridate I et Phraate II eurent soumis cette région à leur sceptre.

Ces gouverneurs héréditaires, ainsi que ceux de la Perse et de l'Elymaïs, contrées limitrophes, prenoient le titre de rois (1).

Lucien parle d'un de ces dynastes: c'étoit le troisième, en commençant à compter par Spasinès, et il s'appeloit Tiréus. L'écrivain qui nous a conservé le nom de ce prince ne nous a laissé sur lui d'autres renseignements que ceux qui regardent la durée de sa vie. Tiréus mourut de maladie dans sa quatre-vingt-douzième année (2).

---

se voit sur les médailles d'aucun autre roi Séleucide, me paroît une preuve que les princes de la Characene ne se rendirent indépendants que sous le règne de ce second Antiochus, et qu'à cette occasion ils conservèrent sur leurs monnoies le type de celles qui avoient cours de leur temps. La numismatique nous offre des exemples frappants du soin qu'eurent les nations anciennes d'imiter les monnoies accréditées, même lorsque les empreintes de ces monnoies n'avoient aucun rapport avec le prince ou avec la nation qui les faisoit imiter. Quant au P. Hardouin, qui croit qu'Antiochus-le-Grand est le prince indiqué par Pline, son opinion ne peut se soutenir; Antiochus-le-Grand étoit le VI et non le V des rois Séleucides; et le V des Antiochus, Antiochus Eupator, ne possédoit ni la Characene, ni la Babylonie.

(1) Dion parle des rois de la Characene qui régnoient encore sur la Mésene au temps de l'expédition de Trajan contre les Parthes (liv. LXVIII, § 28). Voyez Longuerue, *Annal. Arsac. ad an. Séleuc.*, 164, pag. 9.

(2) Dans ce passage tiré des *Macrobii* de Lucien, on trouve

Une médaille de Tiréus paroît ici pour la première fois ; le dessin qu'on a gravé n.° 9, pl. IX, a été pris sur une empreinte que je possède. La médaille originale existe en Angleterre (1). On y voit d'un côté la tête du prince ceinte du bandeau royal : sa chevelure est arrangée suivant l'usage des Mèdes ; sa barbe est longue et pointue ;

---

les noms de plusieurs princes qui ont régné sur la Characene et sur les régions adjacentes. Le voici : *Ὑσπασίνης δὲ ὁ Χάρακος καὶ τῶν κατ' Ερυθρὰν τόπων βασιλεὺς, πέντε καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν νοσήσας ἐτελεύτησε. Τήραιος δὲ ὁ μεθ' Ὑστασίνην τρίτος βασιλεύσας, δύο καὶ ἐννενήκοντα βιούς, ἐτελεύτα νόσῳ. Αρτάβαζος δὲ ὁ μετὰ Τήραιον ἕβδομος βασιλεύσας Χάρακος, ἓξ καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν, καταχθεὶς ἀπὸ Πάρθων, ἐβασίλευσε* : « Hyspasinès, roi de Charax et des régions adja-« centes à la mer Erythrée, mourut de maladie, après avoir « vécu quatre-vingt-cinq ans. Tiréus, le troisieme après Hys-« pasinès, mourut aussi de maladie, âgé de quatre-vingt-« douze ans ; et Artabaze qui étoit le septième roi de Cha-« rax après Tireus, étoit âgé de quatre-vingt-six ans lorsque, « de retour du pays des Parthes il fut roi ». Les différents manuscrits dont on voit les variantes dans l'édition de Lucien par Reitzius donnent au lieu de Τήραιος, Τέραιος, et Τείραιος. On voit clairement que l'*iotacisme* des copistes avoit altéré ainsi la véritable ortographe du nom Τίραιος, tel qu'on le lit sur la médaille. D'autres philologues ont déjà remarqué des variations dans le nom de Spasinès, que quelques uns écrivent Pasinès, d'autres, comme Lucien, Hyspasinès, etc.

(1) C'est à Mylord Elgin, lors de son séjour à Paris, que je dois aussi cette empreinte : la médaille unique sur laquelle on l'a prise appartenoit alors au cabinet de M. Knight. On m'a assuré que c'est un tétradrachme.

son âge avancé paroit attester ce que Lucien nous dit de la longévité de Tiréus. Hercule assis, tenant sa massue à la main, tel à-peu-près qu'on le voit sur les tétradrachmes d'Antiochus Théos (1), est le type du revers dont la légende nous présente le nom et les titres *du roi Tiréus Soter et Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΡΑΙ□*υ* ΣΩΤΗΡ□Σ *καὶ* ΕΥΕΡ*γετου*. Un monogramme est dans le haut du champ, et paroît composé d'un M, d'un A, et d'un Υ. On entrevoit dans l'exergue les traces de quelques lettres.

Si l'on adoptoit l'opinion d'Eckhel, que toutes les médailles qui ont pour type Hercule en repos, dans une attitude semblable à celle dans laquelle il est représenté sur les revers des tétradrachmes d'Antiochus II, appartenoient à la Bactriane, je devrois chercher Tiréus parmi les princes ignorés qui, après la chûte d'Eucratidas, ont gouverné, avec le titre de rois, cette région lointaine. Cependant, même avant la découverte de la médaille dont il s'agit ici, et qui porte le nom d'un prince oriental connu dans l'histoire pour avoir régné sur une autre contrée, l'opinion d'Eckhel me paroissoit peu soutenable. Ce type n'a en effet aucun rapport particulier avec la Bactriane; et si on le voit sur la médaille d'Euthydeme, c'est qu'à l'époque de la défection de cette province les rebelles ne voulurent point changer l'empreinte

(1) Hercule paroît assis plutôt sur un autel rond ou sur une colonne tronquée que sur une roche.

de la monnoie de l'état, et en faire disparoître une divinité révérée par tous les Grecs et particulièrement par les Macédoniens conquérants de l'Asie, qui se vantoient de tirer leur origine des Héraclides. Hercule avoit d'ailleurs un culte parmi les nations orientales, qui le vénéroient sous d'autres noms comme un emblême mythologique de la force. De semblables motifs ont dû faire graver le même type sur la monnoie de plusieurs autres peuples de l'Orient, qui s'étoient détachés de la monarchie des Séleucides à la même époque. Mais nous sommes certains par d'autres monuments que les rois de la Bactriane, successeurs d'Euthydeme, cessèrent de graver sur leurs monnoies la figure d'Hercule; nous avons vu les autres types qu'ils avoient adoptés.

Un écrivain qui vivoit au second siècle de l'ère chrétienne, l'auteur du *Périple de la mer Erythrée*, a remarqué comme une circonstance digne d'attention, qu'on trouvoit encore dans la haute Asie et vers les bords de l'Indus des monnoies portant des noms de princes grecs, et des légendes grecques. Cette remarque n'auroit pu avoir lieu, si les princes de la Bactriane avoient continué du temps de ce géograghe à faire frapper des médailles grecques. Il étoit déjà facile d'inférer de ces observations que les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, marquées d'époques peu éloignées de celle où cet écrivain a fleuri, ne pouvoient appartenir à des princes bactriens. Mais à présent que le nom du roi Tiréus se trouve

sur une médaille semblable à celles des deux princes que je viens de citer, qu'il est prouvé que ce nom appartient à un roi de la Characene, et que rien ne s'oppose à ce qu'on ne croie que ces médailles ont été frappées dans cette dernière contrée, il me paroît raisonnable de les attribuer aux princes de la Characene. Les Grecs n'existoient plus dans la Bactriane ; ils étoient en grand nombre dans la Mésopotamie et dans les régions qui bordent l'Euphrate et le Tigre. Au rapport de Pline, non seulement la ville de Charax, mais tout le canton avoit été peuplé de Grecs. Les monnoies qu'on frappoit à Séleucie et à Ctésiphon, et dans d'autres villes de l'empire des Parthes, auquel les rois de la Characene rendoient hommage, avoient des légendes grecques, ainsi que les médailles dont il est question : les princes qui les ont fait frapper y sont tous représentés avec une coiffure médique semblable à celle des Arsaces ; et il est très naturel que ces princes, voisins de la Médie et soumis aux rois parthes, aient imité le costume et les usages de leurs suzerains (1). Ainsi je ne doute pas que le Tiréus dont nous avons sous les yeux l'effigie ne soit le même prince dont Lucien a parlé, et que les différents rois dont

(1) Barthélemy avoit déjà conjecturé que les médailles d'Adinnigaüs et de Monnésès devoient probablement appartenir à des princes de la Mésopotamie, et dépendants des Arsacides (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tome XXXII, p. 684).

nous allons examiner les médailles ne doivent être placés parmi ses successeurs (1).

§ 5. Artabaze.

J'ai annoncé la découverte de ce médaillon, (pl. IX, n.° 10), comme propre à confirmer mes conjectures sur ce genre de monuments que j'ai attribués aux souverains de la Characene. Lucien a fait mention de Tiréus et d'Artabaze, qui avoient régné sur cette région (2); j'ai publié un tétradrachme de Tiréus, tiré de la riche collection de M. Richard Payne Knight, à Londres (3); et je présente ici, sous le n.° 10, un médaillon pareil que je crois appartenir à Artabaze. Les deux tétradrachmes, par la fabrique, par les types, par la coiffure des têtes, par la distribution des légendes, se ressemblent parfaitement. Ce qui les distingue l'un de l'autre, c'est que le médaillon d'Artabaze est moins grand, et semble annoncer

(1) Cette opinion, que je crois avoir rendue probable, vient de recevoir une nouvelle confirmation par la découverte d'une médaille d'Artabaze autre roi de la Characene, dont il est fait mention dans le passage de Lucien, cité ci-dessus. Cette médaille, acquise par M. d'Hermand, est de la même fabrique que la médaille de Tiréus : le portrait du roi présente la même coiffure, et l'époque marquée au révers répond à la chronologie indiqué par Lucien. Je donnerai un dessin de cette médaille dans le § suivant.

(2) Voyez pag. 257, n. (2).

(3) Pl. IX, n. 9.

que l'art étoit dans un état encore moins florissant que sous Tiréus. La date marquée à l'exergue du revers est l'an ΣΝ, 250, sans doute de l'ère des Séleucides, 62 avant l'ère chrétienne, qui répond à-peu-près à l'époque des guerres de Pompée en Orient, et au régne de Phraate III, ou du douzième Arsace, roi des Parthes. Aussi Lucien nous apprend-il qu'Artabaze étoit le septième successeur de Tiréus. On aperçoit sur sa figure les marques de cette longévité dont parle l'écrivain de Samosate, et qui lui a fourni l'occasion de nous transmettre des connoissances isolées sur l'histoire de la Characene et de ses rois, que nous aurions vainement cherchées ailleurs.

La légende du revers est, ΒΑΣΙΛεως ΑΡΤΑΠΑζου ΣΩΤΗρος; *du roi Artapaze* ou *Artabaze, dieu sauveur*.

Le nom, ΑΡΤΑΠΑ...., auroit pu être suppléé de différentes manières; mais il m'a semblé que le texte de Lucien, qui indique un Artabaze parmi les princes du pays où il est certain que ce médaillon a été frappé, étoit une autorité suffisante pour lire et pour suppléer ce nom ainsi que je l'ai fait graver. D'ailleurs nous avons vu le Π substitué au Β dans la légende d'un autre médaillon appartenant à un roi de la Characene (1).

(1) Voyez pl. IX, n. 5. Le médaillon d'Artabaze vient d'être acquis pour le cabinet de la Bibliotheque du Roi.

§ 6. Attambilus.

Trois médailles du même prince, découvertes ensemble près de Bagdad, viennent enrichir la suite des souverains de la Characene, et confirmer l'opinion que j'ai émise sur ce genre de monuments. M. Grivaud de la Vincelle a déjà fait connoître ces médailles par un mémoire très bien fait (1). J'ai fait graver ici le dessin de celle qui est la mieux conservée des trois; on l'a pris sur la médaille même (pl. IX. n.° 8).

On y voit d'un côté la tête barbue d'un prince dont la chevelure, serrée par le diadême, a un certain rapport avec la coiffure médique que nous avons remarquée sur les médailles des rois de ces contrées. L'Hercule assis, qui est le type du revers, ne diffère ni par la pose, ni par le goût du travail, de l'Hercule gravé sur d'autres médailles de la même suite. La légende, quoique mutilée, offre distinctement les noms et les titres, *βασιλεως* ΑΤΤΑΜΒ*ιλου* ΣΩΤΗΡ*ος* ΚΑΙ ΕΥΕΡ*γετου*; *du roi Attambilus* (2) *dieu sauveur et bienfaiteur.* L'époque marquée dans l'exergue, ΗΟΣ,

---

(1) Il est intitulé, *Dissertation sur une Médaille inédite de Phraate IV, et sur quatre Médailles d'Attambilus*, etc.; Paris, 1817, in-4°. La même Dissertation, mais moins complete, a été insérée dans les *Annales Encyclopédiques*, mois de juin même année. La matière de ces médailles est un argent fort mêlé d'alliage.

(2) L'I du nom *Attambilus* est très-apparent sur la médaille n. 3 de M. Grivaud.

indique l'an 298 de l'ère des Séleucides (14 avant J.-C.). Les deux autres médailles, publiées par M. Grivaud, appartiennent aux années T, 300, et ΙΓΤ, 313, de la même ère. La première répond à l'an 12 avant J.-C.; le second, à l'an 2 de l'ère vulgaire.

J'avois indiqué un Attambilus que, dans le texte de Dion, on trouve écrit *Athambilus*, autre roi de la Characene et de la Mésene sous Trajan (1). L'époque des médailles que nous considérons les assigne à un prince bien antérieur; la conformité du nom est cependant une preuve qu'il avoit été pris par un souverain de la même contrée avant l'époque marquée par l'historien.

§ 7. Adinnigaus.

Ce prince, qui ne nous est connu que par une médaille unique du cabinet impérial (pl. IX, n.° 3), régnoit sur la Characene l'an 333 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 21 de l'ère chrétienne (2). Tibère étoit alors le chef de l'empire romain, et Artaban III étoit empereur des Parthes. Dans les troubles civils qui déchirèrent l'empire de celui-ci, la puissance des satrapes héréditaires

(1) Voyez § 8, p. 268.

(2) On peut voir dans Barthélemy, *loc. cit.*, pag. 671 et suiv., dans Eckhel, *D. N.*, tome III, pag. 559, et dans Rasche, *Lex. Rei num.*, art. ΑΔΙΝΝΙΓΑΟ, le résumé des discussions littéraires dont cette médaille, ainsi que celle de Monnésès, a été le sujet.

ou des rois vassaux du roi des rois alloit toujours en croissant. L'histoire d'Artaban III, dans Josephe, nous fait assez connoître combien étoient puissants à cette époque les princes de l'Adiabene, dont les états étoient bien plus près du centre de la monarchie des Parthes que ne l'étoient ceux des rois de la Characene.

La physionomie du roi Adinnigaüs se reconnoît au premier coup-d'œil pour être celle d'un oriental; la forme de son nez aquilin est aussi exagérée que l'est la même partie du visage dans les portraits de Mithridate I et de Phraate II, roi des Parthes (1). La légende du revers, outre l'époque de l'an 333, ΤΛΓ, qu'on lit à l'exergue, offre le nom et les titres *du roi Adinnigaüs Soter*, ΒΑΣΙΛεως ΑΔΙΝΝΙΓΛου ΣΩΤΗΡΟς (2). Le type est le même que celui de la médaille de

(1) C'est sans doute à ces physionomies orientales qu'on doit rapporter une expression de Platon par laquelle le philosophe suppose que ceux qui voyoient en beau les défauts corporels de leurs amis donnoient le nom de *nez royal* à un nez aquilin jusqu'à l'excès: Τοῦ δὲ τὸ γρυπὸν βασιλικὸν φατὲ εἶναι (*De R. P.*, liv. V).

(2) Cette orthographe défectueuse est celle de la médaille. On a vu de pareilles fautes dans les légendes des Arsacides. La figure d'Hercule est d'un travail très-grossier, mais la tête du roi est plus soignée: on voit dans le champ du revers deux monogrammes; l'un paroît composé d'un A et d'un Π, l'autre d'un X et d'un A. Le rapport de ce dernier avec le nom de la Characene est facile à saisir; on pourroit conjecturer que les deux premières lettres indiquent le nom d'une ville d'Apamée, qui appartenoit aux mêmes états.

Tiréus, et Adinnigaüs prend comme lui le surnom de *Soter* (1). Il est presque certain qu'Adinnigaüs a régné sur la même région que Tiréus (2).

§ 8. Monnésès.

Si la ressemblance des types dans les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, et le titre de Soter qu'on lit également sur les deux médailles, font regarder ces deux princes comme ayant régné sur la même région, l'époque de l'an YKB, 422,

---

(1) Les princes que je regarde comme rois de la Characene prennent tous aussi le titre de Soter. Ce titre n'a été donné, du moins sur les médailles, à aucun des rois de la Bactriane; on ne le lit pas non plus sur les médailles des Arsacides. Je conjecture que Spasinès lui-même avoit été honoré de l'épithète de *sauveur*, parcequ'il avoit réellement sauvé d'une perte imminente la ville de Charax et toute la région de la Characene, moyennant les nouvelles levées qui assurèrent ces lieux contre les inondations. Les princes successeurs de Spasinès avoient probablement hérité de ce titre.

(2) Josephe, *A. J.*, l. XX, ch. 2, a fait mention d'un roi de la Characene, qu'il nomme Abennérigus ou Abinnérigus: *Αβεννήριγον τὸν τοῦ Σπασίνȣ χάρακος βασιλέα.* Je crois devoir remarquer ici une certaine ressemblance qui se présente entre ce nom et celui d'Adinnigaüs, *Αδιννίγαος*, qui, suivant les conjectures que je viens de proposer, régnoit sur le même pays, et, comme il est prouvé par les chiffres chronologiques de la médaille, à l'époque même que Josephe assigne à son Abinnérigus. Il ne seroit pas étrange qu'un nom aussi bizarre que celui d'Adinnigaüs eût été altéré par les copistes de l'historien juif.

de l'ère des Séleucides, ou 110 de l'ère vulgaire, prouve que Monnésès a vécu presque un siècle après Addinigaüs. A cette époque Pacorus ou Chosroès régnoit sur les Parthes, et Trajan étoit empereur; mais il n'avoit pas encore passé en Orient pour faire la guerre au roi des rois; il n'y alla que trois ans après. Dans ce temps Monnésès n'existoit plus; Athambylus régnoit alors sur la Characene et sur la Mésene (1), et étoit probablement son successeur immédiat.

Cette médaille de bronze, n.° 4, pl. IX, est fort mal conservée; on voit par ce qui reste de l'empreinte que la tête de Monnésès étoit ceinte d'un diadême, et que sa barbe et sa coiffure ne différoient pas beaucoup de celles de ses prédécesseurs. La légende du revers offre le nom et les titres *du roi Monnésès, Soter et Evergete;* *βασιλεως* ΜΟΝΝΗCου *σ*ωΤΗΡΟC *και* ΕΥ*εργετου*: ce dernier surnom est presque effacé (2).

§ 9. Artaban.

Une médaille de bronze d'une fabrique encore plus grossière que les trois précédentes, et frappée sans doute dans la même région, est le seul

---

(1) Dion, liv. LXVIII, § 28.

(2) Vaillant et Maffei avoient fait connoître cette médaille, et Barthélemy l'avoit donnée avec un peu plus d'exactitude dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, p. 671.

monument qui nous reste de ce prince inconnu dans l'histoire. (V. pl. IX, n.° 5). Sa tête, coiffée à la manière médique et ceinte du diadême, est sans barbe, particularité qui tient probablement à la jeunesse du prince. Le type du revers est le même que dans les médailles des numeros précédents, mais le travail en est extrêmement barbare, et les caractères de la légende sont si informes, qu'on peut à peine les reconnoître. Il paroît cependant qu'ils présentent le nom d'Artaban, ou *Ertapan*, EϤTAΠANOY..., avec des titres qu'on ne peut plus lire. La rudesse du travail me fait croire qu'Artaban n'a régné sur la Characene que du temps des derniers Arsacides dont les médailles témoignent également la décadence des arts. Il a probablement vécu au commencement du III siècle de l'ère vulgaire (1).

---

(1) Cette médaille, jusqu'à ce jour inédite, existe, ainsi que les deux précédentes, dans le cabinet de la bibliotheque impériale. Les changements de l'A en E, et du B en Π, dans le nom d'Artaban, tiennent à la pronunciation et au génie de quelques langues orientales. Quoique les titres qui suivent le nom du prince ne soient plus lisibles sur la médaille, on croiroit cependant y distinguer quelque trace du mot σωTΗΡος, *Soter*.

Il ne sera pas inutile de mettre ici sous les yeux du lecteur le tableau chronologique des médailles qui appartiennent aux princes de la Characene.

1. *Tiréus*, étoit le troisième prince de cette contrée, en commençant à compter par Spasinès, qui vivoit sous Antiochus II Théos, et qui probablement se rendit indépendant.

Les médailles de Tiréus présentent dans l'exergue l'an 80

§ 10. Timarque.

Nous ignorons la patrie de Timarque: nous savons seulement que lui et son frère Héraclide s'étoient concilié par la corruption de leurs mœurs la bienveillance d'Antiochus IV Epiphane, roi de

---

et l'an 83. Le Π de ces dates est extraordinairement large. Le règne de Tiréus répondoit par conséquent à celui de Séleucus II Callinicus en Syrie, et à celui de Tiridate sur les Parthes.

2. *Artabaze.* Il étoit, suivant Lucien, le septième successeur de Tiréus. Son médaillon porte la date de l'an 250 des Séleucides (72 avant J.-C.). Il étoit donc contemporain des derniers princes de cette famille, qui régnoient encore en Syrie, et qui étoient la septième génération de Séleucus II. Phraate III régnoit sur les Parthes.

3. *Attambilus.* Les époques de ses médailles, 298, 303, 313, le font régner dans le même temps qu'Auguste à Rome, et que Phraate IV sur les Parthes.

4. *Adinnigaüs.* Sa médaille, frappée l'an 333 des Séleucides, 22 de l'ère chrètienne, prouve qu'il étoit contemporain de Tibère et d'Artaban III.

5. *Monnésès.* Son époque est l'an 422 des Séleucides, ou 111 de l'ère chrétienne. Il étoit le contemporain de Trajan et de Chosrhoès.

Il paroît par Dion, qu'un autre Attambilus fut le successeur de Monnésès.

6. *Artaban* ou *Ertapan.* L'exergue de sa médaille ne laisse distinguer aucune date. La fabrique et l'orthographe de la légende annoncent cependant une époque de décadence; et il est vraisemblable que le règne d'Artaban répondoit à la derniere période de celui des Arsacides, et au commencement du III siècle de l'ère chrétienne.

Syrie (1). Le prince avoit donné toute sa confiance à ces deux frères : il fit Héraclide son trésorier, et Timarque préfet de la Babylonie. Si l'on en croit Appien, Timarque gouvernoit très mal cette province ; ce qui ne l'empêcha pas d'en usurper la souveraineté à la mort de son maître, qui n'avoit laissé pour successeur qu'un enfant. Démetrius, neveu d'Antiochus Epiphane, s'étant échappé de Rome pour enlever le trône à son cousin, eut, comme nous l'avons vu ailleurs, tout le succès qu'il desiroit, et une de ses premières entreprises, aussitôt qu'il eut ceint le diadême, fut de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Timarque étoit de ce nombre ; il perdit bientôt avec la vie l'autorité qu'il avoit usurpée. Le peuple syrien qui l'avoit en horreur, et qui redoutoit de l'avoir pour maître, déféra au vainqueur le titre de *dieu sauveur* (Soter). Héraclide fut disgracié et envoyé en exil ; mais Démétrius eut à se repentir de lui avoir laissé la vie. Cet adroit courtisan sut si bien flatter la fierté des Romains et la jaulosie que le sénat avoit conçue des qualités et de la conduite de Démétrius, qu'il parvint à faire reconnoître, par ce corps si redoutable aux princes, le jeune Alexandre Bala comme fils et héritier légitime d'Antiochus Epiphane, à le mettre sous la protection de la république, et à en obtenir des

(1) Appien, *Syriac.*, §§ 45 et 47.

forces pour renverser Démétrius (1). Nous avons raconté ailleurs comment ce dernier, en se défendant contre son compétiteur, périt dans le combat, et comment Héraclide satisfit ainsi à la fois sa vengeance et celle de son frère.

La médaille de bronze de Timarque étoit encore inédite (2). On l'a dessinée sous le n.° 6, pl. IX; d'après l'original qui est au cabinet de la bibliotheque impériale. On voit d'un côté la tête de Timarque ceinte du diadême. Le type du revers est la Victoire ayant sa main droite élevée et tenant une couronne; mais cette figure a été en partie effacée par une contre-marque dont l'empreinte représente aussi la Victoire. La légende offre le nom *du grand roi Timarque*, BA-

---

(1) Polybe, *Excerpt. legat.*, n. 138 et 140. Cet écrivain, dans les fragments qui nous restent des livres perdus de ses histoires, ne dit pas qu'Héraclide qui présenta au sénat Alexandre et Laodice, enfants d'Antiochus Epiphane, fut le même Héraclide qui du temps de ce prince avoit été trésorier du roi. Cependant il est clair que cet Héraclide avoit été un courtisan favori d'Antiochus, et qu'il étoit un ennemi acharné de Démétrius Soter; par conséquent il me paroît vraisemblable qu'il n'est pas ici question d'un autre personnage que du frère de Timarque. Appien dit clairement que Démétrius l'avoit expulsé: il n'y a que des écrivains modernes qui fassent périr Héraclide avec son frère.

(2) M. Sestini en avoit cependant donné connoissance dans ses *Lettere*, tome VIII, p. 120. Mais la médaille étant très-usée, et la légende presque effacée dans l'empreinte que cet antiquaire avoit sous les yeux, il n'étoit pas en état d'en donner une description exacte.

ΣΙΛεως μεΓΑΛοΥ ΤΙΜΑΡΧΟΥ. Le titre de *grand roi* prouve que le prince à qui cette médaille appartient est véritablement le Timarque dont nous venons de parler ; car le titre de grand roi n'étoit usité que parmi les souverains de la haute Asie (1), et ne peut convenir à un autre Timarque qui s'étoit révolté contre Antiochus Soter, et s'étoit fait tyran de Milet (2).

§ II. Mnasckyrès.

Roi ou Satrape de l'Apolloniatide (*a*).

Une médaille d'argent ou drachme, apportée récemment à Paris, présente d'un côté la tête d'un

(1) Il est fait mention de Timarque dans les *Prologues* ou sommaires du livre XXXIV de Trogue Pompée, où il est appelé roi des Medes. On peut croire qu'il avoit tâché de joindre quelque partie de cette région à la Babylonie dont il s'étoit emparé.

(2) Voyez, pour ce qui regarde ce Timarque plus ancien, les paragraphes 2 et 3 du chap. XIII de cette II partie, tome II.

(*a*) Notre auteur, dans le supplément à l'Iconographie Grecque, avoit cru devoir ajouter aux satrapes de diverses régions, le portrait du roi Mnasckirès, dont il lui semblait avoir pu lire le nom sur une médaille du temps très-altérée. La découverte qui a été faite postérieurement de trois autres médailles tout-à-fait semblables, mais mieux conservées l'a persuadé que le prétendu Mnasckirès n'étoit autre que la reine Thermuse, épouse de Phraate IV, et il s'est empressé de corriger son erreur par un article du Journal des Savants

roi dans le costume des Arsacides (1): sa physionomie et sa chevelure particulièrement le bouton qu'on remarque sur le front, le font reconnoître pour Phraate IV. Deux Victoires qui volent dans le champ semblent vouloir le couronner, ainsi que sur le médaillon du même roi pl. V, n. 5 (2).

On voit au revers le buste d'un jeune prince qu'à ses traits et même à sa parure on pourroit prendre pour une femme, si la légende n'indiquoit pas un homme (3). Sa tiare, semblable par le haut à la tiare arménique, est entourée par le bas d'une couronne crénelée. Sa chevelure est repliée sur le derrière de la tête, où elle forme

---

(décemb. 1817, p. 735 et suiv.). Quoique nous ayons déjà donné en son lieu, c'est-à-dire § 12 du chap. XV de ce volume, et la médaille et la notice historique de la reine Thermuse, nous ne voulons pas néanmoins suprimer ni la médaille ni l'article du roi Mnasckirès autant pour laisser dans toute son intégrité tel qu'il a paru l'ouvrage que nous reimprimons, que pour donner une preuve des soins et de l'esprit critique de nôtre auteur en faisant ses recherches, quelquefois sans l'heureux succès qu'il s'attendoit à trouver, dans les sentiers les plus difficiles d'une profonde érudition.

(Note des Editeurs).

(1) Elle se trouve maintenant dans la collection de M. Allier de Hauteroche.

(2) Voyez ci-dessus pl. V, n. 5, et le § 11 du chapitre XV.

(3) J'ai remarqué dans d'autres occasions la difficulté qu'on a pour déterminer, si certains portraits, dans le costume parthique ou persan, représentent de jeunes princes ou des reines (chap. XVI, § 1).

un grand nœud. Cette coiffure a de la ressemblance avec celle de quelques rois inconnus dont on voit les effigies sur des petites médailles persiques.

La tête de Phraate IV n'est accompagnée d'aucune légende ; mais la légende qui est du côté de l'autre portrait est d'une tornure peu commune : elle désigne *le roi Mnasckyr, fils de Cia . . . . et de la reine Arsé*, MNACKYA KIA. . . YON (1) K*αι* BACIΛICCHC APCHC BACIΛ*εα*. Un monogramme où l'on distingue un A réuni à un Π et à un O est gravé deux fois dans le champ en devant de la tête; c'est le même monogramme que nous avons remarqué sur plusieurs autres médailles des Arsaces, et que j'ai cru pouvoir rapporter à la religion ou satrapie de l'Apolloniatide (2).

Il me paroit probable que la reine Arse, mère de Mnasckyr ou Mnasckyrès, étoit fille ou du moins parente de Phraate IV, et que ce prince avoit donné à son petit-fils la satrapie de l'Apol-

(1) Le mot YON présente ici la même suppression de la voyelle *subjonctive* dans la diphthongue YI, que nous avons déjà remarquée dans le mot YOC gravée sur la médaille de Gotarzès (pl. VI, n. 4). Cette suppression loin d'être contraire au génie de la langue grecque, se trouve employée dans ce même mot, en plusieurs endroits de l'*Iliade* et toujours pour servir à la mesure du vers. On devroit rétablir cette orthographe dans le texte d'Homere, *Iliade*, liv. I, v. 489; liv. IV, v. 473; et liv. VI, v. 130.

(2) Chap. XV.

loniatide, avec le titre de roi. Il n'est pas étonnant que les satrapes de cette contrée fussent décorés de ce titre qu'avoient déjà pris les satrapes de l'Adiabene, province encore plus rapprochée de la capitale que ne l'étoit l'Apolloniatide. Izatès, qui gouvernoit l'Adiabene, avoit obtenu du roi des rois le privilège de porter une tiare droite (1). Ce privilège avoit probablement été accordé aussi à Mnasckyrès: néanmoins sa tiare n'est pas tout-à-fait semblable à celle des rois Arsacides; elle ressemble plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la tiare arménique, et paroît entée sur la couronne crénelée que je crois la couronne des mages.

Il me paroît encore également probable que le prince Mnasckyrès, qui est l'objet de nos recherches, est le même que celui dont parle Lucien (2), et qui vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans. Il est vrai que Lucien le désigne comme un roi des Parthes, et que le Mnasckyrès de la médaille n'auroit régné que sur une satrapie de ce vaste empire; mais l'écrivain de Samosate n'est pas toujours très-exact dans les détails historiques; et Mnasckyrès, s'il n'étoit pas, à proprement parler, le roi des Parthes, étoit néanmoins un roi parthe, un prince qui régnoit sur quelques régions du royaume des Parthes.

Quant aux historiens modernes qui comptent

---

(1) Josephe, *A. J.*, liv. XX, ch. 3, § 3.

(2) Dans les *Macrobii*.

Mnasckyrès pour le dixième prince dans la suite des Arsacides, comme cette chronologie est purement arbitraire, et que ces écrivains n'ont eu d'autre fondement que le passage de Lucien, qu'ils ont interprété dans le sens le plus rigoureux, leur interprétation ne peut pas être opposée avec avantage à la mienne, qui est appuyée sur un synchronisme prouvé par un monument incontrestable. Cependant je ne donne cette identité du Mnasckyrès de Lucien et de celui de la médaille que comme une simple conjecture. Si ce nom propre n'est, dans son origine, que l'épithète de *minoschetr* (germe celeste) ainsi que le pense un orientaliste célèbre, il est évident qu'il a pu désigner diffèrentes princes qui ont vécu à diffèrents époques, mais qui tous se prétendoient issus des races divines des Arsaces ou des Achéménides.

NOTE.

Les princes de Palmyre ayant affecté la dignité et le titre d'*empereurs romains*, leurs portraits, empreints sur les médailles, se trouveront dans la partie de cet ouvrage qui contiendra l'*Iconographie Romaine*.

CHAPITRE XVIII.

ROIS D'ÉGYPTE.

L'ORDRE géographique des médailles des rois nous amene dans cette antique contrée que la nature a distinguée par des phénomenes si singuliers et si bienfaisants, qu'on pourroit les appeler des privilèges, et qui a été le berceau des sciences et des arts de l'Occident. Ses anciens habitants, qui s'étoient presque isolés de toutes les autres nations, se glorifioient de quelques exploits mythologiques (1); mais les peuples qui durent à l'Égypte leur instruction dans tous les genres firent de la conquête de ce pays révéré un des principaux objets de leur ambition. Cambyse, Alexandre et César, la soumirent successivement; et nous l'avons vue de nos jours conquise par un héros que la postérité placera au-dessus des plus grands hommes de l'antiquité. Le second de ces conquérants y fonda cette reine

(1) On doute beaucoup de la réalité ou du moins de l'étendue des conquêtes de Sésostris. On peut consulter là-dessus l'ouvrage de M. Zoëga, *de O. et U. obeliscorum*, sect. IV, ch. 2, p. 577 et 578.

des villes, la plus illustre de toutes celles auxquelles il donna son nom, et qui posséda ses cendres pendant plusieurs siècles. De toutes les contrées qu'il avoit comprises, et qui, après sa mort, devinrent le partage de ses successeurs; l'Égypte fut la moins exposée à changer de maîtres. Une famille qui se vantoit de descendre d'Hercule, et que du moins on croyoit issue de Philippe (1), la gouverna durant trois siècles.

PLANCHE X.

§ 1. Ptolémée I Soter.

Cette famille étoit celle des Lagides: elle tiroit son nom de Lagus, guerrier macédonien auquel Philippe, père d'Alexandre, avoit fait épouser Arsinoé sa maîtresse, enceinte de Ptolémée (2).

La fortune, qui le plaça sur le trône, accrédita les contes merveilleux qu'on débitoit sur son enfance (3). Ce qui est hors de doute, c'est que ce jeune guerrier, élevé avec Alexandre-le-Grand, le servit avec courage et avec zèle dans toutes ses expéditions. Il en avoit écrit l'histoire; et on

---

(1) Properce, liv. III, *El.* IX ou XI, v. 40.

(2) Pausanias, liv. I, chap. 6. J'omettrai dans ce chapitre la plupart des autorités qu'on trouve déjà citées par Vaillant, dans son *Historia Ptolemæorum*, ou dans l'*Histoire universelle* anglaise rédigée par une société de gens de lettres.

(3) Suidas, à l'article Λάγος.

doit regretter que ce monument authentique des actions et des vertus d'Alexandre n'ait point été conservé. A la mort de ce héros, Ptolémée étoit au premier rang parmi ses généraux et ses amis. Quoiqu'il ne portât que le nom de fils de Lagus, il se croyoit plus de droit au trône que Philippe Arrhidée, qui étoit né d'une courtisane, et même que les enfants qu'Alexandre avoit eus de princesses étrangères (1). Il auroit voulu que l'héritage du conquérant eût passé tout entier à ses capitaines. Son avis ayant rencontré trop d'obstacles, et l'imbécille Arrhidée ayant été reconnu pour roi, Ptolémée fut nommé gouverneur de l'Égypte et de la Libye; et il accepta ce gouvernement, bien résolu d'en faire son apanage.

Las honneurs qu'il rendit aux dépouilles du héros macédonien, qui furent transportées à Alexandrie, les vertus civiles et politiques qui ornoient son ame, son caractère humain et bienfaisant, son esprit cultivé, ses manières aimables, ses talents militaires, et son sang froîd que ni le bonheur ni les revers ne pouvoient altérer, lui donnèrent à la monarchie des titres qu'il fit valoir par les armes contre ses compétiteurs (2).

Ce qui nous reste de l'histoire des guerres qu'il eut à soutenir nous fait connoître presque

---

(1) Pausanias, *loc. cit.*; Quinte-Curce, liv. X, ch. 6.

(2) Les belles qualités de Ptolémée ont été relevées principalement par Diodore de Sicile (l. XVIII, § 14, et l. XIX, § 86), et par Quinte-Curce (liv. IV, chap. 8).

toutes les vicissitudes de sa fortune; on y voit comment il battit Perdiccas qui marchoit pour lui enlever l'Égypte, et comment ce rival périt par la main de ses propres soldats; comment Ptolémée s'opposa de bonne heure à l'ambition d' Antigonus et de Démétrius son fils; comment Séleucus trouva chez lui un asile et un appui; comment le fils d'Arsinoé, vainqueur de Démétrius en Phénicie, fut vaincu quelques années après par le même ennemi dans un combat naval livré près de Chypre, et l'un des plus célèbres dans l'histoire de la marine des anciens. Ptolémée ne fut point abattu par ce revers; il sut défendre l'Égypte qu'il avoit agrandie de la conquête de la Cyrénaïque, et protéger les Rhodiens dont la reconnoissance lui décerna les honneurs divins. Il forma contre son rival cette ligue terrible sous laquelle il le fit succomber près d'Ipsus; il étendit sa domination sur la Palestine et sur la Phénicie, recouvra Chypre, et soumit à son sceptre plusieurs isles et plusieurs places fortes de l'Asie et de la Grèce. Grand également dans la paix et dans la guerre, il fit jouir l'Égypte de tout ce qu'une bonne administration, le commerce, et le luxe, peuvent donner d'éclat, et de bonheur aux contrées les plus favorisées par la nature; et le goût qu'il avoit pour les lettres et pour les arts passa comme une portion de son héritage jusqu'à ses derniers successeurs.

Après trente-huit ans d'un règne fortuné, il plaça son diadême sur la tête du plus chéri de

ses enfants (1); et, adoré comme un dieu, il passa ses derniers jours dans un honorable repos. Sa mort arriva quarante ans après celle d'Alexandre, l'an 284 avant l'ère chrétienne.

L'antiquité possédoit plusieurs images de ce grand roi. Pline fait mention d'un tableau peint par Antiphile le rival d'Apelle, et qui représentoit une chasse de Ptolémée (2). Des médailles de tous les modules et de tous les métaux nous ont transmis son portrait authentique, et qui est d'autant plus intéressant que sur plusieurs de ces monuments il a été gravé par d'excellents artistes. Les deux tétradrachmes ou médaillons dessinés sous les n.° 1 et 2 de cette planche X sont exécutés dans la plus grande manière. On voit sur

---

(1) De Ptolémée Philadelphe (Justin, liv. XVI, ch. 2). Ce fut l'an 285 avant J.-C.

(2) Pline, liv. XXXIV, § 39, n. 22. Hardouin a cru que cette chasse de Ptolémée étoit celle qu'on faisoit près de la ville de Bérénice pour prendre les éléphants ; il s'est trompé : cette derniere fut instituée par Ptolémée Philadelphe (Strabon, liv. XVI, p. 770); et Antiphile étoit à la cour d'Alexandrie sous le règne précédent : on débitoit même sur son compte une histoire qui, embellie et exagérée probablement par Lucien, se lit parmi les ouvrages de cet écrivain, sous le titre, *Qu'il ne faut pas croire trop aisément à la calomnie.* Il paroît cependant certain que le tableau allégorique d'Apelle ayant pour sujet la calomnie, fut peint à la cour de Ptolémée Soter qui d'ailleurs n'aimoit point cet artiste : voyez Pline, liv. XXXV, § 36, n. 14. Un groupe de Ptolémée Soter avec ses enfants étoit consacré à Olympie (Pausanias, l. VI, c. 15).

celui du n.° 1 le buste de Ptolémée déjà avancé en âge, mais dont les traits annoncent le caractère le plus noble et le plus ferme (1). Le diadême, qu'il attacha pour la première fois sur son front après qu'il eut perdu la bataille navale de Chypre, ceint sa chevelure. L'égide écaillée et garnie de serpents couvre sa poitrine, et lui donne le caractère de Jupiter. Le revers présente la même allusion; c'est l'aigle du roi des dieux ayant le foudre dans ses serres (2). La légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, *de Ptolémée dieu sauveur* (*ou* Soter), désigne ce prince sans aucune équivoque.

Ce titre lui fut déféré par les Rhodiens, qui, par un raffinement de flatterie, avoient consulté auparavant l'oracle d'Ammon pour savoir s'il étoit permis d'attribuer à Ptolémée les honneurs et les titres réservés aux dieux (3). La réponse de l'oracle ayant été favorable, ils élevèrent à Ptolémée un temple entouré de portiques d'une immense étendue; et un bois sacré planté près du temple retentissoit sans cesse du chant de ses hymnes.

---

(1) Je ne sais si ce médaillon avoit jamais été publié; on n'y voit d'autre emblême qu'une petite corne d'abondance gravée dans le champ du revers. Il a été copié, ainsi que le suivant, d'après l'original, au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) Dans ce type, qui est devenu presque général dans les tétradrachmes des Ptolémées, on doit chercher l'origine de la fable indiquée par Suidas (v. Λάγος), et qui portoit qu'un aigle avoit eu soin de l'enfance de Ptolémée Soter.

(3) Diodore de Sicile, liv. XX, § 100.

L'Égypte suivit cet exemple, et les monnoies que nous examinons en sont une preuve.

La suppression du titre de roi dans la légende est encore un signe d'apothéose; nous avons remarqué la même suppression sur les médailles d'Antiochus I Soter : elle prouve qu'il faut traduire cette épithète par celle de *dieu sauveur* (1), et dément les fausses origines que lui ont assignées quelques auteurs anciens et modernes.

Un médaillon d'or gravé à la planche XIII, n.° 1, sur l'un des côtés duquel les têtes de Ptolémée Soter et de Bérénice sont accolées, sans autre légende que le mot ΘΕΟΙ, *dieux*, et sur le revers les têtes de Ptolémée Philadelphe, et d'Arsinoé sa sœur et sa femme sont pareillement accolées, avec la légende ΑΔΕΛΦΟΙ, *frère et soeur*, ne permet pas de douter que les deux tétradrachmes ne doivent être attribués à Ptolémée I, quoique le même surnom de *Soter* ait

(1) Voilà pourquoi, suivant Cicéron (liv. II, *in Verrem*, § 63), le titre de Soter étoit si grand qu'on ne pouvoit le traduire par un seul mot: *Ita magnum ut latino uno verbo exprimi non possit.* La véritable origine de ce titre, que Pausanias avoit fait connoître (liv. I, chap. 8), n'a pas été relevée par M. de Sainte-Croix, qui, malgré son excellente critique : croyoit que le titre de *Soter* avoit rapport aux services rendus par Ptolémée à Alexandre-le-Grand, dans la cour duquel, suivant quelques traditions, il avoit eu l'office honorable d'*edeatros*, c'est-à-dire de grand-échanson et même de grand-maître-d'hôtel. La comparaison de cette légende avec celle d'Antiochus Soter nous explique mieux la véritable signification de ce titre donné aux deux princes.

été pris postérieurement par Ptolémée VIII. Nous parlerons encore de ce médaillon en examinant les portraits de Ptolémée Philadelphe (§ 4).

Le tétradrachme n. 2, pl. X, présente la même effigie avec le même ajustement: le revers a aussi pour type l'aigle et le foudre; mais la légende offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. On remarque dans le champ du revers, outre les deux lettres ΚΙ, deux autres lettres, L K, qui désignent la 20e année du gouvernement de Ptolémée, ou l'an 304 avant l'ère chrétienne. C'étoit la quatrième année depuis que ce prince avoit ceint le diadême et pris le titre de roi (1).

Le buste de bronze gravé sous les n.° 3 et 4, pl. X, a été trouvé à Herculanum. Les académiciens de Naples l'ont publié comme un portrait

(1) Ce tétradrachme a été attribué par d'autres antiquaires à Ptolémée Philadelphe; la comparaison de la tête gravée sur celui-ci avec l'effigie du médaillon précédent prouve qu'il appartient à Ptolémée Soter, ainsi que l'autre. L'opinion d'Eckhel, qui prétend que les années du règne de Ptolémée Soter ne se trouvent marquées que sur les médaillons qui portent ce titre, n'est donc pas fondée: il est même très-douteux que les chiffres qu'on lit sur ces derniers soient de véritables caractères chronologiques, puisqu'ils ne sont pas précédés de la lettre L, qui désigne sans équivoque le mot Lυκαβάντος pour Λυκαβάντος, *année;* cette forme d'L ayant été choisie de préférence, parcequ'elle n'est pas en grec un signe numérique, et ne peut pas se confondre avec les chiffres qui la suivent, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs.

de Ptolémée VI Philométor (1); mais je pense qu'il appartient au fils de Lagus. Quoiqu'il paroisse ici un peu moins âgé que sur les medailles, on y retrouve ce front carré, ce menton légèrement saillant, ce sourcil majestueux, cet œil expressif, ce regard pénétrant, et tous les traits qui caractérisent sa physionomie sur ses monnoies. Si ma conjecture est juste, ce monument nous montre de face la figure de Ptolémée, que ses médailles ne nous présentent que de profil. Elle annonce ce grand caractère que l'histoire lui attribue, et nous fait sentir de plus en plus la justesse de l'observation de Trogue Pompée, que les capitaines d'Alexandre joignoient à la supériorité des talents et à la force de l'ame une conformation si imposante, et un aspect si noble et si beau, qu'ils paroissoient être l'élite du genre humain et non d'une seule nation, et avoir été choisis par Philippe et par Alexandre pour être leurs successeurs, plutôt que leurs serviteurs et leurs ministres (2). Les portraits de ces grands rois, et particulièrement ceux de Ptolémée et de Lysimaque, confirment la remarque de l'historien.

---

(1) *Bronzi d'Ercolano*, tome I, pl. LXV et LXVI. Les dessins qu'on en a gravés ici ont été pris par M. Montagny sur l'original même.

(2) Justin, liv. XIII, c. 1.

PLANCHE XI.

§ 2. Bérénice.

Cette princesse, née en Macédoine, de la famille d'Antipater et de Cassandre, avoit accompagné en Égypte Eurydice, fille du premier et sœur du second, lorsqu'elle s'y rendit pour épouser Ptolémée (1). Bérénice avoit pour mari

---

(1) *Schol. Theocr.*, idyl. XVII, v. 58 et 61. La mère de Bérénice étoit Antigone, fille de Cassandre, roi de Macédoine. C'est ce qu'à voulu dire le scholiaste par ces mots: Ὅτι ὁ φιλάδελφος ἐν Κῷ τῇ νήσῳ ἐγεννήθη ὑπὸ Βερενίκης (ἡ γὰρ Βερενίκη θυγάτηρ Ἀντιγόνης τοῦ Κασάνδρου τοῦ Ἀντιπάτρου), ἀδελφοῦ ἐσπουδακότος τὴν ἐν τῷ Τριοπίῳ τὴν Δωριέων σύνοδον καὶ τὴν αὐτόθι δρωμένην πανήγυριν καὶ τὸν ἀγῶνα κ. τ. λ. : « Bérénice accoucha « de Philadelphe dans l'île de Cos, lorsque son frère (Pto- « lémée Soter son époux) présidoit à Triopium l'assemblée, « la fête, et les jeux solennels des Doriens, etc. ». Les mots grecs que j'ai mis entre parentheses appartiennent à une autre scholie qu'on a mêlée avec la première, et où l'on dit que *Bérénice étoit fille d'Antigone, fille de Cassandre, fils d'Antipater.* Cette interpolation a fait croire qu'Antipater avoit un frère nommé Cassandre qui étoit père d'Antigone et aïeul de Bérénice, parcequ'on a réuni le mot αδελφοῦ avec le précédent Ἀντιπάτρου. Mais ici αδελφοῦ doit s'entendre de Ptolémée, qui, suivant le scholiaste, étoit frère de Bérénice; car le scholiaste a voulu indiquer à quelle occasion cette princesse étoit accouchée de Philadelphe dans l'île de Cos: c'étoit lorsque son frère présidoit aux fêtes des villes doriques à Triopium, et c'est à cela que l'auteur de l'idylle fait allusion au vers 68. Quant à la prétendue fraternité de Ptolémée et de Bérénice, je la crois une méprise du scholiaste, méprise dont

un officier de sa nation, nommé Philippe, dont elle avoit eu plusieurs enfants. Ses qualités distinguées, et principalement sa beauté, fixèrent tellement les regards et les affections du sensible et voluptueux Ptolémée, qu'à l'exemple de plusieurs macédoniens dont nous avons parlé, il en fit son épouse, au mépris des nœuds que, dans un autre temps, la politique plus que l'amour l'avoit engagé à former; et ce qui est plus encore, il préféra les enfants qu'il eut de Bérénice à ceux qu'il avoit eus d'un autre mariage, et il donna au jeune Magas, fils de cette nouvelle épouse et de son premier mari, le gouvernement de la Cyrénaique. Lorsque les sujets de Ptolémée lui déférèrent de son vivant les honneurs divins, ils les déférèrent pareillement à Bérénice, bien persuadés que leur maître leur tiendroit compte de cet hommage rendu à une épouse qu'il adoroit. Ils furent l'un et l'autre appelés *dieux sauveurs* (1).

---

l'origine a pu être dans le nom de Lagus, que le père de Bérénice portoit, ainsi que le père de Ptolémée Soter. D'ailleur il est clair que l'auteur de l'idylle, soit Théocrite, soit un imitateur de Callimaque, ne supposoit pas que ces deux époux fussent frère et sœur; il n'auroit pas manqué de le relever, comme il a fait à l'égard du lieu du sang qui existoit entre Ptolémée II et Arsinoé sa seconde femme et sa sœur. Pour le reste, voyez Pausanias, liv. I, c. 6.

(1) On leur donne ce titre dans le monument d'Adulis (Chishull, *Antiquit. Asiat.*, pag. 76), dans l'inscription de Rosette (ligne 4 et 38); et on le leur attribuoit de leur vivant, ainsi qu'il est prouvé par le récit que Callixene a fait

On ne sait pas au juste en quel temps Bérénice cessa de vivre ; il paroît seulement certain que lors de son trépas Ptolémée Philadelphe son fils étoit sur le trône (1); mais il est très probable que la mort lui épargna le chagrin de voir l'assassinat d'un de ses enfants qui périt victime de la jalousie de l'autre et de sa propre ambition, et qu'elle ne vit pas même commencer la guerre entre ses deux fils Magas et Philadelphe (2).

---

de la *pompe* ou procession solennelle célébrée par Ptolémée Philadelphe (Athénée, liv. V, p. 202 et 203). J'ajouterai que Ptolémée I et Bérénice étoient appelés *dieux sauveurs* dans l'inscription placée au célèbre phare d'Alexandrie ; et que le desir de faire graver ce titre sur un monument aussi considérable fit donner à l'inscription dont il s'agit cette singulière tournure qui a été si différemment expliquée par les anciens, et à l'occasion de laquelle on a débité des contes qui ont obscurci la vérité des faits. Cette inscription portoit que *Sostratus Gnidien* (l'architecte), *fils de Dexiphanès, avoit élevé cet édifice pour les dieux sauveurs* (c'est-à-dire par leur ordre) *à l'avantage des navigateurs :*

ΣΩΣΤΡΑΤΟΣ ΔΕΞΙΦΑΝΟΥΣ ΚΝΙΔΙΟΣ
ΘΕΟΙΣ ΣΩΤΗΡΣΙΝ
ΥΠΕΡ ΤΩΝ ΠΛΩΙΖΟΝΕΝΩΝ

(1) Cela résulte de la description de Callixene, citée ci-dessus. Si Bérénice n'eût pas été vivante, ainsi que Ptolémée son mari, elle n'eût pu recevoir, à l'occasion de cette fête, les magnifiques présens dont il est fait mention dans Athénée, *loc. cit.*, pag. 203.

(2) Vaillant a cru que Bérénice a vécu pendant tout le temps que Ptolémée Philadelphe a continué de faire marquer sur ses monnoies l'époque du règne de son père ; qu'il n'a osé y substituer les années du sien qu'après la mort de sa

La petite médaille gravée sous le n.° 1, pl. XI, est de bronze, et on en trouve un grand nombre de semblables (1): sur la plupart la physionomie du roi Ptolémée Soter est encore plus reconnoissable que sur celle-ci; mais je l'ai choisie à cause du caractère de la tête de femme qui est gravée de l'autre côté. L'embonpoint de la personne représentée prouve que cette tête n'est point idéale, et qu'elle est un véritable portrait; et d'après ce que nous savons des honneurs divins rendus à Bérenice avant sa mort, nous ne pouvons douter que ce ne soit l'effigie de cette reine. Les formes qui, sur la petite médaille, ne sont pas assez développées, le sont parfaitement par un artiste très habile dans la belle tête de bronze dont on a gravé les dessins sous les n.° 2 et 3, pl. XI, et dont la ressemblance avec la tête représentée sur la médaille est incontestable (2).

---

mère (*Hist. Ptolem.*, p. 30 et 38). Ainsi Vaillant a placé la mort de Bérénice à l'an 49 après celle d'Alexandre, ou 275 avant l'ère chrétienne, parce qu'il n'avoit trouvé sur les médailles de Philadelphe aucune époque postérieure à l'an 49. Si cette conjecture étoit juste, il faudroit prolonger encore la vie de Bérénice, puisqu'on a des médailles de Philadelphe avec l'an 56: mais cette supposition me paroît absolument gratuite.

(1) Vaillant en a fait graver une (*Hist. Ptolem.*, p. 26): mais le dessin n'en est pas exact.

(2) Elle a été trouvée dans les fouilles d'Herculanum, ainsi que celle de Ptolémée Soter son époux. On l'a publiée dans le I volume des *Bronzi*, aux pl. LIX et LX; mais les antiquaires napolitains ne l'avoient pas bien reconnue. Les des-

Non seulement on retrouve dans cet excellent ouvrage la même coiffure en boucles paralleles, qui étoit fort en usage en Égypte après la conquête des Grecs, ainsi qu'un grand nombre de monuments le prouvent; mais on y reconnoît les mêmes formes principales et le même embonpoint.

La médaille n.° 4, pl. XI, est encore *de la reine Bérénice*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ: la légende et le monogramme contenant les trois lettres initiales ΜΑΓ du nom de Magas son fils, ne permettent pas d'en douter (3). Cette médaille a été frappée par Magas dans la Cyrénaique, en l'honneur de sa mère, et peut-être après qu'elle eut cessé de vivre. On voit que l'âge avoit détruit en grande partie sa beauté: son front, son nez, son œil, conservent cependant encore leurs formes nobles; elles sont seulement rendues un peu plus saillantes par la maigreur du col et des joues. L'effigie de la même reine, que nous verrons sur un médaillon d'or gravé à la pl. XIII, n.° 1, ressemble encore plus à celle-ci qu'à ses portraits, n.° 1, 2 et 3, parceque ce médaillon a probablement aussi été frappé après sa mort.

L'aviron qui est gravé sur le revers au milieu

---

sins que j'en donne ici ont été exécutés à Paris, d'après un plâtre moulé sur l'original et appartenant à la collection de M. Giraud, statuaire.

(1) Pellerin l'avoit publiée (*Rois*, pl. V); et avant lui l'abbé Belley, dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVI, p. 18.

d'une couronne de laurier est probablement un emblême de la ville maritime de Cyrene.

§ 3. Magas.

Né du premier mariage de Bérénice, lorsque cette princesse fut devenue l'épouse de Ptolémée Soter, Magas obtint de son beau-père le gouvernement de la Cyrénaïque: il l'avoit mérité, si, comme on l'a dit, il avoit fait rentrer dans le devoir cette province rebelle (1). Il continua à lá gouverner sous son frère Philadelphe, et ce fut alors qu'il obtint la main d'Apamé, fille d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Cette femme ambitieuse jeta les semences de la discorde entre la maison des Lagides et celle des Séleucides, dont l'amitié mutuelle avoit fait jusqu'à cette époque la tranquillité de tant de peuples. Magas voulut se rendre indépendant; et Antiochus, pour faire diversion et empêcher Philadelphe de soumettre la Cyrenaïque et de punir son frère, commença contre l'Égypte cette guerre qui lui coûta la vie, et fut le triste héritage qu'il laissa à ses neveux. Magas n'avoit d'Apamé son épouse qu'une seule fille qu'il promit de donner en mariage au fils aîné de Philadelphe, qui, après cet arrangement,

(1) Pausanias l'assure, liv. I, ch. 6; mais Diodore (l. XIX, § 79) attribue la réduction de la Cyrénaïque à deux généraux de Ptolémée, Epænetus et Agis; et il ne fait aucune mention de Magas, qui devoit être très-jeune à cette époque.

laissa son frère régner en paix dans la Libye. Ce prince, livré à la plus honteuse crapule, devint d'un embonpoint si excessif, qu'il en mourut; il avoit gouverné Cyrene pendant cinquante ans (1). Nous verrons au § 7 quel fut le sort de sa veuve Apamé et de sa fille Bérénice.

La pierre gravée dont je donne le dessin sous le n.° 5, pl. XI, offre le portrait de Magas. La tête du prince est ceinte du diadême et ornée d'une corne de belier, ornement emblématique que Lysimaque et Alexandre avoient pris avant lui : Magas s'en étoit décoré comme maître de l'Ammonitide, région où étoit l'oracle d'un dieu à cornes de belier, qui portoit le nom d'Ammon, que les Grecs avoient reconnu pour Jupiter, et Alexandre-le-Grand pour son père. La plante en fleurs qu'on voit représentée au-devant de la tête est le *silphium,* végétal aromatique d'un très-grand prix chez les anciens, et qui étoit d'une qualité excellente dans le territoire de Cyrene (2). Le nom

---

(1) Athénée, liv. XII, pag. 450. La vie de Magas a été rédigée par l'abbé Belley, à l'occasion de la même pierre gravée dont on peut voir ici le dessin, sous le n. 9. L'extrait de sa dissertation se trouve dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVI, p. 18 et suiv. Il faut avouer que la plupart des époques de la vie de Magas ne sont fondées que sur de simples conjectures.

(2) Sur cette plante que, du temps de Pline, on regardoit comme perdue, il faut consulter l'abbé Belley dans l'extrait cité ci-dessus, où ce savant rapporte des renseignements donnés sur cet objet par quelques voyageurs, et qui peuvent faire croire qu'on ne doit pas désespérer de la retrouver un jour.

de *Magas*, ΜΑΓΑΣ, est gravé sur l'améthyste au-dessous du portrait (1). Ce monument précieux,

---

(1) On ne sera pas étonné de voir le portrait de Magas gravé sur une améthyste, si on fait réflexion au goût des Cyrénéens pour la gravure en pierres fines, et aux artistes excellents dans ce genre qui eurent Cyrene pour patrie (Elien, *V. H.*, liv. XII, chap. 30). Le diadème dont Magas a la tête ceinte peut faire supposer qu'il s'étoit déjà rendu indépendant lorsque ce portrait a été gravé, ce qui ne s'accorderoit pas avec l'âge du prince représenté, puisqu'il est encore jeune, et qu'il paroît certain que Magas ne prit le titre de roi que les huit dernieres années de sa vie. On peut donner plusieurs solutions à cette difficulté: 1.° la tête de Magas avec les cornes d'Ammon a un caractere héroïque, et on a pu lui donner le diadème, ornement dont on décoroit les images des héros: c'est ainsi que nous avons vu Hiéron et Gélon ayant sur les médailles un diadème, quoiqu'ils ne l'eussent jamais ceint (tome II, pl. I, n. 2 à 5). 2° Nous avons remarqué ailleurs que les artistes dissimuloient souvent dans les portraits des princes leur âge avancé. 3.° La chronologie des évènements qui appartiennent à la vie de Magas ne repose comme nous l'avons déjà dit, sur aucune base bien assurée. On sait qu'il gouverna la Cyrénaïque pendant cinquante ans mais on ne connoît au juste ni l'époque de son mariage avec Apamé, ni celle de ses démêles avec son frère; l'ordre chronologique de ces faits n'étant fondé que sur des conjectures vagues et trés-foibles.

Quant aux médailles de bronze avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ, *du roi Magas*, loin de reconnoître dans les deux têtes qu'on y voit représentées les portraits de Magas et d'Apamé son épouse, je suis de l'avis d'Eckhel (*D. N.*, tome IV, p. 124) qui attribue ces portraits à Ptolémée Soter et à Bérénice mère de Magas. Ce sont les mêmes effigies qui paroissent sur un grand nombre de médailles de Ptolémée Soter.

qui étoit autrefois dans le cabinet du duc d'Orléans (1), se trouve maintenant dans la collection de S. M. l'Empereur Alexandre, collection que ce monarque protecteur des lettres et des arts ne cesse d'enrichir tous les jours.

PLANCHE XII.

§ 4. Ptolémée II Philadelphe.

Ptolémée Soter possédoit à un haut degré les talents nécessaires aux fondateurs des empires. Ptolémée Philadelphe son fils avoit tous ceux qui peuvent rendre glorieux et florissant un royaume déjà établi. L'amour de ce prince pour les lettres, les sciences et les arts, sa magnificence, qui surpassa celle de tous les rois de l'antiquité (2), rendirent Alexandrie le séjour le plus heureux et le plus brillant du monde connu. Malheureusement l'ordre naturel de la succession au trône ayant été interverti en sa faveur par son père, le nouveau monarque se crut obbligé par sa position à faire des actes de cruauté qui ternirent

---

(1) Les éditeurs des *Pierres gravées* de ce cabinet ont donné le dessin de cette améthyste dans le II volume, pl. VI, de l'ouvrage cité. Le dessin gravé ici est tiré d'une pâte de verre moulée sur l'original.

(2) Appien d'Alexandrie, dans la *préface* de ses histoires, § 10; Athénée, liv. V, p. 203, rendent témoignage à la libéralité de ce prince et à la splendeur de son règne.

les premières années de son règne (1). Méléagre et Argéus ses frères (2), Arsinoé, fille de Lysimaque sa première femme, furent les victimes d'une inquiétude jalouse que les historiens n'ont osé regarder comme dénuée de fondement. Démétrius de Phalere expia, dans un exil où il abrégea lui-même ses jours, la droiture de ses conseils qui n'avoient pas été favorables à Philadelphe (3). Ce prince, d'une santé foible, que

(1) Lorsque Ptolémée Soter épousa Bérénice, il avoit déjà plusieurs enfants d'Eurydice sa seconde femme: c'étoient entre autre Ptolémée dit Céraunus, l'aîné de tous, et Méléagre. Ces princes n'avoient point consenti à la cession que leur père avoit faite de la couronne à leur troisième frère Ptolémée Philadelphe, qui étoit l'aîné des enfants de Bérénice; mais n'ayant pu réussir à mettre obstacle à l'élévation de Philadelphe, ils avoient quitté la cour d'Alexandrie, et s'étoient réfugiés d'abord chez Lysimaque, et ensuite chez Séleucus Nicator. Nous avons vu au chapitre XIII, § 1, comment Céraunus assassina Séleucus son bienfaiteur, et se fit roi de Macédoine. Peu de temps après il fut massacré par les Gaulois qui avoient fait une incursion dans cette contrée; son frère Méléagre le remplaça, mais il ne put se soutenir sur le trône; réfugié dans l'île de Chypre, et cherchant à la soulever contre Philadelphe, il périt par ses ordres.

(2) Argéus étoit frère de Philadelphe de père et de mère; il conspira aussi contre son frère, et fut mis à mort. Suivant le récit de Cornelius Nepos, Ptolémée Soter seroit mort victime d'un attentat de Philadelphe (*de reg.*, § 2): mais ce récit a été regardé généralement comme erroné. On sait que ce biographe se recommande bien moins par la critique des faits qu'il raconte que par l'élégante simplicité de son style.

(3) Cet homme d'état, qui étoit également distingué comme littérateur, chéri par Ptolémée Soter, osa désapprouver sa

son penchant pour les plaisirs affoiblissoit encore (1), n'avoit point d'inclination pour la guerre. Néanmoins Magas, son frère utérin, l'obligea par sa révolte d'abandonner le séjour paisible d'Alexandrie, et de prendre les armes contre lui, et contre le roi de Syrie qui le soutenoit.

La main de la fille unique de Magas, promise à l'aîné des enfants de Philadelphe, l'hymen de Bérénice sa sœur avec Antiochus II, mirent fin à ces inimitiés.

Le roi d'Égypte continua à se signaler par les vertus de la paix : le musée, séjour tranquille et honorable fondé par lui à Alexandrie pour être l'asile des hommes de lettres, une immense bibliotheque formée dans son palais avec une munificence vraiment royale, la tolérance envers les religions différentes de la sienne, et particulièrement envers celle des Juifs, ont assuré à sa mémoire une place distinguée dans l'histoire littéraire et dans l'histoire politique; et la version grecque des livres saints, qui fut le fruit de cette tolérance, et qu'on s'est plu à regarder comme l'effet de ses ordres et de ses soins particuliers (2),

---

résolu ion de donner la couronne au troisième de ses enfants. Philadelphe ne lui pardonna pas cette improbation.

(1) Elien, *V. H.*, liv. IV, ch. 15; Athénée, liv. XII; pag. 536.

(2) Le récit d'Aristéas est regardé à présent comme une fable : les septante qui passent pour auteurs de cette version n'étoient, suivant l'opinion la plus probable, que les soixante-douze membres du conseil ou du *synedre* qui présidoit à la

a fait passer son nom avec gloire jusque dans l'histoire de la religion révelée.

Ayant répudié sa première épouse qui conspiroit contre lui, il contracta un second hymen avec une autre Arsinoé qui étoit sa sœur de père et de mère et veuve de Lysimaque, dont il n'eut point d'enfants: ainsi ce mariage ne laissa, après la mort de Philadelphe, aucune semence de discordes dans sa famille. Quelques Grecs ses contemporains et plusieurs écrivains postérieurs lui ont reproché cette union incestueuse, qu'il s'étoit permise à l'exemple des anciens rois de Perse, dont les successeurs d'Alexandre étoient jaloux de conserver tous les priviléges (1). Cependant Arsinoé embellit pendant plusieurs années les

---

sinagogue d'Alexandrie, sous l'autorité desquels la version grecque des livres saints fut faite, et revêtue ensuite de leur approbation. Voyez la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, l. III, c. 13, al 12, § 4, principalement dans les remarques ajoutées à la seconde édition, p. 666 et 667 du tome III.

(1) Hérodote, liv. III, c. 31. Cet usage avoit eu déjà des imitateurs parmi les princes de l'Asie mineure: on peut citer pour exemple Mausole et Artémise, et autres personnages de leur famille (Arrien, *de Exped. Alex.*, liv. I, p. 67); et avant ce temps Dionysius le jeune, tyran de Syracuse, avoit été marié avec Sophrosyne sa sœur (Cornelius Nepos, *Dione*, c. 1). Parmi les successeurs d'Alexandre, Antiochus Soter avoit épousé, après la mort de Stratonice, une princesse qui étoit sa sœur de père et de mère; et on ne peut pas assurer que ce mariage ait été postérieur à celui de Philadelphe avec Arsinoe. Pausanias prétend aussi que ces unions étoient permises par les lois des Égyptiens (liv. I, c. 7).

jours de Ptolémée, à qui son amour pour sa sœur avoit fait donner le surnom de Philadelphe (1): il ne put survivre long-temps à la douleur de l'avoir perdue; il mourut la quarantième année de son règne, l'an 246 avant J.-C.

Le médaillon d'argent dont on voit le dessin sous le n.° 1, pl. XII, présente l'effigie de Ptolémée Philadelphe. Ce médaillon ressemble, par la fabrique, à celui de Ptolémée Soter (pl. X, n.° 2): mais la jeunesse du prince dont il offre le portrait, et l'année 49, L ΘΜ, gravée dans le champ, prouvent, quoique la légende ne donne que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, que ce médaillon a été frappé sous le règne de Philadelphe (2). Comme ce prince étoit monté sur le trône du vivant de son père, on a continué pendant quelque temps de dater ses médailles de l'ère de Ptolémée Soter. Puisque aucun des rois d'Égypte, successeurs d'Alexandre, n'a régné pendant un aussi grand nombre d'années que ces époques le supposent, l'opinion de Vaillant, qui veut qu'on attribue à Philadelphe les médailles portant le nom de Ptolémée, sur les-

(1) D'autres ont assigné une origine différente au surnom de Philadelphe pris par le second des Ptolémées; mais la médaille d'Arsinoé sur laquelle cette princesse porte le même titre, et celle que nous avons vue de Jotapé, reine de Commagene, sœur et femme d'Antiochus IV, et qui prend aussi le surnom de Philadelphe (pl. L, n. 6), viennent à l'appui de l'opinion que j'adopte.

(2) Il a été publié par Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 58.

quelles le nombre des années surpasse la durée du règne le plus long dans cette dynastie, est fondée sur une critique également juste et ingénieuse; et les numismatistes postérieurs l'ont embrassée d'un consentement unanime, et l'ont même confirmée par des exemples paralleles (1).

---

(1) Eckhel, *D. N.*, t. IV, p. 9. On pourroit opposer à cette observation que Ptolémée VII, surnommé Physcon, ayant été appelé au trône d'Égypte du vivant de son frère, et y etant remonté à la mort du même prince, après avoir été forcé d'en descendre, a, suivant le témoignage de Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 60), compté en plusieurs occasions ses années depuis son premier avènement, et qu'ainsi il a pu marquer sur ses monnoies la quarante-neuvième année de son règne. Il s'ensuivroit de là que le moyen proposé pour reconnoître les médailles de Philadelphe seroit sujet à quelque doute. Je crois toutefois que ce raisonnement ne peut détruire l'opinion de Vaillant, que j'ai adoptée, premièrement parceque Physcon étoit très-âgé lorsqu'il auroit pu marquer la quarante-neuvième année de son règne, et que le tetradrachme que nous examinons présente le portrait d'un jeune prince; secondement parceque les médailles de Physcon se reconnoissent par d'autres signes, comme nous le verrons au § 12 de ce chapitre, et diffèrent sensiblement, par leur fabrique, des médailles frappées sous les premiers Ptolémées.

Pellerin (*Additions*, p. 79) et Eckhel (*D. N.*, tome IV, pag. 9 et suiv.) ont éprouvé quelques embarras dans l'examen des médailles qu'ils attribuent à Philadelphe: ils s'étonnent avec raison que le portrait de ce prince paroisse avec des différences d'âge très-marquées sur des tétradrachmes presque de la même époque. Ils n'auroient pas été exposés à ces doutes s'ils avoient mis plus d'attention à distinguer les médaillons de Ptolémée II de ceux qui appartiennent à Ptolémée I et à Ptolémée III. Sur quel fondement avoit-on établi que les médailles avec époque et sans le nom de

La médaille de bronze gravée sous le n.° 5, pl. XII, quoique d'une conservation médiocre, contribue à fixer les traits caractéristiques de la physionomie de Philadelphe. Cette médaille presente incontestablement dans les deux têtes accolées les effigies de Ptolémee Soter et de son successeur; la tête de Bérénice, épouse du premier et mère du second, est gravée sur le revers. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, *du roi Ptolémée*, donne lieu de penser que cette médaille a été frappée sous le règne de Philadelphe, qui a voulu honorer ainsi la mémoire de ses parents.

On retrouve dans les traits de ce prince les formes principale de la physionomie de son père, particulièrement la saillie de l'os frontal au-dessus du sourcil, et celle du menton; le nez du fils paroît cependant un peu plus long et un peu plus mince.

Soter n'appartiennent jamais à Ptolémée I? Il faut cependant avouer que la fabrique des monnoies des premiers Ptolémées n'est pas uniforme, et que la gravure de quelques unes est fort négligée. On peut assigner comme un motif probable de cette différence la diversité des lieux où ces monnoies ont été frappées. Le royaume de ces princes s'étendoit sur des régions diverses; et la fabrique des monnoies n'étoit pas dans toutes aussi parfaite que dans quelques villes florissantes de leurs vastes états. Lorsque l'effigie d'un prince fait l'objet des recherches d'un antiquaire, il faut qu'il choisisse parmi les médailles qui présentent également cette effigie celles dont le travail est d'un meilleur style et paroît plus soigné.

Le portrait de Philadelphe, sur le médaillon n. 4, est mieux conservé; on y remarque l'égide hérissée de serpents, telle qu'on la voit sur le buste de son père Ptolémée Soter. Ce médaillon, sur lequel Philadelphe ne paroît plus jeune, a été frappé la 35 année de son règne. Le revers présente avec cette époque, LΛE, le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, dans la légende, les lettres AΠ dans le champ, et le même type que le n.° 1.

Enfin le médaillon d'or gravé sous le n.° 1 de la planche XIII suivante représente d'un côté les têtes accolées de Ptolémée Soter et de Bérénice, avec la légende ΘΕΩΝ, *des dieux*, et de l'autre côté les têtes, pareillement disposées, de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé sa seconde femme, avec la légende ΑΔΕΛΦΩΝ, qui signifie qu'ils étoient *frère et sœur*. Il est vraisemblable que ce médaillon a été frappé sous le III des Ptolémées, en l'honneur de son père, de sa mère adoptive, et de ses aïeux; Philadelphe a, dans ce portrait, plus d'embonpoint, et un peu de barbe au bas des joues.

Tous ces monuments numismatiques nous donnent une idée assez juste et assez distincte de la physionomie de Philadelphe pour que nous puissions le reconnoître dans un des plus beaux ouvrages de l'art lithoglyptique, ou de la gravure en pierres fines. Le superbe camée gravé sous le n.° 3, pl. XII, fait partie de la collection de S. M. l'Impératrice Joséphine; il nous offre le

portrait de Philadelphe avec plus de développement, et l'exécution en est beaucoup plus parfaite que sur les médailles. Il est gravé sur une sardoine onyx orientale à trois couches, de la même grandeur que le dessin (1). Les deux têtes accolées, exécutées sur la couche blanche, se détachent sur un fond presque noir; une autre couche couleur sardoine a été habilement employée par l'artiste pour faire le casque et l'égide du roi. Le fils de Soter est dans la fleur de la jeunesse; son profil a les mêmes traits que dans le tétradrachme n.° 1 : on y retrouve cette meche de cheveux qui s'éleve au-dessus du front, ainsi que dans les têtes de Jupiter et dans les portraits d'Alexandre-le-Grand; mais la barbe légère qui couvre l'extrémité de ses joues le fait ressembler aussi au portrait gravé sur le médaillon d'or (pl. XIII, n.° 1), quoique celui-ci le représente plus âgé. L'égide qui couvre sa poitrine et ses épaules, dans le camée, orne pareillement son buste sur le tétradrachme n.° 4. La disposition des portraits accolés est la même que sur le médaillon d'or et sur la médaille de bronze n.° 5.

Les ornements du casque et de l'armure sont

---

(1) On l'avoit déjà publié parmi les pierres gravées du cabinet Odescalchi (*Museum Odescalchum*, tome I, pl. XV), dans le *Museum Romanum*, sect. 1, pl. XVIII, et ailleurs. On prétendoit y reconnoître Alexandre-le-Grand avec sa mère Olympias. Ce camée avoit appartenu à la reine Christine de Suede, et auparavant au cabinet des Gonzagues, à Mantoue.

dignes d'attention. Un grand serpent ailé se déploie sur la calotte du casque : c'est le serpent de Cérès, divinité que les Grecs d'Alexandrie confondoient avec l'Isis des Égyptiens. L'astre Sothis, ou la canicule, astre consacré à cette déesse de Memphis, s'éleve au-dessus de la tête du serpent. Le casque est ceint d'une couronne de laurier. La belle chevelure de Philadelphe, chantée par un poëte grec contemporain, tombe en ondoyant sur le col (1). La divine égide tissue d'écailles et garnie de serpents lui tient lieu de cuirasse ; on y voit le masque de la Gorgone, et un autre masque barbu qui a des ailes attachées aux tempes : c'est sans doute la figure du dieu de la terreur, *Phobos*, qu'Homère avoit déjà placé sur cette fatale armure (2), divinité qui eut des temples à Rome, et que les Grecs régardoient comme le fils et le compagnon de Mars (3).

Le portrait de femme, gravé sur ce camée n'est pas celui d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe. Ce portrait ne ressemble pas à celui que nous verrons sur les médailles de cette reine : il n'est pas non plus celui de Bérénice sa mère ; il est donc très probable que c'est celui

---

(1) Dans l'idylle XVII qu'on lit parmi celles de Théocrite, v. 103.

(2) *Iliade*, liv. V, v. 739.

(3) Hésiode, *Théogonie*, v. 934 ; Eschyle, *Septem ad Thebas*, v. 45. Les Romains vénéroient ce dieu sous le nom de *Pavor*.

d'Arsinoé, fille de Lysimaque, première femme de Philadelphe. La jeunesse du prince convient aux premières années de son règne, pendant lesquelles Arsinoé sa sœur fut d'abord l'épouse de Lysimaque, et ensuite de Ptolémée Céraunus. On ne peut pas douter que la première Arsinoé n'ait vu son époux ceindre le diadême, puisqu'elle conspira avec Chrysippe de Rhodes, son médecin, contre la vie de Philadelphe, et qu'elle fut reléguée par ordre de ce prince à Coptos, dans la haute Égypte (1).

Un autre camée presque aussi précieux, publié par le savant Eckhel, présente, comme celui-ci, le portrait de Ptolémée Philadelphe coiffé d'un casque et accolé à celui d'une femme (2). Mais

(1) Voyez les scholies sur Théocrite, idylle XVII, 128.

(2) On en trouve le dessin dans les *Pierres gravées du cabinet de Vienne*, publiées par Eckhel, pl. VI. Le savant antiquaire y a reconnu Philadelphe; mais son scepticisme sur les portraits des rois, transmis par les médailles, l'oblige encore à en douter. J'ai maintenant sous les yeux un empreinte de ce camée; et il me paroît certain que les deux portraits sont les mêmes que ceux qu'on voit sur le médaillon n. 1 de la planche XIII. Les joues du casque empêchent de voir la barbe courte qu'on distingue sur la médaille. Le foudre sculpté sur cette partie du casque est gravé sur le bandeau qui ceint la chevelure de Philadelphe dans un médaillon semblable à celui que j'ai cité, et qui existe dans le cabinet de M. Tochon: une autre partie de cette armure, celle qui descend sur le col, est ornée d'une tête de Pan qu'on reconnoît à ses cornes de bouc et à sa barbe sauvage. Cette tête est l'équivalent de celle du dieu de la terreur: on sait que les païens regardoient le dieu Pan

le fils de Soter, sur ce second camée est moins jeune; il est tel qu'il paroît sur le médaillon d'or gravé pl. XIII, n.° 1; et la tête de la reine a une physiononmie entièrement différente de celle que nous venons d'examiner. Cette différence donne quelque probabilité de plus à l'explication que j'ai proposée : Philadelphe plus âgé eut pour épouse Arsinoé sa sœur; et on reconnoit sans peine le portrait de cette reine dans la tête de femme gravée sur le camée de Vienne.

C'est ainsi que ces deux superbes monuments du goût de Philadelphe pour les arts contribuent à l'explication l'un de l'autre; ils offrent ces similitudes et ces différences qui conviennent aux temps divers dans lesquels ils ont été gravés: et si la comparaison de ces camées avec les médailles du second des Ptolémées rend ma conjecture extrêmement vraisemblable, la différence des portraits des reines représentées sur les deux onyx la change presque en démonstration.

Je crois reconnoître aussi les traits de Philadelphe dans une superbe hyacinthe du cabinet impérial, dont on a gravé le dessin sous le n.° 2, pl. XII.

---

comme la divinité qui inspiroit les terreurs paniques. Plusieurs antiquaires ont pris ces têtes pour celle de Jupiter Ammon, et ils y ont retrouvé un nouveau rapport avec le portrait d'Alexandre; ils n'ont pas fait attention que la tête barbue sur le camée de S. M. l'Impératrice Joséphine a, non des cornes, mais des ailes; et que celle qu'on voit dans le camée de Vienne a des cornes de bouc et non de belier, les seules qui conviennent à la tête d'Ammon.

PLANCHE XIII.

§ 5. Arsinoé,

Femme et Soeur de Philadelphe.

Quoique la conduite d'Arsinoé ne soit pas exempte de reproches graves, et qu'elle ait mérité les infortunes auxquelles elle fut en proie, comme ses fautes ainsi que ses malheurs n'ont obscurci que la première période de sa vie, comme dans l'âge mûr ses qualités bienfaisantes se sont développées presque seules, et qu'un bonheur non interrompu l'a accompagnée jusqu'au tombeau, l'éclat de la dernière partie de sa vie a effacé les taches de la première, et son nom a passé avec gloire à la postérité. Arsinoé étoit très jeune, et Lysimaque déjà vieux, lorsque l'hymen les unit; elle trouva, dans le palais de son mari, Lysandra sa sœur aînée qui avoit épousé Agathoclès, fils de ce monarque. Comme Ptolémée Soter avoit répudié Eurydice, mère de Lysandra, pour épouser Bérénice, mère d'Arsinoé, l'inimitié des mères vivoit dans le cœur de leurs filles; et bientôt la famille de Lysimaque, agitée par cette passion à laquelle, suivant quelques écrivains, s'étoit mêlée la jalousie, fut en proie aux plus affreux désordres. Agathoclès, l'héritier du trône, fut sacrifié par son père à la haine d'Arsinoé. Ce crime acheva de tout désorganiser

dans le palais et dans l'état (1); et Lysimaque périt dans une guerre dont ces divisions sanglantes avoient été la cause. Ptolémée Céraunus, frère de Lysandre, frère dénaturé et mortel ennemi d'Arsinoé, s'étant emparé de la Macédoine par un nouveau crime, cette princesse, qui tenoit encore dans Cassandrée, se laissa séduire par les offres du traître. Il lui présentoit sa main, et lui promettoit d'adopter les enfants qu'elle avoit eus de Lysimaque. Mais Céraunus ne fut pas sitôt le maître de Cassandrée, qu'il accomplit ses barbares desseins; deux jeunes princes qui faisoient l'espoir de la nation et la joie de leur mère, furent massacrés entre ses bras, elle-même, dépouillée des titres d'épouse et de reine, fut reléguée dans l'isle de Samothrace (2). En proie à la douleur et à l'infortune, elle étoit loin de penser qu'elle pût encore avoir des jours heureux; cependant ils ne tardèrent pas à renaître pour elle. La mort de Ptolémée Céraunus lui rendit la liberté, et l'amour de Philadelphe son frère mit fin à tous ses malheurs: il l'appela à Alexandrie, et, en l'épousant, il lui fit occuper sur son trône la place de la fille de Lysimaque. Arsinoé avoit été une marâtre cruelle pour les enfants de ce prince; elle fut une mère tendre pour ceux de son frère. Elle adopta Ptolémée, Lysimaque et Béré-

(1) Pausanias, liv. I, c. 10; Justin, l. XVII, c. 1 et 2.
(2) Justin, liv. XXIV, chap. 2 et 3.

nice, nés du premier mariage de Philadelphe (1); et elle les aima si tendrement, qu'ils parurent avoir remplacé dans son cœur les fils qu'elle avoit perdus à Cassandrée. L'affection de son époux pour elle fut aussi vive que constante; et lorsque Arsinoé, deja avancée en âge, eut cessé de vivre, Philadelphe et ses fils lui firent rendre des honneurs divins; des temples lui furent consacrés dans l'Égypte et dans la Libye; et la tendresse d'Evergete suivit sa mère adoptive au-delà du tombeau (2).

Nous avons de beaux médaillons d'Arsinoé en or et en argent; ils ont été frappés pendant les dernières années du règne de Philadelphe, et les premières de celui d'Evergete (3).

---

(1) Schol. *ad Theocr.*, idylle XVII, v. 128. L'adoption dont il est fait mention dans cette scholie est confirmée par l'inscription d'Adulis, où Ptolémée III Evergete s'appelle lui-même *fils des dieux frere et sœur*, ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ.

(2) Sur les honneurs rendus à la mémoire d'Arsinoé par les ordres de Philadelphe, on peut consulter les autorités que Vaillant a citées. Quant à l'affection qu'Evergete conserva pour la mémoire de sa belle-mère, la chevelure de Bérénice, épouse d'Evergete, consacrée dans le temple d'Arsinoé, en Libye, et ce temple même élevé en son honneur par Callicrate, l'un des amiraux de Ptolémée, et l'homme le plus adroit de la cour dans l'art de flatter son maître, en sont une preuve certaine. Voyez Athénée, liv. VI, p. 251; et l'épigramme XXI de Posidippe dans les *Analecta* de Brunck.

(3) Je crois que la conjecture que je propose ici est la seule admissible pour expliquer les époques marquées sur

Le médaillon d'or qui est gravé sous le n.° 2 de cette planche XIII présente la tête d'Arsinoé. Sa coiffure est surmontée du même ornement dont sont décorées dans les monuments la tête de Junon et celle de plusieurs autres déesses (1); le derrière de sa chevelure est couvert d'un voile. Une beauté noble et délicate caractérise tous ses

---

les médaillons d'Arsinoé : celles dont Eckhel a fait mention désignent les ans 2, 6, et 33. J'ai lu l'an 35 sur un médaillon semblable. Comme il est certain que, dans la seconde année du règne de Philadelphe, Arsinoé sa sœur n'étoit pas encore son épouse, il est clair qu'il faut calculer ces années d'après le régne da Ptolémée Evergete, fils adoptif de cette reine. Nous venons de voir les honneurs qu'on rendit à sa mémoire pendant ce règne. Les ans 33 et 35 appartiennent indubitablement au règne de Philadelphe. Je n'ose cependant assurer que ces monuments soient tous relatifs aux honneurs posthumes qui furent déférés à la mémoire d'Arsinoé, et qu'elle n'existât plus la trente-troisième année du règne de son époux. On peut avoir frappé ces médaillons avec son effigie, même de son vivant. Il est toutefois à remarquer qu'on n'en a pas trouvé jusqu'ici d'antérieurs à cette date.

(1) Le nom générique de cet ornement étoit *στεφάνη* (Casaubon sur Athénée, liv. V, chap. 8); mais il paroît qu'on le distinguoit encore par le nom particulier de *στλεγγίς*, *strigile* : il étoit, comme les strigiles des bains, formé d'une lame da quelque métal, ordinairement d'or, et courbé et creusé à-peu-près comme ces ustensiles (Athénée, l. IV, pag. 128 et 129). On ne doit pas objecter que dans les noces de Caranus les *stlengides* ou *strigiles* furent donnés aux hommes pour se couronner. On voit dans les vases grecs le même ornement sur la tête des faunes, et dans la sculpture antique sur celle de Bacchus barbu.

traits : son profil sur le camée dont on a parlé au paragraphe précédent offre les mêmes formes qu'on retrouve sur ce médaillon.

Deux cornes d'abondance réunies, *dikeras*, symbole attribué aux divinités bienfaisantes (1), sont le type du revers ; un large bandeau semblable au diadême des rois les attache l'une à l'autre. Les auteurs anciens font mention de cet attribut donné aux statues de la reine Arsinoé déifiée (2). Elle est devenue la déesse qui ferti-

---

(1) Le *dikeras*, ou la double corne, étoit porté dans la pompe de Ptolémée Philadelphe parmi les symboles qui suivoient les chars sur lesquels étoient placées les statues de Jupiter et d'Alexandre-le-Grand (Athén., liv. V, pag. 202). Pollux (liv. VI, n. 97) explique le *dikeras* par un double *rhyton*, ce qui revient au même : car on sait qu'on donnoit ce dernier nom à un vase à boire qui avoit la forme d'une corne ; et c'est ainsi que la corne remplie des produits de la terre est devenue le symbole de la fertilité et de l'abondance ; la corne étant elle-même l'emblême des boissons, et les fruits qui la remplissent représentant les comestibles de tout genre.

(2) Cette corne ou *rhyton*, simple ou double, avoit été donnée comme un attribut aux statues d'Arsinoé déifiée (Athénée, liv. XI, pag. 497) ; et j'ai reconnu à ce symbole la figure assise de cette reine sur le bas-relief qui orne le pourtour d'un autel rond, et qui représente une fête égyptienne célébrée dans la ville des Crocodiles. Cette ville avoit pris le nom d'Arsinoé (*Mus. Pio Clement.*, tome VII, pl. 14). Enfin Ctésibius, excellent mécanicien d'Alexandrie, avoit exécuté pour le temple d'Arsinoé Zéphyritis un ouvrage hydraulique assez singulier ; c'étoit un grand *rhyton* ou corne qui, en versant de l'eau, rendoit un son harmonieux : il existe sur cet ouvrage une épigramme du poëte Hédylus,

lise l'Égypte ; c'est une nouvelle Isis. La légende porte le nom d'*Arsinoé Philadelphe* (ou amante de son frère), ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ (1). Les caractères L ΑΓ marquent une époque ; c'est l'an 33 du règne de son mari, 253 ans avant J.-C. Les lettres ΠΑ et une colombe sont gravées dans le champ.

§ 4. Ptolémée III Evergete.

Le sceptre de Philadelphe avoit passé dans des mains dignes de le porter ; Evergete ne laissoit regretter ni la magnificence de son père, ni la valeur de son aïeul. Heureux si des circonstances semblables à celles dans lesquelles s'étoit trouvé Philadelphe ne l'eussent obligé à éteindre dans le sang de son frère les feux naissants des discordes civiles ! Au reste l'ardeur qu'il montra pour secourir et pour venger sa sœur Bérénice, reine de Syrie, prouva qu'il n'étoit point dépourvu de sentiments fraternels. Un stratagême employé par les dames de la cour de cette malheureuse reine, ayant persuadé aux Syriens que Bérénice et son

---

qu'Athénée nous a conservée, et qu'on peut lire dans les *Analecta* de Brunck, n. IV. Les Romains, imitateurs des Grecs dans les usages des symboles, ont donné le *dikeras* ou double corne pour attribut à la déesse de la Concorde.

(1) Le sens de cette légende ne peut pas être équivoque: nous avons vu la reine Jotapé prendre par une raison pareille le titre de *Philadelphe*, Ιωτάπη Φιλάδελφος (planche I, n. 6).

enfant vivoient encore, ouvrit à Ptolémée les portes des villes des Séleucides, et lui donna la facilité de parcourir en vainqueur leur royaume presque d'un bout à l'autre (1). Ce stratagême peut seul expliquer les succès incroyables que Ptolémée obtint dans cette expédition, et sa retraite précipitée après que la vérité fut connue. Ptolémée remporta de ces contrées de si riches dépouilles, que l'Égypte n'en avoit point vu de pareilles depuis le temps des conquêtes du fabuleux Sésostris. Les anciennes idoles de l'Égypte, enlevées par Cambyse, furent reprises par le conquérant sur les bords du Tigre et du Choaspe, et rendues a leurs temples. Ce bienfait, si nous en croyons les historiens, fit donner à Ptolémée par ses sujets, le titre d'Evergete ou de bienfaiteur.

De retour dans sa capitale, et auprès de Bérénice, fille de Magas, son épouse et sa cousine, qui lui avoit apporté pour dot la Cyrénaïque (2),

---

(1) Polyen, liv. VIII, chap. 50, nous a conservé quelques détails de cette histoire. Le peuple syrien croyoit que Ptolémée venoit au secours de sa sœur et de son neveu: ainsi il se déclara pour lui contre Laodice et ses fils. Le même historien nous a fait connoître le nom de ces femmes qui, pour venger leur maîtresse, surent si bien imiter une imposture dont Laodice, l'autre femme d'Antiochus Théos, venoit de leur donner un exemple. Voyez le vol. II, c. 13, §§ 3 et 4 de cette seconde partie.

(2) L'origine que Lysimaque prétendoit tirer de Bacchus, a fourni à l'ingénieux Eckhel l'explication des cornes de belier que ce prince s'attribuoit: et Ptolémée Evergete, qui descendoit de Lysimaque par sa mère Arsinoé, devenu maî-

la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts continua pour Alexandrie les beaux jours de Soter et de Philadelphe. A sa mort, qui arriva la vingt-septième année de son règne (1), l'an 221 avant J.-C., il eut pour successeur Ptolémée Philopator, l'aîné de ses enfants.

Au premier abord il ne paroît pas facile de déterminer par des raisons solides quelles sont les médailles frappées sous le règne et avec l'effigie d'Evergete : il n'en existe aucune dont la légende présente ce titre, et qui ait pour type la tête du roi. On parvient cependant à les reconnoître avec le secours de la critique. Comme les villes de la Phénicie n'ont été soumises aux rois d'Égypte que sous les cinq premiers Ptolémées, lorsqu'on voit des médailles avec l'effigie d'un Ptolémée, dont les traits sont différents de ceux de Soter, de Philadelphe, de Philopator, ou d'Epiphane, et que ces médailles ont été frappées en Phénicie, il est sûr qu'elles appartiennent à Evergete. C'est ainsi qu'on peut se faire une idée de la physionomie de ce prince par le tétradrachme n.° 4, pl. XIII, que les bonnets des Dioscures

---

tre de la Cyrénaïque et de la Libye, a eu, par cela même, une nouvelle raison d'imiter son aïeul sur de petites médailles de bronze qui présentent d'un côte la tête d'un jeune roi avec des cornes de belier, et de l'autre l'aigle et la légende de Ptolémée ; car la physionomie d'Evergete me paroît facile à reconnoître sur quelques unes de ces médailles.

(1) Josephe, *A. J.*, liv. XII, chap. 3, § 1, note (5), suivant le texte d'un manuscrit d'Oxford.

font reconnoître comme frappé à Tripolis de Phénicie. La légende ne porte que le nom *du roi Ptolémée* ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ; et sur le champ du revers, auprès de l'aigle qui est le type ordinaire des monnoies des rois d'Égypte, on trouve l'époque de *l'an septième*, L Z, de son règne, et quelques autres lettres (1).

Le portrait du roi ressemble beaucoup à celui de Soter son aïeul; et cette ressemblance des petit-fils avec les grands-pères n'avoit point échappé à l'observation des anciens (2); mais l'effigie de la médaille représente un prince plus jeune. D'ailleurs Ptolémée Soter, la septième année de son règne, n'avoit point encore ceint le diadême, ni pris le titre de roi. En outre le visage d'Evergete est d'une forme un peu plus alongée. Nous pouvons, d'après ces réflexions, attribuer avec assez de certitude à Ptolémée III Evergete les médailles qui portent une date de règne inférieure à l'an 19, et dont le type représente une effigie qui a quelque ressemblance avec celle de Soter.

C'est ainsi que le médaillon n.° 3, pl. XIII, nous offre un second portrait d'Evergete, et le plus beau peut être qui nous soit parvenu: ce médaillon est d'un travail exquis; on y reconnoît

---

(1) Vaillant avoit publié ce tétradrachme, et il y avoit reconnu Ptolémée Evergete par le même raisonnement.

(2) Aristote, *Hist. anim.*, liv. VI, c. 6; Pline, l. VII, § 10. J'ai fait la même observation au § 3 du chap. XVI, ci-dessus, (notes).

la même figure mieux exécutée et avec plus de développement. L'époque du revers est l'an 8, L H, de son règne; quelques autres caractères et monogrammes accompagnent l'aigle qui en est le type et la légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *du roi Ptolémée*.

§ 7. Bérénice Evergetis.

Cette princesse étoit fille unique de Magas, roi de Cyrene, qui avoit voulu qu'elle portât le nom de Bérénice sa mère (1). Sa main fut promise au fils aîné de Philadelphe son oncle, à qui son père avoit fait la guerre; et Bérénice fut le gage de la paix, mais après la mort de Magas, Apamé sa veuve, au mépris des conventions stipulée avec le roi d'Égypte, tenta de donner à

(1) Dans l'élégie de Catulle, traduite par Callimaque, on donne à Ptolémée Evergete le nom de *frère de Bérénice* (v. XXII). Cette expression, qui devoit être entendue comme un équivalent de *cousin-germain* (*frater patruelis*), a été la cause de quelques méprises pour les anciens et pour les modernes (Forcellini *Lexicon*, v. *Frater*). Hygin a confondu Bérénice, fille de Magas, avec Bérénice, fille de Philadelphe, et il a paru croire que cette derniere étoit l'épouse d'Evergete (*Poët. Astronom.*, liv. II, chap. 24). Cette erreur d'Hygin s'est répandue parmi les modernes. M. Villoison y étoit tombé dans sa *Premiere Lettre sur l'Inscription de Rosette;* mais il paroît changer d'opinion dans ses notes à sa *Troisième Lettre* sur le même monument. Voyez le *Magasin Encyclopédique*, VIII année, t. VI, p. 70; et IX année, tome II, pag. 348.

un prince macédonien (1) dont elle étoit éprise son royaume et sa fille. Ce fut alors que Bérénice montra pour la première fois ce caractère courageux (2) et entreprenant qui la distingua pendant le reste de sa vie. Fidèle aux engagements de son père, ressentant peut-être de l'amour pour Evergete, elle trama une conjuration contre cet étranger, et le fit assassiner dans le lit même de sa mère Apamé (3). C'est sans doute à ce coup audacieux qu'avoient trait les éloges que Callimaque lui donnoit dans le petit poëme dont il lui fit hommage, et qui ont passé jusqu'à nous dans les beaux vers de Catulle (4).

Reine d'Égypte, aucune action de sa vie n'a été plus célébrée que l'offrande qu'elle fit de sa chevelure dans le temple d'Arsinoé (5) pour l'heu-

---

(1) C'étoit Démétrius, fils de Démétrius Poliorcete, et frère d'Antigonus Gonatas.

(2) Τόλμα est le mot que Polybe, liv. V, chap. 36, emploie pour désigner le caractère de Bérénice.

(3) Justin, liv. XXVI, chap. 3.

(4) *Anne bonum oblita es facinus quo regium adepta es*
Conjugium, quo non fortius ausit alis?

Catulle, *de Comâ Berenices*, v. 27.

L'indication de ce fait, *Quo regium adepta es conjugium*, ne permet de rapporter les expressions du poëte à aucun autre évènement, quoique M. Villoison se soit élevé contre cette interprétation *(Troisième Lettre, loc. cit.)*, et que pour la rendre moins vraisemblable il soit parti de la fausse supposition que Bérénice étoit déjà mariée avec ce prince macédonien.

(5) Le temple où ce vœu fut porté étoit celui qu'on avoit

reux succès de la guerre de Syrie que son mari avoit entreprise. Ces cheveux disparurent ; et Conon, astronome célèbre qui étoit à la cour d'Alexandrie, en désignant par le nom de *chevelure de Bérénice* une constellation qu'il avoit nouvellement découverte, donna lieu de croire que la chevelure de la reine avoit été miraculeusement transportée parmi les astres.

Après la mort de son mari, la fierté de Bérénice donnoit de l'ombrage au ministre adroit et méchant qui, sous un prince foible comme Ptolémée IV Philopator, se proposoit déjà de s'emparer de toute l'autorité : Sosibius fit massacrer la mère de son roi. Magas (1), le second

---

bâti en l'honneur de cette reine sur le promontoire *Zéphyrium* en Lybie, et d'où elle avoit tiré le surnom de *Zephyritis*, ainsi que celui d'*Hippia*, ou *équestre*, probablement à cause des figures équestres des vents personnifiés qu'on voyoit dans son temple (Hésych., v. Ἱππία ; Walckenaër, *ad Adoniazusas Theocriti*, pag. 355) ; car les artistes, ainsi que les poëtes, représentoient quelquefois les vents sous la figure de cavaliers. Cette particularité donne la véritable explication de l'*ales eques* ou du *chevalier ailé* de Catulle ou de Callimaque, qui a été dernièrement un sujet de dispute parmi quelques littérateurs italiens.

(1) C'étoit assez de ce nom donné au second fils de Bérénice pour ne pas la confondre avec d'autres Bérénices qui n'étoient pas issues de Magas. Reinerus Reineccius a donné pour épouse à Ptolémée Evergete une Cléopâtre, et il a cru que cette Cléopâtre étoit la mère du Philopator. Polybe assure que Philopator étoit fils de Bérénice (*Exc. de v. et vit.*, pag. 1405 de l'édition de Gronovius). L'erreur de Reineccius vient probablement de la confusion de deux Ever-

fils de la reine, avoit déjà été la victime des vains soupçons que ce courtisan avoit fait passer dans l'ame timide de son maître.

J'ai fait graver sous le n.° 5 de cette pl. XIII un médaillon d'or de Bérénice. On y voit d'un côté son buste en profil; ses cheveux sont distribués en boucles paralleles, et le derrière de la tête est couvert d'un voile; c'est le même genre de coiffure que nous avons remarqué dans le portrait d'Aspasie (1).

La corne d'abondance ou *rhyton* qu'on a vue sur le revers des médaillons d'Arsinoé est encore le type de ce médaillon, mais elle n'est point double. Le diadême est attaché au milieu de la corne pour montrer que cet emblême est l'attribut d'une reine déifiée (2); et la légende nous

---

getes. Ptolémée VII Physcon avoit aussi pris ce surnom, ainsi que nous le verrons; et ses deux femmes ont porté le nom de Cléopâtre.

(1) Voyez pl. XV, n. 3 et 4, première partie, t. I.

(2) Bérénice Evergétis, ainsi quelle est appelée par Eratosthene et dans l'inscription de Rosette (*lig.* 5), fut déifiée et obtint un culte peut-être de son vivant: l'inscription citée fait mention d'elle et de son mari sous le titre de *dieux evergetes* ou *bienfaisants*, et d'une prêtresse dont l'office probablement étoit annuel et servoit à marquer les années. Cette prêtresse avoit le titre d'*athlophore*, titre qui signifie à la lettre, *porteuse de prix*. Peut-être avoit-on l'usage d'honorer de cette prêtrise une vierge qui avoit remporté le prix de la course. Mon savant confrère M. Ameilhon a très bien expliqué cette partie de l'inscription sur laquelle M. Villoison s'étoit trompé. L'*athlophore* de Bérénice

assure que cette *reine* est *Bérénice*, ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ.

Quoique plusieurs numismatistes aient rangé ce médaillon, et un grand nombre d'autres médaillons semblables en tous métaux, parmi les monnoies de Bérénice, fille de Ptolémée VIII qui régna seule pendant six mois (1), je n'hésite pas à y reconnoître Bérénice Evergétis. Les médailles des rois d'Égypte étoient, à l'époque de la troisième Bérénice, d'une fabrique tout-à-fait différente. Comment supposer que la fille de Ptolémée VIII ait pu, au milieu des troubles de l'état, faire frapper un si grand nombre de médaillons d'or et d'une si belle fabrique, tandis que Cléopâtre sa nièce, malgré les trésors et les couronnes dont César, et après lui Marc-Antoine, lui avoient fait hommage, n'a pu laisser un seul médaillon, portant son effigie, qui soit d'une fabrique passable?

Quand au titre de reine qu'elle prend dans

---

est dans cette inscription une prêtresse comme la *canéphore* d'Arsinoé, dans la même inscription, et comme la *phialéphore* des Locriens chez Polybe. M. Villoison n'avoit pas de raison pour conclure que, puisque le mot *athlophore* est souvent un adjectif, il ne peut pas être ici un substantif. Nous observons cette double acception dans le mot parallele *stéphanéphore*, qui souvent indique une personne revêtue d'un ministère sacerdotal, et souvent n'est qu'une épithète du même genre et de la même signification qu'*athlophore*, et signifie *vainqueur*, *couronné*.

(1) Eckhel, *D. N.*, tome IV, p. 20.

la légende, quoiqu'elle n'ait jamais gouverné seule le royaume, il faut observer que ce titre a été donné généralement aux femmes des rois sans qu'elles aient eu le gouvernement des états; et qu'il n'est nullement étonnant de le trouver sur un médaillon de Bérénice, frappé, suivant toutes les apparences, sous le règne de son mari; que d'ailleurs cette princesse étoit par elle-même reine de la Cyrénaique et d'une partie de la Libye, et qu'enfin il étoit de son caractère d'oser souvent au-delà de ses droits.

§ 8. Ptolémée IV Philopator.

Lorsque Evergete en mourant laissa pour conseil et presque pour tuteur à son fils le rusé Sosibius, il songea plus à la conservation qu'à la gloire de son successeur (1). Il étoit bien loin de prévoir que la politique soupçonneuse et cruelle de ce favori sacrifieroit à la sûreté prétendue de Philopator tout le reste de sa famille; et cependant il devoit se souvenir qu'il avoit été porté lui-même par les conseils de Sosibius à tremper ses mains dans le sang de Lysimaque son frère.

---

(1) Sur le caractère de ce ministre il faut consulter Polybe, qui nous a conservé un grand nombre de faits appartenant à ce règne, liv. V, et particulièrement dans les *Excepta de virt. et vit.*, pag. 1404 de l'édition de Gronovius. On trouvera les autorités que je ne cite pas dans l'*Historia Ptolemaeorum* de Vaillant.

La foiblesse du jeune prince et l'ambition du ministre donnèrent bientôt lieu dans le palais d'Alexandrie à des scenes sanglantes. Le jeune Magas, frère de Philopator, et leur mère Bérénice, furent massacrés par ses ordres. Cléomène, roi de Sparte, qui s'étoit réfugié à la cour d'Alexandrie, et qu'Evergete se reprochoit de n'avoir pas secouru assez à temps, donna quelques inquiétudes à Sosibius par la supériorité de son ame et de ses lumières: on le priva de sa liberté. Dans l'espoir de la recouvrer, il trompa la vigilance de ses gardes; et voulut exciter le peuple à la révolte. Voyant que le succès ne répondoit pas a son attente, il se donna la mort: sa famille fut sacrifiée à la haine de Sosibius (1). Antiochus III, roi de Syrie, profita du désordre que tant de crimes avoient produit à Alexandrie pour faire la guerre à Philopator, et se ressaisir des villes de la Phénicie qui, étant sous la domination des rois d'Égypte, étoient en quelque sorte des chaînes que les Lagides avoient données aux Séleucides. Philopator se mit à la tête de ses troupes; après trois ans de guerre, malgré la perfidie de quelques grecs qui étoient à sa solde, la bataille de Raphia décida la querelle; et Antiochus fut forcé de remettre à d'autres temps l'exécution de ses projets d'agrandissement. Libre

---

(1) Nous avons parlé plus au long de ces évènements dans le ch. 4. vol. II, où nous avons donné le portrait de Cléomène, pl. V, n. 4.

de toute crainte étrangère, Philopator, abandonné à d'indignes favoris et à des maîtresses encore plus méprisables (1), paroissoit oublier tous les soins du gouvernement ; son ministre Sosibius venoit de terminer des jours qui avoient paru trop longs à la haine publique (2), les mécontents s'enhardirent ; une révolte éclata dans le cœur du royaume (3), et la guerre civile l'embrasa de toutes parts. Philopator n'en vit pas la fin ; il trouva dans ses débauches une mort prématurée : il avoit fait mourir la reine son épouse quelques années auparavant, et il ne laissa pour son successeur qu'un fils encore dans l'enfance. Le commencement du règne de Philopator est regardé par Strabon comme le terme du bonheur dont l'Égypte avoit joui sous les trois premiers Lagides, et qui avoit duré plus d'un siècle (4). Les lettres, les arts et les savants, ne souffrirent point de la corruption du prince. Philopator, malgré le déréglement de ses mœurs, avoit tant de vénération pour Homere, qu'il fit construire un temple en l'honneur du poëte dont la statue assise étoit placée au milieu des statues des villes

---

(1) Il suffit de nommer Agathoclès, Agathoclée, et OEnanthé leur mère.

(2) De là l'épithète de *polychronios, de longue durée*, qui fut donnée à ce ministre.

(3) A Lycopolis du Delta : voyez l'inscription de Rosette, *ligne* 22.

(4) Strabon, liv. XVII, pag. 796.

qui se disputoient la gloire de l'avoir vu naître (1). Les sciences florissoient dans la capitale. Eratosthene s'y distinguoit dans l'astronomie. Le règne de Philopator, qui dura dix-sept ans, finit l'an 204 avant J.-C.

Le médaillon d'or de ce prince, gravé sous le n.° 6, pl. XIII, n'est point incertain; il présente dans la légende le nom et le surnom *de Ptolémée Philopator*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, surnom qui le distingue de tous les autres Ptolémées (2). Son buste est orné d'une chlamyde, et sa chevelure crépue est ceinte du bandeau royal; il a de l'embonpoint, et une barbe naissante couvre l'extrémité de ses joues. On aperçoit dans son profil une ressemblance assez sensible avec celui de Bérénice sa mère, n.° 5; et

---

(1) Elien, *V. H.*, liv. XIII, chap. 22.

(2) Malgré les différentes traditions, il paroît que le surnom de Philopator fut pris par le IV des Ptolémées en l'honneur de son père dont la mémoire étoit chérie par ses sujets. Aussi le partagea-t-il avec sa sœur Arsinoé, comme nous le verrons au paragraphe suivant. Des épithètes de mépris lui furent données par le peuple d'Alexandrie, il fut appelé *Gallus*, parcequ'il imitoit dans leurs orgies les prêtres efféminés de Cybèle; il étoit aussi, si nous en croyons Pline et Elien, surnommé *Tryphon* à cause de son luxe et de sa magnificence: cependant quelques auteurs ont donné ce surnom à Evergete son père (voyez les *Prologues* de Trogue Pompée, liv. XXX, et les remarques de Longuerue). Quant au médaillon gravé sous ce numéro, il étoit inédit: le monogramme du revers paroît contenir les lettres Ρ, Υ, Π, Μ, et Ε.

cette ressemblance est une nouvelle preuve que nous ne nous sommes pas trompés en attribuant ce médaillon à Bérénice Evergétis.

§ 9. Arsinoé Philopator.

Les mariages entre frère et sœur furent aussi fréquents dans la famille des Lagides que dans celle des Séleucides; Arsinoé étoit l'épouse et la sœur de Philopator, et partageoit ce surnom avec son frère. Cette princesse étoit digne par son courage d'être fille de Bérénice : elle se plaisoit dans les camps; elle suivit son frère à l'armée; et à la bataille de Raphia elle anima par ses discours l'ardeur des soldats (1). Ce fut probablement à son retour de cette campagne qu'à l'exemple de sa mère elle consacra une tresse de ses cheveux dans un temple de Diane (2). Ses actions ainsi que ses bons mots avoient été recueillis par Eratosthene (3). Vers la 13 année du règne de

(1) Polybe, liv. V, c. 83 et 84.

(2) Cette anecdote nous a été transmise par une épigramme de Damagete, qui est la onzième dans les *Analecta* de Brunck. L'âge où ce poëte a fleuri ne laisse aucun doute que l'Arsinoé fille de Ptolémée, qui est le sujet de l'épigramme, ne soit Arsinoé Philopator. Damagete lui donne le nom de Vierge; et par le récit de Polybe on pourroit croire qu'à l'époque de la bataille elle n'étoit pas encore l'épouse de son frère : l'historien ne la distingue que par la qualité de *sœur du roi*.

(3) Ce livre avoit pour titre *Arsinoé*; il est cité par Athénée, liv. VII, pag. 276.

Philopator, ce prince, ne voulant plus supporter les reproches que sa conduite infame lui attiroit de la part de sa femme, la fit massacrer : heureusement elle étoit accouchée d'un fils qui fut, peu d'années après, l'héritier du trône.

Le portrait d'Arsinoé se trouve sur ses médaillons. Celui qui est dessiné sous le n.° 7, pl. XIII, est d'or et d'une belle fabrique. Le buste de la reine est orné de cette espèce de diadême que nous avons remarquée dans les portraits d'Arsinoé Philadelphe. Elle est sans voile, et on voit passer derrière ses épaules l'extrémité d'un sceptre, emblême des déesses et des reines. Le type du revers est la corne d'abondance, ainsi que dans les médailles de Bérénice (1); et la légende, ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, *d'Arsinoé Philopator* (2), ne laisse aucun doute sur le personnage dont elle accompagne l'effigie.

§ 10. Ptolémée V Epiphane.

Le règne de Ptolémée V se passa presque tout entier sous la tutele des ministres. Roi à cinq

---

(1) Cette corne est ornée du diadême des rois, et surmontée d'une étoile qui peut faire allusion à l'astre d'Isis ou à la planete de Vénus. Les deux lettres NI sont gravées dans le champ.

(2) Le surnom de *Philopator*, qui, suivant le génie de la langue grecque est un adjectif de deux genres, se trouve donné à la reine Arsinoé dans l'inscription de Rosette, *lignes* 4, 9, etc.

ans, les indignes favoris de son père régnèrent pendant quelque temps sous son nom; et après leur chûte, Tlépoleme, le chef des armées, s'empara de l'autorité; mais son impéritie dans les affaires, sa prodigalité, sa perfidie, ne pouvant être contrebalancées par ses talents militaires, il fut renversé. Ptolémée, fils de Sosibius, qui avoit d'abord partagé avec Tlépoleme les soins du gouvernement, et qui avoit tenté de mettre obstacle à ses volontés, avoit été sacrifié à l'ambition de ce chef. Scopas remplaça Tlépoleme dans le commandement des armées; la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Syrie ne fut pas heureuse; ses défauts égaloient ou surpassoient ceux de Tlépoleme; comme lui il fut renversé, et périt empoisonné dans sa prison. Aristomene Acarnanien, qui lui succéda, fut le seul ministre qui sous ce règne se montra digne de gouverner un grand roi et un grand royaume (1); mais le jeune prince, corrompu par ses courtisans, ne put supporter la franchise d'un honnête homme; il le contraignit à boire la ciguë (2). Pendant le reste de sa vie Ptolémée se laissa gouverner par Polycrate, homme habile mais intrigant, et qui avoit contribué à la chûte d'Aristomene.

Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et Philippe,

---

(1) Polybe, liv. XV, chap. 39, édition de Gronovius.

(2) Aristomene s'étoit permis de réveiller le roi qui sommeilloit en présence d'un ambassadeur (Plutarque, *Quomodo adulator disc. sit*, etc., t. II, pag. 71).

roi de Macédoîne, avoient formé le projet de dépouiller de ses états le fils de Philopator; et dut uniquement la conservation de son royaume à la politique et aux victoires des Romains.

L'hymen de Cléopâtre, fille d'Antiochus, avec Ptolémée, fut le gage d'une paix forcée; mais cette alliance ne détacha pas le roi d'Égypte de celle qu'il avoit faite avec la république; et sa jeune épouse parut préférer les intérêts de la maison dans laquelle elle étoit entrée, à ceux de la famille dont elle étoit issue (1).

Ptolémée avoit pris le titre de *dieu présent et propice*, *Theos Epiphanes Eucharistos*, à l'occasion de son couronnement dont les cérémonies, par la politique d'Aristomene, eurent lieu la neuvième année du nouveau règne, sans attendre que le prince eût atteint l'âge prescrit par les lois (2). Son ministre avoit tâché de réparer les

---

(1) Saint Jérôme sur Daniel, c. XI, v. 17 et suiv.

(2) Polybe, liv. XVII, p. 36. L'inscription célèbre écrite en trois caractères, grec, égyptien et hiéroglyphique, connue sous la dénomination d'*Inscription de Rosette*, monument de ce règne que le monde littéraire a dû à la conquête de l'Égypte, et que M. Ameilhon, chargé par l'Institut de France, a publié, confirme d'une manière éclatante le témoignage de Polybe; car on y fixe à l'an 9 du règne de Ptolémée Epiphane, qui étoit la treizième année de son âge, la cérémonie des *anacleteria*, ou de l'avènement à la couronne, qu'on solennisoit à Memphis. L'opinion des savants, fondée sur des conjectures très-probables, est que cette cérémonie n'avoit lieu, suivant les lois, que lorsque le roi avoit quatorze ans accomplis.

maux des administrations précédentes; il avoit réussi à soumettre et à punir les rebelles qui avoient, sous Philopator, arboré à Lycopolis l'étendard de la révolte. Ptolémée, quoique dans un âge tendre, donna dans cette occasion quelques signes qui annonçaient la ferocité de son caractère. Ce caractère se développa de plus en plus, lorsque, par la mort d'Aristomène, il crut s'être délivré de toute entrave. Une nouvelle révolte eut lieu, et Ptolémée, après avoir soumis les rébelles, n'écouta à leur égard ni ce que la clémence pouvoit suggérer à un monarque vainqueur, ni ce que la justice pouvoit exiger d'un prince fidèle a sa parole (1). Il n'était parvenu qu'à l'âge de vingt-huit ans, lorsque voulant faire la guerre à Séleucus son beau-frère, roi de Syrie, il eut la maladresse de laisser entrevoir qu'il avoit le dessein de s'en procurer les moyens par des con-

---

(1) Ces deux exemples du caractère enclin à la cruauté de Ptolémée Epiphane, se trouvant réunis dans le même extrait de Constantin Porphyrogenete, *De virtutibus et vitiis*, pag. 1434 de l'édition de Polybe par Gronovius, on avoit pu en confonder les dates, et les rapporter au même temps. L'inscription de Rosette a fixé à l'an 8 de Ptolémée Epiphane la réduction de Lycopolis; c'est-à-dire, suivant la chronologie de Frœlich (*Annales regum Syriæ, an. Seleucid.* 106), à l'an 197 avant J. C. La soumission des rebelles de Saïs, envers lesquels le roi viola sa parole, appartient à la vingt-cinquième année de son âge, c'est-à-dire à l'an 184 avant l'ère chrétienne. En vain un antiquaire estimable s'est efforcé de rétablir ce faux synchronisme dans le *Magasin Encyclopédique*, an 1808, tome III, pag. 90.

fiscations. On prétend que ce projet, à la fois imprudent et tyrannique, lui coûta la vie. Quelques historiens assurent qu'il mourut empoisonné, l'an 181 avant l'ère chrétienne, laissant trois enfants en bas âge, et réclamant pour eux et pour sa veuve la protection des Romains (1).

---

(1) J'adopte l'opinion de Pighius, qui a pensé que Marcus Emilius Lépidus fut le tuteur de Ptolémée VI et non de Ptolémée V (*Annales Romanorum*, tome II, pag. 404) Cette opinion, qui est fondée sur un texte de Tacite (*Annal.*, liv. II, chap. 67), se trouve en contradiction avec le témoignage de Justin. Nous avons eu lieu de remarquer dans le cours de cet ouvrage plusieurs négligences de ce compilateur. Mais quand même on refuseroit de reconnoître dans ce cas la prépondérance de l'autorité de Tacite, les circonstances de l'histoire ne permettent pas de transporter à la mort de Philopator ce qui est arrivé à la mort d'Epiphane. Philopator étoit mort l'an 204 avant l'ère chrétienne; l'année suivante les Romains envoyèrent à la cour d'Égypte trois ambassadeurs, l'un desquels étoit cet Emilius Lépidus qui fut ensuite tuteur d'un Ptolémée. Tite-Live, qui nous rend compte de cette ambassade, prouve implicitement que le roi défunt n'avoit laissé aucune influence aux Romains sur la tutèle de son fils unique. Les ambassadeurs apprennent au roi la fin de la seconde guerre punique, le remercient d'être demeuré fidèle à l'amitié que la république romaine avoit contractée avec ses prédécesseurs, et le prient de conserver avec elle cette bonne intelligence, dans le cas que la guerre vînt à éclater entre les Romains et Philippe (liv. XXXI, ch. 2). Ce n'est pas là le ton d'un tuteur envers son pupille. Ajoutez qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un Ptolémée, le quatrième successeur d'Alexandre-le-Grand, allât chercher à Rome un tuteur pour son fils, lorsque Rome résistoit à peine à Annibal, lorsque la gloire des rois grecs n'avoit pas encore été

J'ai fait graver sous le n.° 8, pl. XIII et n.° 1, pl. XIV, deux médaillons d'or d'un très-beau travail, et qui portent l'effigie de Ptolémée Epiphane.

Les caractères auxquels je crois le reconnoître sont, la jeunesse du prince, la ressemblance de sa physionomie avec celle d'Arsinoé sa mère; la couronne rayonnante, attribut ordinaire des rois qui prenoient le titre d'*Epiphanes*, ou *dieux qui se manifestent aux mortels* (1); enfin l'analogie

---

flétrie par les échecs de Philippe et d'Antiochus-le-Grand. A la mort de Ptolémée V les circonstances étoient différentes, la fin glorieuse de la seconde guerre punique, les revers de Philippe et d'Antiochus, qui avoient été obligés d'envoyer leurs fils pour ôtages à Rome, et de se soumettre eux-mêmes aux volontés impérieuses de cette république, forçoient tous les princes à reconnoître sa puissance et à tâcher de se la rendre favorable même par les flatteries les plus indignes. Quant à l'objection d'Eckhel (*D. N.*, tome V, pag. 125 et suiv.), que Lépidus, étant grand pontife à Rome, ne pouvoit pas être chargé à Alexandrie de la tutele d'un roi, elle n'est pas valable. Le grand pontificat de Lépidus n'eut lieu que l'an 180, et Ptolémée Epiphane étoit mort l'an 181, ainsi que Frœlich l'a prouvé (*Annal. reg. Syr., an. Seleucid.*, 132).

(1) C'est ainsi qu'on la voit sur la tête des Antiochus IV, VI et VIII, et d'Alexandre Bala, dans la suite des rois Séleucides. Sur le médaillon n. 1, pl. XIV on remarque un large javelot qui sort de derriere l'épaule du prince. Les historiens nous ont conservé le souvenir de l'habilité d'Epiphane à se servir de cette arme à la chasse (Polybe, *Exc. legat.*, n. 37). M. Cousinery avoit attribué aussi à Ptolémée V le médaillon n. 8, pl. XIII sans connoître mon opinion ni les pl. XIII et XIV de cet ouvrage, qui déjà avoit été gravée

qu'à la fabrique de ces médaillons avec celle des médaillons de Ptolémée Philopator et d'Arsinoé.

Le type du revers du médaillon n.° 1, pl. XIV, est, non l'aigle des rois d'Égypte, mais la corne d'abondance, symbole des divinités favorables, telle que nous l'avons vue sur les médaillons des reines déifiées. Cette corne ou *rhyton* n'est pas décorée seulement, comme dans les types cités, du diadême ou bandeau royal: elle est de plus surmontée de la même couronne rayonnante qui, de l'autre côté de la médaille, orne la tête du prince. Deux astres sont gravés dans le champ, emblêmes peut-être d'Isis et d'Osiris, ou du Soleil et de la Canicule. Les légendes n'offrent que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ (1).

(*Magas. Encycl.*, an 1808, tome III, p. 76). La couronne rayonnante de Ptolémée est ornée de pierreries, et les rayons en paroissent flexibles. Quelques antiquaires ne l'avoient pas examiné sur des médailles d'une belle conservation, lorsqu'ils l'ont prise pour une couronne formée d'épis de bled (Sestini, *Lettere*, tome VIII, p. 131).

(1) Sur le médaillon n. 8, pl. XIII on voit les deux lettres NI gravées entre les jambes de l'aigle, et un Θ ou plutôt une patère dans le champ; le n. 1, pl. XIV outre les deux étoiles, présente dans le champ un monogramme qui semble composé d'un K, d'un Π, et d'un E. Vaillant avoit attribué à Ptolémée XIII un médaillon d'argent portant l'effigie d'un jeune roi tout-à-fait semblable à celle qu'on voit sur le médaillon d'or n. 8, pl. XIII.

PLANCHE XIV.

§ 11. Ptolémée VI Philometor.

Les soins de sa mère et la protection des Romains mirent le jeune Ptolémée qui, à l'âge de six ans, avoit hérité du trône, à l'abri de toute atteinte soit de la part des mécontents de l'intérieur de ses états, soit de celle des ennemis du dehors.

Mais la dignité de grand-prêtre, déférée à Marcus Emilius Lépidus (1), que Rome avoit envoyé en Égypte comme tuteur du roi, priva le jeune prince de son appui; et quelques années après, Cléopâtre descendit au tombeau (2). Cette vertueuse reine avoit administré la régence avec sagesse, et Ptolémée, pour lui marquer sa réconnoissance, avoit pris le surnom de *Philométor* ou *fils qui chérit sa mère*. Dès-lors la jeunesse du prince, gouvernée par des eunuques, ne parut promettre à l'Égypte rien qui fût digne de la race de Soter, et moins encore depuis que la guerre contre Antiochus Epiphane, au sujet des villes de Phénicie, ayant éclaté, et les Égyptiens ayant été défaits, le jeune roi se fut abandonné

---

(1) Marcus Lépidus fut élu grand pontife à Rome vers la fin de l'an 180 avant J.-C. (Tite-Live, liv. XL, § 42); il n'avoit par conséquent pu exercer les fonctions de tuteur du roi que pendant une année environ; car Ptolémée V étoit mort l'an 181.

(2) Saint Jérôme sur Daniel, c. XI, v. 17 et suiv.

lâchement à la discrétion du vainqueur (1). Heureusement les Alexandrins ne se laissèrent point abattre par ce revers, et reconnurent pour roi un autre Ptolémée, frère cadet de Philométor.

Les intérêts d'Antiochus l'obligèrent à rendre le diadême à celui-ci, afin de pouvoir gouverner l'Égypte sous son nom; mais Alexandrie refusa constamment de se soumettre, et les deux frères s'accordèrent et convinrent de régner ensemble. Les manœuvres ambitieuses du prince syrien étant déjouées par cet accord, il se déclara contre eux: maître de Péluse, il fut bientôt de nouveau aux portes d'Alexandrie.

Rome venoit alors de détruire le royaume de Macédoine: la nouvelle de cet évènement effraya tous les rois, et refroidit l'ardeur d'Antiochus pour le succès de son entreprise; il fut contraint à recevoir, d'un air tranquille et soumis, les ordres que le sénat lui donnoit d'évacuer l'Égypte, et à supporter l'arrogance avec laquelle l'ambassadeur romain les lui intimoit. Philométor n'eut plus alors d'ennemis étrangers; son hymen fut célébré avec sa sœur Cléopâtre, qui l'avoit réconcilié avec son frère; mais ce frère devint bientôt son compétiteur le plus dangèreux. L'aîné avoit un caractère doux et humain, le cadet au contraire étoit cruel et violent. Une sédition qu'il excita obligea Philométor à s'enfuir de ses états, et à

---

(1) Diodore, *Excerpta*, p. 579, tome II de l'édition de Wesseling.

se réfugier à Rome. La république embrassa ses intérêts, et força le spoliateur à rendre le trône a son frère, et à se contenter de régner sur la Cyrénaïque et sur la Libye. Cet accord ne fut pas de longue durée; le jeune Ptolémée courut à son tour en Italie solliciter la possession de l'isle de Chypre. Il obtint sa démande; et ce fut à cette occasion que Philométor commença à déployer une énergie dont on ne l'auroit pas cru capable; il refusa d'obtempérer aux décisions de Rome, et de renoncer à la possession de Chypre; il attaqua son frère qui s'étoit déjà emparé de quelques places dans cette isle, le fit prisonnier, lui pardonna, et le renvoya régner à Cyrene. Dès-lors les vues de Philométor se tournèrent vers les Séleucides qui ne cessoient de l'inquiéter par des menées secretes. Ptolémée, pour se venger des tentatives de Demétrius Soter contre Chypre, reconnut pour roi de Syrie Alexandre Bala, compétiteur de ce prince, donna à ce prétendant une de ses filles pour épouse, et fit descendre du trône le monarque qui l'avoit offensé. Peu de temps après, mécontent des ministres de son gendre, il passa lui-même en Syrie à la tête d'une armée, où, vainqueur de ses ennemis, ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire des Séleucides, il ceignit à Antioche un second diadême, et céda celui de Syrie à Démétrius II, qui étoit devenu son gendre en épousant la femme d'Alexandre Bala. La bataille de l'Œnoporas auroit mis le comble à sa puissance, s'il n'avoit reçu à la tête une

Le tétradrachme gravé sous le n.° 2, pl. XIV, présente l'effigie de ce prince, bien constatée par la légende du revers, qui donne le nom et les titres *du roi Ptolémée dieu Philométor* (1). *βασι*ΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟ-ΡΟΣ. Dans ce type l'aigle des Ptolémées porte sur son aigle un roseau, et sur quelques autres médailles une branche de palmier (2): ce nouveau symbole me paroit avoir rapport aux succès qu'obtinrent les deux frères contre Antiochus IV, qui avoit usurpé et gardé pendant quelque temps le sceptre des Lagides, et avoit fait frapper des monnoies avec son nom et l'aigle des Ptolémées. blessure dont il mourut, l'an 146 avant l'ère chrétienne, dans le moment qu'on exposoit à ses regards la tête du prince qu'il avoit vaincu. Sa mort précipita bientôt l'Égypte dans de nouveaux malheurs.

---

(1) Ptolémée VI et Cléopâtre son épouse et sa sœur avoient pris le titre de *dieux philométors (dieux qui chérissent leur mère)*, à l'exemple de Ptolémée IV et d'Arsinoé, qui furent appelés *dieux philopators (dieux qui chérissent leur père)*. Voyez Pococke, *Description of the East*, tome I, p. 277, n. v, l'inscription d'Apollinopolis; et l'inscription de Rosette, *ligne* 37.

(2) C'est le même tétradrachme dont Vaillant avoit fait l'acquisition, et qu'il a publié le premier. Il avoit mal lu les caractères IA et ΠΑ, qui sont gravés près du foudre, et qu'il prend pour une époque. M. Sestini à relevé cette méprise (*Lettere*, tome VII, p. 78). Un autre monogramme est gravé dans le champ. Quant au roseau qui est appuyé sur une des ailes de l'aigle, il avoit été pris par Vaillant pour une palme; M. Sestini croit que c'est un épi de bled.

Le tétradrachme n.° 3, pl. XIV quoique la légende n'offre pas le titre de Philométor, appartient toutefois au même prince, et présente la même effigie : la ressemblance des profils dans les n.° 2 et 3 en est la preuve; on remarque dans l'un et dans l'autre les mêmes formes tant soit peu exagérées du menton et du nez (1).

Ce dernier tétradrachme porte la date de l'an 12, L IB, du règne de Philométor. Son frère, à cette époque, partageoit le trône avec lui.

L'aigle des Lagides a une palme posée sur l'aile, particularité que nous avons observée au numéro précédent. Les antiquaires ont cru voir aussi au bas du champ une fleur de lotus; mais, ayant comparé plusieurs médailles semblables, j'ai cru reconnoître que cette prétendue fleur n'est qu'une des extrémités du foudre, recourbée vers le haut et dessinée d'une manière bizarre (2).

---

(1) Eckhel avoit raison de s'étonner qu'on ne connût qu'une seule médaille de Philométor, prince qui a régné pendant l'espace de trente-quatre ans (*D. N.*, tome IV, p. 16).

(2) Les médailles de Sicile suffisent pour nous apprendre combien de formes capricieuses et qui tenoient de l'arabesque, les artistes grecs avoient données à cet emblême par lequel ils désignoient le foudre de Jupiter. Quant à cette particularité dans les médaillons de quelques princes Lagides, Pellerin l'avoit remarquée; mais il n'avoit pas fait attention que sur plusieurs des médaillons dont le type offre la même particularité, l'effigie du roi varie (*Rois*, p. 44); par conséquent il a eu tort d'assigner toutes ces médailles à Ptolémée VII Physcon : il y en a plusieurs qui appartiennent à son frère.

§ 12. Ptolémée VII Evergete II, surnommé Physcon.

La vie de ce prince fut un tissu de crimes: élevé au trône à la place de son frère, qui s'étoit remis entre les mains du roi de Syrie, nous avons vu comment il fut tantôt le collegue et tantôt le rival de Philométor. L'amitié des Romains lui avoit assuré la possession de Cyrène et de la Libye (1), lorsque la mort imprévue de son frère vint réveiller toute son ambition. Il court à Alexandrie, se déclare le tuteur du jeune prince son neveu, épouse la mère qui étoit sa propre sœur, et bientôt ensanglante les fêtes de l'hymen par l'assassinat de son pupille. La malheureuse Cléopâtre est contrainte d'étouffer sa douleur, et donne un fils (2) à ce tyran qui ne cessoit de remplir de meurtres sa capitale et ses états, soit pour calmer ses soupçons, soit pour satisfaire son insatiable avidité. Cléapâtre avoit une fille qui ne tarda pas à être

---

(1) Il avoit fait deux voyages à Rome (Polybe, *Exc. legat.*, n. 114 et 132; et Athénée, liv. XIV, p. 654); et ce fut dans ces occasions qu'il avoit offert son trône et sa main à la célèbre Cornélie, mère des Gracques, qui, à cette époque, étoit veuve et mère de douze enfants. Cette dame romaine ne se laissa point éblouir par la splendeur d'un hymen royal, et le refusa (Plutarque, *Graccho*, p. 824).

(2) Ce prince fut appelé Memphite parcequ'il étoit né le jour où Ptolémée VII célébroit à Memphis les cérémonies de son installation.

la victime du libertinage de Ptolémée, et qui, peu après, prit la place de sa mère. Ce mauvais roi s'étoit paré du surnom d'Evergete, ou de bienfaisant, épithète que la haine publique avoit convertie en celle de *malfaisant*, *Kakergete*.

Le mécontentement de ses sujets ne se borna pas là; le roi fut attaqué dans son palais, obligé de quitter sa capitale, il se réfugia dans l'isle de Chypre. L'histoire a inscrit avec horreur dans ses fastes l'excès des cruautés auxquelles il s'abandonna. Son fils innocent fut massacré (1), et ses membres déchirés furent exposés à la porte du palais d'Alexandrie, où Cléopâtre sa première épouse, mère de ce fils infortuné, avoit pris les rênes du gouvernement. Vainqueur et maître de la capitale il parut tourner ses vues malfaisantes du côté de la Syrie et des Séleucides, et il fomenta les troubles de ce royaume qui avoit donné un asile à sa sœur, jusqu'à ce qu'il eût réussi à placer sur le trône d'Antioche une de ses filles (2). Le caractère violent de sa seconde femme parut contenir le sien; et son testament par lequel il légua le trône à sa veuve en lui donnant pour collegue celui de leurs deux enfants qu'elle choisiroit, fut, après sa mort, une nouvelle source de dissensions et de guerres civiles.

---

(1) Justin (liv. XXXVIII, c. 8) paroît affirmer que ce prince dénaturé fut coupable d'un double parricide, ayant fait assassiner encore un enfant qu'il avoit eu à Cyrene.

(2) Tryphene, épouse d'Antiochus VIII Grypus.

Qui auroit cru que ce monstre fût sensible aux charmes des lettres? Ce goût fut la seule qualité qu'il eût héritée de ses illustres ancêtres : il composa même plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire (1). Mais son amour pour les lettres ne l'empêcha pas de persécuter les savants et les artistes qui avoient joui plus particulièrement des bontés de son frère : ils furent obligés pour la plupart de quitter Alexandrie ; et cette émigration ralluma dans la Grèce, suivant l'observation d'Athénée, le goût des bonnes études, qui y étoit presque éteint (2). Ce prince malgré ses désordres est l'affoiblissement qui en fut la suite, étoit parvenu à une assez grande vieillesse, lorsqu'il mourut, après trente ans de règne, l'an 116 avant J.-C. Le surnom de Physcon lui avoit été donné à cause de l'énormité de son ventre qui le rendoit difforme et gênoit sa démarche.

Nous reconnoitrons les médaillons de Ptolémée VII, en adoptant la règle de critique proposée par Vaillant (3). On a plusieurs tétradrachmes qui sont de la même fabrique que ceux de Philométor et qui leur ressemblent même par les particularités de l'aigle portant une palme sur

---

(1) Athénée a cité souvent ses ouvrages. Voyez l'*Index auctorum* par M. Schweighæuser, imprimé à la fin de son édition des *Déipnosophistes*. Ptolémée Physcon étoit disciple d'Aristarque.

(2) Athénée, liv. IV, p. 184.

(3) *Historia Ptolemæorum*, p. 112.

son aile, et de l'extrémité du foudre, qu'on a prise pour une fleur de lotus. Cependant la Physionomie du roi offre des différences essentielles : le menton de Philométor est saillant, et celui des effigies dont il s'agit est en retraite. Je pense donc que ces tétradrachmes et ces portraits appartiennent à Ptolémée Physcon ; et j'espère que l'examen de ces monuments confirmera mon opinion.

Le médaillon gravé sous le n.° 4 présente la légende *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et la date de la deuxième année de son règne, L B (1).

Ce tétradrachme est parfaitement semblable aux médailles de Ptolémée Philométor, avec cette différence que la tête n'est pas celle d'un enfant de sept à huit ans, tel qu'étoit Philométor dans la seconde année de son règne. Mais s'il ne représente pas le même roi, comme on peut s'en assurer par la comparaison des n.° 2, 3 et 4, la ressemblance de ce dernier médaillon avec celui qui précède est telle, qu'elle ne permet pas de douter qu'il ne soit de la même fabrique. Il est

(1) Deux caractères, ΠΑ, sont gravés dans le champ derrière l'aigle, ainsi que sur les médaillons n. 2, pl. XIII, et 3, 5, pl. XIV, et n. 4 de la pl. XII. Vaillant conjecturoit que ces lettres étoient les initiales de la ville de Paphos, où ces médaillons avoient été frappés. La colombe qu'on voit gravée au-dessous de ces lettres dans le médaillons d'Arsinoé, n. 2, pl. XIII, peut rendre probable cette conjecture.

donc presque démontré que ce tétradrachme appartient à Physcon.

La médaille n.° 5, pl. XIV, présente la même effigie que celle du n.° 4, a le même type et la même légende, et n'en diffère que par la date : elle offre les lettres numériques L KZ, qui marquent l'an 27. Cette époque s'accorde très bien avec la durée du règne de Physcon. D'ailleurs les deux particularités que nous avons remarquées dans le type; savoir, la palme sur l'aile de l'aigle, et l'extrémité du foudre, recourbée vers le haut et ressemblant à un fleuron, ne se retrouvent que sur les tétradrachmes de ces deux frères.

§ 13. Cléopatre,

fille de Philométor et femme de Physcon.

L'histoire des Séleucides retrace les forfaits d'une autre Clèopâtre qui étoit née du même père et de la même mère (1). Les filles de Philométor se ressembloient par leur ambition et par leurs crimes. Jalouses de l'autorité, elles furent les ennemies mortelles de leurs enfants, et les forcèrent à devenir parricides. La veuve de Physcon, à la mort de son mari, abusa du droit que le testament de celui-ci lui avoit conféré; elle choisit pour son collègue Alexandre, le plus jeune de

---

(1) Voyez le chap. XIII, §. 18 de cette II partie.

ses enfants, au préjudice de l'aîné, Ptolémée Lathyre, qu'elle avoit éloigné auparavant d'Alexandrie, en le nommant au gouvernement de l'isle de Chypre. Contrainte par le peuple de la capitale a réparer ce tort envers Lathyre, elle l'obligea de renoncer à Cléopâtre son épouse et sa sœur, et de s'unir par les nœuds d'un nouvel hymen à Sélene sa sœur cadette (1). Toujours stimulée par l'ambition, et haïssant ce collègue qui n'étoit pas de son choix, elle ourdit contre lui la plus noire calomnie, et le fit passer pour un fils rebelle qui en vouloit à ses jours (2). Un tumulte excité à cette occasion dans Alexandrie força Lathyre d'en sortir, et de faire place à Alexandre.

Lathyre s'étoit retiré en Chypre; sa mère y envoya une armée pour l'en chasser : il avoit pris part aux guerres intestines de la Syrie; elle y passa elle-même pour courir au secours des ennemis de son fils. Elle lui avoit ôté sa première

---

(1) Cléopâtre, la première épouse de Ptolémée VIII, étoit une femme d'un grand esprit et d'un grand courage; on peut en juger par ce qu'elle fit pour son second mari Antiochus IX, dit le Cyzicénien, auquel elle fournit une armée, et qu'elle aida à se replacer sur le trône paternel. Sa mère la connoissoit, et jalouse du pouvoir, elle l'empêcha de régner en Égypte.

(2) Elle fit blesser plusieurs de ses eunuques et de ses gardes, et les fit paroître en public, accusant son fils de ce traitement, comme s'il eût voulu employer la force ouverte contre la vie de la reine (Pausanias, liv. I, chap. 9).

épouse; elle lui ôta encore la seconde, et la força d'accepter la main de Grypus, l'ennemi de Lathyre. Cette guerre cruelle duroit depuis long-temps, lorsque de nouveaux troubles rappelèrent la reine dans sa capitale. Son amour pour Alexandre s'étoit changé en une haine mortelle depuis qu'elle s'étoit aperçue que ce prince ne partageoit que foiblement ses fureurs: elle parvint jusqu'à attenter à la vie de son fils. Tant d'atrocité étouffa dans le cœur d'Alexandre la voix de la nature, et lui fit chercher sa propre sûreté dans la mort de sa mère. Elle fut assassinée l'an 89 avant J.-C. Alexandrie se révolta contre le parricide.

Je reconnois, avec plusieurs autres antiquaires (1), le portrait de Cléopâtre, veuve de Physcon, dans les médailles de bronze sur lesquelles, ainsi que sur la médaille n.° 6, pl. XIV, on lit le nom *de la reine Cléopâtra*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ, autour d'une tête de femme coiffée de la dépouille d'un éléphant. Le revers de ces médailles présente l'aigle des rois d'Égypte, et le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

On a pu douter long-temps que ces medailles appartinssent plutôt à la mère de Lathyre et d'Alexandre, qu'à quelqu'une des autres princesses du même nom qui se sont assises comme elle

---

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, pag. 121; Pellerin, *rois*, p. 46, pl. VI.

sur le trône des Lagides. Mais cette question à été décidée depuis qu'on a trouvé des médailles avec les mêmes légendes, ayant pour type au revers deux aigles l'un à côté de l'autre (1). On a dû penser que cette particularité faisoit allusion au règne de Cléopâtre, sous lequel l'Égypte avoit eu effectivement deux chefs, savoir la reine mère, et celui de ses enfants qu'elle avoit voulu s'associer à la royauté. D'autres ont regardé les deux aigles comme étant l'emblême des deux rois ses enfants (2).

Des doutes ultérieurs ont été élevés par Eckhel : ce prince des numismatistes n'ayant pas, dans les arts, des connoissances proportionnées à sa vaste érudition et à son excellente critique, hésite souvent lorsqu'il s'agit de décider si une tête empreinte sur une médaille est ou n'est pas semblable à une autre, si elle a le caractère d'un véritable portrait, ou si elle présente des formes idéales. Il n'ose en conséquence prononcer que la tête gravée sur ces médailles et sur d'autres semblables; mais sans le nom de Cléopâtre (ainsi que sur celle qui est gravée ici n.° 1, pl. XV), est ou n'est pas la tête idéale de la ville d'Alexandrie personnifiée (3); il ne sait si toutes ces médailles ne présentent pas des têtes de femmes, et

---

(1) Pellerin, *rois*, pl. VI.

(2) Cette opinion est moins vraisemblable; Cléopâtre ne reconnoissoit pour roi dans l'Égypte qu'un de ses fils.

(3) *D. N.*, tome IV, p. 19.

il ne connoît pas de moyen de distinguer dans ces portraits ceux qui appartiennent à une femme, de ceux qui appartiennent à un jeune homme (1).

Un œil qui s'est rendu familiers les ouvrages de l'art numismatique des Grecs s'apercevra facilement que la tête gravée sur la médaille n.° 6, est l'effigie d'une femme; que celle qui est gravée sur la médaille n.° 1, pl. XV, est l'effigie d'un jeune homme; et que l'une et l'autre ne sont point des têtes idéales. La ressemblance de la coiffure, ainsi que celle de la fabrique et des types, prouvent que ces medailles appartiennent à des personnages contemporains; le nom de Cléopâtre, et les deux aigles gravés sur d'autres médailles qui présentent ce nom, désignent la veuve de Physcon; le prince qui a régné avec elle étoit un de ses enfants; et nous verrons bientôt que le caractère du second portrait convient à Ptolémée IX Alexandre. D'autres conjectures que nous proposons au § 16 tendent à confirmer que la médaille n.° 1, pl. XV, lui appartient; et si ces conjectures sont probables, il n'y a plus de doute que la médaille n.° 6, pl. XIV, présentant un portrait de femme coiffée comme lui de la tête d'un éléphant, ne soit celui de sa mère.

Cette étrange coiffure fait allusion au grand

---

(1) Il ne croit même pas déraisonnable de penser que ces médailles pourroient appartenir à la dernière Cléopâtre qui avoit deux frères, en supposant toujours que la tête coiffée d'une peau d'éléphant ne soit pas un portrait.

nombre d'éléphants qui faisoient une des principales forces de l'armée des Lagides, et à la ville d'Alexandrie dont les images, par le même motif, portent la même coiffure. La reine vouloit par-le flatter le peuple toujours remuant de cette capitale, et nous voyons par l'histoire qu'elle avoit réussi à se l'attacher, et à le faire servir utilement au succès de ses projets ambitieux.

§ 14. Ptolémée VIII Soter II, dit Lathyre.

Ce prince qui portoit, comme les autres Lagides, le nom de Ptolémée, fut désigné, de son vivant, par le surnom de *Lathyre* (1). A son avénement au trône, auquel il parvint, comme je l'ai déjà dit, contre la volonté de sa mère, il prit

---

(1) *Latyros* signifie en grec une espèce de pois chiche; et on a conjecturé de là que Ptolémée VIII avoit reçu ce surnom des Alexandrins, peuple moqueur, et qui aimoit à donner des ridicules à ses maîtres. Mais Saumaise a observé que les écrivains grecs l'appelent constamment *Lathouros, Lathure,* et non *Lathyre;* et il conjecture que ce sobriquet indiquoit peut-être le penchant de ce prince pour la débauche (*Ad Solinum,* c. LVI, pag. 877). Quoique le fait remarqué par Saumaise soit certain, il est cependant possible que les deux mots *Λάθουρος* et *Λάθυρος, Lathure* et *Lathyre,* ne diffèrent que par la prononciation ou le dialecte des Alexandrins; et qu'ainsi l'origine de ce surnom soit à-peu-près la même que celle du surnom des Cicérons. Nous avons vu deux princes Arsacides avec des marques pareilles sur le visage.

le titre orgueilleux de *dieu sauveur* (*Théos* (1) *Soter*. Cette élévation, qu'il avoit achetée par sa séparation d'une épouse chérie, fut empoisonnée par des contrariétés continuelles ; mais l'amour de Sélene, sa sœur et sa nouvelle femme, à laquelle il s'étoit attaché comme à la première, l'aidoit à les supporter. Ces affections douces donnent une idée favorable de l'ame de Lathyre, que l'histoire ne nous peint pas comme exempt de vices, ni comme toujours humain et compatissant (2). Cependant lorsqu'après dix ans d'une position pénible, les calomnies de sa mère excitèrent contre lui une sédition qui le força de se retirer en Chypre, le soin qu'il eut d'éviter

---

(1) Porphyre le désigne sous le titre de *soter*; celui de *théos* ne nous est connu que par les médailles (Eckhel, *D. N.*, t. IV, p. 18). Il paroît par Pausanias (liv. I, ch. 9) que Ptolémée VIII, a l'exemple de son oncle, avoit pris aussi le surnom de Philométor, du moins durant le temps qu'il régna à Alexandrie comme collégue de sa mère.

(2) Josephe (*A. J.*, liv. XIII, ch. 12, n. 6) lui a imputé un massacre affreux de femmes et d'enfants, fait par ses troupes dans quelques bourgades de la Judée; mais les autorités de Strabon et de Nicolas de Damas, sur lesquelles il s'appuie, paroissent porter sur l'ensemble des évènements plutôt que sur cette imputation en particulièr. Il n'est pas très-vraisemblable que des actions si atroces et si révoltantes aient été commises par les ordres positifs d'un prince dont la vie ne présente aucune trace de férocité naturelle : au lieu de penser que c'étoit lui-même qui ordonnoit ces atrocités, on est porté à croire que, si elles eurent lieu, c'est qu'il ne put pas les empêcher.

autant qu'il le put une guerre contre cette mère dénaturée, et de chercher plutôt avec ses armées et ses flottes à conquérir d'autres états en Syrie, ne dément pas l'idée de douceur et de bonté que nous nous sommes faite de son caractère. Poursuivi par sa mère jusque dans la Palestine, il avoit essayé en vain de surprendre l'Égypte; mais après dix-huit ans d'agitations et de troubles, les nouveaux crimes de sa famille le rappelèrent sur le trône d'Alexandre. Cléopâtre avoit été assassinée par ordre d'Alexandre, qu'elle avoit voulu faire assassiner. La capitale révoltée offrit le sceptre à son ancien roi, que l'injustice de sa mère n'avoit jamais porté à violer la piété filiale. Les sept dernières années du règne de Lathyre furent heureuses. Alexandre son frère, devenu son ennemi, périt dans une bataille navale. Les flottes de Ptolémée lui donnoient sur les mers une puissance qui n'étoit inférieure ni à celle des Rhodiens, ni à celle des Romains. Les guerres contre Mithridate, et les discordes civiles, avoient un peu abaissé la fierté de ces républicains. Lucullus se rendit auprès du roi d'Égypte pour l'engager à réunir ses forces navales à celles de Sylla; et Ptolemée se sentit assez fort pour s'y refuser sans craindre de provoquer le ressentiment du proconsul (1). Thebes, cette ancienne capitale de la

(1) Plutarque, dans la *vie de Lucullus*, p. 492, où il se trompe sur l'âge de Ptolémée VIII, qu'il appelle *μειράκιον*, *jeune homme*. A la mort de son père, trente ans auparavant, il étoit déjà marié.

haute Égypte, avoit osé méconnoître l'autorité de son roi; elle paya cher sa révolte. Mais Lathyre, en recouvrant sa couronne, n'eut le bonheur ni de se réunir à Sélene, que sa mère cruelle avoit séparée de lui, et que trois hymens successifs avoient fixée dans la maison des Séleucides (1), ni de laisser à un fils légitime le trône de ses aïeux. Il mourut l'an 81 avant l'ère chrétienne.

Je crois que les médaillons d'or et d'argent gravés sous les n.° 7 et 8, pl. XIV appartiennent à Ptolémée Lathyre. Presque tous les numismatistes les ont attribués à Ptolémée XI; mais leur opinion me paroît dénuée de fondement. On peut attribuer à ce dernier, avec beaucoup plus de vraisemblance, des médailles dont nous parlerons bientôt, et qui sont d'une fabrique bien inférieure à celle des médaillons que nous examinons. D'ailleurs le portrait empreint sur les n.° 7 et 8 est aisé à distinguer des portraits des sept premiers Ptolémées, et il seroit impossible d'y reconnoître aucun de ces princes. On ne peut y reconnoître

---

(1) Plusieurs historiens modernes ont même supposé que la haine de Ptolémée contre les princes Séleucides qui avoient osé épouser sa femme eut beaucoup d'influence sur la part que ce prince Lagide prit dans les guerres intestines de la Syrie; moi-même j'ai suivi leur opinion (chap. XIII, § 22, tome II) qui n'est pas dépourvue de quelque vraisemblance: il faut pourtant dire que les écrivains de l'antiquité gardent sur cela un silence absolu.

non plus aucun des Ptolémées issus de cette branche bâtarde qui monta sur le trône avec Ptolémée XI, comme nous en serons convaincus par les médailles de cette époque. Ainsi il ne peut y avoir de doute qu'entre Lathyre, auquel je les attribue, et les deux Alexandre, son frère et son neveu. Mais le règne de ce dernier ne fut qu'éphémère, et on ne peut supposer qu'un grand nombre de médaillons, tant en or qu'en argent, aient été frappés pour un roi qui n'a occupé le trône que durant quelques jours. Il n'est pas vraisemblable non plus que des médaillons sur lesquels l'effigie du roi est environnée des attributs les plus ambitieux aient été frappés pour Ptolémée Alexandre, frère de Lathyre. L'orgueil de Cléopatre en auroit été blessé; et nous verrons dans un moment un portrait bien différent de celui-ci, et qu'une foule de probabilités nous portent à regarder comme celui de ce prince. Le trident ajouté comme un emblême de la puissance maritime au portrait que nous examinons, et la couronne rayonnante, symbole de divinité qu'on avoit donné auparavant à Ptolémée V (1), parceque ce prince avoit pris, comme Ptolémée VIII, le titre de *Théos, dieu,* me paroissent assurer ce portrait

---

(1) Voyez le n. 1, pl. XIV, et ce que nous avons dit relativement à cette particularité. Le surnom de *dieu sauveur* avoit été donné sans doute à Ptolémée VIII après la mort de sa mère, et pour remplacer les surnoms de Philométor et de Philadelphe qu'il avoit pris auparavant.

et ces médaillons à Lathyre, avec un haut degré de vraisemblance.

Le médaillon n.° 7, pl. XIV est un peu plus large et d'une fabrique un peu différente des tétradrachmes ordinaires des Lagides. Le buste du roi coiffé d'une couronne rayonnante et du diadême, est revêtu d'une clamyde; le trident de Neptune est sur son épaule gauche. Le type du revers, ainsi que celui du médaillon de Ptolemée V Théos Epiphane, est la corne d'abondance ou *rhyton*, autre emblême de divinité, d'où sortent des feuilles qui ressemblent à celles du lotus; le rhyton est surmonté d'une couronne rayonnante, et le diadême royal voltige autour. La légende offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et les deux lettres ΔΙ sont gravées dans le champ.

Le dessin n.° 8, pl. XIV est fait d'après l'empreinte d'un médaillon d'or du cabinet de Tiepolo à Venise. Le buste du roi est couvert de l'égide. Ce médaillon ressemble d'ailleurs en tout à celui d'argent; l'effigie du prince a seulement un peu plus d'embonpoint, ce qui fortifie ma conjecture: on sait que Ptolémée VIII fut, ainsi que son père, surnommé Physcon à cause de la grosseur de son ventre (1). Il est probable que ces

(1) *Græca Eusebii*, pag. 70: *Πτολεμαίῳ Σωτῆρι καὶ φύσκωνι δι' ὄγκον τοῦ σώματος κληθέντι* Eusèbe lui-même ne donne le surnom de Physcon qu'à Ptolémée VIII: ce surnom, porté par le père et par le fils, a été une source de méprises pour quelques écrivains modernes.

médaillons ont été frappés à l'époque où Lathyre régnoit seul après la mort d'Alexandre. C'étoit alors que sa flotte se faisoit respecter sur les mers, et que les Romains sollicitoient son alliance (1).

§ 15. Cléopatre Sélene,

seconde femme de Ptolémée VIII Lathyre.

Aucune femme peut-être n'a eu autant de rois pour maris que Sélene, fille de Ptolémée VII et de la plus jeune des Cléopâtre. Celle-ci la fit épouser à son fils aîné Ptolémée VIII Lathyre, suivant l'ancien usage observé dans la famille des Lagides de donner les sœurs pour épouses à leurs frères. Les dix ans qu'unie à ce prince elle porta le titre de reine, furent les moins malheureux de sa vie: Ptolémée l'aimoit tendrement; mais ayant déplu à sa mère, il fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre, et de laisser sa femme au pouvoir de cette princesse ambitieuse et vindicative qui s'empressa de briser le lien dont ils étoient unis.

Quelques années après, Cléopâtre disposa de la main de Sélene en faveur d'Antiochus Grypus, roi de Syrie, qui avoit eu dejà pour épouse Tryphene, sœur aînée de Sélene. Cléopâtre vouloit

---

(1) Une statue de Ptolémée VIII étoit placée à Athenes, dans l'*Odéon* (Pausanias, liv. I, ch. 9).

par ce mariage se ménager un allié, et peut-être en même temps molester le fils qu'elle haïssoit. Sélene, à ce qu'il paroît, n'etoit pas insensible au plaisir de régner: ce fut sans doute cette ambition qui, après la mort d'Antiochus VIII, lui fit accepter sans délai la main d'Antiochus de Cyzique, et dès qu'elle l'eut perdu, celle de son beau-fils Antiochus Eusebès (1). Elle en eut deux enfants dont l'aîné fut Antiochus XIII, dit l'Asiatique. Dans les bouleversements causés en Syrie par les guerres domestiques et par l'invasion de Tigrane, elle trouva moyen de cacher ses enfants, d'entretenir un parti dans ses royaume, et de conserver la possession de quelques places. Mais à la fin elle tomba au pouvoir du prince arménien, qui la fit renfermer dans la forteresse de Séleucie, sur l'Euphrate, où elle fut mise à mort par ses ordres l'an 68 avant J.-C. (2).

---

(1) Appien, *Syriaca*, § 59. Nous avons fait voir (chapitre XIII, § 22, tome II) que ce témoignage d'Appien n'est pas à mépriser, puisque les réflexions qu'il y ajoute montrent qu'il étoit bien instruit de ce fait. D'ailleurs beaucoup de courtisans de ce temps-là auroient dit, comme Enone dans *Phedre*, à une reine veuve prête à épouser son beau-fils :

Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Nous verrons au paragraphe suivant que la fille de Sélene ne fit point de difficulté d'imiter en cela sa mère.

(2) Strabon, l. XVI, p. 749; Josephe, l. XIII, c. 24. Tigrane, à ce que le géographe assure, lui fit ôter la vie lorsqu'il évacua la Syrie; probablement parcequ'il savoit que

Le cabinet de la bibliotheque impériale m'a fourni la médaille de Sélene, qui est unique, et que j'ai fait graver sous le n.° 9, pl. XIV (1). La légende, que jusqu'ici on n'avoit pas bien lue, donne le nom *de la reine Sélene*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΣΕΛΗΝΗΣ: le revers a pour type l'aigle, et pour légende le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ (2). La tête de la reine est sans

---

plusieurs villes de cette contrée venoient de reconnoître pour roi Antiochus Asiatique, fils de Sélene. Ces faits appartiennent à l'an 68 avant l'ère chrétienne. Frœlich, qui n'a pas bien compris le passage de Strabon, place la mort de cette reine à l'an 70 avant la même ère.

(1) Cette médaille est la même que Vaillant avoit déjà publiée, et qui l'a été par plusieurs autres après lui : mais on ne s'étoit point aperçu de la véritable disposition de la légende; cependant cette disposition est la même des deux côtés: pour la bien lire, il ne faut pas tourner la médaille; mais l'ayant placée de manière que les titres ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, puissent se lire dans le sens ordinaire de gauche à droite, alors les noms ΣΕΛΗΝΗΣ, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, se présentent comme une seconde ligne de la même inscription. Nous avons remarqué une semblable disposition de légende dans une médaille d'Antiochus IV, roi de Commagene, frappée à Célendéris de Cilicie (pl. I, n. 4). M. Silvestre de Sacy a trouvé la même disposition dans plusieurs légendes gravées au revers des médailles des Sassanides (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, p. 205.

(2) Les analogies que cette médaille présente, dans les types et dans les légendes, avec la médaille de Cléopâtre, mère de Sélene, n. 6 pl. XIV, confirment de plus en plus les conjectures des antiquaires qui ont attribué la médaille n. 6 à cette Cléopâtre, et qui n'ont pas hésité à y reconnoître son portrait.

diadême et sans voile. Sélene craignoit peut-être de blesser l'orgueil de sa mère.

PLANCHE XV.

§ 16. Ptolémée IX Alexandre I.

Cléopâtre, veuve de Physcon, avoit voulu s'associer à la royauté Alexandre, le plus jeune de ses deux fils, qu'elle croyoit moins jaloux de l'autorité que Lathyre; mais ce choix déplaisoit aux habitants d'Alexandrie; et quoique reine, elle n'osa braver leur opinion. Alexandre fut donc envoyé gouverner l'isle de Chypre, où trois ans après il prit le titre de roi, sans doute par les insinuations de sa mère qui se ménageoit en lui un appui contre Lathyre, avec lequel elle partageoit le trône à regret. On a vu au § 14 comment Cléopâtre réussit par la suite à chasser Lathyre, et à mettre à sa place Alexandre. Le nouveau roi, après plusieurs années de patience, préférant l'exil à cet état de gêne, prit le parti de quitter Alexandrie. Cléopâtre obtint par des négociations le retour de son fils, qu'elle vouloit rapprocher d'elle pour le sacrifier à son ambition. Elle fut prévenue par Alexandre; et sa mort, imputée à ce prince, inspira tant d'horreur aux Alexandrins, qu'ils ne voulurent plus le regarder comme leur roi, et envoyèrent des députés en Chypre pour rappeler Lathyre. Alexandre, déchu de la royauté, prit les armes contre son frère: il fut deux fois vaincu

par les généraux de celui-ci, et il périt dans la seconde bataille, vers l'an 88 avant l'ère chrétienne.

Ce prince avoit épousé en secondes noces Bérénice, fille de Lathyre, dont il n'eut point d'enfants; mais il avoit eu de son premièr mariage un fils du même nom que lui. Le jeune Alexandre, qui avoit alors trouvé un asile dans l'isle de Cos, où il s'étoit retiré avec les trésors de sa bisaïeule (1), tomba avec ses richesses au pouvoir de Mithridate; et il se réfugia à Rome lorsque le roi de Pont eut été vaincu par Sylla. La mort de Lathyre paroissoit devoir placer Bérénice sa fille sur le trône d'Égypte, puisqu'il n'avoit pas d'autres énfants légitimes (2). Sylla y envoya le jeune Alexandre pour régner avec elle; et pour lui assurer la couronne il lui fit épouser la veuve de son père (3). A peine dix-neuf jours s'étoient-

(1) Cléopâtre, veuve de Philométor, première femme de Physcon, et sœur de l'un et de l'autre, étoit, par Cléopâtre sa fille, la bisaïeule d'Alexandre II.

(2) Pausanias, liv. I, ch. 9, où il parle de la statue de Bérénice qu'on avoit élevée à Athenes auprès de celle de son père. C'est à cette princesse que les antiquaires ont attribué, avec peu de vraisemblance, les beaux médaillons d'or et d'argent d'une fabrique plus ancienne, qui, suivant mon opinion, appartiennent à Bérénice Evergétis. Voyez ci-dessus le § 7.

(3) Ce fait, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans les mœurs de ce temps, ainsi que nous l'avons vu au paragraphe précédent, est attesté par Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 60);

ils écoulés depuis cet hymen, que ce jeune homme ingrat devint le meurtrier de son épouse; cette action effroyable l'ayant fait abhorrer de l'Égypte entière, il se sauva à Tyr, d'où il sollicita longtemps et toujours en vain les secours de Rome : il mourut, dans son exil, vers l'an 65 avant l'ère chrétienne; et on fit circuler le bruit qu'il avoit légué par son testament ses royaumes à la république (1).

---

mais il a été ignoré par les écrivains modernes qui n'ont pas fait attention à la valeur du mot πρόγονος, *privignus*, beau-fils, employé par cet historien. Baudelot, qui a donné une traduction française de ces fragments de Porphyre, n'en avoit pas saisi le véritable sens (*Histoire de Ptolémée Auletes*, p. 423).

(1) Cicéron, *Orat. II, contra Rullum*, § 16. Grævius, et après lui les autres commentateurs de Cicéron, ont bouleversé, à l'occasion de ce passage, la chronologie des rois d'Egypte. Ils devoient en inférer que Ptolémée X Alexandre II fut non pas massacré par les Alexandrins, ainsi qu'Appien et Porphyre le racontent, mais seulement chassé de l'Égypte; et que Ptolémée XI, désigné par les surnoms d'*Auletes*, c'est-à-dire *le joueur de flûte;* et de *Nothus*, *le bâtard*, règna plusieurs années à Alexandrie avant d'être reconnu pour roi par les Romains, qui affectoient de considérer toujours comme le prince légitime celui qu'ils avoient envoyé en Égypte, et que les Alexandrins en avoient chassé. Mais il est surprenant qu'on ait cité les écrits de Porphyre et d'Eusebe pour soutenir une opinion entièrement contraire à leur systême chronologique, et qui ne repose sur aucune autorité. C'est cependant l'opinion que les chronologistes modernes ont adoptée, et qui donne à Alexandre II plusieurs année des règne. Il me paroît évident que les *Ptolemæus Nothus* de *Prologues* de Trogue Pompée est Ptolémée Aulete, bâtard de La-

La médaille de bronze gravée sous le n.° 1, pl. XV appartient probablement à Ptolémée IX Alexandre I. La conformité de cette médaille avec celle de Cleopâtre sa mère, n.° 6, pl. XIV est très-frappante ; les types se ressemblent parfaitement, avec la seule différence, 1.° que sur la médaille n.° 6, pl. XIV on lit les noms de Cléopâtre et de Ptolémée, et que sur celle n.° 1, pl. XV on lit seulement le nom de Ptolémée ; 2.° que sur la première la figure coiffée d'une tête d'éléphant est celle d'une femme, et que sur la seconde la figure est évidemment celle d'un homme qui a beaucoup d'embonpoint : tel étoit, suivant les historiens, Alexandre I, qui régnoit avec sa mère Cléopâtre (1).

Il est digne de remarque, et nous l'avons déjà observé, que les princes qui ont porté le nom d'Alexandre ont été dans l'usage de se faire re-

---

thyre ; que le Ptolémée Philadelphe de Porphyre est Ptolémèe VIII Lathyre lui-même, parceque cet auteur le désigne par des expressions non équivoques ; et qu'enfin le Ptolémée *Paréisactos* de Strabon (liv. XVII, pag. 794) n'est pas un autre personnage que celui qui est nommé *Cybiosactès* par le même géographe (p. 796), et qui avoit changé le nom de Séleucus en celui de Ptolémée (Dion, l. XXXIX, § 57). Strabon parle d'Aulete comme d'un roi son contemporain, et il le donne pour successeur immédiat de Lathyre, ne tenant point compte du règne éphémere d'Alexandre le fils. Je ne conçois pas comment une autorité d'un si grand poids n'a pas dérangé les systêmes des chronologistes et des historiens modernes.

(1) Athénée, liv. XII, p. 550.

présenter avec la tête couverte de la dépouille de quelque animal féroce ou guerrier. Lorsque les Rhodiens, ainsi que je l'ai dit ailleurs, substituèrent à la tête d'Hercule qui étoit empreinte sur les drachmes et les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand, le portrait de ce prince, ils le représentèrent, comme Hercule, coiffé d'une peau de lion. A l'imitation du conquérant macédonien, deux Alexandre, rois de Syrie, sont gravés sur leurs monnoies avec la même coiffure; et Alexandre, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, a affecté aussi un ajustement semblable, en changeant seulement, pour des raisons qui lui étoient particulières, la peau de lion en celle d'éléphant (1). Le premier roi d'Égypte qui ait pris le nom d'Alexandre a suivi l'exemple du fils de Pyrrhus. La tète d'un éléphant étoit la coiffure des images idéales de la ville d'Alexandrie: les rois Lagides étoient alors les seuls rois de l'Orient qui entretinssent des éléphants de guerre; enfin Cléopâtre, mère d'Alexandre I, étoit représentée sur ses médailles dans le même costume: que de raisons pour ce prince d'adopter cette étrange coiffure! que de raisons pour nous de le reconnoître à ce bizarre ajustement (1)!

---

(1) Voyez ci-dessus les chap. III, § 3, du I volume et XIII, §§ 12 et 17 du II volume, et les pl. V, n. 3 et XXI, n. 2, volume II.

(2) Pellerin avoit, par le même raisonnement, attribué cette médaille à Ptolémée IX Alexandre I (*Rois*, p. 51). Eckhel

§ 17. Ptolemée XI Neos Dionysos ou *Nouveau Bacchus*, dit Aulete.

Philopator, Physcon, et Aulete, ont été les plus mauvais princes qui aient regné sur Alexandrie. Philopator fut peut-être le plus stupide et le plus débauché; Physcon le plus cruel; mais Aulete réunissoit a ses vices des mœurs si basses, qui lui attirèrent le mépris de ses sujets.

Le crime et la fuite d'Alexandre le jeune avoient laissé vacant, ainsi que nous l'avons vu, le trône d'Égypte. Deux frères, appelés Ptolémée l'un et l'autre, étoient issus de Lathyre; mais leur naissance n'étoit pas le fruit de l'hymen. Un bâtard de Physcon avoit régné sur la Cyrénaïque (1); les deux fils de Lathyre, malgré le vice de leur origine, pouvoient prétendre à l'héritage de leur père. Il paroissoit plus juste que son sceptre passât dans leurs mains que dans celles de l'assassin de sa fille. L'aîné de ces frères fut reconnu pour roi dans l'Égypte; le cadet dans l'île de Chypre (2). L'amitié des Romains pour

---

en a douté; et il déclare ne pouvoir décider si la tête gravée sur ces médailles est celle d'un homme ou celle d'une femme (*D. N.*, tome IV, p. 29).

(1) Ptolémée Apion, qui étoit né de la courtisane Irene, et qui, à sa mort, légua ses états aux Romains.

(2) Les chronologistes qui font règner Alexandre II sur l'Égypte durant plusieurs années supposent, sans aucun fondement, qu'Aulete à cette époque régnoit en Libye, ou dans quelque autre province qui avoit appartenu à son père.

le roi expulsé, et le testament supposé de ce prince, suscitoient à la vérité contre ces nouveaux Ptolémées de trop puissants compétiteurs : mais les Romains étoient distraits par les guerres contre Mithridate, et par leurs discordes civiles. Les chefs de la république, forcés par les circonstances à devenir les corrupteurs d'une multitude qui n'aimoit que l'anarchie s'étoient plus occupés de se procurer les moyens de fournir à leurs dépenses que de conquérir des royaumes à l'état. Aulete, après la mort de son cousin, prodigua des trésors, et obtint l'amitié des Romains l'an 59 avant J.-C., César étant consul. Son frère, roi de Chypre, étoit avare; il ne fit point usage des mêmes moyens; et l'année suivante son royaume fut confisqué (1). Les Alexandrins haïssoient leur roi: ses dépenses ruinoient l'état; et chaque jour il se dégradoit de plus en plus à leurs yeux, en faisant publiquement le métier de joueur de flûte, et pratiquant les superstitions les plus ridicules; ils ne purent tolérer plus long-temps ni son indifférence pour le sort de son frère, ni sa complaisance pour les Romains, qui, sans coup férir, s'étoient emparés de l'isle de Chypre; ils se soulevèrent; et le roi, forcé de s'enfuir secrètement, courut à Rome implorer le secours de la république. Les trésors immenses qu'il avoit em-

(1) Ce fut en vertu d'une loi proposée par le tribun Clodius. Le roi de Chypre se donna la mort.

portés, et qui étoient le fruit des confiscations et des rapines qu'il avoit exercées sur l'Égypte entière, ne lui permettoient pas de douter du succès de ses sollicitations dans une ville où régnoit la vénalité; mais l'intrigue qu'il employa mal-adroitement et à découvert; l'asssassinat des ambassadeurs d'Alexandrie, qu'il fit tuer par ses sicaires presque sous les yeux du sénat; la séduction des juges qui étoient chargés de venger ces attentats, révoltèrent tellement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans cette grande ville, que même les hommes les plus corrompus furent obligés, par la crainte de l'opinion publique, d'embrasser le parti contraire à Ptolémée, et qu'il fut lui-même forcé de se réfugier à Ephèse.

Rome étoit alors si dépravée, que les personnes sages et les amis de l'ordre et de la justice qui détestoient les menées criminelles du roi furent contraints, pour les faire échouer, d'appeler à leur aide la superstition. On supposa un oracle de la Sibylle qui défendoit aux Romains de rétablir un roi d'Égypte par la force des armes. Précautions inutiles; Ptolémée emprunta des sommes énormes à des traitants romains (1); il mit Pompée dans ses intérêts; et celui-ci le fit ré-

---

(1) A C. Rabirius Posthumus: le plaidoyer de Cicéron, pour ce traitant, est un monument des bassesses et des iniquités de Ptolemées, même en admettant que l'orateur, suivant l'usage ordinaire, et pour servir sa cause, ait altéré jusqu'à un certain point la vérité des faits.

tablir par un homme sans pudeur et sans crédit; par Gabinius, qui gouvernoit la Syrie en qualité de proconsul.

Alexandrie, pendant l'absence de Ptolémée, étoit en proie à de nouveaux désordres: les filles du roi se disputoient la couronne; Bérénice l'emporta sur les autres; on lui chercha un époux dans la famille des Séleucides. Un de ces princes, ou du moins un jeune homme qui se disoit un d'entre eux, vint à Alexandrie où son hymen fut célébré avec Bérénice: mais ses manières paroissant démentir sa naissance, la reine le fit étrangler (1). Un jeune Cappadocien, nommé Archélaüs, arriva de l'Asie (2), et le remplaça. Il avoit

---

(1) C'étoit un certain Séleucus auquel les Alexandrins avoient donné le surnom de *Cybiosactès*, pour désigner son avarice sordide. Plusieurs historiens modernes prétendent qu'il étoit l'un des fils d'Antiochus X le Pieux, et l'un des deux princes qui, après la mort de Ptolémée X, Alexandre II, vinrent solliciter à Rome la couronne des Ptolémées, et qui s'appuyoient des droits de Cléopâtre Sélene leur mère. Strabon et Dion paroissent cependant l'avoir regardé comme un imposteur (Strabon, liv. XVII, p. 796; Dion, l. XXXIX, § 57); et ce fut peut-être à cause de cette supercherie que Bérénice le fit mourir. Il avoit pris le nom de Ptolémée, comme on peut l'inférer d'un autre passage de Strabon (*loco citato*, pag. 794). Philippe, fils de Grypus, et détrôné depuis long-temps, se présentoit aussi parmi les prétendants de Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 62).

(2) C'étoit le fils de cet Archélaüs qui avoit commandé les armées de Mithridate contre Sylla, et l'aïeul de cet autre Archélaüs qui règna dans la Cappadoce après Ariarathe X. Voyez le chap. XI, § 9, vol. II.

des qualités dignes d'un prince: monté sur le trône, il tâcha de s'y maintenir par son courage. et ses talents militaires; mais mal secondé par un peuple efféminé, sa résistance lui coûta la vie. Aulete, rentré dans sa capitale, se baigna dans le sang de sa fille: les meurtres et les confiscations désolèrent toute l'Égypte, et la mort ne la délivra de ce monstre que l'an 51 avant l'ère chrétienne.

Quoiqu'il n'existe aucun monument numismatique qui offre dans la légende le nom et les surnoms distinctifs de Ptolémée XI nouveau Bacchus, il y a cependant beaucoup de médailles qui ont pour empreinte l'effigie d'un roi Ptolémée, bien différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. Ces médailles sont de bronze et d'une fabrique particulière: le portrait du roi n'a pas les caractères de la première jeunesse, et ses cheveux sont ceints d'une couronne de feuilles ou de fleurs, qui remplace le diadême.

Ces changements dans les monnoies des rois d'Égypte m'ont paru tenir aux bouleversements que ce royaume avoit éprouvés lors de l'extinction de la ligne légitime de ses souverains; et les particularités qu'on remarque sur ces médailles sont propres à confirmer ma conjecture.

La médaille gravée n.° 2, pl. XV, a les dimensions d'un tétradrachme: elle est cependant de bronze. D'un côté on voit le buste d'un prince couvert de l'égide, et couronné de laurier: le revers a pour type l'aigle tenant le foudre dans

ses serres, et pour légende, *du roi Ptolemee*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ· une corne d'abondance est gravée dans le champ.

La médaille de bronze n.° 3, pl. XV est d'un plus petit module, mais le travail en est plus soigné : on y voit le buste du même prince ; sa couronne est composée de fleurs qui ressemblent aux fleurs de lis. Le revers est parfaitement semblable à celui de la médaille n.° 1, pl. XV.

Ces médailles, relativement à l'art, ont beaucoup d'analogie avec les médailles de Cléopâtre, veuve de Physcon, et avec celles d'Alexandre I son fils, n.° 6, pl. XIV et pl. XV ; mais le flaon en est plus mince ; ainsi elles ressemblent davantage aux médailles de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, et fille de Ptolémée Aulete. On ne peut les attribuer à aucun des deux frères de Cléopâtre ; l'âge du portrait ne le permet pas. Je pense qu'elles ont été frappées sous Ptolémée Aulete ; et d'autres antiquaires lui avoient attribué avant moi la médaille n.° 3, pl. XV (1).

Sur la médaille n.° 2 la substitution de la couronne de laurier au bandeau royal fait probablement allusion au goût de Ptolémée pour les fêtes et pour les concours de musique, où il disputoit lui-même la couronne à des joueurs de flûte (2),

---

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 145 ; Baudelot, *Histoire de Ptolémée Aulete*, p. 18 : mais les gravures qui la représentent dans ces deux ouvrages sont peu fidèlles.

(2) Strabon, liv. XVII, p. 796.

Mais les fleurs, soit de lis, soit de coloquinte, qui ornent sa chevelure sur la médaille n.° 3, servent encore mieux à caractériser ce prince, que son penchant pour la superstition avoit poussé jusqu'à faire imprimer sur ses membres à l'imitation des dévots les plus stupides du paganisme, la figure de ces fleurs et celle des tympanum de Cybèle (1).

---

(1) Plutarque, *De discernendo adulatore*, tome II, p. 56 de ses œuvres.

Baudelot Dairval a prétendu reconnoître le portrait de Ptolémée Aulete sur une améthyste gravée du cabinet d'Orléans (*Histoire de Ptolémée Aulete; Dissertation sur une pierre antique*, etc., part. I.re, chap. 3, et part. II, ch. 6). On voit dans cette pierre la tête en profil d'un jeune homme vigoureux qui a la moitié du visage enveloppée d'un voile transparent, et ses cheveux crêpus ceints d'une couronne de feuilles. Baudelot croyoit reconnoître dans ce voile le *φορβεῖον*, *phorbéion*, bandeau dont les joueurs de flûte se couvroient la bouche et les joues. Winckelmann avoit observé qu'il y a une grande différence entre ce bandeau des joueurs de flûte et un voile : que plusieurs monuments représentent le *phorbéion* sous une autre forme; et il avoit conjecturé que la pierre gravée représente Hercule jeune habillé dans le costume des femmes lydiennes, tel qu'il étoit dans le palais d'Omphale (*Histoire de l'art chez les anciens*, l. V, c. 5, § 7, p. 360 du I.er volume de l'édition de M. Fea). Cette conjecture ingénieuse et savante a été appuyée par l'illustre antiquaire, sur la comparaison de plusieurs monuments qui représentent des femmes voilées de la même manière. Je puis ajouter à ces exemples celui de quelques figures de bronze et de terre cuite que Ficoroni a fait connoître (*Vestigia di Roma*, p. 21).

§ 18. Ptolémée XII Dionysius.

Ptolémée Aulete avoit laissé deux fils et deux filles. Cléopâtre, âgée de dix-sept ans, étoit l'aînée des quatre. Il avoit voulu, par son testament, qu'elle fût l'épouse de l'aîné de ses frères, qui portoit comme Aulete le surnom de Dionysius; mais il n'avoit que treize ans, et on ignore si, lorsque l'âge le permit, les nœuds de l'hymen l'unirent à sa sœur; on sait seulement que, son ambition commençant à se développer, il ne voulut plus souffrir que Cléopâtre, sous le prétexte de partager avec lui l'autorité royale, l'usurpât tout entière. Théodote, précepteur de Dionysius, l'eunuque Pothinus son instituteur, et Achillas, le chef des armées, se déclarèrent contre la reine. Elle fut obligée de se retirer en Syrie, où elle réunit des troupes. Son frère se mit à sa poursuite; et il étoit déjà à Péluse, lorsque le grand Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, aborda seul ce malheureux rivage. On vit alors un prince qui, par son père, tenoit de ce Romain illustre ses états et sa couronne, décider avec des courtisans de la destinée et de la vie de celui qui avoit été regardé jusqu'alors comme le plus grand des humains.

La suite de cet événement forme une partie très-intéressante de l'histoire des guerres civiles de Rome. Pompée fut massacré, et sa tête envoyée à César. Le vainqueur de Pharsale, arrivé en Égypte, rappela le jeune roi et sa sœur dans

leur capitale ; et Dionysius fut, dans son propre palais, le prisonnier des Romains. Mais Achillas marchoit contre Alexandrie ; et, ne voulant pas que les Égyptiens eussent pour souverain un prince captif, il avoit fait proclamer reine Arsinoé, sœur cadette de Ptolémée, qui s'étoit échappée du palais.

Peu de temps après, Achillas périt par les ordres de cette nouvelle reine ; mais bientôt l'armée la fit descendre du trône, et redemanda Dionysius. Le jeune prince, dissimulé, promettoit à César de régner sous sa dépendance. Ce grand homme, jugeant sans doute qu'il étoit convenable à sa générosité et à ses desseins de se laisser tromper (1), rendit la liberté à Dionysius. A peine l'eut-il recouvrée, qu'il courut aux armes. Les troupes romaines de la Syrie arrivèrent au secours de César : il y eut une bataille dans laquelle les Égyptiens furent mis en déroute ; le roi se sauva sur le Nil dans une nacelle que le trop grand nombre des fuyards dont elle étoit chargée fit renverser : on retrouva quelques jours après le corps du prince, et on le reconnut à la cuirasse d'or dont il étoit couvert. Dionysius avoit régné quatre ans avec sa sœur ; et la cinquième année de son règne (l'an 47 avant J.-C.) fut la dernière de sa vie.

La médaille de Ptolémée XII Dionysius, gra-

---

(1) Hirtius, *De bello Alexandrino*, § 24.

vée sous le n.° 4, pl. XV, a été attribuée à ce prince par tous les antiquaires qui l'ont examinée (1). On y voit la tête du jeune roi avec les symboles de Dionysius ou de Bacchus; il est couronné de lierre; le thyrse est sur son épaule. La jeunesse du portrait ne permet pas de l'attribuer à Ptolémée XI, qui avoit pris aussi le surnom de Bacchus. L'aigle du revers et la légende *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, prouvent sans réplique que cette drachme appartient à un roi d'Égypte de la dynastie des Lagides.

Je ne sais si aucun antiquaire a remarqué la ressemblance qui existe entre le profil gravé sur la médaille et celui de la dernière Cléopâtre; cette ressemblance tend à confirmer que l'effigie empreinte sur la drachme que nous examinons est véritablement l'effigie de Ptolémée XII Dionysius (2).

---

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 162.

(2) Le nom de *Dionysos* et celui de *Dionysios* étoient également usités chez les Grecs pour désigner Bacchus. Il paroît que pour mettre quelque distinction entre le surnom de Ptolémée XI et celui de Ptolémée XII, on avoit appelé le père *Dionysos*, et le fils *Dionysios*.

§ 18. Cléopatre

fille de Ptolémée Aulete.

Les monarchies grecques de l'Europe et de l'Asie, fondées par les Macédoniens, avoient cédé l'une après l'autre à la fortune de Rome. La dynastie des Ptolémées survivoit encore; et, comme un flambeau qui redouble d'éclat lorsqu'il est prêt à s'éteindre, plus brillante que jamais à sa dernière époque, elle a fourni à l'histoire des pages qui, par la singularité des évènements qu'elles présentent, forment dans les annales des nations un morceau unique qui instruit, étonne et intéresse.

Tous ces prodiges sont dus à l'esprit, aux attraits, et au caractère d'une femme, de Cléopâtre, l'aînée des enfants d'Aulete, et mariée successivement à deux de ses frères qu'elle voulut gouverner à son gré (1). Cette ambition lui fit sacrifier le second (2), ainsi que sa sœur Arsinoé (3), au desir de régner seule et de n'avoir

---

(1) Voyez le paragraphe précédent, où il est parlé de Ptolémée XII.

(2) Ptolémée XIII, après la mort de César, fut empoisonné par ordre de Cléopâtre (Josephe, *A. J.*, l. IV, ch. 4).

(3) Arsinoé, reconnue par César pour reine de Chypre, s'étant mise à la tête du parti d'Achillas, à Alexandrie, fut prise par les Romains, et obligée de paroître chargée de chaînes dans le triomphe du dictateur. Après ces revers, elle vivoit retirée dans l'Asie mineure, où Marc-Antoine, par

point de compétiteurs : cette même ambition lui faisoit espérer qu'elle pourroit élever sa puissance aussi haut que celle des plus grands monarques, si elle asservissoit à ses charmes les maîtres du monde, c'est-à-dire les chefs des partis qui dominoient à Rome au moment de la dissolution de la république. Le fils aîné du grand Pompée fut sa première conquête ; mais par la force des circonstances cette conquête ne fut qu'éphémère. César, qui avoit passé en Égypte à la poursuite de Pompée, ayant rappelé Cléopâtre à Alexandrie pour prononcer entre elle et son frère, fut séduit par les charmes de cette jeune princesse, qui profita de l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui pour réaliser ses projets d'agrandissement. Le dictateur la rétablit sur le trône, et poussa la complaisance jusqu'à la combler dans Rome même d'honneurs extraordinaires (1), et à permettre qu'un enfant dont elle étoit accouchée, et dont il se croyoit le père, portât le nom de Césarion.

L'assassinat de ce grand homme ne détruisit point la fortune de Cléopâtre : elle sut se défendre d'embrasser le parti des meurtriers de son amant ; et il lui fut facile de se justifier de toute

---

les insinuations de Cléopâtre, la fit assassiner, l'an 41 avant l'ère vulgaire, dans le temple même de Diane Leucophryne, à Magnésie (Appien, *Bell. civil.*, liv. V, § 9).

(1) Elle y alla, accompagnée de Ptolémée XIII, l'an 46 avant l'ère chrétienne (Dion, liv. XLIII, § 27 ; Suétone, *Cæsare*, chap. 52).

imputation à ce sujet auprès de Marc-Antoine lorsqu'il fut devenu le maître de l'Orient. Aussi cette femme adroite songeoit-elle beaucoup moins à prouver son innocence au triumvir qu'à lui plaire et à le captiver par ses attraits: elle n'eut besoin pour y réussir que d'arriver à Tarse, sur un vaisseau décoré avec autant de magnificence que de goût, et entourée de tous les attributs d'une divinité des mers, réunis à ceux de la déesse de beauté. Cette première entrevue subjugua sans retour le triumvir, dont les grandes qualités et la haute fortune furent toujours en contraste avec des foiblesses honteuses et la plus dangèreuse insouciance.

Ce fut dans les liens de ce nouvel amour que Cléopâtre porta ses vues au comble des grandeurs. L'empire du monde étoit partagé entre Octave et Marc-Antoine; et personne ne croyoit impossible que Marc-Antoine ne pût s'élever au-dessus de son concurrent. Mais le triumvir, amoureux de Cléopâtre, étoit au-dessous de lui-même. Cette passion fatale le fit échouer dans la guerre des Parthes, l'empêcha de s'opposer aux progrès d'Octave, lui fit négliger les préparatifs nécessaires à sa défense, et fut la cause de toutes les fautes qu'il commit comme général à la bataille d'Actium. Cléopâtre, qui ne vouloit pas quitter Marc-Antoine un seul moment, dans la crainte qu'il ne se rendit à l'amour d'Octavie sa vertueuse épouse, plus jeune et plus belle que la reine d'Égypte, Cléopâtre, qui n'osoit combattre sur

terre, où elle n'auroit pu fuir avec autant de facilité et de promptitude qu'étant montée sur ses vaisseaux, porta son amant à faire les dispositions les plus désespérées, et par sa fuite prématurée entraîna celle de Marc-Antoine, et lui fit perdre la bataille (1).

L'année que Cléopâtre survécut à cette défaite n'est pas celle qui fait le moins connoître son ame: la fermeté et le sang-froid avec lesquels elle envisageoit les approches de la mort, le courage qu'elle eut de ne pas renoncer dans ces derniers moments aux jouissances ordinaires de sa vie, à ces jouissances qu'elle appeloit *inimitables*; sa fidélité envers Marc-Antoine, qu'elle vit avec une sorte de joie mourir avant elle, parcequ'elle avoit résolu de le suivre; les derniers devoirs qu'elle lui rendit avec autant de pompe que de véritable douleur; les soins qu'elle prit; la dissimulation qu'elle employa vis-à-vis d'Octave pour s'assurer la liberté de mourir (2); la mort même qu'elle se procura en se faisant mordre par des aspics; et à laquelle elle s'étoit préparée avec tout le

---

(1) Plutarque, dans la *vie de Marc-Antoine*, et Dion, l. XLVII à L, ont donné le récit de ces évènements dans le plus grand détail.

(2) On a dit que Cléopâtre avoit cherché à séduire Octave; un examen impartial de sa conduite rend plus probable l'opinion que j'ai suivie. Il est constant que la reine d'Égypte, après la bataille d'Actium, avoit refusé les conditions avantageuses qu'Octave lui faisoit offrir, si elle eût voulu trahir Marc-Antoine (Plutarque, *Antonio*, p. 950).

faste d'une reine et le calme d'une ame forte; ont relevé aux yeux de la postérité, ainsi qu'à ceux de ses contemporains, la grandeur de son caractère, et ont, jusqu'à un certain point, réhabilité sa mémoire flétrie par ses débordements et par ses crimes.

Cléopâtre mourut à trente-huit ans, l'an 30 avant l'ère chrétienne. Octave fit célébrer ses funérailles avec une magnificence royale, et mêler ses cendres avec celles de Marc-Antoine; ce qui n'empêcha pas le vainqueur d'orner son triomphe de l'image de cette reine (1). Sa statue, que César avoit consacrée dans le temple de Vénus, à Rome, s'y voyoit encore plus de deux siècles après sa mort (2).

Deux mèdailles d'argent, une grecque et une latine, sont gravées sous les n.° 5 et 6, pl. XV. La première est un tétradrachme, et il a probablement été frappé à Alexandrie: d'un côté est la tête en profil de Marc-Antoine, avec la légende ΑΝΤΩΝΙΟϹ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΟΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ *Antoine, empereur pour la troisième fois, triumvir.* Marc-Antoine avoit

---

(1) On a cru long-temps qu'une statue représentant une femme endormie, ayant à son bras gauche un bracelet en forme de serpent, étoit une image de Cléopâtre mourante. J'ai fait voir que le sujet de cette statue, placée maintenant dans le musée Napoléon, est Ariadne abandonnée par Thésée et endormie sur les rochers de Naxos (*Musée français*, tome IV; *Museo Pio Clementino*, tome II, pl. XLIV).

(2) Appien, *Bell. civil.*, liv. II, § 102. Κλεοπάτρας εἰκόνα καλήν.

été proclamé *imperator* (empereur) pour la troisième fois, après la défaite de Sextus Pompeius, l'an 36 avant l'ère chrétienne (1). Le buste de Cléopâtre est de l'autre côté: sa chevelure, artistement arrangée, est ceinte du diadème; un manteau orné de pierreries couvre ses épaules. La légende présente son nom et son titres, *βασ*ΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, *la reine Cléopâtre, nouvelle déesse*, ou plutôt *nouvelle Isis*; car Isis étoit par excellence la déesse de l'Égypte. Cette médaille, qui vraisemblablement a été frappée après que Marc-Antoine eut répudié Octavie, doit être de l'an 33 avant l'ère chrétienne. Depuis l'année précédente, Cléopâtre avoit pris le surnom de nouvelle Isis (2). La physionomie de la reine, telle qu'elle est sur la médaille, laisse beaucoup à desirer pour la régularité des formes; aussi la beauté de Cléopâtre, suivant Plutarque, n'étoit pas accomplie (3); c'étoit la réunion de tous les agréments de l'esprit et de ceux du corps, plus que la beauté même, qui la rendoit séduisante. Nous avons eu lieu de remarquer, à l'occasion du portrait d'Alcibiade, que la sculpture et la gravure ne peuvent rendre qu'une petite partie des charmes d'une belle figure (4).

---

(1) Eckhel, *D. N.*, tome VI, p. 67.

(2) Dion, liv. XLIX, § 42 et liv. L, § 5; Plutarque, *Antonio*, p. 941.

(3) *Loco citato*, p. 927.

(4) Ci-dessus, au chap. III, § 5, I volume.

La médaille latine représente les mêmes effigies. La légende qui est autour de la tête romaine, ANTONI ARMENIA DEVICTA, fait connoître que cette tête est celle *d'Antoine après qu'il eut subjugué l'Arménie.* La tiare des rois arméniens est gravée dans le champ. Cet évènement répond à l'an 34 avant l'ère chrétienne. Le buste *de Cléopâtre, reine des rois, et dont les fils sont rois*, CLEOPATRAE REGINAE REGVM FILIORVM REGVM, est désigné par cette légende qui a trait à l'acte solennel par lequel Antoine reconnut Césarion, fils de César et de Cléopâtre, comme roi des rois et associé au trône de sa mère; et les deux fils que lui-même avoit eus de la reine, Alexandre et Ptolémée, l'un comme roi des Parthes, l'autre comme roi de Syrie (1). La proue de vaisseau qui est audessous du buste de Cléopâire peut être considérée comme faisant allusion aux forces navales de cette reine, et en même temps comme un attribut assez ordinaire des images d'Isis.

---

(1) Plutarque, *loc. cit.*, p. 941; Dion, liv. XLIX, Césarion fut mis à mort par ordre d'Auguste, après la prise d'Alexandrie. Alexandre et Ptolémée furent épargnés, en considération de Cléopâtre Sélene leur sœur, qu'Octave unit par l'hymen à Juba le jeune, roi de Mauritanie, ainsi que nous le verrons au chap. suivant.

Addition de l'Auteur.

L'Éditeur du cabinet Tiepolo avoit remarqué que l'effigie de Cléopâtre étoit empreinte sur quelques médailles frappées à Damas et portant une époque (1) : mais les numismatistes ne paroissent pas avoir fait attention à cette remarque. La médaille dont le dessin est gravé sous le n.° 7, pl. XV, présente évidemment le portrait de cette reine. Le type du revers est la ville même personnifiée, coiffée de tours et assise sur un rocher au pied duquel on voit la demi figure de la fleur Chrysorrhoas. La plante ou fleur qu'on voit près du fleuve me paroît être plutôt la fleur de lotus qu'un epi de bled. Cette plante égyptienne feroit allusion à la nouvelle Isis qui étoit devenue la souveraine des *Damsacéniens*, dont la légende présente le nom, ΔΑΜΑΣΚΗΝΩΝ. La figure de la ville a la main droite étendue; une corne d'abondance est sur son bras gauche. L'époque ΓΟΣ indique l'an 276 de l'ère des Séleucides, qui commença dans l'autoume de l'an 37 avant l'ère chrétienne.

C'est à cette même année que Josephe rapporte la cession faite par Marc-Antoine à Cléopâtre de toute le contrée de la Syrie qui étoit au sud du fleuve Eleuthere, Tyr et Sidon exceptées (2). Cette ligne de démarcation donnoit à Cléopâtre la possession de Damas.

---

(1) *Mus. Theup.*, p. 1208.

(2) Josephe, *A. J.*, liv. XV, chap. 4, § 1 et 2.

§ 20. Ptolémée Apion Roi de Cyrene.

Ce prince étoit fils naturel de Ptolémée VII Evergete II, surnommé Physcon, et d'Irene, une de ses maîtresses. L'an 116 avant l'ère chrétienne, son père en mourant lui légua la Cyrénaïque. Ptolémée y régna pendant vingt ans, et en nommant un héritier par son testament, il préféra la république romaine aux enfants naturels de son frère. Sa maigreur lui avoit fait donner le surnom d'*Apion*, qui est l'opposé de celui de *Physcon* qu'on avoit donné a son père (1).

Plusieurs antiquaires ont prétendu reconnoître l'effigie d'Apion sur quelques médailles (2): mais je n'ai trouvé aucune médaille authentique avec un portrait qu'on pût regarder avec quelque probabilité comme celui de ce prince. La tête qu'on lui attribue est, sur quelques médailles, une tête d'Apollon, sur d'autres, celle d'Orus ou d'Harpocrate. Je n'ai pas voulu néanmoins exclure de l'iconographie le portrait de Ptolémée Apion, gravé dans l'ouvrage de Spanheim (3), quoique je n'aye pu examiner la médaille originale.

On y voit d'un côté la tête d'un roi, orné comme celle de Magas, d'une corne de belier. La

---

(1) Justin, l. XXXIX, chap. 5. Les Académiciens d'Herculanum ont compilé les autorités des anciens sur Ptolémée Apion (*Bronzi*, tome I, p. 201).

(2) Eckhel, *D. N.*, tome IV, p. 125.

(3) *De V. et P. num.*, tome I, p. 296.

légende qui l'entoure offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Le revers a pour type la plante du silphium; et la légende que cette monnoie a été frappée par la *commune des Cyréniens*, ΚΟΙΝ*ον* ΚΥΡ*αναιων*.

Il est clair que la tête du roi Ptolémée est celle d'un souverain des Cyréniens; mais les sept premiers Ptolémées ont tous régné sur la Cyrénaique, à l'exception tout au plus de Ptolémée II Philadelphe.

Le seul caractère qui pourroit y faire reconnoître Ptolémée Apion seroit la différence entre la physionomie gravée sur cette médaille et la physionomie connue des six autres Ptolémée qu'on vient d'indiquer. A la vérité si la tête gravée dans l'ouvrage de Spanheim a été fidélement copiée d'après la médaille, on ne peut confondre les traits de ce Ptolémée, avec ceux d'aucun autre prince Lagide, et il faut y reconnoître Apion. Mais les dessins des gravures ajoutées au grand ouvrage de Spanheim ne sont point faits avec assez de soin et d'exactitude pour inspirer une confiance entière; ainsi le portrait d'Apion n'est point encore bien connu.

NOTE.

D'après les remarques que j'ai faites au § 10 de ce même chapitre, sur les médaillons attribué par Vaillant, et dernièrement par M. Sestini (*Lettere*, tome VIII, pag. 131), à Ptolémée XIII, on ne sera pas étonné de ne pas trouver ici le portrait de ce Ptolémée. Je crois avoir rendu tres-probable que l'effigie empreinte sur ces tétradrachmes est celle de Ptolémée V; et il me paroît démontré, par la simple comparaison de ces médailles avec celles de la dernière Cléopâtre et de Ptolemée XII, l'une sœur et l'autre frère de Ptolémée XIII, que les médaillons qui sont l'objet de cet examen ne peuvent absolument appartenir à ce prince.

CHAPITRE XIX.

PRINCES AFRICAINS.

Le mariage d'un roi numide avec Cléopâtre, fille de la reine d'Égypte, et de Marc-Antoine, nous conduit naturellement, ainsi que l'ordre géographique, à parler de quelques princes qui ont gouverné les nations africaines. Les dynasties barbares qui régnoient sur ces contrées se mèlèrent ainsi au sang des Héraclides et des Macédoniens; et d'ailleurs la civilisation grecque s'étoit déjà répandue parmi les peuples qui habitoient les régions situées entre l'Atlas et la Méditerranée (1). Ces considérations me font regarder les monuments iconographiques qui nous ont conservé les portraits de quelques uns de ces princes comme un complément à l'iconographie grecque, d'autant

(1) Strabon, liv. XVII, pag. 832, dit que Micipsas, fils de Massinissa, avoit peuplé de Grecs la ville de Cirta, sa capitale. Les Carthaginois eux-mêmes n'étoient étrangers ni aux mœurs ni aux arts de la Grece; témoin l'architecture grecque de leurs célèbres chantiers où chaque arcade étoit flanquée de deux grandes colonnes ioniques (Appien, *Punica*, § 96).

plus que ces monuments sont en trop petit nombre pour former à eux seuls une classe séparée, et qu'il y en a plusieurs, comme nous le verrons, qui présentent des légendes grecques.

PLANCHE XVI.

§ I. Juba, roi de Numidie.

Juba étoit fils d'Hiempsal, roi des Numides, et descendoit de Massinissa (1). La ruine de Jugurtha son grand-oncle avoit donné lieu au rétablissement de son aïeul sur le trône (2). L'orgueil, la perfidie et la cruauté qui dégradoient le caractère de Juba, le rendoient indigne du rang où la fortune et la naissance l'avoient placé (3); et il n'est pas étonnant que le tribun

---

(1) La généalogie et la suite de ces princes ont été doctement éclaircies par l'abbé Belley, t. XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 90, et particulièrement depuis la page 100 jusqu'à la page 104, où il donne la copie plus correcte et plus complette d'une inscription gravée en l'honneur de Juba II, dans laquelle on lit les noms de ses ancêtres, et que Spon et Reinésius avoient rapportée avec peu d'exactitude.

(2) Le cardinal Noris, *Cenotaphia Pisana*, diss. II, c. 12, taxe d'erreur quelques écrivains anciens qui désignent Juba I comme un roi de la Mauritanie. Il étoit numide, et règnoit sur ces peuples. Néanmoins il est hors de doute que le pays des Massésyles, nation numidique, qui étoit compris dans le royaume de Juba, l'a été postérieurement dans la Mauritanie appelée *Cæsariensis*.

(3) Les *Commentaires* de César, *de Bell. civ.*, liv. II, et

Curion eût projeté à Rome de le déposer et de confisquer son royaume. L'amitié de Pompée fut son appui ; et Juba, dans les guerres civiles, embrassa le parti de celui qui lui avoit conservé le trône. Ces guerres fournirent au prince africain l'occasion de se venger de Curion, qui, devenu général dans le parti de César, fut attaqué près d'Utique par Juba, et périt avec son Armée. Après la mort de Pompée, le roi des Numides ayant réuni ses forces à celles de Q. Scipion, dont Pompée avoit épousé la fille, César se rendit en Afrique l'an 46 avant l'ère chrétienne; les troupes de Juba furent défaites près de Thapsus; et le roi lui-même, fugitif, abandonné de son armée, exclus de sa capitale; se donna la mort en sortant d'un festin (1): sa famille et ses états furent la proie du vainqueur.

Hirtius, *de Bello Africano*, fournissent les preuves de ces imputations. Juba fit mourir les prisonniers romains pris à la bataille d'Utique, malgré la parole d'Atius Varus, qui avoit promis de leur conserver la vie. Il ne voulut pas souffrir que Scipion, général en chef du parti de Pompée en Afrique, portât la pourpre, lorsqu'il étoit avec lui dans le même campement. Il avoit eu le projet horrible de massacrer tous les habitants de Zama, et de brûler la ville, sa famille, et lui-même avec ses trésors, lorsqu'il auroit perdu toute espérance de se soutenir.

(1) César et Hirtius, *loc. cit.;* Dion, l. XLI et XLIII; et Appien, *Bell. civ.*, l. II, sont les auteurs d'où j'ai tiré presque tout ce que je dis sur ce prince. Quant au genre de sa mort, ils étoient convenus, lui et Pétreïus, général romain du même parti, de se tuer l'un l'autre en combattant; mais Juba eut

La médaille d'or gravée sous le n.° 1 de cette planche a été frappée par l'autorité de Juba, sans doute à l'occasion des guerres civiles de Rome. La légende d'un côté, qui est latine, et le poids qui est égal à celui des monnoies de la république, donnent une grande probabilité à ma conjecture. Cette médaille a pour type le buste de Juba: le prince africain se distingue par une barbe longue, et pointue, et principalement par une coiffure singulière à plusieurs rangs, dans laquelle ses cheveux paroissent mêlés avec des cheveux de rapport. Cette particularité du costume africain a été soigneusement remarquée par Strabon; et plusieurs passages des auteurs latins y font allusion (1). Juba est vêtu d'une chlamyde,

---

besoin pour mourir du sécours d'un de ses esclaves. Séneque le rhéteur a, suivant l'usage des écrivains de sa profession, sacrifié l'exactitude historique à la recherche des phrases ampoulées, lorsqu'il a dit: *Juba et Petreïus mutuis vulneribus concurrerunt, et mortes fœneraverunt* (*Suasoriâ* VII *in fine*).

(1) Strabon, liv. XVII, p 828, où le géographe remarque un usage assez singulier de ces Africains qui prenoient garde de ne pas se heurter l'un l'autre en se rencontrant, de peur de déranger leurs coiffures. Silius Italicus, dans la description qu'il fait de la coiffure d'un Carthaginois, paroît avoir eu sous les yeux l'image d'un Africain dont la chevelure prenoit, comme sur la médaille de Juba, la figure d'un bonnet:

Tum frontem Chremes intonsam umbrante capillo
Sœptus, et horrentes effingens crine galeros.

Punicor, liv. I, v. 404.

Quant à Juba lui-même, Cicéron, qui l'avoit vu à Rome,

et a sur l'épaule droite un sceptre orné de bandelettes (1). Le revers avec une légende en caractères barbares, probablement numidiques, représente l'entrée de l'enceinte extérieure, ou les propylées d'un temple dont le sommet ainsi que le fronton de la façade percent au-dessus de l'entablement. Ces propylées sont octastyles, ou à huit colonnes, élevés sur un soubassement avec une espèce de perron au milieu.

§ 2. Juba II roi de Mauritanie.

Fait prisonnier dans son enfance, à Zama, avec le reste de sa famille, le fils de Juba I fut conduit à Rome, où il servit d'ornement au triomphe africain de César (2). Cet état de captivité fut un bonheur pour le jeune Juba, le vainqueur ayant eu soin de son éducation, au point que

---

lui donne l'épithète de *bene capillatus*, chevelu (*De lege agrariâ*, Orat. II, § 22).

(1) Le petit aigle qu'on voit derrière la tête de Juba est d'argent incrusté dans la médaille d'or, et prouve que ce monument unique appartenoit autrefois au cabinet des Gonzagues, à Mantoue. Des médailles semblables de Juba, frappées en argent et du poids des *denarii* de la république romaine, ne sont pas rares dans les collections.

(2) Les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Juba le jeune, roi de Mauritanie*, par l'abbé Sévin, insérées dans le IV volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 457, me dispensent presque de toute autre citation historique.

le prince numide acquit, sous les maîtres les plus accrédités de son temps, des connoissances étendues dans l'histoire, la littérature et les arts. Octave, après la conquête de l'Égypte, lui ayant fait épouser Cléopâtre Sélene, fille de Cléopâtre et de Marc'Antoine, et sœur de ses propres nieces, l'établit roi de la Mauritanie et de quelques autres contrées de l'Afrique. Juba, tranquille sur un trône que la protection et la bienveillance d'Auguste lui assuroient, se livra à ses études favorites, et il composa sur l'histoire, sur la géographie, et sur les arts, plusieurs ouvrages estimés que nous regrettons.

Cependant ses occupations littéraires n'absorboient pas toute son attention; il gouvernoit avec sagesse et équité; ses sujets furent heureux sous son règne; et deux siècles après sa mort, sa mémoire étoit encore en honneur parmi les Africains. Il avoit régné pendant quarante-huit ans, lorsqu'il mourut l'an 19 de l'ère vulgaire (1). Sa couronne passa à un fils qu'il avoit eu de Cléopâtre (2)

---

(1) Cette époque a été mieux fixée par l'abbé Belley (*Histoire de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. XXXVIII, p. 103 et 102) qu'elle ne l'avoit été par l'abbé Sévin.

(2) Comme ce fils étoit encore bien jeune lorsqu'il succéda à son père (Tacite, *Annal.*, liv. IV, § 23), il faut en conclure que l'union de Juba II et de Cléopâtre ne fut pas de courte durée, ainsi qu'on le pourroit penser en supposant, sur l'autorité de Josephe (*A. J.*, liv. XVII, ch. 12, n. 4; et *de B. I.*, liv. II, ch. 7), que Juba eût eu pour sa seconde femme Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce,

Sélene, et qui avoit pris de ses aïeux maternels le nom illustre de Ptolémée.

La médaille d'argent de Juba II, gravée sous le n.° 2, pl. XVI, a pour type son effigie et celle de la reine son épouse.

Le jeune prince porte le costume des rois grecs (1); ses cheveux sont serrés par le diadê-

---

princesse qui, suivant cet historien, étant veuve de Juba, devint l'épouse d'un autre Archélaüs, roi de Judée et fils d'Herode-le-Grand. Il est certain que la mort de Juba fut postérieure de beaucoup d'années à celle de Glaphyra; et si on veut absolument ajouter quelque foi au récit de Josephe, il faut dire ou que Juba II, suivant l'usage des princes numides, avoit plusieurs femmes, et qu'il a pu avoir renvoyé Glaphira (Noris, *loco citato*); ou plutôt, comme l'a pensé Holdius, que le Juba, roi de Libye, mari de Glaphyra, etoit un petit prince de la Libye proprement dite, différent de Juba, roi de Mauritanie (*De vita et gestis Herodum*, n. 29). Quelques antiquaires ont cru que Juba II avoit, avant sa mort, associé son fils à la royauté. Il est certain, par les médailles, que Ptolémée avoit obtenu le titre de roi du vivant d'Auguste, et par conséquent du vivant de son père. Mais je crois plus probable l'opinion d'Eckhel qui pense que ce titre a été souvent déféré aux fils des rois, et qu'il n'indique pas toujours que ces princes eussent été associés au trône de leur père (*D. N.*, tome IV, p. 160).

(1) Juba II, élevé dans la littérature et les usages grecs et romains, a quitté le costume african de son père. Il paroît même avoir tiré quelque vanité d'une tradition qui lui donnoit une origine grecque. On disoit que ses ancêtres étoient issus de l'union d'Hercule avec une fille d'Antée. La massue de ce demi-dieu est devenue sur quelques médailles un attribut de Juba II, et lui-même est représenté sur d'autres la tête couverte d'une dépouille de lion.

me : la légende latine, REX IVBA, le fait reconnoître. On retrouve dans sa physionomie les formes principales de celles de son père.

Le revers, avec la légende grecque, présente l'effigie et le nom de la *reine Cléopâtre*, BACIΛICCα κλεοΠΑΤΡΑ. Comme la tête de Juba est tournée à droite et celle de la reine à gauche, les dessins des deux côtés de la médaille mettent ces portraits en regard.

La médaille n.° 4, pl. XVI, du même métal, offre la même effigie avec une légère différence d'âge. La légende est aussi la même des deux côtés, latine pour le nom de Juba, grecque pour celui du Cléopâtre. Une princesse qui prétendoit, par Philippe de Macédoine, tirer son origine d'Hercule et des plus anciens héros de la mythologie, quoique fille de Marc-Antoine, ne devoit pas renoncer à sa langue maternelle, d'autant moins que son père se glorifioit aussi de la même origine. Juba au contraire, quoique très instruit dans la littérature grecque, a préféré la langue des Romains, qui l'avoient placé sur le trône.

Le revers de cette médaille n'a point pour type l'effigie de Cléopâtre ; on y lit seulement son nom, BACIΛICCA ΚΛЄΟΠΑΤΡΑ. Le croissant qu'on

---

Pausanias (I, 17) nous apprend qu'une statue de Juba se voyoit de son temps à Athenes, dans le gymnase de Ptolémée. Le mariage du roi de Mauritanie avec une princesse du sang des Lagides avoit pu faire placer la statue de Juba II dans un monument de Ptolémée Philadelphe.

y voit empreint, et qui est surmonté de la fleur de lotus et de deux épis de bled, fait allusion au second nom de Sélene (*Lune*) qu'on avoit donné à cette princesse. Ces attributs d'une déesse dans laquelle la mythologie des Alexandrins reconnoissoit à la fois la Lune et Cérès, rappellent le nom de *nouvelle Isis* que la mère de Sélene avoit pris dans les jours de sa gloire.

La cornaline gravée sous le n.° 3, pl. XVI, représente, sans qu'on puisse en douter, le même portrait que les deux médailles. L'excellence du travail y développe encore mieux tous les traits de la physionomie. On voit par la coiffure du roi de Mauritanie qu'il allioit, autant qu'il étoit possible, le costume de son pays au costume grec. Le haut de la tête est plus garni de cheveux que ne le sont ordinairement les têtes grecques (1).

§ 3. Ptolémée, roi de Mauritanie.

Ce prince régna pendant vingt années sur les états qu'il avoit hérités de son père· uniquement occupé de ses plaisirs, il laissoit les rènes du gouvernement entre les mains de ses affranchis (2). La protection de Rome lui assuroit le trône, et il s'efforçoit de la mériter en secondant les pro-

(1) Cette antique appartient à la collection de M. de la Turbie. Le dessin a été fait sur une empreinte que je possede.

(2) Tacite, *Annal.*, liv. IV, chap. 23.

consuls de l'Afrique dans les guerres qu'ils eurent à soutenir à plusieurs reprises contre un prince numide nommé Tacfarinas. Cet homme audacieux et rusé, ayant fait soulever contre l'empire une partie de ces contrées, ravageoit les autres, et faisoit trembler ses voisins. Ptolémée, pour prix de ses services, reçut du sénat romain l'habit et les décorations des triomphateurs (1): mais l'avènement de Caligula à l'empire lui devint funeste (2). Le nouvel empereur l'ayant appelé à Rome, son humeur capricieuse et violente fut choquée de l'attention que le peuple parut faire, dans un jour de spectacle, à l'habit de pourpre dont le roi de Mauritanie étoit revêtu. La jalousie qu'en conçut cet empereur frénétique, ou, suivant d'autres, le desir de s'emparer des trésors de Ptolémée, ne se borna pas à le détrôner et à l'exiler de ses états; Caïus le fit assassiner en chemin, l'an 40 de l'ère chrétienne. La Mauritanie fut réduite en province, mais non sans effusion de sang; Edemon, un des affranchis de Ptolémée, s'étant efforcé de venger la mort de son maître (3).

---

(1) Tacite, *loco citato*, c. 26.

(2) Suétone, *C. Caligula*, c. 26 et 35; Dion, liv. LIX, § 25; Séneque, *de Tranquillitate animi*, c. II. Suétone observe que Caligula étoit cousin de Ptolémée, puisqu'ils descendoient l'un et l'autre de Marc-Antoine, Caligula par Antonia sa grand-mère, et Ptolémée par sa mère Cléopâtre Sélene.

(3) Pline, liv. V, § 1.

La médaille n.° 5, pl. XVI, appartient à ce fils de Juba. Elle à été frappée la première année de son règne, c'est-à-dire l'an 19 ou 20 de l'ère vulgaire: on y voit le portrait du *roi Ptolémée* et la legende latine, PTOLEMAEVS REX, qui le désigne. Le prince a la tête ceinte du diadême, et un peu de barbe à l'extrémité des joues. Un palmier est le type du revers et le symbole de la région sur laquelle régnoit Ptolémée; les lettre R. A. I, qu'on voit dans l'exergue, doivent se lire, *Regni anno primo* (1).

---

(1) M. Sestini a fait connoître une suite de médailles frappées sous le règne de Ptolémée, et marquées des années de ce règne. Il y en a qui portent l'époque de l'an XVIII (*Lettere*, tome V, p. 9 et suiv.). Ces monuments numismatiques confirment l'opinion de l'abbé Belley sur le temps de la mort de Juba II (*Hist. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXVIII, p. 103).

Une statue de Ptolémée, roi de Mauritanie, avoit été placée à Athenes, ainsi que celle de son père, dans le gymnase de Ptolémée Philadelphe. Nous en sommes assurés par une inscription découverte dans cet endroit même, et publiée dans le III volume de l'ouvrage de Stuart, *Antiquities of Athens*, pl. LV; la voici:

Ο ΔΗΜΟΣ
ΒΑΣΙΛΕΑ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΟΥΒΑ
ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΚΓΟΝΟΝ
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΑΥ
ΤΟΥ

Les Athéniens (ont élevé cette statue) *au roi Ptolémée, fils du roi Juba, descendant du roi Ptolémée* (Philadelphe), *à cause de son mérite et de sa bienveillance.*

PLANCHE XVII.

§ 4. Annibal.

Les personnages illustres dont il me reste à parler dans ce chapitre pourroient, sous plusieurs rapports, y paroître déplacés. On s'étonnera peut-être de trouver le buste d'Annibal dans la suite des rois (1), et de voir le portrait de ce grand homme, ainsi que ceux de Massinissa et de Sophonisbe, après les médailles de Juba le jeune et de son fils Ptolémée. Cependant l'ordre historique lioit intimement la biographie de ces princes numides à celle des derniers rois de l'Égypte; et il auroit été difficile à un antiquaire de proposer des conjectures sur les monuments qui représentent Annibal, sans avoir donné les portraits certains de quelques princes africains qui, par leur costume, peuvent contribuer à faire reconnoître le héros carthaginois. Son histoire, tout-à-fait étrangère à celle des Thémistocles, des Périclès et des Alcibiades, se rattache avec moins d'inconvenient à celle de ces princes et de ces

(1) Cependant les écrivains latins ont donné plus d'une fois à Annibal le titre de roi pour désigner la suprême magistrature de *suffete*, qu'il avoit exercée dans sa patrie (Cornelius Nepos, *Hannibale*, ch. 7; Silius Italicus, *Punicor*, l. IV, v. 131). On comparoit les deux *suffetes* de Carthage aux deux rois de Sparte; on les comparoit encore mieux aux consuls de Rome, puisque l'autorité des *suffetes* ne duroit qu'une année.

chefs africains, et nous achemine vers l'histoire et l'iconographie romaine. C'est l'ordre que Cornelius Nepos a suivi dans son histoire des généraux illustres. Cet élégant biographe, après avoir écrit la vie des grands capitaines de la Grèce et avoir parlé des rois successeurs d'Alexandre, nous donne celle des généraux carthaginois, Hamilcar et son fils Annibal, et de là il passe aux hommes illustres de l'ancienne Rome (1).

Annibal étoit né en Afrique, vers l'an 247 avant J.-C. (2). Il puisa dans les sentiments de son père (3) la haine contre les Romains, et il apprit à son école l'art de la guerre. Il le suivit en Espagne, et à vingt-cinq ans il remplaça dans le commandement des armées carthaginoises son beau frère Asdrubal qui avoit lui-même remplacé Hamilcar. Formidable aux peuples de cette région, chéri de son armée, il se crut assez fort

---

(1) *Vitæ excel. Imperat.*, sect. XXI et suiv.

(2) Les principaux auteurs qui ont parlé d'Annibal se trouvent indiqués avec beaucoup d'exactitude dans une note de Bosius, qui dans plusieurs éditions de Cornelius Népos, précede la vie de ce grand capitaine.

(3) Annibal fait lui-même dans Polybe (liv. III, c. 11) le récit de la scene qui se passa entre lui et son père, lorsque celui-ci partant pour l'Espagne, exigea de son fils, alors âgé de neuf ans, le serment solennel qu'il ne seroit jamais l'ami des Romains. A cette seule condition Hamilcar consentit de l'emmener avec lui dans son expédition, ce que l'enfant desiroit ardemment. La famille des Barca, d'où Hamilcar étoit issu, étoit une des plus illustres de Carthage.

pour venger sa patrie de l'humiliation qu'elle avoit essuyée dans le traité de paix conclu avec Rome après la bataille navale des Egates, et, dédaignant les conseils timides du sénat de Carthage, qui paroissoit redouter la guerre, il jeta le gant aux Romains par l'attaque de Sagunte. La prise et la destruction de cette ville leur alliée ouvrit la seconde guerre punique dont l'histoire nous montre Annibal se frayant un chemin vers l'Italie à travers les Gaules et les Alpes, triomphant de cinq consuls romains dans quatre batailles rangées, mettant Rome aux abois à la journée de Cannes, la menaçant jusque sous ses remparts, se soutenant pendant plus de seize ans en Italie contre un adversaire dont la constance et les ressources étoient inépuisables. On le voit, après de si glorieux succès, mal secondé par son gouvernement et par sa patrie, où son ambition peu déguisée lui avoit fait de puissants ennemis, contraint, par la valeur et l'ascendant de Scipion, de repasser en Afrique, et de se battre à Zama avec désavantage contre ce grand homme, qui, s'il ne le surpassoit pas en génie, commandoit une armée mieux disciplinée et plus dévouée à son pays et à sa gloire. Il fut défait dans cette bataille, qu'il livra contre son gré, et où, de l'aveu même de ennemis, il épuisa toutes les ressources de l'art militaire; et, après sa défaite, il sacrifia sa haine aux intérêts de sa patrie en conseillant la paix qui fut faite avec les Romains l'an 202 avant J.-C.

La jalousie des Carthaginois, qui avoit entravé

tant de fois les succès du grand capitaine, ne s'acharna pas moins contre l'homme d'état, lorsque Annibal mit ses soins à rétablir les finances de Carthage, et à la préparer de loin à une lutte nouvelle. Dès qu'ils le virent élevé pour la deuxième fois à la suprême magistrature de son pays, ses envieux étendirent leurs intrigues jusqu'à Rome pour exciter contre lui la politique soupçonneuse du Sénat. Les Romains firent sentir aux Carthaginois que le commandement des troupes et les honneurs déférés à Annibal pouvoient rallumer la discorde entre les deux républiques. Ce grand homme crut devoir, par une fuite secrette, se dérober à tant d'ennemis découverts et cachés: il se réfugia auprès d'Antiochus, qui faisoit des préparatifs pour attaquer les Romains. C'est alors qu'Annibal se montre de nouveau dans l'histoire de leurs guerres. On peut y voir comment les ambassadeurs romains eurent des instructions secrettes de chercher les occasions de s'entretenir en particulier avec lui pour le rendre suspect au prince qui vouloit en faire son appui; comment Scipion l'Africain, ce même capitaine qui avoit vaincu Annibal à Zama, et qui pour lors étoit un de ces ambassadeurs, ne rougit pas de se prêter à cette indigne manœuvre (1); comment

---

(1) La vérité de ce fait et la facilité avec laquelle Annibal se prêtoit a ces entretiens, attiré par l'estime que lui témoignoit Scipion et par les louanges que ce Romain lui prodiguoit, sont incontestables. Ce n'est pas un de ces ornements

Antiochus tomba dans ces pieges, éloigna de ses conseils Annibal, et l'exila, pour ainsi dire, en lui donnant le commandement de ses forces navales.

Bientôt après Antiochus est vaincu à Magnésie; le guerrier carthaginois, qui n'avoit pas été plus heureux sur mer, est contraint, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains, à chercher un nouvel asile. Il croit le trouver à Gortyna, dans l'ile de Crete; mais, ayant des raisons de se défier d'une nation qui passoit pour perfide, il court en Arménie, où il fortifie la ville d'Artaxate pour Artaxias, qui venoit de se déclarer roi, et de se soustraire à la dépendance des Séleucides (1). L'influence romaine l'oblige vraisemblablement à quitter cette cour, et à passer en Bithynie; il y trouve l'accueil le plus favorable chez Prusias I, qui se croyoit offensé par la république. Ce prince

---

romanesques par lesquels on a trop souvent defiguré l'histoire. Nous tenons ce fait de Polybe, qui étoit l'ami et le compagnon de Scipion le jeune (l. III, c. 11; Appien, *Syriaca*, § 10). Ce personnage ne pouvoit pas ignorer la vérité d'une anecdote si étroitement liée à l'histoire du grand homme dont il étoit devenu le petit-fils par adoption, et avec lequel il avoit vécu plusieurs années.

(1) Ce fait, déjà indiqué par Strabon (liv. XI, p. 528), est confirmé par Plutarque, qui le raconte avec plus de détail dans la *vie de Lucullus*, I, pag. 513: il ne repose pas sur la seule autorité du géographe, comme l'abbé Sévin l'avoit cru (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XVI, pag. 151).

meurt; Annibal jouit pendant quelque temps de la même faveur auprès de Prusias II. Celui-ci fait la guerre au roi de Pergame, alliés des Romains; et ses succès sont dus en grande partie aux conseils et aux dispositions d'Annibal. Mais ce prince lâche est effrayé par les menaces de Rome; il traite avec les ambassadeurs de la république, et il est déjà prêt à trahir l'hospitalité envers cet illustre étranger, qui, pour n'être pas livré à ses mortels ennemis, avale un poison qu'il portoit toujours avec lui, et meurt, à l'âge de soixante-cinq ans, l'an 183 avant J.-C., dans le château de Lybissa, où les voyageurs croient voir encore aujourd'hui les vestiges de son monument (1).

Tel fut le sort de ce guerrier dont l'histoire a placé le nom au premier rang des grands capitaines et à une petite distance de celui d'Alexandre (2), mais dont elle n'a pas dissimulé les

---

(1) Belon, *De admirandâ operum antiquæ artis præstantiâ*, liv. I, c. 13, dans le *Trésor* de Gronovius, t. VIII. L'endroit qui répond à l'ancienne Libyssa porte, suivant Belon, le nom moderne de Diacibe; suivant d'autres, celui de Gébize.

(2) Justin, liv. XXX, c. 4. Les armées qu'Annibal commandoit étoient presque entièrement mercenaires, étant composées de soldats de différentes nations, et de mœurs et de langues diverses. Polybe, Diodore, Tite-Live, Trogue Pompée, ne cessent d'admirer Annibal, qui, ayant exposé ces armées à des travaux, à des dangers, et même à des privations incroyables, sut toujours se faire aimer de ses soldats, et n'éprouva jamais aucune sédition.

défauts. Elle lui a reproché sans ménagement son avarice et sa cruauté. Ses ennemis éprouvèrent les effets de son naturel dur et inhumain, et ses amis même ne furent point à l'abri de son insatiable avidité (1). Au reste une certaine générosité, qui est inséparable des grands caractères, parut adoucir dans plusieurs occasions la férocité de son ame. Sa haine même contre les Romains ne le dispensoit pas d'admirer et d'estimer les qualités personnelles de ses ennemis; de là les honneurs rendus aux cendres de Marcellus, ses égards pour Scipion dans les entretiens qu'ils eurent ensemble à Ephèse, et le soin qu'il prit d'écrire en grec l'histoire de la belle campagne de Manlius Vulson en Asie (2); car ce grand homme n'étoit étranger ni à la littérature des Grecs, ni à leurs arts (3).

---

(1) Polybe, *Excerpta de virtutib. et vitiis*, p. 1381 a 1387 de l'édition de Gronovius.

(2) Cornelius Nepos, *Hannibal*, c. ult. Ces exploits de Manlius Vulson, consul l'an de Rome 565, 189 avant J.-C., ont été racontés par Tite-Live dans son XXXVIII livre. Il paroît que la composition de cet ouvrage historique appartient à la dernière période de la vie d'Annibal, et qu'il a été écrit à la cour du roi de Bithynie, presque sur les lieux mêmes qui avoient été le théâtre de cette guerre.

(3) Pour sa littérature, outre ce que nous venons de dire, on peut voir ce qu'ajoute Cornelius Nepos, *loco citato*. Son amour pour les arts est prouvé par le soin qu'il eut, lorsqu'il fut contraint d'aller chercher un asile, d'emporter avec lui des statues de bronze, sans doute fort-précieuses pour le travail. Nous ignorerions cette particularité, si les statues dont

Il y a eu un temps où les antiquaires se flattoient de posseder le portrait authentique d'Annibal sur une medaille représentant la tête d'un guerrier barbare, ornée d'un casque et accompagnée d'une légende en caractères peu connus, qu'on se plaisoit à regarder comme des caractères puniques (1). Une connoissance un peu plus certaine de cet alphabet et la critique de deux numismatistes éclairés, Pellerin et Eckhel, on détruit entièrement cette illusion (2). On a reconnu que les caractères de la médaille ne sont point puniques, et que le nom qu'ils offrent n'est point celui d'Annibal : c'est d'ailleurs en vain qu'on chercheroit son effigie sur des monnoies qui sont probablement plus anciennes que lui, et frappées dans l'Asie mineure.

L'opinion de ceux qui reconnoissent ce général carthaginois dans une tête de face, gravée sur plusieur pierres antiques, paroît mériter plus de considération. Cette tête est celle d'un guerrier armé d'un bouclier es d'un casque. Sur quelques

---

on vient de faire mention n'avoient été employées par Annibal comme un moyen de soustraire ses trésors à l'avidité des Gortyniens, et de mettre ainsi, par un heureux stratagême, sa vie en sûreté contre les piéges que lui tendoient ces hôtes perfides qui convoitoient ses richesses (Justin, l. XXXII, c. 4; Cornelius Nepos, *loco citato*, c. 9).

(1) Faber, *Imagines ex biblioth. Fulvii Ursini*, n. 63; Haym, *Tesoro britannico*, tome I, p. 143.

(2) Pellerin, *Recueil*, tome III, p. 59, pl. CXXII, n. 7 et 8; Eckhel, *D. N.*, tome III, p. 412.

pierres la forme de cette armure diffère un peu de celle des casques grec ou romain; sur d'autres le bouclier est orné de la figure d'un cheval ou de celle d'un dauphin (1). Le cheval étoit l'emblême de Carthage (2), et le dauphin, symbole de la mer, pouvoit convenir à un guerrier carthaginois. La physionomie du personnage a quelque chose d'extraordinaire et même de terrible. Une inscription gravée sur une pierre semblable, quoique effacée à demi par la vétusté, présente les traces du nom d'Annibal, d'autant moins suspectes, que l'antiquaire qui a publié le premier ce monument ne soupçonnoit pas lui-même ce que cette inscription pouvoit signifier (3). Voilà les arguments propres à faire regarder comme probable l'opinion de ceux qui reconnoissent sur ces pierres gravées le portrait d'Annibal.

La cornaline que je publie ici sous le n.° 1,

---

(1) Il y en a quatre dans le *Museum Florentinum;* on les trouve gravées tome I, pl. XXX, n. 4, 5 et 6, et t. II, pl. XII, n. 2; une autre dans le cabinet d'Orléans, t. II, pl. III. Les graveures en pierres fines du XVI siècle nous ont laissé beaucoup d'imitations de ces pierres antiques.

(2) Le cheval tout entier est le type de plusieurs médailles frappées en Sicile par le Carthaginois.

(3) Gori, *Inscrip. per Etrur.*, tome I, pl. IV, n. 4. Il a pris l'H, presque effacé du nom d'*Hannibal*, pour un Π grec, et il lit ΠA...BA..., au lieu de HA...BA... Dans le *Musée Florentin*, ouvrage du même antiquaire, et postérieur au recueil des inscriptions, on a entrevu le nom que ces lettres pouvoient indiquer.

pl. XVII, a été trouvée en Calabre l'an 1805, et appartient au cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine.

On y voit le même portrait qui est gravé sur les pierres dont je viens de parler; il n'y a aucune inscription; le bouclier n'est orné d'aucun symbole; mais la forme du casque est singulière; la tête, d'un beau style, a une physionomie imposante et sévère.

La comparaison de cette pierre gravée avec une tête de bronze d'un travail exquis, sortie des fouilles d'Herculanum, me fait croire que cette tête est aussi un portrait d'Annibal. Si cette conjecture est juste, on peut reconnoître ici tous les traits du général carthaginois dans le plus grand développement (voyez les n.° 2 et 3, pl. XVII (1). Outre une certaine ressemblance que je crois apercevoir entre la physionomie gravée sur la cornaline et celle de la tête de bronze, on ne peut douter que celle-ci ne soit le portrait d'un Africain. J'y retrouve la même coiffure qu'on peut remarquer dans les têtes des deux Juba, n.° 1 et 4, pl. XVI: dans toutes ces coiffures les cheveux de la partie supérieure paroissent rapportés (2).

---

(1) Les dessins gravés sous ces numéro ont été exécutés d'après une tête de bronze coulée à Naples sur l'original, et placée dans le cabinet de S. M. l'Empereur et Roi.

(2) Strabon atteste que le costume de ces différents peuples qui habitoient le littoral d'Afrique, et qu'on appelle au-

Ma conjecture acquiert plus de consistance, si l'on considère que les mêmes fouilles ont fourni une tête en bronze de Scipion l'Africain, l'antagoniste d'Annibal, ouvrage qui est d'un travail également recherché, et qui à les mêmes dimensions (1); et qu'une tête en marbre, fort ressemblante à la tête en bronze que je crois représenter Annibal, avoit été reconnue par Winckelmann comme un portrait de cet illustre Carthaginois, par des raisons que ce savant antiquaire nous a laissé ignorer (2). Enfin les deux yeux de ce portrait ne sont pas de grandeur égale. Si cette inégalité ne vient pas d'une négligence de l'artiste, ce que l'excellence du travail ne permet pas de soupçonner, on doit croire qu'on a voulu caractériser Annibal par ce défaut: nous savons

---

jourd'hui Barbaresques, étoit le même jusqu'aux confins de l'Égypte, où se terminoit la Libye (liv. XVII, pag. 528). Quant à Annibal, non seulement nous pouvons présumer qu'il suivoit les mêmes usages, mais nous en sommes certains par un trait que Polybe nous a transmis. Ce général, craignant quelque trahison de la part des Gaulois qui habitoient la Cisalpine, avoit la précaution de se déguiser; et l'historien remarque particulièrement qu'il changeoit très-souvent de chevelures postiches (liv. III, c. 78).

(1) On l'a publié dans le I volume des *Bronzi* d'Herculanum, aux pl. XXXIX et XL. J'en donnerai des dessins bien plus exacts dans l'*Iconographie romaine.*

(2) On l'a gravé dans la *Raccolta d'antiche sculture restaurate da Bartolomeo Cavaceppi*, tome II, pl. XXV. Je tiens de la bouche même de cet artiste romain, qui avoit été fort lié avec Winckelmann, l'anecdote que je rapporte ici.

qu'avant la bataille du Trasimène le général carthaginois perdit presque entièrement l'usage d'un œil; et que les artistes anciens avoient coutume d'exprimer cette difformité par une légère différence de dimension entre les deux yeux: nous en avons un exemple frappant dans le portrait de Lycurgue (1).

L'antiquité possédoit des images d'Annibal: deux statues de ce grand ennemi des Romains se voyoient du temps de Pline dans Rome (2) même; et l'empereur Septime Sévère, africain comme Annibal, et qui se vantoit de le compter parmi ses ancêtres, rendit de nouveaux honneurs à la mémoire de ce grand homme (3).

---

(1) Voyez, dans le I volume, le n. 1 de la pl. VIII. Cornelius Nepos dit seulement qu'Annibal ne put plus voir de l'œil qui avoit été attaqué d'une fluxion, aussi bien que de l'autre (*Hannibale*, c. 4). Quant à ce qu'il ajoute, que l'œil malade étoit l'œil droit, cette particularité n'est pas également constatée par les autres historiens, comme on peut le reconnoître dans les notes sur ce passage qui se trouvent dans l'édition de Cornelius Nepos, par van Staveren. Dans le bronze c'est l'œil gauche qui paroît plus petit. Silius Italicus semble indiquer la cause de cette maladie dans les marches qu'Annibal faisoit à tête découverte (*Punicor.*, l. IV, v. 752). Dans le buste qui est l'objet de nos recherches, ce guerrier est représenté tête nue.

(2) Liv. XXXIV, § 15.

(3) Ces faits, qui se trouvent dans les chiliades de Tzetzès (*Chill. I, hist.* 27), étoient tirés probablement des morceaux perdus des histoires de Dion.

M. Joseph Danieli a publié en 1781, à Naples, une tête de marbre qu'il croit représenter Annibal. C'est la tête d'un

PLANCHE XVIII.

§ 5. Sophonisbe et Massinissa.

Asdrubal, fils de Giscon, étoit, après Annibal, le principal soutien de Carthage (1). Sa fille, Sophonisbe (2), réunissoit à la beauté toutes les graces qui relevent encore ce don si séduisant de la nature: son esprit, orné par les connoissances et les arts, donnoit à sa conversation un charme irrésistible, et l'amour de la patrie imprimoit aux mouvements de son ame un caractère d'héroisme qui l'élevoit bien au-dessus des béautés vulgaires (3).

Les rois de l'Afrique se disputoient sa main. Le

---

guerrier couverte d'un casque, et n'ayant la prunelle sculptée que dans un seul de ses yeux. Je n'ai pu faire usage de ce monument dont l'authenticité est incertaine, et sur lequel il m'a été impossible de me procurer aucun renseignement. Souvent les têtes antiques de marbre, lorsque le sculpteur y a exprimé les prunelles, offrent cette différence qui n'a d'autre cause que la dégradation inégale des deux yeux, causée par la vétusté.

(1) *Asdrubal Gisconis filius, maximus clarissimusque eo bello secundum Barcinos dux* (Tite-Live, l. XXVIII, c 12).

(2) Tite-Live, l. XXIX, c. 23. Ainsi Sophonisbe n'étoit pas *niece d'Annibal*, comme on le dit dans une tragédie moderne. Son père se nommoit Asdrubal, ainsi que l'un des frères d'Annibal; mais Asdrubal, père de Sophonisbe, étoit fils de Giscon, non d'Hamilcar, comme Annibal et ses frères.

(3) Diodore de Sicile, *Excerpta de virt. et vit.*, p. 571 de l'édition de Wesseling; Dion, *Fragment. Peiresc. ex libris* XXXIV, n. LXI, p. 27 de l'édition de Reimar.

jeune Massinissa avoit tout ce qu'il falloit pour plaire à la belle Carthaginoise, et son amour pour elle avoit obtenu l'aveu d'Asdrubal (1). Mais, pendant l'absence de ce général, Carthage, pour enlever aux Romains un allié formidable, disposa de la main de Sophonisbe en faveur de Syphax, qui régnoit sur la plus grande partie du pays des Numides, et qui étoit le plus puissant prince de toute l'Afrique. Massinissa offensé, et qui n'avoit pas d'éloignement pour les Romains, ne garda plus de mesure, et se jeta dans leurs bras. On ne le redoutoit pas à Carthage autant que Syphax: ses états étoient moins vastes, et ils étoient en proie à la guerre civile; mais il avoit l'ame plus ferme que le roi des Massésyles, un caractère plus énergique, et une vigueur de corps qui secondoit parfaitement ses qualités morales. Quoiqu'il eût été élevé à Carthage, et que sa famille fût liée par le sang avec celle d'Annibal (2), devenu l'allié des Romains, il le fut pour toute sa vie. Syphax, excité par son beau-père, ne songea plus qu'à opprimer ce rival; il chassa Massinissa de ses états, qu'il envahit, et

---

(1) Appien, *Punica*, § 10.

(2) Une niece d'Annibal étoit sa tante; elle avoit été mariée avec OEsalcès, roi des Massyles, frère et successeur de Gala, père de Massinissa (Tite-Live, liv. XXIX, ch. 29). Syphax régnoit sur d'autres peuples numides qu'on appeloit Massésyles, et qui étoient au cochant des premiers; et il avoit étendu sa domination sur plusieurs autres peuplades barbares.

l'obligea de se réfugier dans le camp de Scipion. Mais bientôt Scipion et Massinissa attaquent Asdrubal et Syphax, les défont complètement; et le roi numide est fait prisonnier par son rival. Celui-ci, secondé par Lélius, lieutenant de Scipion, sait mettre la victoire à profit. Ils surprennent la capitale de Syphax, la ville de Cirta, où étoit Sophonisbe. La princesse, alarmée, ne perd point courage; elle se souvient de son ascendant sur le cœur de Massinissa, s'avance à sa rencontre, se jette à ses pieds, rallume en lui tous les feux de l'amour; et, se flattant de faire rentrer Massinissa dans l'alliance de Carthage, elle brise les liens qui l'unissoient à Syphax, et consent à devenir l'épouse du vainqueur. En vain Lélius tente d'enlever la reine des bras de son nouvel époux: dans l'ivresse de l'amour et de la victoire, Massinissa lui résiste, mais bientôt la voix sévère de Scipion va se faire entendre.

Syphax dans les fers accusoit Sophonisbe d'être la cause de sa défection, et annonçoit l'espérance que Massinissa, uni avec elle, ne tarderoit pas à se rendre coupable de la même perfidie, et à provoquer la vengeance de Rome. Ces discours du roi captif, dictés par la jalousie, étoient trop vrais ou trop vraisemblables pour être négligés par le proconsul: au mépris de l'hymen qui venoit d'unir les destinées de Sophonisbe à celle de son vainqueur, il la redemande à Massinissa. Le prince aime trop passionnement la reine pour la livrer à Scipion: il le redoute trop pour la lui

refuser. Il vole auprès d'elle, et lui présente un poison très subtil, comme le seul moyen qui lui reste pour conserver la liberté de son épouse. Si vous êtes content de ce moyen, dit Sophonisbe en recevant le fatal présent, je l'accepte avec joie; mon ame n'aura aimé personne après vous; et mon corps ne sera au pouvoir des Romains que privé de la vie : puis se tournant vers sa nourrice qui fondoit en larmes : « Ne me pleure pas, lui dit-elle, mon trépas est trop beau ». La mort aussitôt circula dans ses veines; et le prince, accablé de douleur, honora de funérailles royales les cendres d'une épouse adorée (1).

Après ce cruel sacrifice. Scipion et le sénat prodiguèrent les honneurs et les caresses au prince numide: ses états et sa puissance furent agrandis par la ruine de Syphax et par la paix humiliante que Carthage fut contrainte de souscrire. Rome ne permettoit pas à ses alliés de faire la guerre à leur gré; Massinissa fut soustrait à cette loi à laquelle les Carthaginois furent assujettis. Le sénat romain se reposoit sur l'activité de ce prince et sur sa haine contre Carthage, du soin qu'il auroit d'inquiéter ses voisins. Massinissa les provoqua par des envahissements fréquents de quelques unes des contrées soumises à leur domination. Carthage imploroit sans cesse la médiation

(1) On peut comparer les différents récits de cet évènement dans Tite-Live, liv. XXX, c. 12 à 15; dans Appien, *Punica*, § 27; et dans Zonare, liv. IX, § 13.

et l'arbitrage des Romains, qui n'avoient garde de trouver des torts à leur allié. Ces provocations réitérées déterminèrent enfin les Carthaginois à faire quelques préparatifs de défénse : c'en fut assez pour que Rome leur déclarât la guerre. Ainsi Massinissa fut la cause de la destruction totale de cette superbe ville, la reine des mers et la rivale de Rome. Il s'étoit flatté de s'en faire reconnoître pour souverain; mais les Romains ses amis en disposèrent d'une tout autre manière. Carthage, dans ses dernières angoisses, ne désespéroit pas encore du retour de Massinissa à son amitié; elle auroit plutôt consenti à l'accepter pour maître que de voir consommer sa ruine que les Romains avoient déjà décidée. Mais le roi numide étoit plus que nonagénaire; il étoit d'ailleurs difficile qu'il se détachât des Scipions, qu'il régardoit comme l'honneur et le soutien de Rome. Enfin la mort vint mettre un terme à ses projets, et l'empêcha de voir la destruction déplorable de cette riche et antique cité. Il avoit appelé auprès de lui Scipion le jeune pour régler les intérêts de sa nombreuse posterité (1). Micipsa, l'aîné de ces fils, lui succéda l'an 148 avant J.-C.

Parmi les rois alliés ou sujets des Romains, Massinissa fut celui auquel ils firent le moins sentir le poids de leur tyrannie. Il dut ce bonheur à la

(1) Il avoit, si nous en croyons quelques historiens, cinquante-quatre enfants, dont trois ou quatre légitimes (Valère Maxime, liv. V, c. 2. *Ext.* n. 4).

situation de ses états, au voisinage des Carthaginois, et à la loyauté des Scipions. Son exemple fut funeste aux rois de l'Asie, qui, séduits par le bonheur de ce prince, dont les Romains ne cessoient de vanter la fortune et le nom, subirent volontairement le joug de Rome. Quant aux qualités personnelles de Massinissa, les historiens anciens en font à l'envi le panégyrique. Je transcris ici l'éloge qu'on en trouve dans un fragment de Polybe (1): « Massinissa étoit le prince de notre « siècle le plus accompli et le plus heureux. Il « régna plus de soixante ans, et mourut à l'âge « de quattre-vingt-dix, ayant conservé jusqu'au « dernier moment une santé parfaite et un corps « si robuste, que quand il falloit qu'il fût dé« bout, il s'y tenoit tout le jour sans remuer de « sa place; que quand il étoit assis, il y restoit « jusquà la nuit; qu'il pouvoit passer jour et nuit « à cheval sans en être incommodé. Une preuve « manifeste de sa vigueur, c'est qu'en mourant « nonagénaire il laissa un fils qui n'avoit que « quatre ans. Ce fils s'appeloit Stembale, et fut « adopté par Micipsa. Il avoit encore quatre au« tres fils qui furent toujours si étroitement unis « entre eux et si attachés à leur père, que ja« mais aucune dissension domestique ne troubla

---

(1) *Excerpt. de virtutib. et vit.*, p. 1472 de l'édition de Gronovius. Je me suis servi de la traduction de Thuillier, en changeant quelques phrases qui ne rendoient pas bien le sens de l'original.

« le repos de son royaume. Ce que l'on admire » particulièrement dans ce roi, c'est que la Numidie, qui, avant lui, étoit absolument stérile « et passoit pour ne pouvoir être fertilisée, devint « aussi propre à produire toutes sortes de fruits « qu'aucune autre contrée (1). Il fit planter d'arbres fruitiers, en mettant à part chaque espèce, « des campagnes d'une immense etendue (2). Rien « n'est donc plus juste que de donner des éloges « à ce prince, et d'honorer sa mémoire. »

Me trouvant à Naples en 1776, et parcourant avec des regards avides les peintures antiques sorties des fouilles d'Herculanum et de Pompeïa, je m'arrêtois plus particulièrement sur celles qu'on n'avoit pas encore publiées. Je fus frappé à la vue du fragment d'un ancien tableau exécuté sur l'enduit d'un mur, soit à la simple fresque, soit par ce procédé reuni à celui de la peinture encaustique (3). Parmi les figures que ce tableau

---

(1) Le nom de Numides n'est qu'une corruption latine du mot grec Nomades, *peuples pasteurs*, qui exprime le genre de vie de ces nations africaines. Massinissa rendit les Numides agricolteurs.

(2) Je crois que l'épithète *μυριοπληθεῖς*, que donne Polybe aux champs où Massinissa avoit fait des plantations, et qui signifieroit le nombre de ces champs qu'on pourroit compter par *myriades*, ou par dixaines de milliers, ce qui est un peu bizarre, doit être changée en *μυριοπλέθρους*, qui signifieroit des campagnes d'une vaste étendue qu'on pouvoit mesurer par des dixaines de milliers de *plethres* : le *plethre* etoit une mesure agraire de 100 pieds grecs.

(5) M. Fea, dans ses notes à l'*Histoire de l'art* par Win-

représente, et qui sont à peu près d'une proportion de demi-nature, la première qui attira mon attention fut celle qu'on voit debout sur la gauche du spectateur, en habit militaire, et dont la physionomie ressemble à celle de Scipion l'Africain l'ancien. Le sujet du tableau me parut être un festin nuptial. La couleur presque noire de quelques figures et le contraste bien marqué de la carnation extrémement brune de l'homme et du teint de la femme, placés l'un près de l'autre sur un de ces lits dont les anciens se servoient pour prendre leurs repas, me parurent indiquer que la scene se passoit en Afrique, et que le principal personnage étoit un Africain. Je n'hésitai pas alors à reconnoître dans cette peinture le festin nuptial de Massinissa et de Sophonisbe, célébré à Cirta dans le palais de Syphax.

Ayant fait prendre un dessin exact du tableau, un examen plus attentif et plus détaillé n'a fait que confirmer mon premier jugement: ainsi j'ai fait graver cette intéressante peinture comme le seul monument authentique sur le quelle on puisse reconnoître les portraits de Massinissa et de Sophonisbe (1).

---

ckelmann (liv. XI, c. 1, § 2 de l'édition de Rome) a fait mention de cette peinture inédite d'après les renseignements que je lui en avois donnés.

(1) Les têtes en marbre ou en pierres gravées, que plusieurs antiquaires ont publiées comme des portraits de Massinissa, n'offrent aucun caractère qui puisse justifier cette dénomination tout-à-fait gratuite.

Le lieu de la scene est une salle au rez-de-chaussée donnant sur un jardin, et dont le plafond est soutenu par des colonnes. On peut la regarder comme un *triclinium*, ou salle de festin.

La porte qu'on voit à travers une fenêtre est ornée de festons formés de branches de laurier ou de quelque autre arbre de bon augure, ainsi qu'il étoit d'usage dans les têtes nuptiales des Grecs (1), dont les rites s'étoient répandus chez toutes les nations civilisées. Ces fêtes étoient solennisées par des banquets somptueux même chez les Carthaginois (2), qui avoient emprunté des nations asiatiques l'usage de ce coucher sur des lits pour se mettre à table (3). La salle est ornée de statues placées dans les entre-colonnements; la statue d'Apollon est représenté comme étant de bronze doré; l'autre statue, qu'on suppose de la même matière, est d'une teinte verdâtre (4). Les nouveaux mariés sont à demi-couchés sur le même lit: l'homme, dont le teint est très brun,

---

(1) Catulle, *Argonaut.*, v. 294; Jovénal, *sat.* VI, v. 79.

(2) Justin, liv. XXI, c. 4.

(3) On fabriquoit à Carthage ces lits pour les festins, et c'est de là qu'on les appeloit lits puniques, *lectuli punicani;* ils étoient de bois. Les peuples orientaux avoient l'usage de prendre leurs repos étant couchés sur des lits, comme on peut le conclure de plusieurs endroits des livres sacrés.

(4) Cette dernière paroît représenter Mercure; elle n'a d'autre attribut qu'une baguette dans la main gauche. Les ouvrages de l'art des Grecs passoient en Afrique par le moyen du commerce des Carthaginois. Voyez ce qu'on a remarqué ci-dessus sur le goût des Carthaginois pour les arts, p. 382, n. (2).

a la tête ceinte du diadême royal: ce diadême est blanc, tel que le portoient, à l'exemple des rois grecs successeurs d'Alexandre, les rois qui régnoient dans ces contrées au temps des guerres puniques, et tel que Syphax le portoit lui-même (1). La reine, dont la beauté frappe les yeux par l'éclat de son teint, par la régularité de ses formes, par la grace de sa pose, a un bandeau pareil autour de la tête; elle tient dans sa main droite une coupe d'argent, et paroît attendre qu'on la remplisse; un brasselet d'or entoure son poignet, et une bague orne le doigt annulaire de sa main gauche. Le roi d'une taille fort avantageuse, a l'air troublé; de sa main droite il serre son épouse contre son sein; le geste qu'il fait de sa main gauche est celui d'un homme qui s'excuse: ses yeux sont fixés sur le Romain qui s'approche d'un air imposant et sévère. Deux jeunes femmes, dont l'une semble être une négresse, sont auprès de la reine; un esclave presque nu et d'un teint très brun est dérrière le Romain, dans l'action d'apporter des fruits sur un plateau rectangulaire (2). Des tapisseries, *aulœa*, sont tendues autour du lit suivant l'usage.

Quand même le portrait de Scipion ne seroit

---

(1) Silius Italicus, *Punicorum*, liv. XVI, v. 241:

Cinguntur tempora vittâ
Albente.

(2) On fait mention de plateaux carrés, *lances quadratæ*, dans quelques lois du Digeste.

pas connu, je crois qu'un tableau représentant un prince africain à côté d'une jeune reine, surpris dans un repas par un Romain, seroit jugé avoir pour sujet le funeste hyménée de Sophonisbe. Mais la ressemblance du profil de ce Romain avec le profil d'un portrait bien authentique de Scipion me paroît si certaine (1), qu'il ne peut plus rester de doute sur le sujet du tableau. Il est vrai que, suivant Tite-Live, Lélius et non pas Scipion tenta d'arracher Sophonisbe des bras de Massinissa (2); mais, en comparant le récit de cet évènement tel qu'on le lit dans Tite-Live, dans Appien d'Alexandrie, et dans Zonare qui a tiré ses matériaux de Dion, on aperçoit quelques différences qui doivent avoir eu pour cause, non seulement la diversité des traditions, mais aussi les embellissements et les altérations que la peinture et la poésie, en s'emparant de cette histoire, ont pu y apporter (3). En effet, la substitution de Scipion à Lélius est si naturelle, qu'on

---

(1) Pour que le lecteur puisse juger de cette ressemblance par un simple coup-d'œil, j'ai fait dessiner dans un coin de la planche le profil de Scipion, d'après le plus authentique de ses portraits que nous donnerons dans la première partie de l'*Iconographie romaine*.

(2) Tite-Live, liv. XXX, c. 12 : *Factis nuptiis supervenit Lœlius, et adeo non dissimulavit improbare se factum ut.... detractam eam* TORO GENIALI *mittere ad Scipionem conatus sit*.

(3) Quintus Ennius, qui avoit fait un poëme sur les actions de Scipion, avoit sans doute embelli cet épisode de quelques couleurs poétiques.

pourroit excuser l'artiste quand même il l'auroit faite sans autorité. Le personnage de Scipion est bien autrement intéressant que celui de Lélius; et il fut seul la véritable cause de la triste fin de Sophonisbe.

Les vétêments et les meubles sont de couleurs différentes. Le manteau de Massinissa est d'un pourpre violet doublé de bleu; la première tunique de Sophonisbe est pourpre, celle de dessus est verte, et la grande draperie est jaune; la chlamyde de Scipion est d'une couleur rougeâtre, les vétêments des deux femmes sont blancs, et la petite draperie de l'esclave est grise. L'oreiller sur lequel Sophonisbe s'appuie est violet, avec des bordures jaunes; le matelas et les tapisseries sont de couleur verte; la partie inférieure du lit est grise, et le bas est bleu de ciel. Auprès du roi on distingue son sceptre, blanc soit d'argent, soit d'ivoire, surmonté d'un fleuron, tel qu'on voit sur plusieurs monuments le scepte de Jupiter.

NOTE

M. Sestini a cru reconnoître l'effigie de Bocchus, roi de Mauritanie, le même qui trahit Jugurtha et le livra aux Romains, sur une médaille d'argent qui porte pour légende REX BOCVS. Mais la tête qu'il a décrite comme celle du roi Bocchus (*Caput regis imberbe galeâ singulari tectum: Lettere*, tome VII, p. 81) n'est que la tête de l'Afrique coiffée de la dépouille d'un éléphant. On voit ce même type sur une médaille de Juba I, prince voisin et contemporain de Bocchus (Pellerin, tome III, pl. CXX, n. 3). Ainsi je n'ai

pas placé cette médaille dans l'iconographie, non plus qu'une médaille romaine frappée par Faustus Sylla, fils du dictateur, malgré l'opinion d'Eckhel, suivant laquelle le buste empreint sur cette médaille d'argent, et qui représente un jeune homme, la tête ornée d'un bandeau et les épaules couvertes d'une peau de lion, seroit un portrait de Bocchus. Ce buste est celui d'Hercule jeune; et le bandeau ou diadême distingue souvent les images de ce héros déifié et vainqueur aux jeux olympiques. La tête d'Hercule se retrouve sur d'autres médailles frappées par l'autorité du même magistrat romain, fils de Sylla; et le savant Eckhel lui-même n'a pas hésité à la reconnoître (*D. N.*, tome V, pag. 192 et suiv.).

FIN DE L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

Pl. 8. Artaxerxe ou Ardeschir I — Sapor I — Hormisdas I — Vararane ou Bahram I — Vararane II, Vararane III et Narsès — Sapor II — Sapor III — Babek — Euthydème.

» 9. Eucratidas I — Héliociès — Adinnigaus — Monnèses — Artaban — Timarque roi de la Babilonie — Mnasckyrés roi de l'Apolloniatide — Attambilus — Tiréus roi de la Characene — Artabaze.

» 10. Ptolémée I Soter.

» 11. Bérénice et Soter — Bérénice — Magas roi de Cyrene.

» 12. Ptolémée II Philadelphe et Arsinoé fille de Lysimaque.

» 13. Ptolémée II et Arsinoé sa sœur — Ptolémée I et Bérénice — Arsinoé Philadelphe femme et sœur de Ptolémée II — Ptolémée III Evergete I — Bérénice Evergetis — Ptolémée IV Philopator — Arsinoé Philopator — Ptolémée V Epiphane.

» 14. Ptolémée V Epiphane — Ptolémée VI Philométor — Ptolémée VII Evergete II dit Physcon — Cléopâtre seconde femme de Ptolémée VII — Ptolémée VIII Soter II dit Lathyre — Cléopâtre Selene femme de Lathyre.

» 15. Ptolémée IX Alexandre I — Ptolémée XI dit Aulete — Ptolémée XII Dionysius — Cléopâtre fille de Ptolémée XI et Marc-Antoine — Cléopâtre — Ptolémée Apion roi de Cyrene.

» 16. Juba I — Juba II et Cléopâtre — Juba II — Ptolémée.

» 17. Annibal.

» 18. Peinture antique représentant les noces de Massinissa et de Sophonisbe.

TABLE ALPHABÉTIQUE

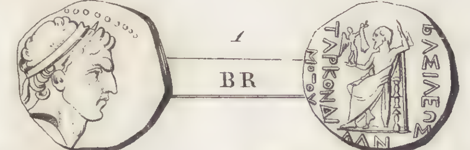
DES NOMS DES PERSONNAGES

DONT LES PORTRAITS

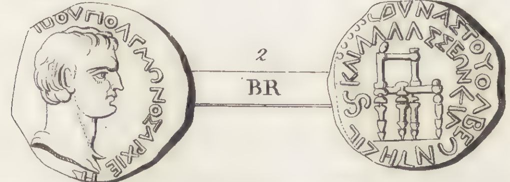
SE TROUVENT DANS LES TROIS VOLUMES

DE L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

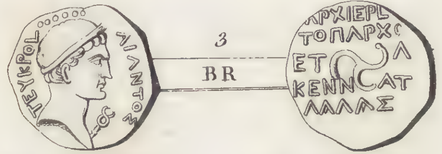
FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



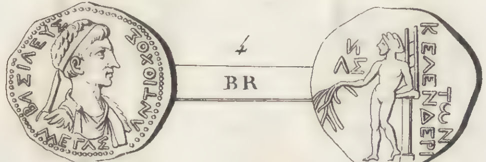
Tarcondimoto I. re della Cilicia — *Tarcondimotus I. roi de la Cilicie*



Polemone principe d'Olba — *Pelémon prince d'Olba*



Ajace Sacerdote e dinasta d'Olba — *Ajax Prêtre et dynaste d'Olba*



Antioco IV. Epifane re della Commagene — *Antiochus IV Epiphane roi de Commagene*



Idem



T. I.

6 BR — Jotape Regina della Commagene — *Jotapé Reine de Commagene*

7 BR — Epifane e Callinico figlj d'Antioco IV. — *Epiphane et Callinicus fils d'Antiochus IV.*

8 BR — Alessandro e Jotape figlia d'Antioco IV. — *Alexandre et Jotapé fille d'Antiochus IV.*

9 BR — Areta re di Damasco — *Arétas roi de Damas*

10 BR — Zenodoro tetrarca di Pania — *Zénodore tétrarque de Panias*

11 BR — Dionisio tiranno di Tripoli — *Dionysius tyran de Tripolis*

Ic. Gr. Vol. 3.

1

BR

Agrippa I re della Giudea — *Agrippa I roi de Judée*

2

AR

Erode re di Calcide — *Herode roi de Chalcis*

3

BR

Aristobulo e Salome — *Aristobule et Salomé*

4

BR

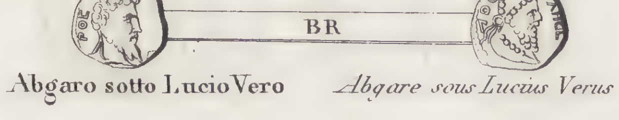
Manno re dell' Osroene — *Mannus roi d'Osrhoene*

5

BR

Abgaro sotto Marc'Aurelio — *Abgare sous Marc-Aurele*

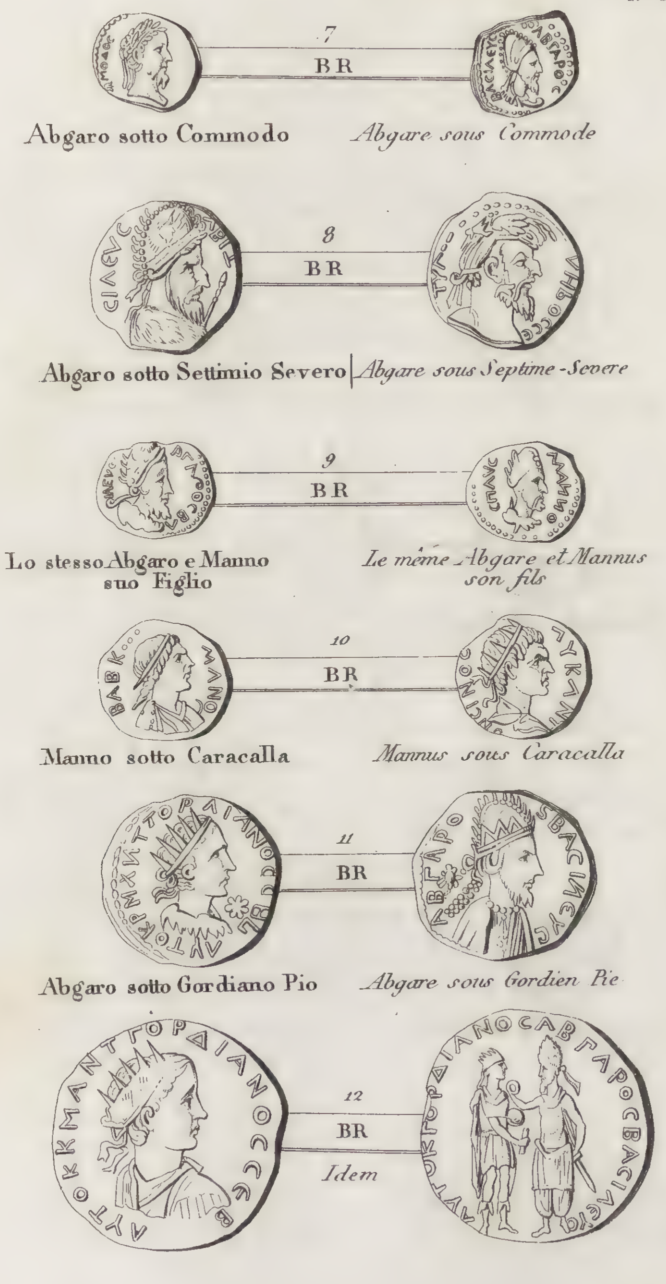
6



BR

Abgaro sotto Lucio Vero — *Abgare sous Lucius Verus*

T. II.



7 — BR

Abgaro sotto Commodo | *Abgare sous Commode*

8 — BR

Abgaro sotto Settimio Severo | *Abgare sous Septime-Severe*

9 — BR

Lo stesso Abgaro e Manno suo Figlio | *Le même Abgare et Mannus son fils*

10 — BR

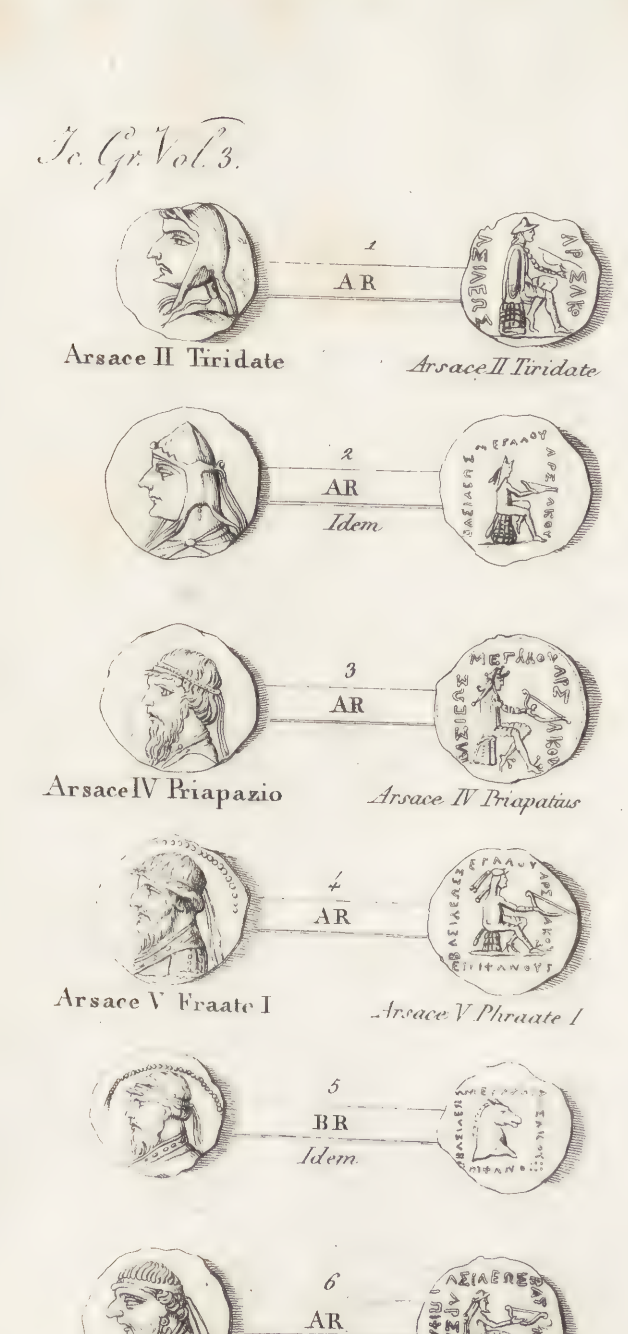
Manno sotto Caracalla | *Mannus sous Caracalla*

11 — BR

Abgaro sotto Gordiano Pio | *Abgare sous Gordien Pie*

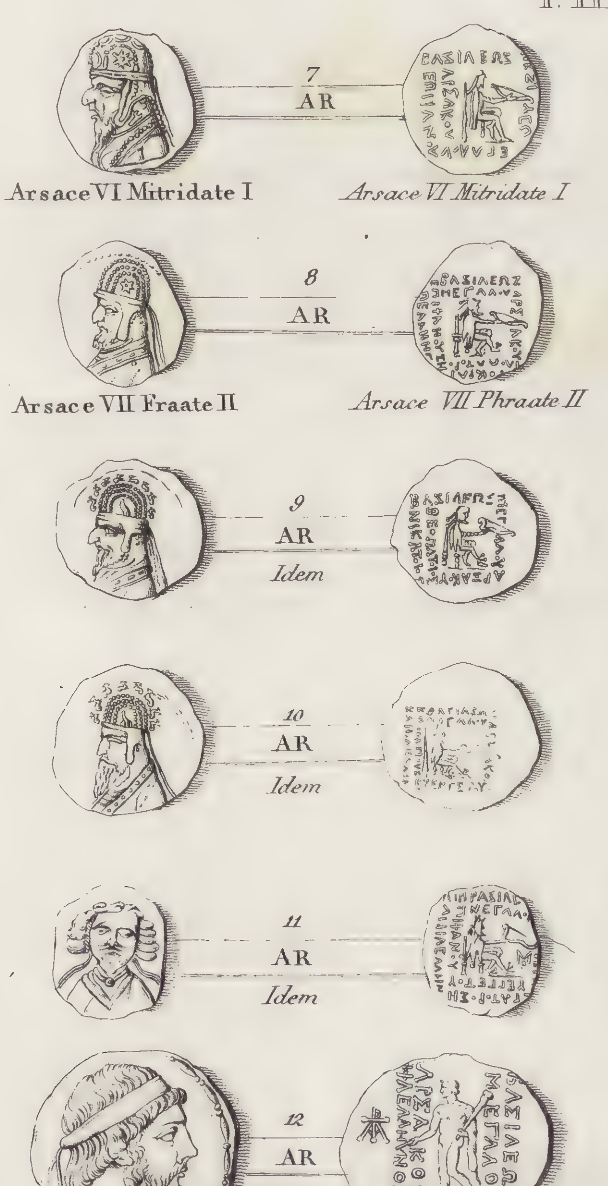
12 — BR

Idem



Ic. Gr. Vol. 3.
1
AR
Arsace II Tiridate
Arsace II Tiridate
2
AR
Idem
3
AR
Arsace IV Priapazio
Arsace IV Priapatius
4
AR
Arsace V Fraate I
Arsace V Phraate I
5
BR
Idem
6
AR
Arsace VI Mitridate I
Arsace VI Mitridate I

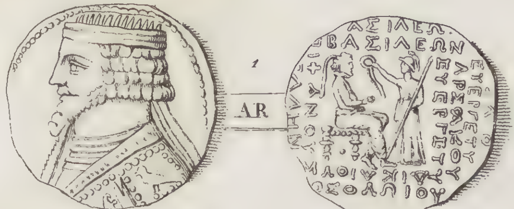
T. IIII


7
AR
Arsace VI Mitridate I
Arsace VI Mitridate I
8
AR
Arsace VII Fraate II
Arsace VII Phraate II
9
AR
Idem
10
AR
Idem
11
AR
Idem
12
AR
Idem
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΜΕΓΑΛΟΥ
ΑΡΣΑΚΟΥ
ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ
ΓΟΡ

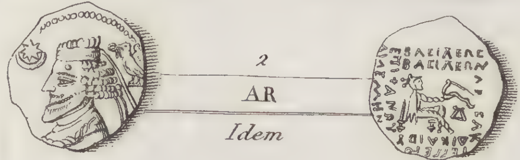


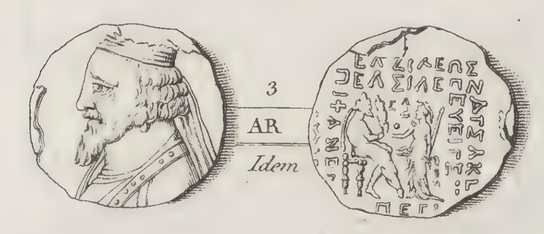
Ic. Gr. Vol. 3:
1
AR
Arsace VIII Artabano II.
Arsace VIII Artaban II.
2
AR
Arsace IX Mitridate II
Arsace IX Mithridate II.
3
AR
Arsace XI Sanatrece
Arsace XI Sanatrécès
4
AR
Idem
5
AR
Idem
6
AR
Arsace XII Fraate III
Arsace XII Phraate III

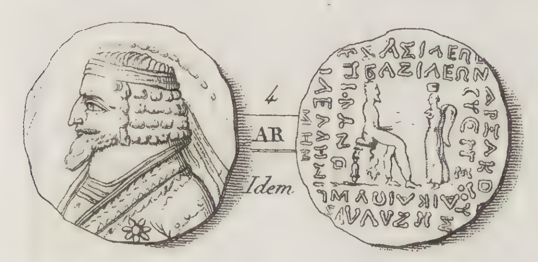

T. IV
7
AR
Arsace XII Fraate III
Arsace XII Phraate III
8
AR
Idem
9
AR
Arsace XIV Orode
Arsace XIV Orode
10
AR
Idem
11
AR
Idem
12
AR
Arsace XV Fraate IV
Arsace XV Phraate IV

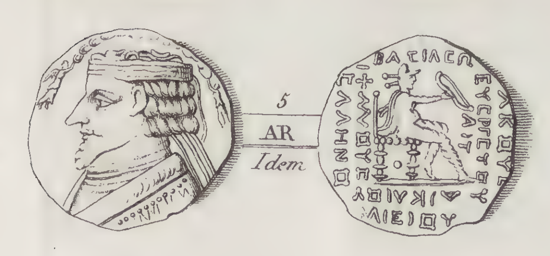


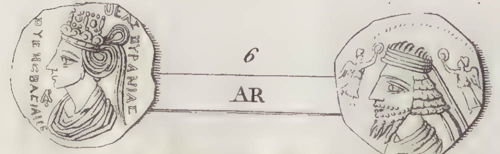
Arsace XV Fraate IV — *Arsace XV Phraate IV*











Termusa sposa di Fraate IV — *Thermuse, épouse de Phraate IV*



1 AR

Arsace XVIII Vonone I. *Arsace XVIII Vononés I.*

2 AR

Arsace XIX Artabano III *Arsace XIX Artaban III*



3 AR

Arsace XX Bardane *Arsace XX Bardane*

4 AR

Arsace XXI Gotarze *Arsace XXI Gotarzés*

5 AR

Idem



10 AR

Arsace XXV Pacoro

11 BR

Idem

13 AR

Arsace XXVII Vologese II

6 AR

Gotarze *Gotarzés*

7 AR

Meerdate *Meherdate*

AR

Arsace XXIII Vologese I *Arsace XXIII Vologese I*

9 AR

Arsace XXV Pacoro *Arsace XXV Pacorus*

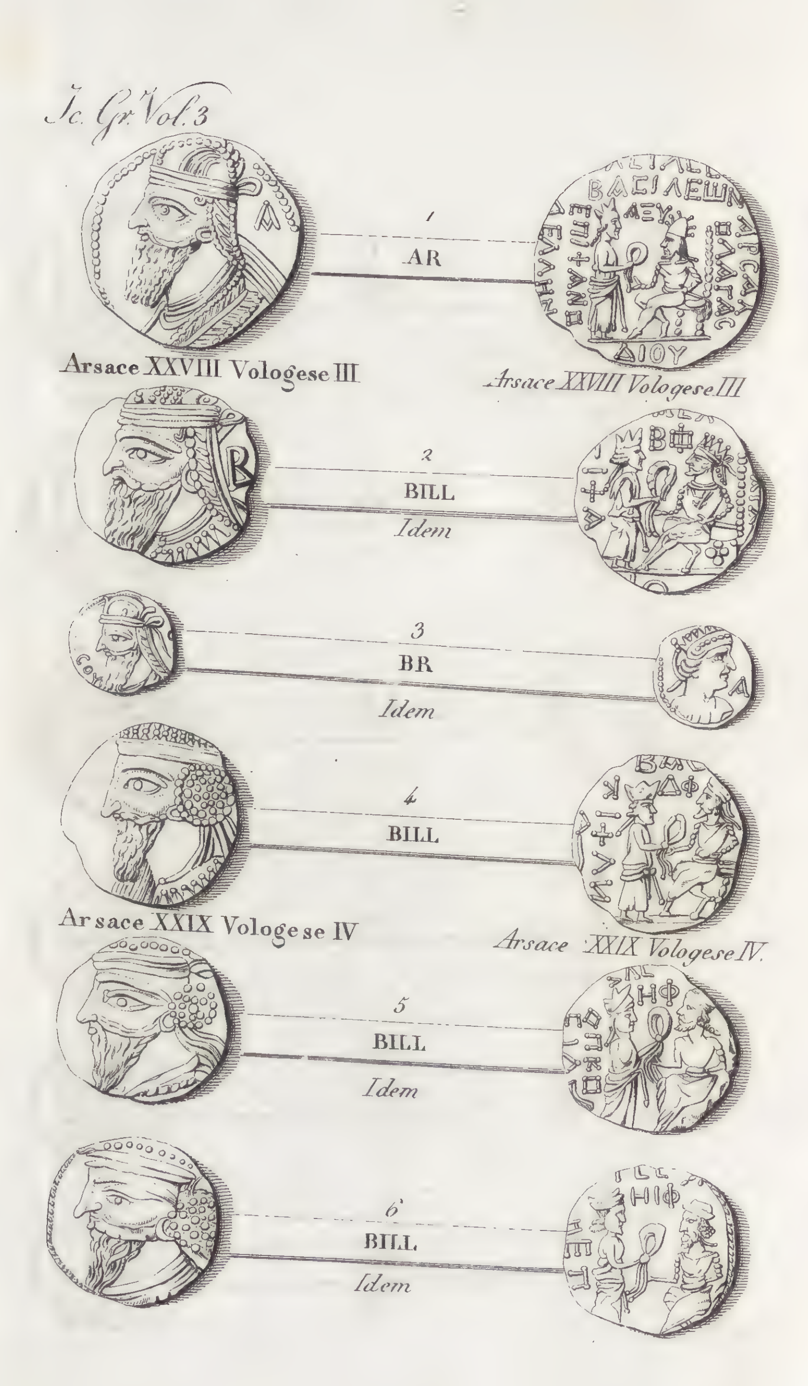
12 BR

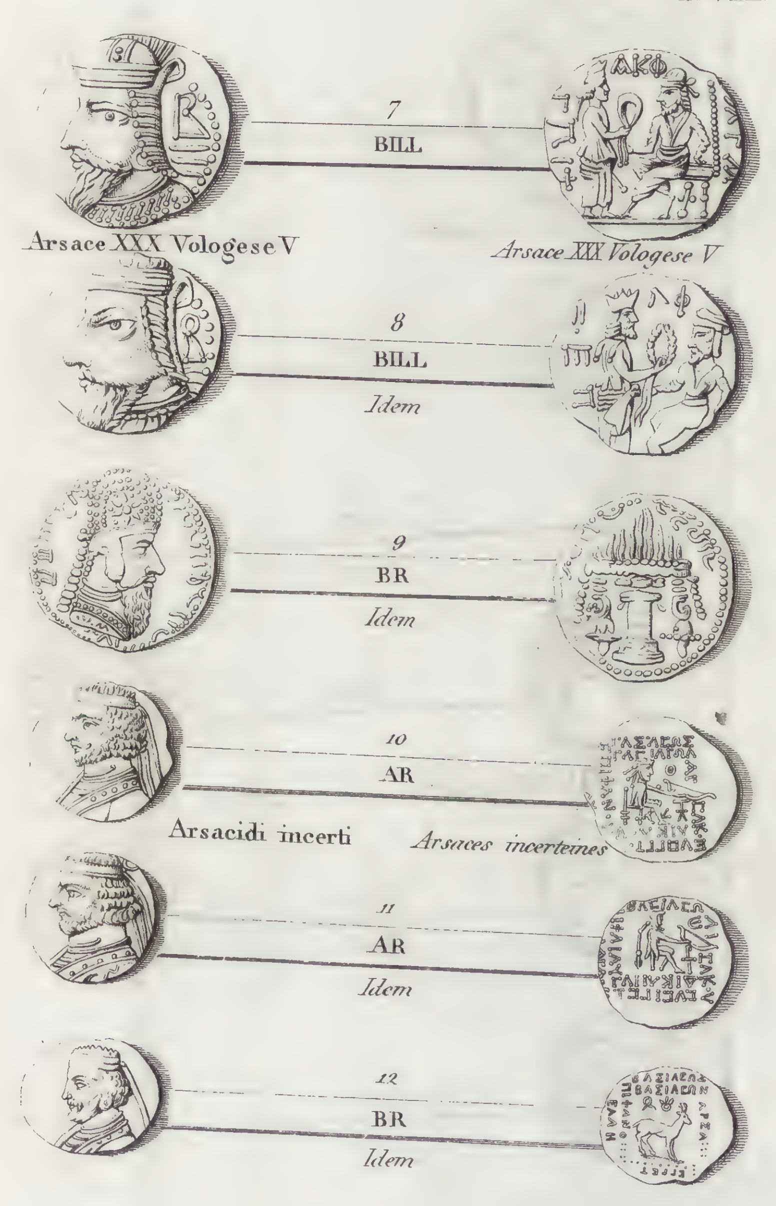
Arsace XXVI Cosroe *Arsace XXVI Chosroés*

14 AR

Arsace XXVII Vologese II




Ic. Gr. Vol. 3
1
AR
Arsace XXVIII Vologese III
Arsace XXVIII Vologese III
2
BILL
Idem
3
BR
Idem
4
BILL
Arsace XXIX Vologese IV
Arsace XXIX Vologese IV.
5
BILL
Idem
6
BILL
Idem


7
BILL
Arsace XXX Vologese V
Arsace XXX Vologese V
8
BILL
Idem
9
BR
Idem
10
AR
Arsacidi incerti
Arsaces incerteines
11
AR
Idem
12
BR
Idem

Ic. Gr. Vol. 3

1

AR

Artaserse o Ardeschir I — *Artaxerxe ou Ardeschir I*

2

BR

Idem

3

AR

Sapore I — *Sapor I*

4

AR

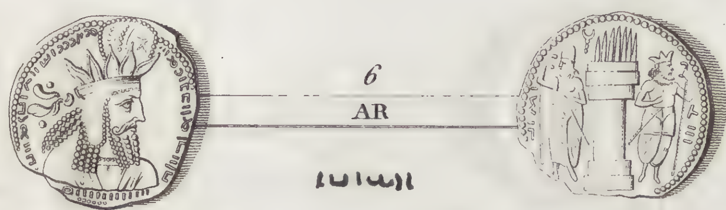
Idem

5

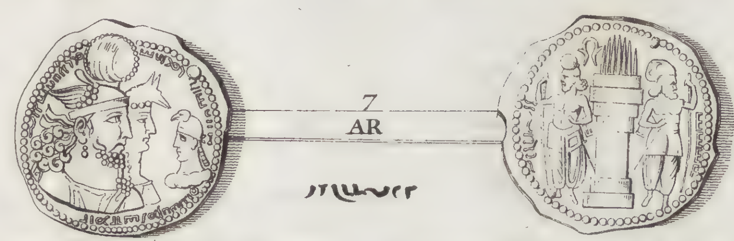
AR

Ormisda I — *Hormisdas I*

T. VIII.



Vararane o Bahram I | *Vararane ou Bahram I*



Vararane II, Vararane III e Narsete | *Vararane II, Vararane III et Narsés*



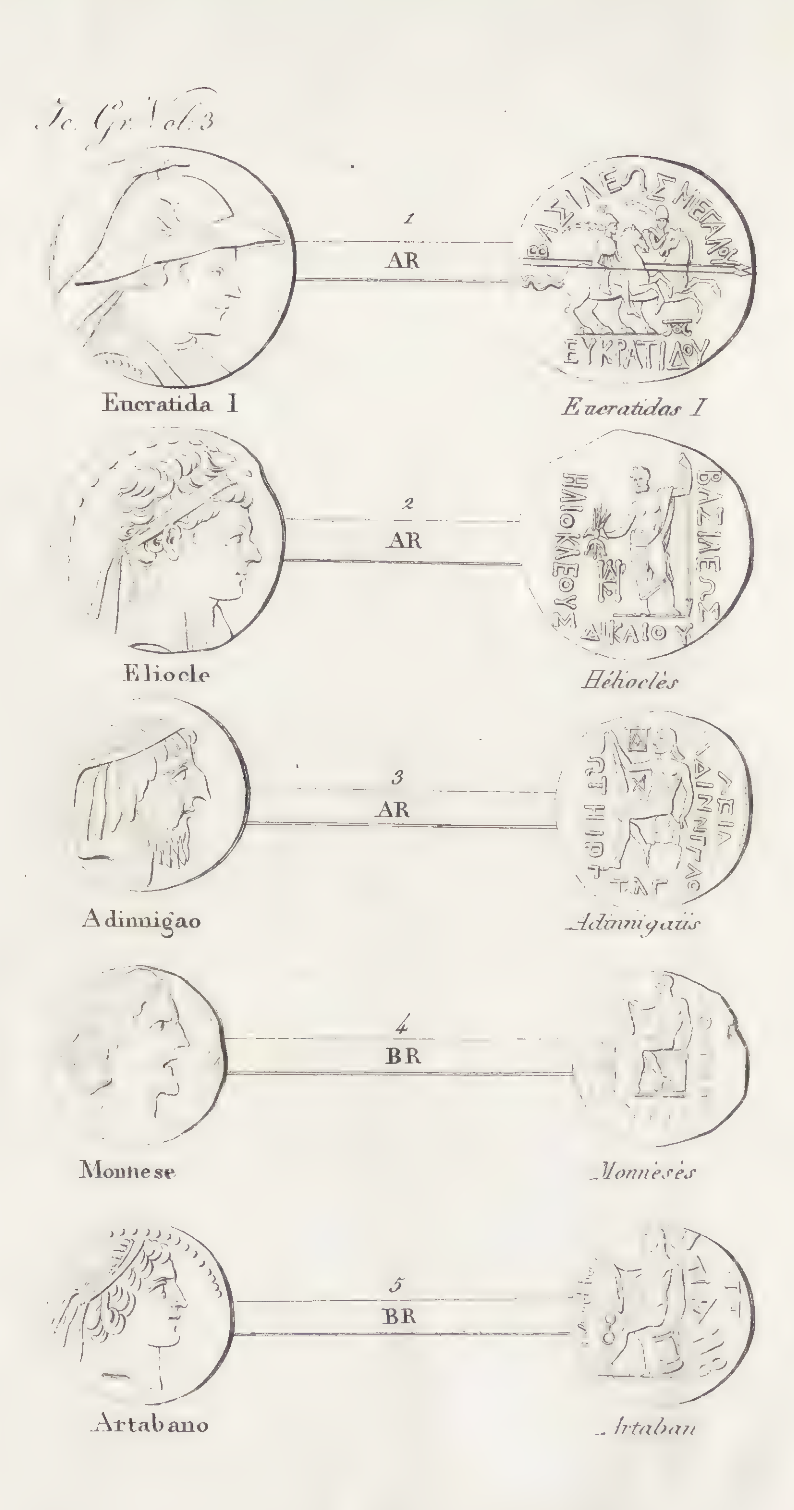
Sapore II | *Sapor II*

Babek | *Babek*

Sapore III | *Sapor III*



Eutidemo | *Euthydeme*


Ic. Gr. Vol. 3
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ
ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ
1
AR
Eucratida I
Eucratidas I
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ
ΔΙΚΑΙΟΥ
2
AR
Eliocle
Héliocles
3
AR
Adinnigao
Adinnigaüs
4
BR
Monnese
Monnèses
5
BR
Artabano
Artaban

T. IX

6

BR

Timarco re di Babilonia — *Timarque roi de la Babylonie*

7

AR

Mnaschire re dell' Apolloniatide — *Mnaskyrés roi de l'Apolloniatide*

8

AR

Attambilo — *Attambilus*

9

AR

Tireo re della Caracene — *Tiréus roi de la Characene*

10

AR

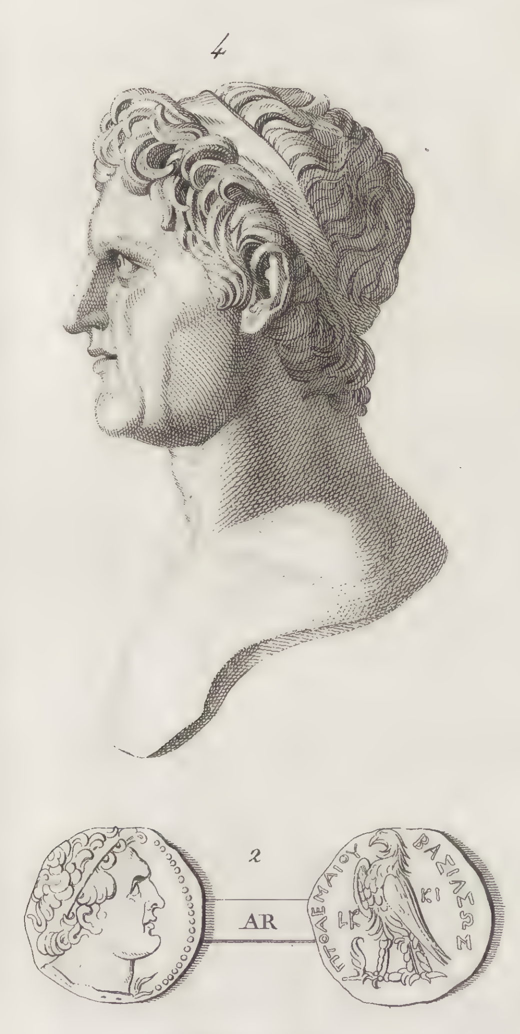
Artabaso — *Artabaze*

Ic. Gr. Vol. 3



Tolomeo I Sotere

T. X



Ptolémée I Soter

Ic. Gr. Vol. 3:

2



Berenice

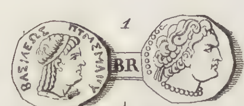
5



Maga re di Cirene

Magas roi de Cyrene

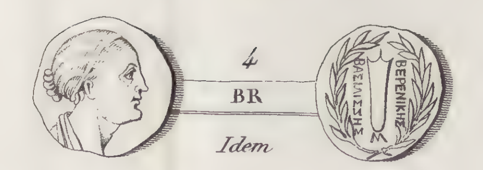
T. XI.



Berenice e Sotere | *Bérénice et Soter*



Bérénice



Idem

Ic. Gr. Vol. 3

3

Tolomeo II Filadelfo ed Arsinoe figlia di Lisimaco



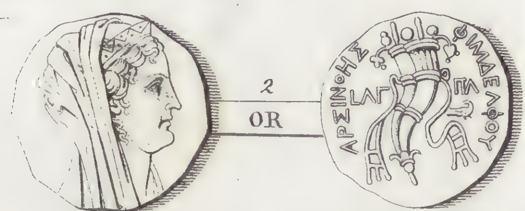
Ptolémée II Philadelphe et Arsinoé fille de Lysimaque



Ic. Gr. Vol. 3

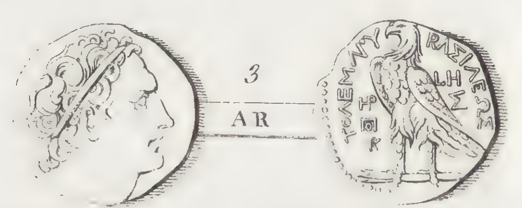


Tolomeo II ed Arsinoe sua sorella | Tolomeo I e Berenice
Ptolémée II et Arsinoé sa soeur | *Ptolémée I et Bérénice*



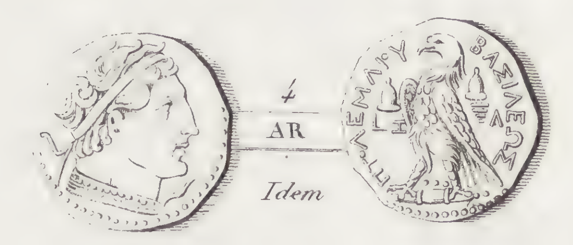
Arsinoe Filadelfo moglie e sorella di Tolomeo II

Arsinoé Philadelphe femme et soeur de Ptolémée II

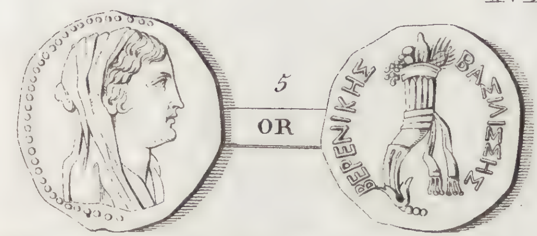


Tolomeo III Evergete I

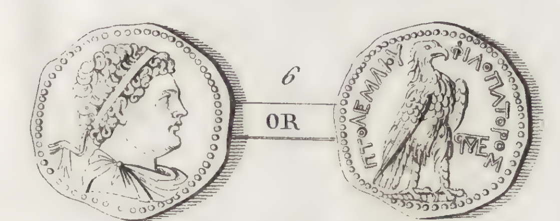
Ptolémée III Evergete I



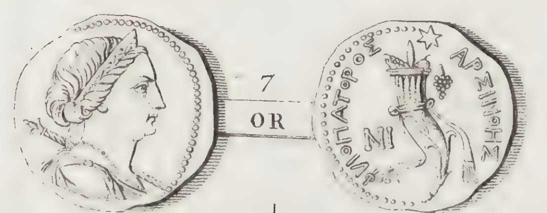
Idem



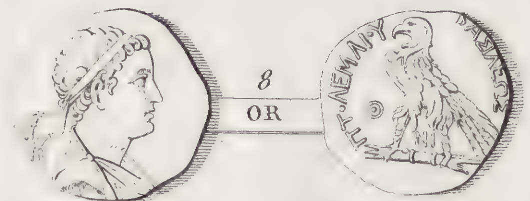
Berenice moglie di Evergete *Bérénice Évergetis*



Tolomeo IV Filopatore *Ptolémée IV Philopator*

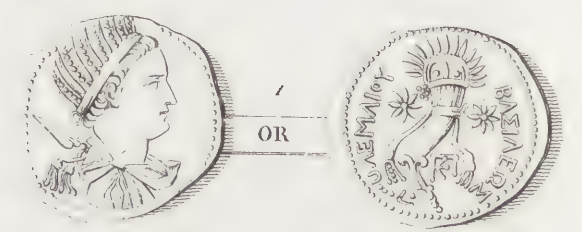


Arsinoe moglie di Filopatore *Arsinoé Philopator*

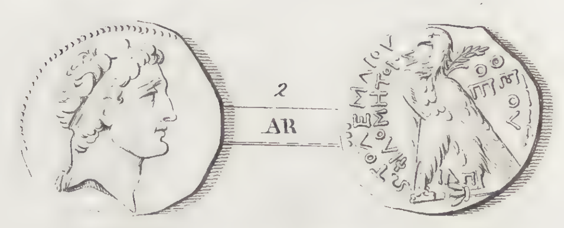


Tolomeo V Epifane *Ptolémée V Epiphane*

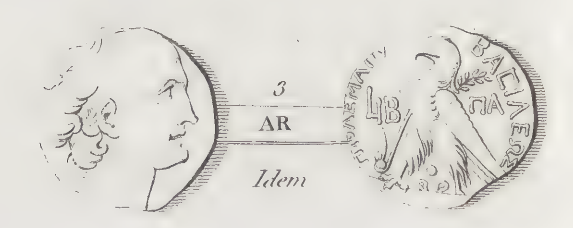




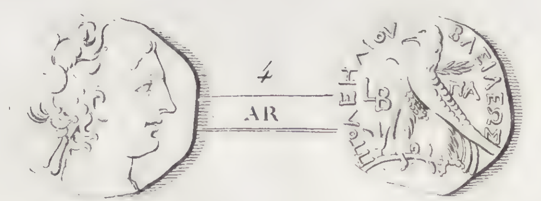
Tolomeo V Epifane *Ptolémée V Epiphane*



Tolomeo VI Filometore *Ptolémée VI Philométor*



Idem



Tolomeo VII Evèrgete II detto Fiscone *Ptolémée VII Evergete II dit Physcon*

T. XIV



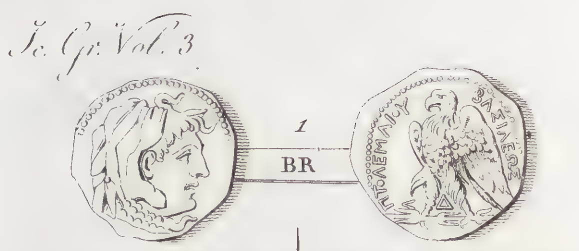
Tolomeo VII Evergete II. detto Fiscone | *Ptolémée VII Evergete II dit Physcon*

Cleopatra seconda moglie di Tolomeo VII | *Cléopâtre seconde femme de Ptolémée VII*

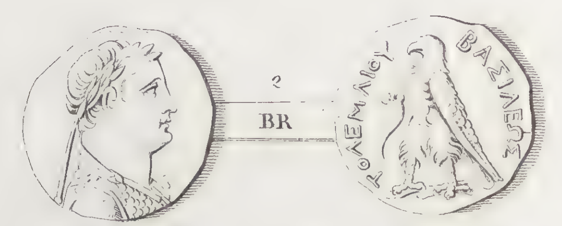
Tolomeo VIII. Sotere II detto Latiro | *Ptolémée VIII Soter II dit Lathyre*

Cleopatra Selene sposa di Latiro | *Cléopâtre Selene femme de Lathyre*

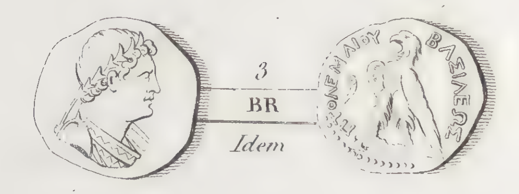
Ic. Gr. Vol. 3.



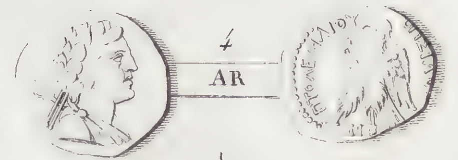
Tolomeo IX Alessandro I | *Ptolémée IX Alexandre I*



Tolomeo XI Aulete | *Ptolémée XI dit Aulete*



Idem

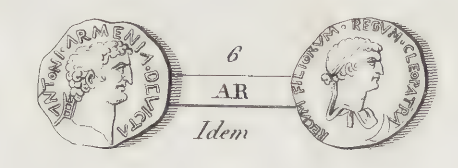


Tolomeo XII Dionisio | *Ptolémée XII Dionysius*

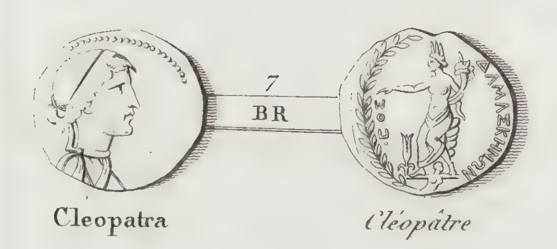
T. XV.



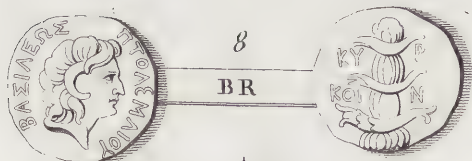
Cleopatra figlia di Tolomeo XI e Marc' Antonio | *Cléopâtre fille de Ptolémée XI et Marc Antoine*



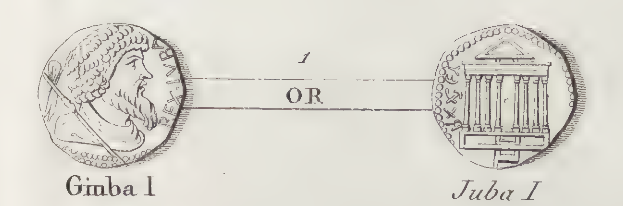
Idem



Cleopatra | *Cléopâtre*



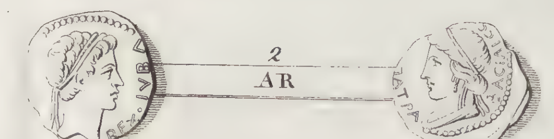
Tolomeo Apione re di Cirene | *Ptolémée Apion roi de Cyrene*



1

OR

Gimba I | *Juba I*



2

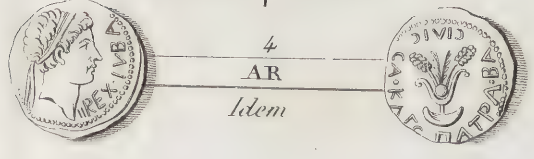
AR

Giuba II e Cleopatra | *Juba II et Cléopâtre*

3



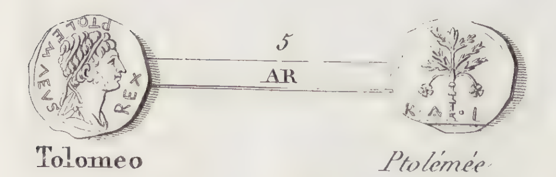
Giuba II | *Juba II*



4

AR

Idem



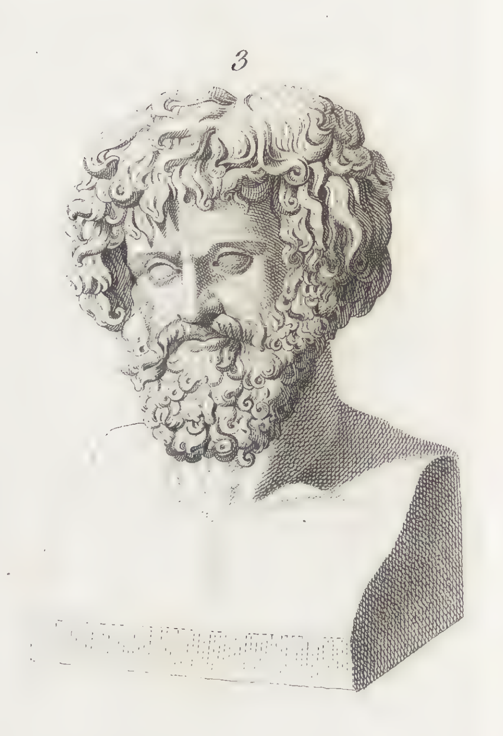
5

AR

Tolomeo | *Ptolémée*

Ic: Gr: Vol: 3

3



ANNIBALE

T. XVIII.



Annibal

ANTICA PITTURA CHE RAPPRESENTA LE NOZZE DI MASSINISSA E SOFONISBA

Peinture antique représentant les noces de Massinissa et de Sophonisbe

